41665/A

POELLNITZ.

AMUSEMENS
DES EAUX
D'AIX-LA-CHAPELLE.

OUVRAGE UTILE

A ceux qui vont y prendre les Bains, ou qui ſont dans l'uſage de ſes Eaux.

ENRICHI DE TAILLES-DOUCES,

Qui repréſentent les Vues & Perſpectives de cette Ville, de ſes Bains & Fontaines, Egliſes & Edifices publics.

Par l'Auteur des

AMUSEMENS DES EAUX DE SPA.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
M. DCC. XXXVI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Vue de la Fontaine bouillante de Borset.

Gezigt van de ziedende Fontein te Burscheid.

AMUSEMENS

DES EAUX

D'AIX-LA-CHAPELLE.

L'Enchainement des plaisirs auxquels nous nous étions livrés, nous avoit presque fait oublier que les Bains de *Borset* méritoient notre attention & notre curiosité. Comme les dehors d'Aix ne sont pas fort abondans en promenades, on s'y accoutume insensiblement à rester dans la Ville. L'oisiveté qu'inspirent les Eaux, entretient une certaine nonchalance, dont on se fait une habitude. L'attrait de la Société que nous nous y étions faite, contribuoit à nous retenir dans notre indolence : pour en sortir quelquefois, il faloit trouver des occasions capables de nous réveiller ; & nos parties tenoient toujours un peu du caprice. Après avoir essayé tous les moyens de prévenir l'ennui & les dégoûts inséparables de l'uniformité, nous en étions

toujours revenus aux plaiſirs peu médités & presque fortuits: par ce petit artifice nos amuſemens étoient naturellement variés & nous paroiſſoient d'autant plus piquans, qu'ils ſembloient tenir du hazard. La conformité d'humeurs & de goût qui ſe trouvoit ſans contrainte entre nous tous, aſſaiſonnoit encore ces plaiſirs. Il ſuffiſoit que quelqu'un indiquât quelque partie, elle étoit ſûrement acceptée.

La promenade que nous fimes à Borſet fut de ce genre. Perſonne de nous ne penſoit à y aller; & dès qu'elle fut propoſée, chacun fut prêt à marcher. Nous en eumes l'obligation à Mad. la Générale: ſans elle peut-être nous ſerions partis d'Aix ſans voir ce Fauxbourg, & c'eût été une omiſſion que nous nous ſerions reprochée. Nous la réparames par notre empreſſement à y aller. Notre rendez-vous étoit ſur la Place; nous nous y trouvames tous à deux heures préciſes. Nous traverſames la Ville en caroſſe; mais nous les laiſſames à l'entrée de Borſet. Nous aurions pu abrèger le chemin, en allant par la Prairie qui eſt derrière le Couvent des Capucins; mais comme nous y avions déja été un ſoir, & qu'il faiſoit fort chaud, nos Dames ſe ſervirent de leurs voitures en y allant, afin de varier la promenade en revenant à travers la Prairie.

Bor-

Borſet eſt environ à trois portées de fuſil hors la porte de la Ville. Il pourroit improprement en être appellé le Fauxbourg : il en eſt en effet trop près & trop bien bâti, pour être regardé comme un Village. C'eſt une eſpèce de Bourg, dont la ſituation eſt ſingulière. La principale rue qui eſt fort large, s'étend depuis le haut de la Montagne juſqu'au bas, & la deſcente en eſt extrèmement rude : on croiroit presque que l'on deſcend dans un précipice, & que l'on va tomber ſur le toit des maiſons qui ſont au bas. Quand on le regarde d'en-haut, il ſemble que l'on ſoit ſur une Montagne pavée. Les perrons des maiſons qui ſont des deux côtés de la rue, forment de loin comme deux grands eſcaliers, & facilitent beaucoup la deſcente à ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Cette longue rue aboutit à une Vallée qui s'étend de l'Orient à l'Occident entre deux Montagnes ; & c'eſt là que ſont les Bains. On prétend qu'avant qu'on y eût bâti des maiſons, ce Vallon étoit couvert de Bois épais qui ſervoient de retraite à une quantité prodigieuſe de Sangliers. On dit même que c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *Borſet*,* par corruption du mot *Porcetum* qui dans la baſſe Latinité pouvoit

* *Blondel, Therm. Aquisgran. & Porcet. deſcript.*

voit ſignifier une *retraite de Porcs*. Je n'ai pu ſavoir juſqu'où l'on faiſoit remonter l'antiquité de ce Lieu. Il y a de l'apparence qu'il eſt presque contemporain de la Ville. Perſonne n'a pu me dire ſi l'on a des preuves que Charlemagne l'ait fait défricher, lorsqu'il fit travailler à la Ville d'Aix. Mais il eſt certain (ſi l'on peut compter ſur l'époque de la fondation de l'Abbaye qui y eſt) que ce Lieu n'étoit déja plus une retraite de Sangliers dans le dixième Siècle.

Il y auroit pourtant quelque ſujet de s'étonner que Charlemagne qui aimoit tant les Bains chauds, eût préféré le ſéjour d'Aix à celui de Borſet, où ils ſont en bien plus grand nombre que dans la Ville: à moins que l'on ne diſe avec beaucoup de vraiſemblance, que la ſituation de l'une étoit plus propre que l'autre à la fondation d'une Ville. Au reſte, comme nous n'avions pas avec nous notre Echevin qui nous ſervoit d'Antiquaire, nous négligeames de nous en inſtruire. Le ſpectacle des Ruiſſeaux d'eaux chaudes qui coulent de tous côtés au bas de la Montagne, nous occupa plus agréablement. Nous fumes frappés de voir couler à nos pieds une ſi grande quantité de ces eaux précieuſes, qui pourroient opérer la guériſon d'un million de miſérables qui n'ont pas la commodité de s'y tranſporter. Ce

Ruiſ-

Ruiſſeau ſe forme de l'égoût des Bains dont ce Vallon eſt rempli. Chaque maiſon a les ſiens, & ſes Puits particuliers, qui ont tous un égal degré de chaleur & de vertu. Il y a au moins une trentaine de Bains différens dans le fond de cette Vallée. Les principaux ſont le *Grand Bain*, le *Bain des Dames*, *l'Epée*, *le Serpent*, *l'Ecreviſſe*, le *More*, le *Moulin d'or* &c. qui tous ont des Bains auſſi nets & auſſi commodes que ceux de la Ville. Nous nous arrêtames près du Bain de *l'Ecreviſſe*, pour y conſidérer la Fontaine bouillante qui eſt à découvert au milieu de la rue. L'épaiſſe fumée qu'elle jette continuellement, excita notre curioſité. Si ſon odeur étoit auſſi ſouphrée que celle des Bains de la Ville, (tant du Puits de *l'Empereur*, que de celui de *S. Corneille*,) on pourroit prendre ce Vallon pour une des bouches de l'*Averne*, que les Poëtes regardoient comme une des iſſues de l'Enfer. Nous approchames avec étonnement de cette Source. Elle eſt entourée d'une petite muraille à hauteur d'appui; l'eau y bouillonne avec autant de force que dans une cuve de Braſſeur. Ce bouillonnement ne la trouble cependant point: elle eſt extrêmement claire; & ſa vapeur n'a presque rien de plus desagréable à ſentir, que ſi c'étoit de l'eau commune. Don Nugnez ſe baiſſa pour ſe convaincre de ſa chaleur; il y trempa le doigt,

qu'il retira auſſi-tôt ; il y mit la main enſuite, & quoiqu'il le fît avec une précipitation extrême, il ne put la plonger que jusqu'au pouce : il l'en retira auſſitôt toute rouge, & nous avoua qu'il n'auroit pu la plonger plus avant ſans ſe bruler. Le Chevalier voulut l'imiter par une fauſſe bravoure, & eſſayer d'y plonger le bras ; mais toutes nos Dames l'en empêchèrent. Le Comte ſe chargea de faire faire des Expériences moins périlleuſes : il fit apporter une Poule & des Pigeons, & les fit plonger tout vifs dans cette Fontaine. Lorsqu'on en retira ces pauvres animaux, leurs plumes s'enlevoient, comme s'ils euſſent été à demi cuits. On nous aſſura que les Cochons de lait y quittent leur ſoie, & que les Habitans de Borſet ne ſe ſervent pas d'autre eau pour les peler. Le Comte fit encore chercher des œufs, que l'on y plongea dans un filet : après les y avoir laiſſés autant de tems qu'il faut pour les cuire ordinairement, on les ouvrit, & nous trouvames que le jaune s'étoit épaiſſi & presque durci dans tous les œufs, mais que le blanc étoit demeuré liquide & ſans ſe figer, enſorte que l'on pouvoit enlever le jaune avec la pointe d'une aiguille. Quoique cette Expérience ſingulière, que mille autres avoient faite avant nous, n'ait pas encore été bien expliquée, elle a ſervi à prouver le puiſſant effet des Eaux minérales chaudes

des appliquées extérieurement sur le corps, soit en forme de Bains, soit en forme de fomentation ou de *Douche*. On en a conclu, que cette eau devoit agir avec bien de l'efficace sur les humeurs du corps, puisque sa chaleur & sa vertu pénètrent à travers la coque d'un œuf, qui est infiniment plus dure & plus compacte que la peau; & que si elle peut s'insinuer à travers l'écaille & le blanc d'un œuf pour en altèrer le jaune, elle doit opérer avec bien plus de facilité sur les humeurs qui sont cachées sous la peau du corps humain.

L'immense chaleur de cette eau, qui bout en tout tems avec la même ardeur, nous fit faire réflexion sur les divers Systèmes que l'on avoit proposés pour en expliquer la cause. Nous nous raillames les uns les autres sur nos différentes imaginations. A la vue de cette eau bouillante, la Vicomtesse nous reprocha d'un air triomphant, la *Fermentation*, le *Combat des Sels*, les *Vapeurs souterraines*, les *Carrières de Chaux*, & soutint qu'une chaleur si constante ne pouvoit venir que des feux souterrains réellement placés au dessous de cette Vallée. L'argument n'étoit pas plus décisif assurément à Borset, qu'à Aix. Aussi nous demeurames chacun dans nos sentimens, sans vouloir pousser la dispute. Il étoit tems d'ailleurs d'aller faire notre visite, & nous eumes la confusion de nous voir prévenus.

Mad. la Générale qui nous attendoit, nous aiant vu paſſer ſous ſes fenêtres, craignoit que les Comteſſes n'euſſent oublié ſon logis, & avoit envoyé un de ſes gens après nous. Mais ſon Laquais nous aiant vus autour de la Fontaine, n'avoit oſé aborder le Prince ni les Dames, & étoit retourné vers ſa Maitreſſe, pour lui dire que nous étions arrêtés à conſidérer la Source. La Générale eut la malice de nous y venir joindre, dans le tems que nous en partions pour aller chez elle. Le Prince, un peu honteux de la voir venir, courut pour la ſaluer; nous le ſuivimes. Son Alteſſe lui préſenta D. Nugnez, le Chevalier, & Mylord *M....*; la Comteſſe lui préſenta les Dames, & nous lui fimes tous excuſe de nous être laiſſés emporter à notre curioſité. Elle nous reçut avec beaucoup de civilités, & nous mena chez elle après nous avoir un peu raillés. La maiſon où elle logeoit, quoique très commode, n'avoit rien de plus riant que les autres Auberges de Borſet, dont toutes les vues ſont extrèmement bornées par les deux Montagnes qui les reſſerrent. Les Bains d'ailleurs étant peu fréquentés, (parce qu'à moins d'avoir comme elle des raiſons particulières, tout le monde ſe loge dans la Ville,) nous donnèrent une idée aſſez triſte de ſon ſéjour. Le Prince & les Comteſſes en prirent occaſion de l'enga-

gager à venir ſe loger à Aix, pour y avoir un peu plus de ſociété. Elle s'en excuſa ſur la néceſſité de continuer à prendre les Eaux dont elle s'étoit ſi bien trouvée. Quant au défaut de compagnie, elle nous répondit, que comme elle n'étoit ni dans un âge ni dans une ſituation à rechercher les plaiſirs bruyans, elle trouvoit dans l'Abbaye des Dames de Borſet une ſociété très aimable, qu'elle y mangeoit quelquefois, & qu'elle y paſſoit preſque toutes les après-dinées. L'Abbaye étoit vis-à-vis de chez elle, elle nous la montra de ſes fenêtres; elle n'avoit que la rue à traverſer, & quelques degrés à monter, pour s'y rendre.

Ce Couvent, qui eſt le bâtiment le plus conſidérable de ce Lieu, paroit fort antique. La Maiſon prend le titre d'*Abbaye Libre & Impériale.* L'Egliſe eſt célèbre par une fameuſe dévotion aux Reliques d'un S. *Grégoire*, ſur le Tombeau duquel on porte tous les Enfans malades, pour obtenir leur guériſon. On y montre encore une Image miraculeuſe de S. *Nicolas*, qui a auſſi des vertus particulières, que j'ai oubliées. Cette Abbaye qui eſt un Collège de *Demoiſelles*, jouit, dit-on, de ſoixante mille livres de rente. Les Religieuſes, avant d'y être admiſes, doivent faire preuve de Nobleſſe, & toutes ſont des meilleures familles du pays. Mad. l'Abbeſſe eſt une

Comteſſe de la Maiſon de *Reneſſe*. Le nombre des Religieuſes n'eſt pas grand: il n'y en avoit alors que ſept ou huit. On nous dit que la diſcorde, qui ne reſpecte point les ſacrés murs des Cloitres, avoit obligé quelques-unes d'entre elles de ſe retirer en d'autres Couvents, où elles vivent des penſions que l'Abbeſſe leur fait. Ce Couvent eſt une vraie reſſource pour les perſonnes qui ſont obligées de paſſer quelque tems à Borſet: les Dames étant filles de qualité, & toutes perſonnes de mérite, perfectionnées d'ailleurs par une éducation très cultivée, ont des manières délicates, qui ne reſſentent point l'affectation ordinaire aux perſonnes cloitrées. L'honnête liberté que Mad. l'Abbeſſe leur accorde de recevoir du monde, rend leur converſation très aimable à ceux qui ont l'honneur de les voir; parce qu'elle n'a rien de gêné, & que leur habit n'eſt pas auſſi lugubre que celui de la plupart des autres Religieuſes. Enfin Mad. la Générale nous en dit tant de bien, que nous eumes envie de les aller voir. Cependant, comme nous étions invités à paſſer l'après-midi chez elle, nous ne fumes point à l'Abbaye.

Pendant que la Générale nous entretenoit de ces choſes, elle nous fit ſervir divers rafraichiſſemens, qui auroient pu former une magnifique collation, s'ils euſſent été rangés ſur une table. Après

que

que chacun eut pris ce qui lui plaiſoit le plus, elle propoſa une partie; on ſe mit au Jeu. La ſéance ne fut pas longue, parce que nos Dames s'étoient propoſé de revenir à pied par la Prairie. Cependant, avant de ſortir de Borſet, Mad. la Générale voulut en faire les honneurs; & comme elle avoit remarqué que nous étions dans le goût de tout voir, elle prit la peine de nous mener dans quelques Maiſons de Bains. Ils nous parurent auſſi propres, & même plus commodes, que quelques-uns de la Ville. Quoique les Baſſins en ſoient fort grands, on peut les remplir en deux heures, & ils ſe vuident en bien moins de tems par des égoûts ſouterrains qui emportent toutes les ſaletés. L'eau y eſt beaucoup plus chaude que dans les Bains de la Ville; ſes qualités, quoiqu'à peu près les mêmes quant aux bons effets, diffèrent néanmoins, en ce que les Eaux de Borſet n'ont qu'une petite odeur de Souphre, & ne paroiſſent point le contenir en ſubſtance. On prétend auſſi qu'elles abondent en *Alun*, en *Sel*, en *Vitriol de Mars* &c. Elles ſont encore beaucoup plus claires que celle des Puits de *l'Empereur* & de *Saint Corneille*: on pourroit remarquer une aiguille au fond des Baſſins, quoiqu'ils contiennent cinq pieds d'eau.

L'uſage de les boire n'eſt pas fort commun. On prétend cependant que

ces Eaux prises intérieurement, humectent, amollissent & rafraichissent. On les vante beaucoup pour procurer la fécondité aux Dames, & pour ranimer la vigueur des Maris languissans. On les dit excellentes dans les cours de ventre & les flux d'urine.

Les Bains de Borset passent pour aussi utiles à la santé que ceux de la Ville, & on les prend pour les mêmes infirmités. Il est vrai que comme ils sont plus doux, leurs qualités tempérées sont moins actives, & leurs effets plus lents. Mais la bénignité de ces Eaux compense en quelque sorte la lenteur de leurs opérations. On peut rester sans péril dans les Bains de Borset, beaucoup plus longtems que dans ceux de la Ville. Aussi on y renvoye les Malades foibles & délicats, qui ne peuvent souffrir l'ardeur des Bains de *l'Empereur* ou de *Saint Corneille*. Enfin ces Eaux passent pour être très efficaces, & sur-tout pour guérir les Paralysies, les Ulcères opiniâtres, la Galle, & les autres maladies de la peau. C'est pour ces raisons apparemment qu'on y trouve, comme à Aix, des Etuves de toutes façons, pour y prendre des Bains de vapeurs.

Il y en a même d'une espèce toute particulière. Ce sont de grands tuyaux de fer-blanc dressés sur un trou percé au pavé de la chambre, directement au dessus de l'un des canaux qui portent l'eau

l'eau de la Source dans les Baſſins. La vapeur de cette eau bouillante ne trouvant point d'iſſue, monte abondamment dans ce tuyau, & s'échappe par des eſpèces de cornets ou d'entonnoirs qui y ſont attachés de diſtance en diſtance. Les Malades qui ne ſauroient ſupporter le Bain ou le Demi-bain d'eau, ou à qui le Bain entier de vapeurs ſeroit nuiſible, ſe rangent ſur des ſièges autour de ce tuyau, comme autour d'un poîle; dans cette ſituation ils reçoivent commodément les vapeurs chaudes ſur la partie malade, qu'ils préſentent à l'ouverture de l'entonnoir qui eſt à leur portée, les uns à la tête, les autres à l'épaule, à la main, aux jambes &c. Quoique ce tuyau ait diverſes iſſues, pour la commodité de pluſieurs Infirmes qui voudroient s'y placer à la fois, la vapeur ne s'échappe cependant qu'autant qu'on le veut, parce que chaque entonnoir eſt fermé par une eſpèce de clé; en ſorte que le Malade peut s'appliquer la vapeur au degré de chaleur qui lui convient, en ouvrant ou fermant un plus grand nombre d'iſſues. Il eſt aiſé de comprendre que ces vapeurs doivent être plus chaudes & plus violentes, à proportion qu'elles ſont plus reſſerrées: c'eſt auſſi ce qui rend cette machine autant utile qu'elle eſt commode. Les Malades au moyen de ces tuyaux conduiſent ſans peine ces ſalutaires vapeurs

ſur les parties affectées d'humeurs froides, d'engourdiſſement ou d'autres accidens. Nous en fimes l'eſſai pour nous amuſer, & nous admirames tous cette invention, qui doit être d'autant plus efficace, que les vapeurs ainſi dirigées doivent s'inſinuer plus aiſément dans les endroits hypothèqués de quelque humeur tenace, & pénètrent mieux les dépôts qui ſe forment ſous la peau. Rien ne prouve mieux leur activité, que la douce ſueur qu'elles excitent preſque en un inſtant ſur la partie qu'on leur expoſe: auſſi ceux qui veulent rendre cette ſueur plus abondante ou plus longue, trouvent dans la même chambre, ou dans l'apartement contigu, des lits tout prêts pour s'y repoſer & y ſuer à leur aiſe.

Mad. la Générale voyant que nous prenions plaiſir à conſidèrer ces petites curioſités, pria l'Hôte de nous inſtruire de tout ce qui regardoit ces Bains. Il n'en falut pas davantage à ce bon-homme pour nous étaler tout ſon ſavoir: il nous fit un éloge complet des Eaux de Borſet, il en mit les vertus beaucoup au-deſſus de celles d'Aix: il nous fit un long catalogue des infirmités dont elles ſont, ſelon lui, le Spécifique infaillible, & nous cita une longue *Kirielle* de Malades radicalement guéris de la Lèpre, de la Galle ſur-tout, & autres maladies de la peau. . . Vous n'aurez donc point notre

notre pratique, lui-dit alors le Chevalier, car perſonne de la compagnie n'eſt dans le cas. Le bon-homme ſentant bien qu'il en avoit trop dit, changea alors de batterie, & pour nous engager à en eſſayer, il nous dit que ces Bains étoient délicieux, & que les perſonnes qui ne venoient à Aix que par plaiſir, faiſoient des parties pour venir exprès ſe baigner à Borſet, dont les eaux ſont plus douces & moins fatiguantes que celles de la Ville. Cela ſe peut, lui dit le Comte; mais le détail des maladies pour leſquelles on y vient, n'a rien de fort attirant, quand on n'en a pas beſoin. Je croi même, dit-il, que les miracles qui s'y opèrent en ce genre, contribuent à rendre ces Bains moins fréquentés; parce que les perſonnes ſaines peuvent craindre de s'y revêtir des dépouilles des Malades qui les ont précédés. La Générale avoua que cette raiſon lui avoit d'abord inſpiré quelque dégoût de ces Eaux; mais qu'elle avoit vaincu ſa répugnance, en retenant une maiſon pour elle ſeule. Elle nous dit même qu'elle avoit la clé du Bain dont elle ſe ſervoit, & qu'elle le faiſoit toujours emplir & vuider en préſence de ſes gens. Elle ajouta, que ce qui lui avoit inſpiré cette précaution, c'eſt que la prémière fois qu'elle étoit venue à Borſet, elle y avoit trouvé un fameux Juif qui avoit une Lèpre des plus complet-

plettes, & qui y fut guéri au bout de quelques mois. . . . Un Juif lépreux, s'écria la Comteſſe! Oh! Madame, en voilà aſſez pour que jamais je ne me baignaſſe ici! Il aura donné la Lèpre aux murailles du Bain! Fuyons d'ici. . . La Comteſſe a raiſon, dit le Prince en riant, car toutes les voûtes de ces Bains ſont couvertes d'une eſpèce de croute qui ne reſſemble pas mal à la Lèpre des maiſons dont parle *Moyſe*. La raillerie du Prince nous fit faire attention aux murs & aux bords des Bains, qui étoient tout couverts d'un enduit pierreux qui reſſemble à du ſable congelé. L'Hôte du Bain prenant la badinerie du Prince à la lettre, ſe crut obligé de venger l'honneur de ſes Bains: il proteſta d'abord, que jamais il n'avoit eu de Juif chez lui: il nous aſſura enſuite, que ces marques que nous voyions aux murailles, étoient les mêmes dans tous les Bains de Borſet. Il philoſopha beaucoup ſur la cauſe de cet effet, & nous découvrimes à travers ſon verbiage, qu'il vouloit nous dire que cette croute ſe formoit de la vapeur des Eaux qui charrient continuellement une quantité prodigieuſe de ſels. Pour le prouver, il nous aſſura (& c'eſt une choſe certaine) que les ſels que cette eau traine avec elle s'y trouvent en ſi grande abondance, qu'ils ſe pétrifient quelquefois dans les canaux & les bouchent; enſorte que l'on eſt ſouvent obligé

obligé de les couper pour les nettoyer, & donner cours à l'Eau Thermale. Elles ſont en cela différentes des Eaux qui ſont dans la Ville; car on aſſûre que les ſels qui s'amaſſent aux bords ou ſur les voûtes des Bains d'Aix, ont une qualité corroſive & qu'ils rongent les pierres.

Je vous avoue, dit Mad. de la Br.... que ce n'eſt pas faire l'éloge des Eaux de Borſet; car ces ſels reſſemblent fort à du ſable; & pour peu qu'elles en laiſſaſſent dans le corps de ceux qui les boivent, elles me paroitroient fort propres à y former la pierre ou la gravelle. La réflexion étoit auſſi naturelle, que mortifiante; & l'Hôte ne put paiſiblement endurer ce reproche. Il nous congédia bruſquement, nous ferma la porte du Bain, en nous diſant que ce n'étoit pas la peine de venir chez lui pour décrier ſes Eaux: il nous quitta enfin en nous ſouhaitant à chacun la Galle ou la Lèpre, pour nous obliger à venir faire réparation aux bonnes qualités des Bains de Borſet. Sa bruſquerie ne réjouit perſonne tant que le Prince & la Frelle, qui ſe plaiſoient à ces ſortes de complimens. Mad. la Générale fut la ſeule qui s'en offenſa, parce qu'elle faiſoit les honneurs du Lieu; mais nous la conſolames tous de cette inſulte, en l'aſſurant, qu'outre que nous l'avions un peu méritée, nous n'y étions aucune-

ment

ment ſenſibles. Nous nous en divertimes un moment, & nous continuames notre promenade.

Nous entrames dans quelques autres Bains, dont nous trouvames les Hôtes & les Hôteſſes beaucoup plus honnêtes. Nous y fimes les mêmes obſervations ſur les murailles que nous avions faites dans le prémier, par rapport aux croutes de ſels dont elles ſont couvertes. L'idée de Lèpre nous revint, & ce fut un nouveau badinage. Cependant, comme la Comteſſe, avec tout l'eſprit du monde, avoit un petit foible pour ſa ſanté, le Chevalier affecta d'aſſurer à tout hazard, que ces taches ou croutes pierreuſes étoient véritablement des parties ſalines qui s'échappoient des Bains, dont les plus ſubtiles s'attachoient à la voûte & aux murailles, & les plus groſſières par forme d'excrément ſe colloient aux bords, aux degrés, & ſur les bancs des Bains. Sa conjecture fut ſolennellement confirmée par l'Hôte, qui étoit infiniment plus civil & plus raiſonnable que le prémier. Il nous dit modeſtement, qu'il avoit entendu pluſieurs fois les Médecins raiſonner ſur cette matière pierreuſe, & qu'ils étoient tous convenus que cette ſubſtance étoit compoſée des *Fleurs de ſel* dont ces eaux abondent, comme celles de la Ville produiſent des *Fleurs de ſouphre.* Suivant le raiſonnement de ces Meſſieurs,

il

il nous expliqua la coagulation de cette ſubſtance, en diſant que ces Fleurs de ſel s'incorporant à la pouſſière, ou au ſable qu'elles rencontrent dans les murailles, ou ſur les bords du Bain, en forment cette matière pierreuſe que nous voyions, & que le Médecin *Blondel* appelloit un *Cabos de ſels*. Quant à l'objection que Mad. de la B. . . . . avoit faite ſur les qualités pétrifiantes de cette eau dans le corps humain, il ajouta, ſur la foi des habiles gens qu'il avoit entendus, que l'action des parties ſalines ſur les murailles ne concluoit rien par rapport à leurs opérations dans le corps humain. Outre que, lorsqu'on les boit, elles ont beaucoup perdu de ce degré de chaleur qui cauſe la ſéparation des ſels dans leur efferveſcence, c'eſt que ces ſels mêmes qui paroiſſent pétrifiés, ou cryſtalliés ſur les murailles, ſe réduiſent en pouſſière déliée, lorsqu'on les approche du feu. C'eſt une Expérience, dit-il, que j'ai vu faire ici vingt fois par ces Meſſieurs, & qu'il s'offrit de faire en notre préſence ſur une pêle à feu. Nous l'en crumes ſur ſa parole, & nous le remerciames très affectueuſement de ſa complaiſance. Il nous parut que cet honnête-homme, à force d'avoir vu des Malades & des Médecins, s'étoit familiariſé avec les ſecrets de la Faculté. En effet,

fet, chacun eſt à demi Médecin à Aix.

Il eſt vrai que la Phyſique & la Médecine ont certains charmes ſi puiſſans, que l'on a honte de s'en défendre. Le plus humble des hommes veut paſſer pour n'ignorer pas abſolument les ſecrets de la Nature. Il n'eſt point de phénomène que l'homme le plus ſimple, l'Artiſan le plus groſſier, un Payſan même ne veuille expliquer. Cette démangeaiſon augmente à proportion des lumières que chacun a reçues, & j'ai remarqué qu'en fait de remèdes ou de curioſités naturelles, chacun veut dire ſon mot, parce que perſonne ne veut paſſer pour moins pénétrant qu'un autre. On n'a pas la même ambition par rapport à d'autres Sciences; & cette prédilection pour la connoiſſance des choſes naturelles, vient peut-être d'un principe de vanité, qui fait que l'homme s'approprie tout ce qui l'environne, & ſe croit en droit d'approfondir ce qu'il ne croit fait que pour lui.

De-là vint peut-être auſſi le plaiſir que nous primes à ces ſortes de converſations, auxquelles nos Dames mêmes donnoient toujours lieu par leurs queſtions. Sans elles cet entretien, par exemple, ſeroit tombé d'abord; mais la Vicomteſſe le releva en diſant, que malgré ce qu'en avoit dit l'Hôte, elle auroit peine à ſe perſuader que des Eaux qui

qui charrient assez de gravier pour pouvoir à la longue boucher les canaux, puissent sans danger être prises en boisson. L'eau la plus pure que nous ayons à Paris, dit-elle, est celle qui nous vient de la Fontaine d'*Arcueil*: toute claire qu'elle est, on l'accuse de donner la gravelle, & les personnes qui s'en servent ordinairement, ne la boivent qu'après l'avoir fait bouillir, ou du moins après l'avoir fait filtrer dans le sable, ou à travers des pierres spongieuses. Une preuve qu'elle entraine beaucoup de parties grossières, c'est que lorsque les coquemars dans lesquels on la fait bouillir ont servi quelque tems, on les trouve en dedans incrustés d'une sorte de vernis graveleux, dont l'eau se décharge apparemment par l'action du feu. Il en est de même du sable que l'on met au fond des Fontaines de cuivre, que l'on a inventées pour la filtrer; dès qu'il y est resté quelques mois, il faut avoir soin de le changer, sans quoi il s'en fait une espèce de pâte dure, & l'eau ne peut plus passer. Certainement, ajouta-t-elle, je croi que les Médecins n'ont pas tort de la soupçonner de faire le même effet dans le corps. Par la même raison, je me défierois beaucoup de celles de Borset. . . Si j'osois, dit Mad. de la Br . . , j'ajouterois quelque chose de plus, qui prouve clairement, que l'eau d'*Arcueil* est réellement pétrifiante.

fiante. La Maiſon de l'*Inſtitution* des PP. de l'Oratoire de Paris, qui eſt vis-à-vis de l'Obſervatoire, tire, à ce que je croi, ſes eaux de la Fontaine dont nous parlons. Il y a dans l'Orangerie de ces Pères un Baſſin, dont le jet-d'eau diminua peu à peu il y a environ vingt ans, & ceſſa enfin de jouer. On en chercha la cauſe, on ouvrit les canaux, & l'on trouva qu'ils étoient doublés par-tout en dedans d'une croute ſi épaiſſe, qu'en quelques endroits il n'y pouvoit paſſer qu'un filet d'eau très mince. On fut même obligé de renouveller les canaux d'un bout à l'autre. C'eſt une particularité que j'ai ſue de Mr. le Chancelier de *Pont-chartrain*, qui s'étoit retiré dans cette Maiſon. Un jour que nous l'étions allé voir avec toute la famille, il nous en fit l'hiſtoire; & comme la choſe étoit ſingulière, il envoya chercher un de ces canaux pétrifiés qu'il montra à toute la compagnie, en nous aſſurant que cette croute pierreuſe qui pouvoit avoir trois doigts d'épaiſſeur, s'étoit formée dans l'eſpace d'environ ſoixante & dix ans. Si, comme on vient de nous le dire, la même choſe arrive ici, je n'en boirois pas volontiers.

Il eſt certain, dit alors D. Nugnez, que les eaux froides qui charrient du ſable, ont quelque choſe de ſuſpect par rapport au corps humain; mais je croi qu'il n'en

n'en eſt pas de même des eaux qui ſont actuellement chaudes. Outre qu'elles ſont ordinairement mêlées de ſubſtances minérales & ſalines qui facilitent le paſſage de ces ſubſtances ſablonneuſes, leur chaleur actuelle jointe à celle du corps humain, peut encore prévenir cet inconvénient. On ordonne ſi communément les eaux des Sources chaudes contre la Pierre & la Gravelle, qu'il eſt incroyable qu'on ſe fût opiniâtré dans ce remède, s'il étoit ſi contraire. Je ne croi point, par exemple, qu'on ait jamais accuſé les Bains de *Tivoli* près de Rome, de donner la Pierre; cependant il n'y en a point qu'on dût en ſoupçonner davantage. On ramaſſe ou bord de ces eaux quantité de petites pierres dures, blanches, & polies comme du marbre, variées en mille figures différentes, & ſi ſemblables aux dragées de ſucre, que la plupart des Etrangers y ſont pris. Les gens du lieu les ramaſſent, & les vendent aux Voyageurs, & l'on s'en ſert à faire de petites ſupercheries en les mêlant avec de véritables dragées. Pour moi, ajouta D. Nugnez, j'avoue que j'y ai été pris, & qu'il m'en a coûté la moitié d'une dent, parce que je crus que c'étoit une compoſition de ſucre. Auſſi on les appelle en Italie *Confetti di Tivoli*, Dragées de Tivoli.

C'eſt la même choſe aux Bains de *Carlsbadt* en Bohème, dit le Prince; on eſt

eſt ſouvent obligé de rompre les canaux pour ôter les matières pierreuſes qui s'y attachent, & qui arrêtent le cours de l'eau. Mais ce qu'il y a de plus joli, c'eſt que l'eau qui s'échappe à travers les canaux, ou qui ſe diſtille ſur les pièces de bois qui les ſoutiennent, ſe pétrifie goutte à goutte, & forme en ſe condenſant les plus jolies figures du monde. * La plupart de ces congélations ſont rondes comme des pois ; mais on en trouve qui reſſemblent parfaitement à des grappes de raiſin, & on les appelle auſſi en Allemand *Pois* ou *Grappes de Carlsbadt*. Ils ne ſont pas tous de même couleur ; il y en a de rouges, de bruns, de gris &c. On ſe ſert auſſi des plus petits pour les mêler dans les dragées, à l'imitation de celles de Tivoli. Cependant, malgré la vertu pétrifiante de ces Eaux, ajouta le Prince, nos Médecins les ordonnent avec ſuccès dans la Gravelle. Je ſuis charmée, Monſeigneur, dit la Générale, que vous défendiez un peu mes Eaux de Borſet contre les ſoupçons de ces Dames : comme je dois les boire, je ſuis bien aiſe que l'on me raſſure par l'exemple de celles de *Carlsbadt* & de *Tivoli*. L'Hôte crut auſſi devoir remercier D. Nugnez de l'apologie qu'il en avoit faite ; & loin de nous bruſquer comme ſon voiſin, il ſe ſentit très honoré de notre viſite.

En

* Voy. *Berger. de Thermis Carolinis*, pag. 15. 16.

En ſortant de ſa maiſon, nous primes le chemin de la Prairie; & le Prince qui avoit ſes vues, engagea inſenſiblement la Générale à nous y accompagner pour profiter du frais. Elle y conſentit, & marqua quelque regret de n'avoir pu divertir la compagnie chez elle, & de nous avoir réduits à courir de maiſons en maiſons pour nous amuſer. Ce compliment ſentoit un peu le reproche. Auſſi les Dames à leur tour lui firent excuſe de leur curioſité, & l'aſſurèrent qu'elles avoit paſſé la meilleure partie de la Saiſon à prendre de ſemblables divertiſſemens. Pour moi, dit la Frelle, je m'en trouve à merveilles. Je m'y divertis, je me guéris, & à meſure que nous recouvrons la ſanté, nous apprenons la Médecine. Ces Meſſieurs nous en donnent des leçons tour à tour, & c'étoit aujourd'hui, comme vous l'avez vu, celui du Chevalier.... La Frelle nous fait bien de l'honneur, dit le Comte; mais je crois que ſi l'on alloit aux voix, Mr. le Chevalier avoueroit comme moi, que nous ſommes plutôt les Malades des Dames, que leurs Médecins. Aſſurément, reprit le Chevalier, & je commence à croire, comme Madame de la Br... que les Eaux d'Aix auſſi-bien que celles de Borſet, ont quelque vertu pétrifiante. Il eſt vrai, dit le Prince, que la Frelle entre autres a le cœur dur comme roche; je ne puis accuſer que les Eaux, de

ſon inſenſibilité : car depuis que j'ai l'honneur de la voir ici, je n'ai pu lui faire entendre encore la moindre petite douceur. J'en ſuis la plus à plaindre, reprit joliment la Frelle ; c'eſt une vieille maladie chez moi, & je commence à craindre de n'en guérir jamais, puiſque les Eaux ni les Bains n'y font rien. Mais de bonne foi, mon Prince, ajouta-t-elle en riant, eſt-il bien galant de me reprocher ſi publiquement mes infirmités & mes défauts? Les Dames prirent le parti de la Frelle, & firent la guerre au Prince : chacun s'égaya ſur ce chapitre : la converſation devint générale. Le Prince fit le paſſionné ; nous nous mimes ſur notre *beau-dire* ; les Dames ſe prêtèrent aux fleurettes, & ce badinage nous prépara à une galanterie que Son Alteſſe avoit imaginée à notre inſu pour prendre congé des Dames.

Cette converſation ſi gaie nous mena inſenſiblement juſqu'à la Prairie : dès que nous y eumes mis le pied, nous fumes ſalués par les fanfares des Trompettes, des Hauts-bois, & des Cors de chaſſe qui nous y attendoient. Nous nous regardames avec étonnement, pour chercher l'auteur de ce divertiſſement. Madame la Générale, qui n'avoit point été de nos parties, fut la ſeule qui ne ſavoit à qui attribuer la galanterie. Nous l'en ſoupçonnames un moment elle-même : mais nos Dames qui connoiſſoient

le

le Prince, & qui voyoient notre ſurpriſe, en firent d'abord honneur à Son Alteſſe. Aſſurément, dit la Frelle, voilà encore un des tours de Mr. de Rheysberg.... Le Prince ſaiſiſſant tout auſſitôt cette occaſion de l'agacer, lui reprocha encore ſa dureté pour lui. Eh bien! dit-il, Mesdames, ne vous l'avois je pas dit, que la Frelle a pour moi le cœur plus dur que les rochers qui nous environnent? N'eſt-il pas étrange qu'elle aime mieux devoir ces attentions à Rheysberg qu'à moi, & que tandis que vous avez la bonté de croire que j'y ai quelque part, elle s'opiniâtre à me refuſer ce petit avantage? Pour le coup, les Dames la condamnèrent. Mais le bruit des Inſtrumens termina la converſation. Nous avançames dans la Prairie : les Hauts-bois marchoient devant nous, les Trompettes & les Cors de chaſſe ſe répondoient, & l'Echo des montagnes rendoit leur ſon admirable.

A trente pas de là nous apperçumes une eſpèce de Tente groſſièrement dreſſée, mais dont nous ne ſoupçonnames point d'abord tout l'uſage & le deſſein. Nous crumes qu'on ne l'avoit miſe là que pour ſervir de retraite & d'abri aux Hauts-bois qui avoient été poſtés pour nous attendre. En effet, nous en vimes ſortir presque auſſi-tôt une troupe de Muſiciens, qui vinrent avec des Inſtrumens ſe ranger ſur le gazon, & jouè-

rent des Airs champêtres. Cette ſymphonie ranimée par les Trompettes & les Hauts-bois, inſpiroit la joie & la gaieté. La ſolitude de ce lieu contribuoit à la rendre plus naturelle & plus vive. La place où nous étions, étoit fort unie; l'herbe en étoit courte; la Frelle propoſa d'y danſer à la payſanne, & d'y faire une danſe ronde. La Générale s'excuſa ſur ſon deuil, & voulut s'en retourner. Les autres Dames firent ce qu'elles purent pour l'engager à reſter, & tandis qu'elles batailloient avec elle, le Prince & la Frelle commencèrent un Menuet. Dès qu'il fut fini, il alla prendre la Générale, & la Frelle prit D. Nugnez pour danſer à quatre. Inſenſiblement la danſe s'engagea, & nous nous réunimes tous pour faire une danſe ronde. Dans le moment que nous allions la commencer, nous apperçumes une compagnie de Dames à l'autre bout de la Prairie, qui paroiſſoient avoir auſſi bonne envie que nous de ſe divertir. Nous crumes même reconnoitre notre gros Abbé, parmi les Cavaliers qui les accompagnoient. Mylord M.... & Monſieur de Rheysberg ſe détachèrent pour les reconnoitre, avec ordre de les inviter à venir danſer avec nous, en cas que la compagnie leur parût ſortable. Les Dames étoient aimables: il y avoit une Hollandoiſe, deux Brabançonnes & une Françoiſe: elles étoient

toient accompagnées de deux Meſſieurs, que l'Abbé connoiſſoit. Mylord les aborda, & ſoit que tout lui parût bon pour une partie de plaiſir, ou qu'il jugeât que la joie augmentoit par le nombre des perſonnes, il les preſſa de ſe joindre à notre compagnie. Mr. de Rheysberg les y invita de la part du Prince, & après quelques façons elles vinrent nous trouver. Le Prince les reçut de bonne grace. On recommença les Menuets, & l'on fit une Contredanſe, autant que le terrein le pouvoit permettre. Cependant, pour varier ce Bal champêtre, la Vicomteſſe propoſa de danſer encore aux chanſons. Elle en chanta une des plus gaies; & ce qu'il y avoit de plus divertiſſant pour nous, c'eſt que chaque Cavalier devoit donner un baiſer aux Dames, en parcourant les rangs en cadence. Perſonne n'y manqua, & l'Abbé s'en acquitta auſſi religieuſement qu'un autre. Cette danſe nous paroiſſoit ſi charmante, que nous l'euſſions volontiers continuée juſqu'au lendemain : les Dames cependant feignant d'en être fatiguées, Mad. de la Br.... en chanta une autre, où nous ne trouvames pas moins notre compte : chaque Dame devoit ſortir des rangs, & ſe placer au milieu du cercle pour dire un ſecret au Cavalier qui étoit à ſa droite, & le Cavalier ne manquoit pas de ſceller la confidence d'un baiſer, avant que

de reprendre ſa place. Chacun eut ſon tour, & la ſoirée ſe paſſa dans ces petites folies, qui nous divertirent beaucoup plus qu'un Bal de cérémonie. Après avoir fini cette ronde, le Prince nous mena à la Tente pour y prendre quelques rafraîchiſſemens. Nous y trouvames une table d'une ordonnance ſingulière: elle repréſentoit un gazon: il n'y avoit point de nape, elle étoit couverte par-tout de la plus fine mouſſe que l'on avoit pu trouver, & l'on y avoit ſemé toutes ces petites fleurs que la Nature produit d'elle-même dans les prairies. Toute la vaiſſelle étoit de fayance, groſſière à la vérité, mais extrèmement brillante, à cauſe des diverſes couleurs dont elle étoit peinte. Les mets, quoique délicats, avoient un air champêtre. Tout y étoit froid & pêle-mêle. Rôti, ſalades, pâtés, crêmes, laitages, compottes, pâtiſſeries, tout y étoit dans une eſpèce de deſordre qui plaiſoit, parce que cette confuſion avoit quelque choſe de naturel & de campagnard. On voyoit bien d'ailleurs que cette ordonnance étoit méditée. Comme les fruits étoient rares encore, & qu'il n'y avoit guères que des fraiſes, des ceriſes & des groſeilles, & quelques abricots, on les avoit rangés par bouquets en forme de feſtons avec des fruits confits, ſur une pyramide de gazon qui étoit au milieu de la table; & cette py-

ra-

ramide étoit terminée par un petit arbriſſeau dont les branches plioient ſous le poids des ceriſes & des groſeilles que l'on y avoit attachées, & où chacun ſe faiſoit un plaiſir de les cueillir ſoi-même. Les côtés de la Tente étoient garnis de branches d'arbres, auxquelles on avoit lié de petits oiſeaux de toute eſpèce que l'on y voyoit voltiger, & qui formoient un Concert entre eux par leur ramage. Outre qu'il faiſoit la plus belle ſoirée que nous euſſions encore eue, le Prince avoit fait allumer quatre gros flambeaux aux coins de la Tente. Cette lumière, le mouvement des Valets, & le bruit des Inſtrumens, tenoient ces petits oiſeaux éveillés comme en plein jour.

L'agréable recrue de Dames que nous avions faite, ne dérangea rien au repas, excepté qu'il n'y avoit pas aſſez de ſièges. Le Prince, pour lever la difficulté, n'en fit préſenter qu'aux Dames. Il ſe tint debout comme nous, & ſe fit un plaiſir de nous laiſſer à chacun le ſoin de ſervir une des Dames. Il obligea cependant Mr. l'Abbé à s'aſſeoir, en conſidération de ſes infirmités paſſées. La ſymphonie recommença pendant le ſouper, & à chaque ronde les Cors de chaſſe, les Hauts-bois & les Trompettes faiſoient retentir au loin les ſantés des Dames. Le bruit des Inſtrumens nous attira quantité de ſpectateurs & de bel-

les Malades, qui profitant de la ſymphonie, ſe mirent à danſer auſſi ſur l'herbe, au mépris des règles de la Faculté, & ſans craindre le ſérein. Le Prince envoya ſes gens préſenter du vin & des rafraichiſſemens à tous ceux qui en voulurent. Ce divertiſſement, qui paroiſſoit peu de choſe d'abord, devint une Fête publique. Quoique cette nuit fût des plus claires, & qu'un peu d'obſcurité faſſe le mérite de ces ſortes de parties, le Prince fit augmenter les flambeaux à proportion que la nuit s'avançoit, & après avoir bien bu, bien ſauté, bien danſé, nous allames reconduire Mad. la Générale au ſon des Inſtrumens juſqu'au bout de la Prairie; & nous reprimes le chemin de la Ville, très ſatisfaits d'un divertiſſement auſſi brillant & auſſi bien imaginé. Cette Fête fut la dernière que le Prince donna.

En rentrant à ſon logis il trouva, comme il l'avoit prévu, des Lettres preſſantes qui le rappelloient chez lui. Il nous envoya le lendemain ſon Gentilhomme, nous notifier ſon départ. Nous fumes fâchés de le perdre, & nous allames lui marquer nos regrets. Il alla voir toutes les Dames en particulier, pour prendre congé d'elles, & ſe trouva à l'Aſſemblée chez Mad. de Golſtein, pour y ſaluer diverſes perſonnes qu'il n'avoit pas eu le tems d'aller voir; &

après

après l'Assemblée, il nous dit adieu, comptant partir le lendemain de grand matin. La précipitation avec laquelle il nous quittoit, nous aiant à peine laissé le tems de remercier Son Alteſſe des bontés qu'Elle nous avoit témoignées pendant son séjour à Aix, je proposai au Comte & à Mylord de faire la partie de l'accompagner pendant quelques heures de chemin. Nous en parlames à D. Nugnez & au Chevalier, qui voulurent être des nôtres. Nous envoyames secrettement retenir des chevaux, & nous assurer de l'heure précise à laquelle le Prince comptoit partir; & le lendemain nous nous trouvames tous cinq à sa porte, chacun avec nos gens à cheval. Nous avions pris avec nous les mêmes Instrumens qu'il avoit eus la veille à la Prairie, & nous les plaçames sous les fenêtres de son logis, où ils ne cessèrent de jouer jusqu'à l'heure de son départ. Le Prince vint nous recevoir lui-même à la porte de la rue, & nous remercier de notre attention; & après avoir inutilement essayé de nous détourner du dessein de l'accompagner, il monta à cheval avec Mr. de Rheysberg, & fit partir sa chaise à vuide, pour pouvoir causer avec nous plus commodément. Ses Domestiques faisoient avec les nôtres un cortège considérable. Nous avions mis aussi deux Trompettes à cheval, qui nous précédoient, & égayoient

la marche par leurs Airs & leurs Fanfares. Nous traverſames ainſi la Ville en cavalcade ; & le Prince eut encore le plaiſir de ſaluer les Comteſſes & Mad. de la Br. . . que ce bruit avoit attirées à leurs fenêtres. Nous laiſſames les Trompettes à la porte de la Ville, où le Prince voulut prendre congé de nous : mais nous le priames de monter dans ſa chaiſe, & malgré ſes efforts pour nous arrêter, nous fimes quatre lieues de chemin avec lui. Nous deſcendimes dans une aſſez mauvaiſe Auberge, où nous ne trouvames que du pain noir & du vin. Le Prince nous y porta la ſanté des Dames, nous chargea pour elles de mille tendres complimens; & après nous avoir fait l'honneur de nous embraſſer tous, il remonta dans ſa chaiſe avec Mr. de Rheysberg, & nous remercia de la peine que nous avions priſe.

Il emporta, ſi j'oſe le dire, toute notre eſtime ; & je ne croi pas qu'il ſe fût offenſé de cette expreſſion, puiſque dès la prémière fois que nous eumes l'honneur de le voir, il nous défendit tous les termes de reſpect. Il ſe ſeroit pourtant acquis l'une & l'autre indépendamment de ſa qualité, par la bonté de ſon caractère & la politeſſe de ſes manières. Elles étoient grandes, nobles, généreuſes ; & ſi naturelles, que rien n'étoit plus uni. Il mépriſoit les diſtinctions

que

que ſon rang lui attiroit; il jouoit, cauſoit, badinoit, comme s'il y avoit eu une égalité entière entre lui & nous. Il ne ſe reſſentoit en rien de cet orgueil Allemand qui ne connoit d'hommes, que ceux qui ſont Comtes ou Barons de l'Empire; & à qui le mérite, & la Nobleſſe même des autres Pays paroit mépriſable. Le Prince avoit des idées juſtes, & ſavoit apprécier les choſes. Ce caractère, joint à un cœur excellent, rendoit ſon commerce extrèmement aimable; & il n'y avoit perſonne de nous qui n'eût ſouhaité de pouvoir vivre plus longtems avec un Prince auſſi accompli.

Les Dames, chez qui nous allames d'abord en rentrant à Aix, pour nous acquitter des complimens de Son Alteſſe, nous ſurent bon gré de la galanterie que nous lui avions faite. La Vicomteſſe, chez qui j'allai avec D. Nugnez, n'étoit point au logis; elle étoit allée avec Mad. de la Br. . . . chez les Comteſſes Suédoiſes. Nous courumes les y joindre, & nous les trouvames occupées avec nos autres Meſſieurs à faire l'éloge de la galanterie du Prince. Dans tout ce qui s'y dit, je crus remarquer que la Frelle n'avoit pas été auſſi inſenſible au mérite du Prince, qu'elle avoit affecté de le paroitre. Nous lui en fimes un peu la guerre: elle s'en défendit avec ſon eſprit ordinaire, en rendant pour-

tant une parfaite juſtice au caractère charmant du Prince. Inſenſiblement la converſation prit un tour galant, & les Dames, pour tirer la Frelle d'embarras, ſe divertirent à nous agacer ſur nos amours. D. Nugnez & le Comte furent un peu plus épargnés, parce qu'après le récit qu'ils nous avoient fait, c'étoit toucher une corde bien délicate. Le Chevalier fut regardé comme un volage, accoutumé d'en conter à toutes les Belles. Tout l'orage tomba ſur Mylord & ſur moi, & je me vis prêt à être forcé de faire auſſi ma confidence. J'eſquivai pourtant le coup: je mis Mylord en jeu, en faiſant ſouvenir la compagnie qu'il nous devoit ſon Hiſtoire. Il nous l'avoit promiſe, il l'avoit même commencée; il n'y eut plus moyen de reculer: nous tombames tous ſur lui, & il la raconta de fort bonne grace.

HISTOIRE

DE MYLORD M. . . .

JE n'ai garde, Mesdames, dit Mylord en ſouriant, de vous faire accroire, comme Mr. le Chevalier, que j'ai vécu juſqu'ici ſans quelque affaire de cœur. Cet aveu auroit mauvaiſe grace dans la bouche d'un homme marié depuis

puis douze ans. Cependant, si c'est un mérite d'avoir eu beaucoup d'amourettes, je ne rougirai point de vous avouer que je n'ai aimé qu'une fois en ma vie. Il est vrai que j'ai suffisamment payé le tribut à l'amour, & que mon cœur a été pendant quelque tems la dupe & l'objet des caprices les plus bizarres. Je n'avois que vingt ans, lorsque je les éprouvai. C'est un âge où il semble qu'il n'est plus permis d'être novice; & je devois d'autant moins l'être, que je m'étois fait une étude jusqu'alors, de résister à l'amour. Je croyois même en connoitre assez les dangers, pour craindre jusqu'à ses moindres impressions. Peut-être que la qualité de Cadet contribuoit à mon indifférence. Comme les Ainés chez nous emportent tous les honneurs & les biens de la Famille, il ne me restoit que la *cappe & l'épée* pour appanage. J'avois à la vérité l'expectative de la succession de mon Frère, qui jouissoit alors des Terres & des Titres qui me sont revenus par sa mort. Il étoit d'une complexion si délicate, que sans un miracle, il ne pouvoit vivre. Il n'étoit pourtant pas décidé qu'il ne pût se marier, & se donner un héritier. Cette incertitude me réduisant à peu de chose pour le présent, me tenoit en garde contre l'amour. Malgré mon penchant pour le beau Sexe, j'évitois avec soin toutes les femmes,

de peur de former quelque engagement incompatible avec ma fortune préſente, ou avec mes eſpèrances pour l'avenir. J'étois d'ailleurs poſſèdé de l'ambition de m'avancer; & cette paſſion étouffoit en moi toutes les autres. Dans cette vue, j'accompagnai mon Frère dans un voyage qu'il fit à Londres comme Membre du Parlement. Il étoit mieux à la Cour que je n'y ſuis aujourd'hui, & j'eſpèrois de tirer parti pour ma fortune, de ſa condeſcendance pour les volontez du Roi. Il eſpèroit de me faire obtenir une Enſeigne aux Gardes, & ce projet me flattoit beaucoup. Je lui laiſſai le ſoin de mon avancement, & je ne ſongeai qu'à m'amuſer en attendant l'effet de ſes ſollicitations. Un jeune Lord de mes amis & de mon âge, étoit le ſeul Ami que je viſſe familièrement. Il s'appelloit le Lord *Williams*. Nous faiſions toutes nos parties enſemble; & comme il avoit à peu près les mêmes inclinations que moi, nos plaiſirs ſe bornoient à quelques cavalcades, & aux Spectacles. Je faiſois en particulier quelques viſites ſérieuſes, qui me donnoient l'air d'un vrai *Sylvio*.

Parmi les habitudes que je me formai à Londres, je fis connoiſſance avec une Dame âgée, nommée Mad. *Pryde*. Elle me parut femme de mérite: elle avoit de l'eſprit & de l'intrigue; auſſi avoit-elle été employée dans celles des der-

niers

niers Favoris de la Reine *Anne*. L'uſage qu'elle avoit du manège de la Cour, me la fit regarder comme très capable de m'inſtruire des reſſorts les plus propres à faire réuſſir mes projets. Je m'introduiſis chez elle, j'y fus bien reçu, & j'y allois ordinairement une fois ou deux la ſemaine. Elle voyoit peu de monde; ſon Cercle étoit compoſé de gens ſérieux. Son âge ſembloit mettre mon cœur à l'abri: cependant, mes précautions furent inutiles; il étoit écrit que je deviendrois ſenſible, & mon cœur ne tarda point à payer chèrement à l'amour le tribut qu'il lui avoit refuſé juſques-là.

Vous croyez peut-être, Mesdames, continua Mylord d'un ton badin, que je devins amoureux de ſes rides. Ce ne fut point elle qui fit ma conquête. Tout bizarre qu'ait été l'amour à mon égard, il ne le fut pas jusqu'à ce point. Mad. Pryde me plaiſoit par ſon eſprit, & ſes manières; mais mon cœur n'avoit aucune part au goût que j'avois pour ſon caractère. Il étoit fort tranquille. Un jour pourtant, dirai-je pour mon bonheur, ou pour mon malheur? je trouvai chez elle une jeune perſonne dont la beauté me frappa. Elle ſe nommoit Mlle. *Jenny*, & Mad. Pryde la traitoit de Couſine. Elle paroiſſoit n'avoir pas vingt ans. C'étoit une brune piquante, dont la vivacité étoit tempérée par une mo-

modeſtie, qui avoit quelque choſe de ſi tendre, que j'en fus charmé dès la prémière vue. Sa bouche, ſes yeux, ſa taille étoient admirables; & tous ſes traits, ſans avoir une exacte régularité, formoient, au moins à mes yeux, la plus charmante perſonne que j'euſſe encore vue. Son eſprit & ſa converſation répondoient parfaitement à ces qualités extérieures. A peine l'eus-je vue deux ou trois fois, que je ſentis tout l'empire que ſes charmes & l'amour prenoient ſur moi. Je m'en apperçus, & loin de m'en défendre, mon cœur ſe prêtoit lui-même à ſa défaite. Mes réſolutions & mon indifférence s'évanouirent presque en un moment. L'amour ne garda aucunes meſures avec moi. En un mot, je me ſentis Amant & Amant paſſionné, d'inſenſible que je croyois être. Cette métamorphoſe m'étonna: auſſi, malgré le plaiſir que j'avois à voir celle à qui j'avois rendu les armes, je quittai la compagnie ce jour-là d'aſſez bonne heure, tant pour cacher mon trouble, que pour goûter peut-être les douceurs que l'amour attache au myſtère.

Je ne fus pas plutôt ſorti de chez Mad. Pryde, que je brulois d'envie d'y retourner. Le prémier pas que je fis dans la rue, m'annonça toutes les rigueurs de l'abſence. A peine fus-je dans mon caroſſe, que je cherchai des prétextes pour retourner auſſi-tôt avec bienſéance

dans

dans la compagnie que je venois de quitter. Dix fois je fis arrêter mon Cocher pour lui faire rebrouſſer chemin, & autant de fois je lui fis continuer ſa route. Incertain de ce que je devois faire, je courus à la Comédie, j'allai à l'Opéra. J'en ſortis avec la même inquiétude, parce que le vuide & l'agitation de mon cœur ne me rendoit ſenſible qu'à l'image de la Beauté que j'avois vue. Je paſſai la nuit dans cette agitation, & dès le matin j'allai promener mes penſées au Parc. L'idée des charmes que j'avois vus la veille, m'y ſuivit fidèlement. J'eus honte de ma foibleſſe, pendant quelques momens. Je tâchai de me rappeller à ma prémière indifférence, par toutes les réflexions dont j'étois capable. „ Que fais-je, hèlas! „ me diſois-je. J'adore une Belle, qui „ peut-être me mépriſe! Ma qualité de „ Cadet, & la médiocrité de ma for„ tune, ſont des obſtacles invincibles „ à mes feux. Quand même, ajoutois„ je, je pourrois eſpèrer quelque retour „ de tendreſſe, ce ne ſeroit qu'une ten„ dreſſe ſtérile; parce que celle qui me „ l'inſpire me paroit trop vertueuſe, & „ Mad. Pryde trop habile, pour que „ j'oſe jamais en rien eſpèrer. Le mieux, „ continuois-je, ſeroit ſans doute d'é„ viter le piège, & de n'expoſer pas „ mon malheureux cœur aux tourmens „ qui le menacent." Rien n'étoit mieux pen-

penſé: cependant, Mesdames, la concluſion de tous ces beaux raiſonnemens fut, qu'immédiatement après le diner, je retournerois chez Mad. Pryde, pour ſavoir au moins quelle étoit la Belle que j'avois vue la veille. Comme, ſuivant l'uſage Anglois, elle n'étoit connue que ſous ſon nom de Baptême, celui de *Jenny* qu'elle portoit, ne m'apprenoit rien de ſa famille. J'étois bien aiſe de la connoitre: l'amour & la curioſité vont presque toujours de compagnie. En entrant chez Mad. Pryde, je trouvai Madlle. Jenny avec elle, dans un deshabillé qui me fit comprendre qu'elle y demeuroit. C'eſt l'unique réflexion dont je fus capable, parce que cet Objet chéri que je croyois fuir, fit ſur mon cœur une nouvelle impreſſion, qui me déconcerta. Il me ſembloit que j'aurois voulu l'éviter, & j'étois réellement charmé de la retrouver. Ce combat intérieur ne dura qu'un inſtant, parce que mon cœur étoit déja d'intelligence avec l'amour. Cependant j'en fus ému. Je voulus encore cacher mon trouble; mais il y a bien de l'apparence que je n'y réuſſis point. Mad. Pryde, plus habile que moi, lut d'abord ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, & le diſſimula bien mieux que moi-même. Elle lia la converſation avec cet air aiſé qui lui étoit naturel, & devinant que je ne demandois pas mieux qu'à parler de celle

dont

dont les charmes m'avoient frappé, elle me mit elle-même sur les voies. „ Vous „ trouvez-ici, Monsieur, me dit-elle, la „ fille d'une de mes meilleures Amies, „ qui veut bien venir passer l'Hiver a- „ vec moi." Il ne m'en falut pas davantage pour lui faire un compliment sur une aussi aimable compagnie ; & l'air passionné avec lequel je m'exprimai, lui marqua assez l'envie que j'avois d'en profiter. Cependant, craignant de me trahir trop tôt, j'affectai de lui dire froidement, que j'avois pris d'abord Mademoiselle Jenny pour une de ses Parentes. Cette jeune personne s'étant retirée, peut-être pour nous laisser plus de liberté, Mad. Pryde m'apprit que Mlle. Jenny n'étoit point sa Cousine, & qu'elle ne la traitoit ainsi que par amitié. Elle me conta qu'elle étoit fille d'un Officier de la Maison de la Reine, nommé Mr. K. . . . mort assez jeune, laissant sa Veuve chargée de deux Filles, dont celle-ci étoit la cadette. La Mère, à ce qu'elle me fit entendre, étoit retirée à la campagne, & lui envoyoit alternativement ses Enfans pour lui tenir compagnie. Elle me dit mille biens du caractère de ces deux Sœurs, de la douceur de leur esprit, & de leurs manières. Mon cœur, ravi d'entendre louer ce qu'il adoroit déja, applaudissoit à cet éloge, mais relativement à la

seule

ſeule Jenny. Tout ce que Mad. Pryde m'en diſoit, étoit au deſſous de l'idée que je m'en étois faite; & je la félicitai de nouveau ſur les agrémens qu'elle pouvoit retirer de la ſociété d'une perſonne auſſi charmante. Je lui parlai du mérite de la belle Jenny, en Amant paſſionné; & quelque choſe qu'elle fît pour étendre mon compliment à l'ainée, j'en revenois toujours à la cadette. La préférence étoit naturelle aſſurément, parce que je n'avois vu qu'elle, & que l'autre m'étoit inconnue. Je les vis enſuite toutes deux, ſans devenir infidèle à la belle Jenny; & par un caprice dont j'ignorai longtems la cauſe, je ne ſentois que de l'indifférence, & même de l'averſion pour cette Belle, dans le tems même que ſes charmes m'enflâmoient davantage, & que mon cœur l'adoroit uniquement. Un ſentiment ſi bizarre & ſi contradictoire ne tarda point à faire le ſupplice de mon cœur. Tout innocent que j'étois, je n'oſerois pas m'en plaindre encore, ſi la belle Jenny n'en fût devenue la victime!

Elle rentra dans le tems que Madame Pryde me faiſoit l'éloge de ſon caractère, & de celui de ſa Sœur. Sa préſence abrègea la converſation. Hèlas! quelques momens de plus m'euſſent peut-être appris une particularité, dont l'ignorance à fait mon malheur! Cependant, quelque plaiſir que j'euſſe à m'entre-

tretenir du mérite de la perſonne qui m'avoit toucé, j'en eus infiniment davantage à la revoir. Mademoiſelle Jenny avoit été à ſa toilette, & en avoit rapporté de nouveaux charmes. J'en pris occaſion de lui dire cent choſes obligeantes. Je ne ſai ſi je les débitois de bonne grace; parce que j'étois ſi ému, que j'avois peine à cacher mon trouble. L'air timide avec lequel je m'exprimois en lui parlant, marquoit beaucoup moins ſans doute mon reſpect pour ſes charmes, que la violente paſſion qu'ils m'avoient inſpirée.... Elle y répondit avec politeſſe, & en même tems avec tant de modeſtie, que je ne pouvois démêler la part que ſon cœur y prenoit. La compagnie qui ſurvint, troubla un entretien ſi doux: on ſe mit au Jeu, & Madame Pryde eut la malice de faire ſa partie avec moi. Mes diſtractions l'aſſurèrent ſuffiſamment de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; & mes regards continuels ſur la table à laquelle Mademoiſelle Jenny jouoit, achevèrent de me trahir. En un mot, on s'apperçut que j'aimois, on m'en railla; & ſuivant l'ordinaire des jeunes Amans, j'en fus extrèmement déconcerté. J'eus même beaucoup de peine à ſoutenir la raillerie; & plus je m'en défendois, moins je faiſois de dupes.

Mes viſites plus fréquentes chez Madame Pryde, que je ne voyois auparara-

ravant qu'une fois ou deux la ſemaine, la convainquirent de la réalité de ma paſſion pour ſa belle Couſine. Dès qu'elle s'en fut aſſurée, elle eut l'adreſſe de ſi bien obſéder cette aimable perſonne, que pendant un mois entier je ne pus trouver l'occaſion de lui parler en particulier. C'étoit le vrai moyen d'irriter mon amour, & de m'enflâmer davantage ; c'étoit auſſi le but de cette habile femme. Elle eut tout lieu de s'applaudir de cet artifice. Ma paſſion augmenta ſi fort, que deſeſpèrant de pouvoir enretenir l'aimable Jenny, je me ſentis plus d'une fois prêt à lui faire une déclaration publique de mon amour. Le reſpect que j'avois conçu pour elle, l'emporta cependant ſur la vivacité de ma tendreſſe. Il me parut qu'il ſeroit plus convenable de lui écrire : je riſquai quelques Lettres qu'elle reçut, mais qu'elle laiſſa ſans réponſe. Enfin le deſeſpoir d'ignorer plus longtems ſes ſentimens pour moi, me fit prendre la fatale réſolution d'en faire confidence à Mad. Pryde. Elle m'en railla d'abord, & m'avoua enſuite, qu'elle avoit remarqué ma tendreſſe, & qu'elle étoit informée de tout ce que j'avois fait pour en perſuader ſa Couſine. Pour m'en convaincre, elle me montra mes Lettres, que la vertueuſe & trop ſimple Jenny lui avoit remiſes. Elle me dit en riant, qu'elle avoit diſſimulé cette intrigue, pour

pour s'assurer de la vertu de cette jeune personne, & pour mieux juger de mon caractère par mes démarches. Du reste elle parut sensible à mes recherches, & me marqua quelque reconnoissance des sentimens que j'avois pris pour une personne qu'elle aimoit comme sa Fille, & dont elle connoissoit le mérite. Elle m'avertit cependant, qu'après cette déclaration, il ne lui étoit plus permis de souffrir mes assiduités; qu'elle n'avoit aucun droit sur la Fille de son Amie, & que ce seroit violer ceux de l'hospitalité, que d'exposer cette jeune personne à un engagement de cœur, à l'insu de Mad. sa Mère. Des maximes si sévères me firent regretter la précipitation de ma confidence. J'insistai sur la sincérité de mes feux, sans pouvoir lui inspirer la moindre compassion. Je revins à la charge plusieurs semaines de suite, sans pouvoir obtenir la permission de revoir la belle Jenny. Bien plus, Mad. Pryde eut la cruauté de me signifier, que la continuation de mes visites l'obligeroit à remener incessamment Jenny chez sa Mère. Cette résolution pensa me desespérer. Je soupirai, je gémis, je la pressai, je la conjurai d'avoir quelque pitié de l'état où elle me réduisoit. Elle parut s'attendrir; mais elle me dit qu'elle avoit trop d'amitié pour Jenny, pour l'exposer à l'inconstance des jeunes-gens de ce tems. Je l'interrompis

pis pour l'assurer avec serment, que j'étois trop épris des charmes de sa belle Cousine, pour oser feindre des sentimens que je n'avois pas; que dès que j'avois eu le bonheur de voir Mlle. Jenny, j'avois juré dans mon cœur de n'être jamais qu'à elle; & qu'enfin un mérite aussi rare que le sien, seroit toujours capable de ramener le cœur le plus volage. Mad. Pryde parut touchée de ces assurances. Elle me permit de continuer mes visites. Elle alla même jusqu'à me jurer de me servir de tout son crédit auprès de la Mère & de la Fille. L'habile femme me donna ensuite quelques avis conformes à ses desseins: ils me parurent excellens, parce que je n'en pouvois pénétrer la malignité. Elle me conseilla sur-tout de faire à tout le monde un secret inviolable de mon amour. Elle avoit bien ses raisons, que je n'ai pénétrées que trop tard! Aussi pour justifier ce mystère, elle me conta je ne sai quelle Histoire, dans laquelle elle me fit entrevoir un Rival puissant & riche. Enfin, pour preuve de sa bonne volonté pour moi, elle me dit qu'elle iroit exprès au prémier jour à la Campagne où son Amie étoit retirée, pour la consulter sur l'engagement de sa Fille, & la prier d'y donner son consentement. Des promesses si flatteuses me transportèrent de joie. J'en fis à Mad. Pryde les remercimens les plus

vifs,

vifs, je l'embraſſai tendrement, je l'appellai *ma Mère*, & la regardai comme une perſonne dont mon bonheur dépendoit uniquement. Enfin je la conjurai de me permettre d'expliquer mes ſentimens à la chère Jenny, & de l'aſſurer au moins une fois de ma tendreſſe. Elle en fit quelques difficultés, ſous prétexte qu'elle devoit préalablement en parler à ſa Mère. Mais dans le tems même qu'elle m'allèguoit toutes ces raiſons, Madlle. Jenny croyant peut-être que la compagnie ordinaire étoit déja arrivée, parut dans la ſalle où nous étions. Mon cœur étoit ſoulagé par la confidence que je venois de faire: les promeſſes de Mad. Pryde avoient banni ma timidité, & le myſtère que j'avois affecté juſque-là, ne me paroiſſoit plus de ſaiſon. Je courus au devant d'elle, & dans le tranſport où j'étois, je lui expoſai la tendreſſe qu'elle m'avoit inſpirée, & me jettant à ſes pieds, je lui jurai une éternelle fidélité. " Vous „ m'avez trahi, lui dis-je, adorable „ Jenny; vous avez donné mes Lettres „ à Mad. Pryde: mais pour m'en ven„ger, je viens de lui déclarer votre „ inſenſibilité, & me plaindre de la ri„ gueur avec laquelle vous me traitez. „ Seroit-il poſſible, ajoutai-je en lui „ baiſant tendrement la main, qu'une „ paſſion auſſi vive que la mienne ne

„ trouveroit que de l'indifférence?"....
La belle Jenny, qui ignoroit ce qui s'étoit paſſé entre Mad. Pryde & moi, parut interdite d'une déclaration ſi impétueuſe; elle en rougit, & cherchant dans les yeux de ſa vieille Amie la réponſe qu'elle me devoit faire, elle s'échapa de mes mains, & alla s'aſſeoir auprès d'elle. Mad. Pryde prenant la parole pour elle, me fit quelques reproches ſur ma vivacité, & me dit que Mlle. Jenny étoit trop ſage pour recevoir une pareille déclaration ſans l'aveu de Mad. ſa Mère. J'avois le cœur trop échauffé pour me payer de ces raiſons; je fis mille inſtances à cette aimable Fille pour tâcher de vaincre ſon ſilence. Elle ne me répondit que par des complimens vagues, qui tout obligeans qu'ils étoient, marquoient plus de politeſſe que de ſenſibilité. J'eus beau la preſſer, je ne pus en obtenir une parole conſolante, ni pénétrer l'état de ſon cœur. Cependant, un regard qu'elle laiſſa tomber ſur moi, m'en apprit un peu plus; & ſoit que je me flatteſſe, ou non, je crus y remarquer un peu de tendreſſe. Il me ſembla y trouver quelque leçon de défiance à l'égard de Mad. Pryde.

Vous ſavez, Meſdames, continua Mylord, que tout aveugle qu'eſt l'Amour, il a quelquefois des rayons lumineux, qui découvrent des vérités que les trop crédules Amans ſont en poſſeſſion de négliger.

gliger. Le coup d'œil de Mlle. Jenny fut de cette nature; & malgré ſa douceur, je vous avoue qu'il porta dans mon cœur une impreſſion de triſteſſe qui m'occupa quelques inſtans. Trop heureux, hèlas! ſi j'avois ſuivi les triſtes lumières que ce regard répandoit ſur mon ſort! Mais j'étois jeune, ſans expérience, j'aimois pour la prémière fois, & je croyois Mad. Pryde auſſi ſincère que moi. Les promeſſes qu'elle venoit de me faire, & la franchiſe apparente avec laquelle elle m'avoit parlé, étouffèrent malheureuſement ces ſoupçons paſſagers. La gaieté qu'elle affecta encore devant la compagnie, qui ſurvint à l'ordinaire, acheva d'éclipſer mes défiances.

Cependant, ſi j'avois eu plus d'uſage du monde, la conduite qu'elle tint avec moi pendant quelques jours, auroit pu me deſſiller les yeux. A quelque heure que je retournaſſe chez elle, il me fut impoſſible de la trouver ſeule, ni de pouvoir entretenir Jenny. Elle affecta même de nous ſéparer toujours dans les parties de Jeu, enſorte que je ne pus lui dire un ſeul mot. Quelque rude que fût cette conduite, je m'y ſoumis aveuglément, parce que je la regardois comme une ſuite du ſecret qu'elle m'avoit conſeillé, & de la réſolution qu'elle avoit priſe de conſulter auparavant ſa Mère. A peine oſois-je regarder l'Ob-

jet de mon amour, tant je craignois de me trahir, & d'offenſer Mad. Pryde. Je paſſai quinze jours dans cette contrainte, & je commençois à m'y accoutumer, parce que ſi je ne pouvois entretenir en particulier Madlle. Jenny, j'avois au moins le plaiſir de la voir en compagnie. Il me paroiſſoit même à ſes manières, qu'elle avoit quelque ſenſibilité pour mes ſoupirs. Un jour je lui trouvai une certaine langueur dans les yeux, qui me fit croire que ſon cœur y avoit quelque part. D'ailleurs le même ſoir Mad. Pryde nous déclara qu'elle partoit le lendemain pour la Campagne de ſon Amie ; & lorsque je pris congé d'elle, elle me renouvella ſes promeſſes, & me flatta de revenir inceſſamment avec de bonnes nouvelles. J'y comptai d'autant mieux, que je m'étois apperçu dans nos entretiens, du crédit qu'elle devoit avoir ſur l'eſprit de Mad. K. . . Elle m'avoit même laiſſé entrevoir qu'elle n'auroit pas d'autres Héritières que Mlle. Jenny & ſa Sœur. De pareilles perſpectives donnent ordinairement bien du poids aux avis de ceux dont on attend la ſucceſſion. Cette douce erreur me flatta d'un heureux ſuccès. Cependant Mlle. Jenny durant cette converſation avoit un air triſte, que, ſuivant le ſtile des Amans, je ne manquai point de rapporter au ſentiment qu'elle avoit de notre ſéparation.

Je

Je lui réitérai les assurances de mon amour, & la quittai en lui baisant la main. Elle y répondit par un soupir qui signifioit beaucoup.

Mad. Pryde partit dès le lendemain de grand matin avec elle, & fut huit ou dix jours dans son voyage. Quoique cette absence fût dans mon idée un acheminement à mon bonheur, j'eus une peine extrême à en supporter les ennuis. J'envoyois tous les jours à son logis pour en apprendre des nouvelles. J'aimois à passer le long de sa maison, & quoique je n'y eusse que médiocrement profité de la conversation de l'aimable Jenny, je soupirois après le plaisir de l'y revoir. Je la cherchois par-tout. Cependant elle ne sortoit pas de mon cœur: son absence me rendoit tous les plaisirs insipides: le fracas de Londres m'étoit insupportable: je ne trouvois de douceurs qu'à aller à *S. James* m'enfoncer dans le Parc, & y rêver à ma chère Jenny. Mille inquiétudes m'agitoient; je craignois sa Mère; & quelquefois j'appréhendois, & je ne sai pourquoi, que Mad. Pryde ne me trahît. Ce n'étoit qu'un pressentiment, sans doute; car excepté le coup d'œil de Mlle. Jenny, je n'avois encore aucune raison particulière de me défier de cette Dame.

Elle revint enfin à Londres, & j'appris avec un sentiment de joie extraor-

dinaire, qu'elle avoit ramené avec elle cet Objet ſi cher à mon cœur. Je courus auſſi-tôt chez elle, & dès qu'elle me vit entrer, elle me cria, *Courage, Mylord, j'ai de bonnes nouvelles.* Il ne m'en falut point davantage; mon cœur interpréta le reſte. „ Je vous entens, lui „ dis-je avec paſſion, vous avez ramené „ Mlle. Jenny, & graces à vos ſoins, „ Mad. ſa Mère lui permet d'agréer mes „ feux. Mais où eſt donc cette aimable perſonne? lui demandai-je: il me „ tarde d'apprendre d'elle-même ce que „ ſon cœur lui dit en faveur du mien. „ Que je vous ai d'obligation, continuai-je en embraſſant cette Dame! je „ vous dois tout mon bonheur." En un mot, je lui fis mille remercimens, avec un tranſport de reconnoiſſance, égal à la violence de mon amour. Mad. Pryde, ſenſible à ma gratitude, ſe fit un mérite de me raconter ce qu'elle avoit eu à eſſuyer pour déterminer ſon Amie à marier ſa Cadette avant ſon Ainée; d'autant plus encore que Mylord G.... à ce qu'elle me dit, avoit eu quelques vues ſur Mlle. Jenny, qu'il avoit fait demander. Je compris que c'étoit-là ce Rival puiſſant, dont elle m'avoit parlé d'abord, & à qui il importoit de cacher mon amour. Ce détail étoit d'autant plus flatteur, que la fortune de Mylord G. . . étoit alors bien différente de la mienne. Elle me conta cent autres choſes

ſes pareilles, qui dans une abſence m'euſſent admirablement conſolé. Mais comme rien n'égaloit chez moi le plaiſir de revoir cet Objet ſi cher à mon cœur, j'interrompis ce récit pour demander encore à voir Mlle. Jenny. Enfin Mad. Pryde m'accorda cette ſatisfaction, & un moment après je la vis entrer.

Par ces empreſſemens vous jugerez ſans doute, Mesdames, du plaiſir que j'eus de la revoir. Je courus à elle pour lui marquer la joie que j'avois de pouvoir enfin lui expliquer librement mes feux, & lui demander quelque retour de tendreſſe. La jeune Demoiſelle, autoriſée par le conſentement de ſa Mère, & par la préſence de Mad. Pryde, répondit modeſtement, qu'elle s'eſtimoit heureuſe de mériter mon attention, & que puisque ſa Mère autoriſoit mes recherches, elle ne rougiſſoit pas de m'avouer que l'indifférence, qu'elle avoit affectée jusqu'alors, n'avoit rien de réel. Elle ajouta à cette déclaration ſi tendre, des excuſes ſur l'infidélité qu'elle m'avoit faite en remettant mes Lettres à Mad. Pryde, & rejetta cette démarche ſur le devoir que ſon âge & ſon ſexe lui avoient impoſé. „ Mon cœur, continua-„ t-elle, en murmuroit; mais les choſes „ ont tourné de façon, que je ne puis „ m'empêcher de reconnoître la force „ du Deſtin ſur nous, puisque c'eſt à „ Mad. Pryde, à qui je dois la liberté

„ d'accepter les assurances de votre esti-
„ me." Un retour de sentimens si tendrement exprimés, avoit quelque chose de bien doux, après une absence qui m'avoit causé tant d'inquiétudes. Je me voyois au comble de mes vœux; la Beauté que j'adorois, agréoit mon amour & m'accordoit sa tendresse; la mienne étoit soutenue de l'approbation d'une Mère, & secondée par les soins obligeans d'une Amie toute-puissante. Je venois de recevoir ces assurances, après lesquelles j'avois tant soupiré. Mad. Pryde les ratifioit par les vœux les plus ardens pour ma constance & notre bonheur. Jamais, en un mot, un Amant n'eut autant de raisons que j'en eus alors d'être satisfait. Cependant, le croiriez-vous? tandis que Mad. Pryde & sa belle Cousine s'épuisoient en douceurs & en tendresses, mon cœur, mon malheureux cœur, par un caprice sans exemple, se refroidissoit par degrés. J'en fus interdit, & j'eus peine à répondre avec bienséance. Je sentis mon trouble, & je tâchai de l'excuser par le vif sentiment de mon bonheur. Je rappellai inutilement toute ma tendresse pour la belle Jenny; mon cœur m'abandonna, & au-lieu des sentimens si vifs de mon amour, je me vis obligé pour cacher ma honte, de faire des efforts de galanterie, bien différens des sentimens que l'amour inspire.

Je ne fus pas plutôt chez moi, que je me

me reprochai vivement ce caprice. J'en ſentis tout le ridicule, & par un excès oppoſé, je repris avec toute la vivacité poſſible mes prémiers ſentimens pour la belle Jenny. Je déteſtai l'affront que j'avois fait à ſes charmes, & ne pouvant attendre au lendemain à réparer cette injure, je lui écrivis dès le ſoir même pour lui demander pardon de mon indifférence, & lui jurer une inviolable ardeur. Quoique ma Lettre fût remplie des expreſſions les plus tendres, je me défiois de ſon indulgence. Je me préparois à la fléchir à la prémière entrevue par les ſoumiſſions les plus humbles, & les ſermens les plus ſolennels. Quand je la revis, elle laiſſa à Mad. Pryde le ſoin de me railler ſur mon indifférence, & ne ſe réſerva que celui de m'accabler d'honnêtetés. Elle me reçut au contraire avec une gaieté charmante, & diſſimula l'impreſſion fâcheuſe que ma conduite avoit pu lui donner de ma conſtance. Des manieres ſi généreuſes devoient naturellement ramener le cœur le plus bizarre: cependant je retombai dans la même froideur pour elle. Heureuſement, elle me diſpenſa de lui faire des excuſes; je m'en ſerois fort mal tiré. Je ſentois pourtant que je lui en devois; je voulus lui en faire: mais mon cœur ſe trouvoit dans une ſi grande ſèchereſſe de ſentimens à ſon égard, que je ne trouvois pas même de paroles

pour m'exprimer. Une ſituation auſſi ſingulière me fit paroitre la ſéance fort longue ; & ſans le Jeu, je doute que j'euſſe pu la ſoutenir jusqu'au ſoir.

De retour chez moi, je rentrai dans la même agitation que le ſoir précédent. Les remords, les reproches m'accablèrent. Mon cœur ſe ſouleva contre moi. Je me donnai tous les noms que méritent l'ingratitude & l'infidélité. Je me trouvois indigne de la tendreſſe que l'aimable Jenny me conſervoit. Je n'oſois preſque prononcer ſon nom, & par mes larmes & mes ſoupirs je tâchois de réparer en moi-même l'ingratitude de mon cœur. Je me promis enfin de la venger de ma perfidie, s'il m'arrivoit encore de l'offenſer. Avec ces belles réſolutions, Mesdames, vous croyez peut-être que j'en fus le lendemain plus paſſionné, quand je la vis. Point du tout: ce fut même froideur, même indifférence, même embarras; il me parut même, que j'étois tout de glace. En un mot, je paſſai près de deux mois dans cette cruelle ſituation ; toujours idolâtre de Mlle. Jenny quand je ne la voyois pas, & toujours inſenſible & ennuyé quand je la voyois chez Mad. Pryde. Je ne ſaurois vous dire qui l'emportoit, de mon indifférence, ou de mon amour, dans les différens accès de l'une & de l'autre. Ce que je ſai, c'eſt que cette alternative de ſentimens ſi oppoſés

ſés formoit le plus rude ſupplice qu'un cœur puiſſe éprouver. Toujours mécontent de moi-même, ſoit que j'aimaſſe, ou que je n'aimaſſe point, je me vis quelquefois prêt à percer ce cœur, dont je ne pouvois ni vaincre, ni expliquer les caprices. Je paſſois les jours dans une contrainte continuelle, & les nuits dans un combat étrange de ſentimens. J'aurois voulu, pour m'en délivrer, pouvoir me défaire de mon amour, ou de mon indifférence. Les artifices de Mad. Pryde me rendoient l'un & l'autre impoſſible. Malheureuſement eſclave du ſecret que je lui avois promis, je n'oſois m'ouvrir à perſonne ſur l'état de mon cœur, pas même au Lord Williams mon Ami. Par-là je me voyois privé des douceurs de la confidence, & de l'unique moyen de connoitre & de guérir la ſource des maux que je ſouffrois. Dans cette criſe, je réſolus d'aller moins fréquemment chez Mad. Pryde. Elle s'en apperçut, & me rappella par ſes manières engageantes. J'eſſayai de nouveau de vaincre l'indifférence, que je ſentois chez elle; ce fut avec auſſi peu de ſuccès, & j'en revins à ma prémière réſolution.

Je paſſai quelques ſemaines ſans y mettre le pied, & je n'en fus ni moins amoureux, ni moins déconcerté. Quand le cœur eſt accoutumé au manège de l'amour, tout ce qui n'y a aucun rap-

port, y laiſſe un vuide etrange. L'inaction & l'oiſiveté furent de nouveaux tourmens pour moi. Pour m'en diſtraire, je fus obligé de me tenir toujours en action; je paſſai mon tems à monter à cheval pendant le jour, & à courir les Spectacles tous les ſoirs. Un jour que j'étois allé me promener avec le Lord Williams à quelques milles de Londres, il me propoſa d'aller voir une aſſez jolie Campagne dans le voiſinage de *Hamerſmith*, dont il connoiſſoit un peu la Dame. Je ne demandai pas mieux, nous y allames. On nous ouvrit les Jardins, où nous fimes quelques tours ſans voir la Dame du logis, parce qu'elle étoit alors en affaire. Mais quand nous fumes prêts à repartir, nous demandames à lui parler. Elle nous fit de grandes civilités, & je vous avoue que j'y fus moins ſenſible qu'à la ſurpriſe que j'éprouvai, en retrouvant près d'elle cet Objet ſi funeſte à mon repos. C'étoit la belle Jenny, que je croyois fuir. Ses graces naturelles me pénétrèrent dans un inſtant d'amour & de confuſion. Mon cœur ſe guérit cette fois de ſes caprices. J'y ſentis renaitre ces tendres tranſports, que j'avois éprouvés au commencement de mon amour. Il s'accuſa lui-même d'une bizarrerie monſtrueuſe. Le tumulte des différens mouvemens de tendreſſe & de dépit que j'éprouvai, m'empêcha d'entamer une conver-

verſation qui auroit pu me détromper, & me porter à rendre plus de juſtice à mon propre cœur. Les loix de la pudeur, peut-être un peu de fierté, & la préſence de la compagnie, empêchèrent pareillement l'aimable Jenny de m'expliquer cette énigme: elle ſe contenta de me faire des honnêtetés générales, comme à une perſonne avec qui elle s'étoit trouvée à Londres. Quant à moi, j'attribuai à ma conduite bizarre, ce que je pouvois trouver de froid & de contraint dans ſes manières. Un Amant eſt toujours prêt à excuſer ce qu'il adore, & je m'eſtimois ſi coupable, que je me croyois encore fort bien traité. Enfin, après avoir cauſé quelque tems avec ces Dames, nous primes congé de Mad. K... & nous remontames à cheval. Cette avanture me jetta dans une profonde rêverie pendant tout le chemin. Mon Ami s'en apperçut, & me fit mille queſtions, auxquelles je répondis d'un air ſi diſtrait, que ſi je n'avois enſuite veillé ſur moi-même, il en eût pénétré les raiſons. Rien n'eût été plus heureux pour moi; j'aurois dès-lors infailliblement éclairci le myſtère. Mais dans la crainte de trahir mon amour, je me trahiſſois moi-même de plus en plus.

Dès que je fus de retour à Londres, je pris le parti d'aller chez Mad. Pryde, pour tâcher de renouer avec elle.

Je la trouvai malheureuſement ſeule; & débutant par l'avanture de Hamerſmith, je me livrai moi-même dans ſes filets. L'habile femme profitant de ce que je venois de lui dire, me fit de vifs reproches ſur l'inconſtance de mon cœur, & me dit que ſe ſentant elle-même outragée de mes façons d'agir à l'égard d'une perſonne pour qui je connoiſſois ſa tendreſſe, elle avoit pris le parti de la renvoyer à ſa Mère. Elle me reprocha mes ſermens, & mon infidélité; en un mot, elle me traita comme je croyois moi-même le mériter. Je reconnus ma faute, & pour tâcher de la remettre dans mes intérêts, je lui confeſſai mes caprices, en l'aſſurant que pour cette fois j'en revenois de bonne foi. Enfin je la conjurai, ou de rappeller Mlle. Jenny, ou de permettre que j'allaſſe la retrouver à Hamerſmith. Mad. Pryde reprenant alors un air de bonté, me promit d'engager Mad. K... à lui renvoyer ſa Fille; elle m'exhorta de nouveau au ſecret, & me défendit ſur-tout de retourner à Hamerſmith, de peur d'éveiller Mylord G. . . . . qu'elle diſoit être un Rival dangèreux.

Après avoir ainſi fait ma paix, je repris mes anciennes allures chez elle, & j'étois extrèmement impatient de revoir ma chère Jenny. Je ne lui parlois d'autre choſe, & je l'accuſois de vouloir me faire expier ma légèreté en retardant le re-

retour de cette aimable fille. Enfin trois semaines après, elle m'annonça en entrant chez elle, que Jenny étoit arrivée, & elle donna ordre à sa Femme de chambre de l'appeller. Elle ne tardu qu'un moment à venir, & ce moment seul me parut une année. Vous n'avez pas de peine à le croire, Mesdames, continua Mylord; mais ce que vous ne comprendrez certainement pas, c'est que dès que je vis paroitre cet Objet pour qui j'avois tant soupiré, je sentis mon cœur se glacer encore, & j'éprouvai de nouveau mon ancienne indifférence. Je ne puis vous exprimer le dépit, la honte & la confusion où je me trouvai. Je résistai quelque tems à mon propre cœur, j'affectai un air ouvert, je m'épuisai en galanteries: celles où le cœur n'a point de part, ont toujours mauvaise grace, & coûtent infiniment plus que les autres. Je l'éprouvai, & je me fis une si grande violence qu'il me prit un saignement de nez, qui m'obligea de sortir, & me tira heureusement d'embarras. Cette nouvelle scène me fit reprendre la résolution de ne jamais retourner chez Madame Pryde, pour n'avoir plus la honte de m'y trouver en contradiction avec moi-même. Je crois, Mesdames, que vous ne blâmerez pas ce parti; peut-être même vous semblera-t-il que c'étoit trop longtems lutter contre le destin de l'amour. Mon cœur devoit cependant éprouver

enco-

encore bien des caprices & des retours, avant de ſe revoir libre. Tout bizarre que ce cœur vous paroit, il n'étoit rien moins qu'infidèle ; & ce que j'ai appellé juſqu'ici ſes *caprices*, étoient des preuves évidentes de ſa fidelité. Ceci vous paroitra contradictoire, ſans doute ; & c'eſt un phénomène amoureux qu'il eſt tems de vous expliquer pour ma juſtification.

Je croi, Mesdames, avoir eu l'honneur de vous dire que Madame Pryde, en me faiſant la Généalogie de Mlle. Jenny, m'avoit appris que Madame K.... avoit encore une autre Fille, nommée Mlle. *Mally* C'eſt la clé de l'Enigme ; elle n'aura plus rien d'obſcur, quand vous ſaurez que ces deux Sœurs étoient jumelles, & qui plus eſt ſi reſſemblantes, qu'elles avoient les mêmes traits, le même coloris, les mêmes yeux, & la même taille. La Mère elle-même s'y trompoit & s'étoit vue obligée, pour les diſtinguer, d'ordonner à l'une de porter un ruban bleu à ſa coiffure. Cette marque, à la vérité, n'étoit que pour elle, & quelques Amis ; car ceux qui n'étoient point du ſecret, s'y trompoient toujours. Madame K.... qui ſe divertiſſoit à ce jeu, habilloit toujours ſes Filles de la même étoffe, & de la même couleur ; enſorte qu'il étoit difficile de les reconnoitre. Mon cœur fut peut-être le ſeul qui ne s'y trompa point, & c'eſt enco-

encore une de ces choſes dont je croi qu'il eſt difficile de rendre raiſon.

Mlle. Jenny, que l'on regardoit comme la cadette, fut celle que je vis chez Madame Pryde, & je vous ai marqué le pouvoir rapide que ſes beaux yeux prirent d'abord ſur moi. Ce ne fut pas une impreſſion paſſagère de tendreſſe. Il y a même quelque apparence que l'amour attendrit en même tems la belle Jenny. Je ne dus ſans doute ſon penchant pour moi qu'à la force irréſiſtible de ces nœuds ſecrets & inexplicables, qui lient les cœurs avant même qu'ils ſe connoiſſent. En effet, quelques ruſes qu'ait employées Madame Pryde pour détruire cette union, elle n'en put jamais venir à bout.

Cette Femme avoit une affection particulière pour Mlle. Mally, l'ainée des deux filles de Madame K.... & ce fut le principe de la ſupercherie qu'elle me fit. Mally méritoit cette préférence, parce que ſon humeur ambitieuſe & ſa duplicité la rendoient chère à Mad. Pryde, qui ne connoiſſoit point d'autres vertus. L'aimable Jenny, qui étoit d'un caractère doux, ſimple & droit, n'avoit qu'une médiocre part à ſon amitié. La Pryde connoiſſant d'ailleurs l'état infirme & chancelant de Mylord-Duc mon Frère, qui dépériſſoit tous les jours, avoit bâti ſur l'eſpèrance de ſa mort prochaine, l'élévation de ſa chère Mally.

Peut-

Peut-être même que cette femme remuante regarda cette alliance comme un moyen de renouer des intrigues ſous mon nom. Quoi qu'il en ſoit, après m'avoir ſuffiſamment enflâmé pour la belle Jenny, elle l'avoit remenée chez ſa Mère, ſous prétexte de la conſulter, & en avoit ramené ſa chère Mally. Jenny avoit pénétré ſes deſſeins, & c'eſt ce qu'elle voulut me faire entendre par le coup d'œil qu'elle me donna. Cet avis, trop négligé de ma part, ſervit beaucoup aux vues de Mad. Pryde; & ſon artifice eût reuſſi, ſi l'amour n'eût auſſi-tôt éclairé ma tendreſſe. Jamais on n'a vu rien de plus reſſemblant que ces deux Sœurs. Mes yeux y furent trompés, & reſtèrent longtems dans une erreur, dont mon cœur ne fut point la dupe. Il ſe ſouleva d'abord contre Mally, & quoiqu'il crût voir en elle tous les traits de la charmante Jenny, il ne put en ſoutenir la vue. Mon indifférence pour elle augmentoit à proportion des careſſes qu'elle me prodiguoit: & comme on n'eſt jamais moins aimable, que lorſque l'on s'efforce de le paroître, Mally ſous le nom de Jenny me déplaiſoit autant que la véritable Jenny m'avoit paru charmante. Auſſi je ne manquois pas de reprendre de vifs ſentimens de tendreſſe pour le véritable Objet de mon amour, dès que je perdois de vue ſa trompeuſe image. Mon

cœur

cœur, toujours guidé par cet inſtinct ſecret, fut auſſi clairvoyant à Hamerſmith qu'à Londres. La véritable Jenny y reprit tous ſes droits ſur lui. Il ſentit en un moment ranimer toute ſa paſſion à la vue de cet Objet chéri, comme il ſe ſentit glacer encore peu de jours après, en revoyant Mally chez Madame Pryde.

A préſent, Mesdames, vous êtes au fait du ſupplice que cette erreur me cauſa: mais vous n'en devinez point le dénouement. Avant que d'y parvenir, il me falut encore être longtems le jouet des intrigues de Mad. Pryde. Mes froideurs pour Mally ne la rebutoient point: elle ſe flattoit que tôt ou tard je donnerois dans le panneau. Etonnée cependant de ma retraite, elle prit le parti de me ſuivre, & de me chercher aux Spectacles, où elle n'alloit jamais auparavant. Je l'apperçus deux ou trois fois à la Comédie avec Mally, & après que mon cœur m'eut bien aſſuré que ce n'étoit que l'Ombre de Jenny, j'en ſortis toutes les fois, ſans pouvoir me réſoudre à les joindre. Elles ne s'en allarmèrent peut-être pas, & regardèrent ma conduite comme l'effet d'un caprice qui auroit encore ſon retour. En un mot, elles crurent que tôt ou tard mon cœur ſeroit la dupe de mes yeux.

Quelques mois après, une occaſion toute pareille à celle de Hamerſmith vint

rani-

ranimer ſes eſpèrances & mon amour. J'étois par hazard avec mon Frère dans la grande boutique près de *S. Paul*, où quelques curioſités nous avoient attirés. Dans le tems que j'étois occupé à examiner des galanteries que mon Frère vouloit acheter, j'apperçus à l'autre bout du magazin une Dame qui faiſoit quelques emplettes. Je la reconnus d'abord pour la Dame que j'avois vue à Hamerſmith. Elle étoit accompagnée de la belle Jenny. Mon cœur treſſaillit à la vue de ce charmant Objet. Mais malheureuſement, je ne pus l'entretenir. Elle ſortit preſque auſſi-tôt avec Mad. ſa Mère; & malgré l'empreſſement que je témoignai pour elle, je ne pus que lui donner la main juſqu'à ſon caroſſe. Trop de diſcrétion pour la préſence de mon Frère & des autres perſonnes qui étoient dans la boutique, me fit manquer l'occaſion de découvrir la ſupercherie que l'on me faiſoit. Mad. K. . . . me l'eût infailliblement expliquée, pour peu que j'euſſe eu le tems d'entretenir Jenny en ſa préſence. Le dénouement approchoit, à meſure que ma tendreſſe ſe trouvoit réveillée. Le moindre coup d'œil de la Belle qui en faiſoit l'objet, me faiſoit rompre toutes les réſolutions que l'indifférence m'avoit inſpirées. Je réſolus encore une fois d'aller proteſter à ſes pieds, que mon amour ſeroit dorénavant à toute épreuve. Perſuadé

que

que ſa Mère & elle ſeroient logées chez Mad. Pryde, je me conſolai de l'occaſion que j'avois manquée, dans l'eſpèrance de pouvoir la retrouver dès le lendemain.

Cependant, certain air frod & réſervé que je croyois avoir remarqué dans les yeux de la belle Jenny, ſembloit m'ôter toute eſpèrance de retour de ſa part. Il n'étoit pas aiſé d'excuſer une abſence de ſix mois: il l'étoit encore moins de la perſuader de plus de confiance à l'avenir, après tant de récidives. J'avois tout lieu de craindre, & je craignois en effet que Mad. Pryde & l'aimable Jenny ne refuſaſſent même d'entendre mes excuſes. Je ſentois d'avance toute la confuſion que l'aveu de mes caprices alloit m'attirer. Cependant, comme j'étois dans la bonne foi, & que rien ne coûte à un Amant ſincère, je pris le parti de revoir Mad. Pryde, & de faire ſur ſon cœur & le mien un dernier effort. Sans attendre ſes reproches, je lui en fis en entrant, ſur ce qu'il n'y avoit que chez elle que je ne pouvois aimer. „Il me ſemble, lui „ dis-je, ma chère Madame, que dès „ que j'entre chez vous, mon cœur ſe „ glace pour l'Objet qu'il adore, & „ que quelque charme ſecret ſuſpende „ l'effet de ma tendreſſe. Jenny tou„ jours charmante ne me le paroit ja„ mais moins qu'ici: par-tout ailleurs

„ je

„ je la trouve adorable. Je la vis en-
„ core hier près de S. Paul, ajoutai-
„ je, & un ſeul de ſes regards m'a fait
„ éprouver une troiſième fois le pou-
„ voir de ſes charmes. Heureux, lui
„ dis-je, ſi j'avois pu l'en aſſurer, &
„ l'en perſuader"!

Mad. Pryde, à qui je me livrois de plus en plus par cette confidence, la reçut en apparence avec beaucoup plus de débonnaireté, que je n'aurois oſé l'eſpérer. Peut-être crut-elle d'abord que j'avois éventé ſa trahiſon: mais la ſuite de la converſation l'aſſura du contraire. Elle feignit d'accepter mes excuſes, & de croire que mes froideurs étoient de ces caprices ſi communs parmi les Amans. Elle m'exhorta à être moins volage, & me dit qu'à ces conditions elle vouloit bien eſſayer de me ſervir encore, & redemander Mlle. Jenny à Mad. K. . . qui venoit de la remener à ſa Campagne. Mlle. Mally étoit véritablement retournée avec ſa Mère & ſa Sœur; & Mad. Pryde promit d'écrire le lendemain pour la faire revenir. Cette eſpérance, & ſurtout l'abſence de Mally, augmentèrent mes feux pour la belle Jenny. Mad. Pryde ne perdit pas l'occaſion d'en profiter: elle me fit comprendre que le mariage étoit le moyen le plus ſûr pour tranquilliſer mon cœur, & pour fixer mon inconſtance. L'adroite

droite femme donna à cette propoſition les couleurs les plus propres à me la faire goûter. Comme elle craignoit que ce mariage ne fût point du goût de mon Frère, elle me propoſa d'épouſer Jenny *incognito*, & ſe chargea d'en parler au Miniſtre de la *Fleet*, qui par un Privilège particulier, eſt en poſſeſſion de bénir légitimement ces mariages clandeſtins.

Tout amoureux que j'étois, cette propoſition me fit quelque peine, parce que j'avois peur de desobliger mon Frère, s'il venoit à découvrir cette intrigue, qu'il regarderoit comme une amourette, vu que Mad. K... n'avoit pas de gros biens. J'appréhendois encore que cette affaire ne nous brouillât à jamais, & que le chagrin qu'il en concevroit n'avançât ſes jours. Cependant, comme je m'étois apperçu que je ne pourrois revoir ma chère Jenny qu'à ce prix, je ſouſcrivis à cet engagement. Quinze jours ſe paſſèrent ſans que je la viſſe revenir; j'avois beau l'attendre, la perfide Pryde n'avoit écrit que pour redemander ſa chère Mally, qui arriva au bout de trois ſemaines avec Mad. ſa Mère. Mad. Pryde eut grand ſoin de me le cacher juſqu'au départ de Mad. K.... Mais une avanture toute naturelle dévoila enfin tout le myſtère.

Etant un matin avec mon Frère chez le Grand-Chambellan du feu Roi, on vint

vint annoncer une Dame. C'étoit Mad. K. . . . Quoiqu'elle fût ſeule cette fois, je n'eus pas de peine à la reconnoitre. Mylord la fit entrer & la reçut avec politeſſe. Elle venoit ſolliciter ſa recommandation pour obtenir le payement de quelques arrérages dûs à feu ſon Mari. Le Syſtème de la Cour n'étoit pas fort favorable à ſa demande, & Mylord avoit quelque peine à ſe charger de ſa Requête. L'envie d'obliger ma chère Jenny en la perſonne de ſa Mère, me fit prendre la liberté de joindre ma ſollicitation aux prières de la Dame. Mon Frère, par caprice peut-être, s'en mêla auſſi. Enfin Mylord accepta la Requête, & promit de faire tout ſon poſſible pour la faire ſigner à la Tréſorerie. Quand Mad. K... . ſe fut retirée, Mylord Chambellan me railla de la vivacité avec laquelle j'avois appuyé ſa demande." Apparemment, me „ dit-il, que vous ſavez que cette Da- „ me a d'aimables Filles, & vous m'au- „ riez bien l'air d'être amoureux des „ Jumelles.... Elles ſont jolies, ajouta- „ t-il, mais prenez y garde; car la moin- „ dre faveur pourroit vous rendre in- „ ceſtueux." Cette raillerie me déconcerta, & me decouvrit dès-lors une partie de la vérité. J'aurois pu la ſavoir toute entiere: mais dans la crainte de me trahir, je fis de mon mieux pour cacher le trouble dont mon cœur fut ſaiſi dans ce

ce moment. Je répondis à cette raillerie par un autre badinage, feignant de croire que l'une de ces deux Filles étoit la Maitreſſe de mon Frère. Comme ſa ſanté ne lui donnoit pas un air fort amoureux, il ne ſuivit point la converſation ; elle tomba ſur toute autre choſe, & il n'en fut plus parlé.

Mon cœur & mon eſprit n'en étoient pas plus tranquilles. J'eus même beaucoup de peine à diſſimuler leur agitation, & je ſoupirois après quelques momens de ſolitude, dont je ne pus jouir ſi-tôt. Mylord Chambellan nous retint à diner, & malheureuſement il voulut encore nous mener à l'Opéra ; enſorte que je ne me trouvai ſeul, que bien avant dans la nuit. Dès que je me vis libre, je me rappellai la raillerie de Mylord, je la ruminai, & je paſſai le reſte de la nuit à lui donner tous les ſens dont elle étoit ſuſceptible. Je comprenois bien que les Filles de Mad. K.... pouvoient être jumelles ; mais parce que j'ignorois à quel point elles ſe reſſembloient, je ne voyois rien dans cette découverte qui pût expliquer les bizarres alternatives que l'amour m'avoit fait éprouver. Dès le point du jour, j'allai m'enfoncer dans le Parc, pour y rêver de nouveau ; & je ne fus pas plus heureux à trouver le fin de l'énigme. J'entrevis cependant, que ſi l'on n'avoit pas aidé à me tromper, je m'étois ſure-

ment trompé moi-même. Mon cœur me disoit obscurément, que la Pryde me trahissoit; & le souvenir du coup d'œil de Jenny, qui me revenoit à tous momens, confirmoit mes soupçons. Lassé de cette incertitude, je pris le parti d'aller retrouver Mad. Pryde, & de lui découvrir nettement mes défiances. Cependant, après y avoir bien pensé, je crus qu'il valoit mieux dissimuler à mon tour, que de m'exposer à ses artifices, dans un point où la mépriſe seroit si funeste à mon amour.

Je me contentai d'envoyer secrettement mon Valet, s'informer chez elle si Mad. K.... y étoit encore. J'appris sur le soir, qu'elle en étoit repartie dès le matin pour sa Campagne; mais qu'elle avoit laissé sa Fille à Londres. Peu après je reçus un Billet de Mad. Pryde, qui m'apprenoit le retour de ma chère Jenny. Je fus moins sensible qu'à l'ordinaire à cette nouvelle, qui devoit naturellement me transporter de joie. Il me sembloit que j'entrevoyois le piège qu'on me tendoit. Mon cœur étoit agité, sans en savoir la cause. J'éprouvai encore un moment d'incertitude sur le parti que j'avois à prendre, & après avoir flotté quelque tems dans mes irrésolutions, je formai le dessein d'aller droit à Hamersmith dès le lendemain. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. J'apperçus en entrant, un Objet qui me fit tom-

ber

ber le bandeau qui jusques-là m'avoit aveuglé: c'étoit là belle Jenny, que la Pryde disoit être à Londres, & que mon cœur reconnut d'abord. Je tâchai cependant de calmer les doux transports que sa présence me causoit, pour expliquer à Mad. K. . . le sujet de ma visite. Je débutai d'abord par lui donner des espèrances sur le succès de sa sollicitation, & l'assurer du plaisir que je m'étois fait d'y joindre le crédit de mon Frère. Je ne m'arrêtai point sur cet article, j'interrompis même ses civilités pour lui exposer naturellement le sujet de mon voyage, & la violence de mes feux pour son aimable Fille. Je lui en racontai la naissance, les progrès, les caprices; je lui rappellai les avantures de Hamersmith, & de S. Paul. Je lui appris tout ce qui s'étoit passé entre la Pryde & moi, les espèrances qu'elle m'avoit données, & la proposition qu'elle m'avoit faite d'épouser secrettement Mlle. Jenny. J'y ajoutai les raisons de prudence, qui m'obligeoient de différer mon mariage. Enfin j'en appellai aux Lettres que j'avois écrites à la belle Jenny. Je me jettai alternativement aux pieds de la Mère & de la Fille, pour les convaincre de mon respect & de ma passion. Mais, par un contraste nouveau, ce qui cessoit d'être une énigme pour moi, le devenoit pour Mad. K. . . .

L'effet que cette déclaration fit sur l'une & sur l'autre, fut très singulier: elle eut pour Mad. K.... toutes les graces de la surprise & de la nouveauté; & Mlle. Jenny y trouva la preuve de ma constance, & l'excuse de mon apparente infidélité. La tendre Jenny voyant clairement dans ce récit la perfidie de la Pryde, ne put retenir ses larmes, & se retira toute en pleurs. La Mère, étonnée d'un mystère auquel elle ne comprenoit presque rien, me pria de lui expliquer tout ce que je lui venois de dire des vues de Mad. Pryde. m'assurant qu'elle en ignoroit jusqu'aux moindres circonstances, & que, quelque considération qu'elle eût pour cette Dame, elle ne souffriroit jamais qu'elle disposât de ses Filles sans sa participation. Je lui en répétai toute l'histoire, & au récit de ce que j'appellois mes *caprices*, elle ne put s'empêcher de rire, malgré l'indignation qu'elle conçut de la pièce que l'on m'avoit faite. Le trait étoit véritablement comique, & je m'en suis moi-même diverti souvent depuis ces tems-là. Mad. K. . . étoit une femme vertueuse, & d'un caractère extrêmement droit. Je m'apperçus bien à son air & à sa conversation, que quoiqu'elle aimât également ses deux Filles, elle étoit indignée de la supercherie à laquelle Mlle. Mally s'étoit prêtée. Elle dit

simul-

ſimula ſon chagrin, & m'expliqua naïvement à ſon tour, ce qui pouvoit avoir donné lieu à ma mépriſe. Elle me raconta tout ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire de la reſſemblance de ſes deux Jumelles : elle me promit de m'en donner quelque jour le plaiſir, en me faiſant voir les deux Sœurs enſemble. A ce mot, je l'interrompis : „ Ah! Madame, lui dis-je avec paſſion, „ épargnez-vous cette peine. Quelque „ eſtime que j'aye pour tout ce qui vous „ appartient, mon cœur eſt tout à la „ belle Jenny. Je ſuis charmé que mes „ yeux ſeuls s'y ſoient trompés. Ils ont „ aſſez vu l'ainée, permettez à préſent „ qu'ils revoyent la cadette. Un inſtinct de tendreſſe, & l'ordre de la „ naiſſance, ont uni nos cœurs. Je me „ flatte que vous remplirez nos deſtinées. Permettez ſeulement que je me „ jette aux pieds de la belle Jenny. " Mad. K... toujours prudente ne m'accorda pourtant pas cette faveur, & me pria de lui donner huit jours pour conférer avec ſa Fille, & démêler ce myſtère. Elle me demanda en grace de ne point éclater juſqu'à ce terme, & ſurtout de ne témoigner aucun reſſentiment à Mad. Pryde, qu'elle avoit intérêt de ménager. Je lui fis promettre à mon tour de garder chez elle l'aimable Jenny, & je revins à Londres, le cœur

plein d'amour pour elle, & de dépit contre la Pryde & la Mally.

En y arrivant, je trouvai mon Frère assez mal, & son état me servit naturellement d'excuse auprès de Mad. Pryde, pour n'aller pas chez elle. La maladie de mon Frère augmentoit l'impatience de cette femme, parce qu'elle craignoit que Mally ne manquât la proie qu'elle lui avoit destinée. Elle m'écrivit deux ou trois fois, & sous prétexte des soins que j'étois obligé de donner à ce cher Malade, je me contentois de lui faire répondre par mon Valet de chambre. Une heureuse crise ayant tiré mon Frère de danger, le prétexte me manqua, & je me vis obligé d'aller les voir. Je m'en fis même un secret plaisir: je résolus à mon tour de me donner la comédie, & je me crus suffisamment autorisé à leur faire cette petite malice. Elle étoit si légère au prix des tourmens qu'elles m'avoient causés, que je ne crus point manquer par-là à la parole que j'avois donnée à Mad. K... de n'en marquer aucun ressentiment.

J'allai donc un soir chez Mad. Pryde, & bien sûr de mon cœur pour sa chère Jenny, j'abordai tendrement celle qui en empruntoit le nom. Je m'épuisai en regrets sur le contretems qui m'avoit ravi le plaisir de la voir plutôt. Je déployai toute ma galanterie, & au défaut des sentimens, je lui prodiguai tout ce

que

que j'avois jamais lu d'expreſſions paſſionnées, pour les abſences & les raccommodemens; je lui débitai toute l'*Aſtrée* & la *Clélie*; je l'appellois à tous momens *ma Chère*, *ma Reine*, *mon Ange*, *mon adorable Jenny*. Je compoſai mon air, mon viſage, & mes regards; je me donnai des yeux languiſſans; je n'oubliai point les ſoupirs; & je vous avoue, dit Mylord en riant de toute ſa force, que je fis mon perſonnage à merveilles. Mon cœur, fixé ſur le véritable Objet de ſon amour, ne trahiſſoit dans ce jeu, ni ſes ſermens, ni ſa tendreſſe: c'étoit toujours à Jenny qu'il parloit. Il me vint cependant quelque petit remords, qui donna à mes ſoupirs un air plus naturel. A cela près, mon cœur ſe prêta d'autant plus volontiers à cette diſſimulation paſſagère, que la malice qu'il faiſoit à ſa Rivale, me paroiſſoit un vrai triomphe pour la belle Jenny. La pauvre Mally ne s'en apperçut pas; & Mad. Pryde, tout habile qu'elle étoit, donna tout du long dans le panneau. Elle me félicita très affectueuſement de la fin de mes caprices, & s'applaudiſſoit d'avoir aſſez connu mon cœur pour prédire ſa métamorphoſe. Le plaiſir malin que j'avois de la voir enfin ma dupe, faillit à me faire éclater de rire. Auſſi, comme je me défiois de moi-même, cette comédie ne dura que jusqu'à ce que mon Valet vint me rappeller à point nommé, ſous pré-

texte de me rendre auprès de mon Frère. Le jeu m'avoit plu, & j'y retournai le lendemain pour en renouveller la ſcène, comptant de partir le jour ſuivant pour Hamerſmith. Mad. Pryde, à qui les momens étoient précieux, voulut m'entretenir ſeul. Elle renouvella la propoſition qu'elle m'avoit faite d'épouſer Jenny à la *Fleet*. Je lui dis naturellement, & même d'un air un peu brusque, que *l'incognito* ne me plaiſoit pas. Pour m'y réſoudre, elle me montra des Lettres de Mad. K. . . qui lui redemandoit ſa Fille, & la prioit avec inſtance de la ramener le lendemain ſans faute. La perfide ajouta, qu'elle ne doutoit point que ce ne fût pour conclurre avec Mylord G. . . dont elle m'avoit tant de fois menacé. Je me tus, pour méditer ma réponſe; & après un moment de ſilence, je lui répondis froidement : *Eh bien, Madame, je la lui cède, & nous n'en ſerons pas moins bons amis.* Ce mot la terraſſa. „ Quoi! perfide, me dit-elle, c'eſt „ ainſi que vous vous jouez de l'aimable „ Jenny? . . Doucement, lui repliquai-„ je; Mad. K. . . pourra marier à qui „ elle voudra Mlle. Jenny de Londres, „ je m'en repoſe ſur ſes ſoins & ſa pru-„ dence; mais je me flatte que la belle „ Jenny de Hamerſmith ne ſera jamais „ à d'autre qu'à moi. J'eſpère que vous „ ne vous y oppoſerez pas." Ce diſcours, joint aux inſtances myſtérieuſes que Mad. K...

K. . . lui avoit faites de lui renvoyer sa Fille, dut étonner étrangement Mad. Pryde... Je poursuivis d'un air assuré; & sans lui donner le tems de répondre, je lui racontai l'usage que j'avois fait de la raillerie de Mylord Chambellan, mon voyage à Hamersmith, & la visite que je me proposois d'y faire le lendemain. Il n'est point douteux que la Pryde ne fût au desespoir de voir ses artifices découverts; mais comme elle savoit à merveilles l'art de dissimuler, elle cacha si adroitement son dépit, que j'eus peine à en rien appercevoir. Elle feignit que tout ceci n'avoit été qu'un jeu pour éprouver mon cœur, puisqu'aimant également les deux Sœurs, elle avoit un égal empressement pour leur bonheur. Je feignis aussi de l'en croire, & à ces conditions nous fimes extérieurement la paix. Je sortis de sa maison sans avoir vu Mally, avec qui sans doute elle fut se consoler de ce desastre. .

En sortant de chez elle, j'écrivis toute cette conversation à Mad. K. . . & lui envoyai ma Lettre par un Exprès; la Pryde en fit autant de son côté; & le lendemain j'allai à Hamersmith. Mad. K. . . me gronda sur mon indiscrétion, dès qu'elle me vit, & me dit que je l'avois brouillée avec son ancienne Amie. Ses reproches furent adoucis par le plaisir de voir Jenny, à qui je rappellai en peu de mots mes sermens, & ma con-

ſtance. Mad. K. . . craignant que la Pryde ne me ſurprît chez elle, m'interrompit & me pria de me retirer, & de ne revenir que lorsque je ſerois informé de l'arrivée de ces deux Dames. J'obéis à regret, je me cachai dans une Auberge, & je mis mon Valet en ſentinelle.

Mad. Pryde & Mlle. Mally arrivèrent peu après ; mais je ne pus avoir audience que le lendemain matin. Je m'y rendis avec une palpitation de cœur pareille à celle d'un Criminel, qui va paroitre devant ſon Juge. On me reçut poliment, & d'un air ouvert ; je jugeai cependant à l'émotion qui paroiſſoit ſur les viſages, que la converſation n'avoit pas été fort tranquille. Après avoir ſalué les Dames, je me tournai vers les Jumelles. C'étoit la prémière fois que je les voyois enſemble : elles baiſſèrent les yeux, & rougirent toutes deux par des motifs bien différens. Mad. K. . . me regardoit fixement, & Mad. Pryde qui s'attendoit à quelque mépriſe de ma part, auroit été charmée que j'euſſe pris Mally pour ſa Sœur. Ce faux-pas eût été de conſéquence ſans doute, en cette conjoncture. J'en ſentis le danger ; je vous avoue même que fus étonné de la reſſemblance, & qu'elle ſurpaſſoit encore tout ce qu'on m'en avoit appris. Cependant, ſans autre guide que l'amour, j'allai droit à ma chère Jenny : mon cœur ſeul me ſervit de bouſſole en ce

périlleux moment, & il se tourna vers cet Objet chéri, avec une direction aussi juste que celle de l'aiguille aimantée qui cherche le Nord. Mad. K. . . en fut surprise, & la Pryde elle-même fut obligée de reconnoitre que l'amour étoit plus fin qu'elle. Sans m'arrêter à ses complimens, je me livrai au doux plaisir de renouveller à ma chère Jenny les protestations d'une éternelle tendresse, après avoir fait à sa Sœur une petite excuse sur cette préférence. Je conviens que cette scène n'avoit rien de fort réjouissant pour elle ; mais je ne pouvois, dit Mylord en riant, épouser les deux Sœurs. Mally, instruite à l'école de la Pryde, sut aussi bien qu'elle cacher son dépit. Toutes deux admirèrent la force de l'amour. En cela sans doute elles étoient sincères : mais tandis qu'elles pressoient Mad. K. . . de consentir à une union si singulière, les perfides méditoient de la rompre pour jamais, par le coup le plus noir qu'on puisse imaginer.

Cependant Mad. K. . . plus touchée de mon amour pour sa fille, que des avantages que la Pryde avoit envisagés dans la succession presque infaillible de mon Frère, permit à la belle Jenny de s'expliquer à mon sujet. Cette aimable fille le fit avec toute la tendresse & la modestie possible. Mad. K. . . ratifia cet engagement, & me permit de con-

tinuer mes visites. Mon bonheur me parut si grand, que dans le desir de l'assurer, je fus prêt à rappeller l'odieuse proposition que la Pryde m'avoit faite. Cet *incognito* qui m'avoit tant fait de peur, ne m'en faisoit plus, & j'aurois voulu du même pas pouvoir mener ma chère Jenny à l'Eglise de la *Fleet*. La circonstance n'étoit pourtant pas favorable. Dès le lendemain, j'appris que mon Frère étoit retombé, & en arrivant à Londres, je le trouvai à l'extrémité. J'eus encore la triste consolation de l'embrasser, & deux jours après il expira dans mes bras. La tendre amitié qu'il avoit toujours eue pour moi, me rendit plus sensible à sa mort, qu'aux avantages brillans qui m'en revenoient. Je le pleurai sincèrement, & après avoir satisfait aux prémiers mouvemens, que la Nature inspire en ces tristes occasions, je mandai cet évènement à Mad. K..., & j'en pris occasion de lui renouveller les sentimens de mon amour pour la belle Jenny, en l'assurant de la satisfaction que j'aurois de lui pouvoir offrir une fortune plus digne d'elle. Cette considèration contribua sans doute à m'attirer de la part de la Mère une réponse très consolante. L'aimable Jenny y joignit un mot, où l'amour seul s'expliquoit, & il étoit aisé de voir que l'intèrêt n'avoit aucune part à ses sentimens. Mais en même tems que cet évène-

vènement ſervoit à avancer mon amour, il augmenta le deſeſpoir de la Pryde, & en hâta les funeſtes effets.

Les funérailles de mon Frère, ce que je devois à ſa mémoire & au Public, les embarras & les affaires inévitables qui ſuivent toujours les ſucceſſions, me privèrent pendant un mois du plaiſir de revoir ma chère Jenny. Cependant je lui écrivois quand je pouvois, & pour lui donner quelque marque de la ſincérité de mes ſentimens, je lui envoyai la Caſſette de pierreries qui avoient appartenu à feue ma Mère ; & pour adoucir le chagrin de Mally, j'y joignis pour elle une aſſez belle garniture de Diamans. Enfin, avant d'aller ſur mes Terres, je paſſai deux jours à Hamerſmith. Notre mariage y fut arrêté, & nous convinmes de le célébrer trois mois après, tant par bienſéance, que pour avoir le tems de règler mes affaires, & n'avoir plus qu'à me livrer aux plaiſirs de l'amour.

Je partis. Mad. Pryde revint à Londres avec ſa chère Mally, & elles ſe chargèrent des préparatifs, & des habits de la noce. Mes affaires m'expoſant à aller & venir pluſieurs fois à Londres, je ne manquois point d'aller chez elle pour ſavoir des nouvelles de Hamerſmith. La cruelle ſe prévalut de ma tendreſſe, & ſut m'inſpirer le deſſein de prier Mad. K. . . de venir à Londres,

afin de me procurer le plaiſir d'y voir ma chère Jenny, lorſque mes affaires me permettroient d'y venir. Cette demande étoit ſi naturelle, que la Mère y conſentit. Elle le fit même d'autant plus volontiers, que Mlle. Mally étoit incommodée depuis quelques jours. Il étoit aiſé d'en ſoupçonner la cauſe : mais plus on la devinoit, plus la Mère ſe croyoit obligée de lui marquer d'amitié, pour ne point aigrir ſa jalouſie. Elle vint donc à Londres avec Mlle. Jenny, & logea chez ſon Amie. La perfide redoubla ſes careſſes & ſes empreſſemens, pour mieux cacher ſes deſſeins. Hélas! comme je ne m'en défiois point, je la remerciai des peines qu'elle ſe donnoit pour ma ſatisfaction. Quand j'étois à Londres, je mangeois chez elle, j'y étois reçu comme le Maître de la maiſon: elle ſe donnoit des mouvemens ſinguliers pour tout ce qui pouvoit faire plaiſir à Jenny. Tant d'empreſſemens auroient dû me rendre ſes ſoins ſuſpects! Je n'en eus cependant aucune défiance, je donnai dans tous les pièges qu'elle me tendit. Elle avoit vu les pierreries de ma Mère, & comme il y en avoit qui étoient montées à l'antique, elle me pria de trouver bon qu'on les remît à la mode. Ma chère Jenny parut le ſouhaiter auſſi; j'y conſentis avec joie, & la priai d'y faire travailler inceſſamment. Ces pierreries étoient

toient reſtées à Hamerſmith dans le Cabinet de Mad. K. . . perſonne qu'elle ne pouvoit faire cette commiſſion, & je la priai d'aller les chercher. Elle partit pour aller à Hamerſmith, & je retournai ſur mes Terres. Mais quel funeſte voyage!

J'y employai dix jours, & parce que je voulus règler avec mes Fermiers, je parcourus toutes mes Terres, allant d'un endroit à l'autre, & couchant où je me trouvois le ſoir, ſans que perſonne de ma maiſon ſût poſitivement où j'étois. Ce contretems me fit ignorer pendant quelques jours ce qui venoit d'arriver à Jenny, quoique ſa Mère & la Pryde m'euſſent écrit pluſieurs Lettres à ce ſujet, que je ne reçus qu'à mon retour à Londres. En y arrivant, j'allai deſcendre, ſelon ma coutume, à la porte de Mad. Pryde. Le ſilence & l'air ſombre des Domeſtiques m'annoncèrent, en y entrant, le funeſte coup que mon cœur alloit recevoir. Je monte à l'apartement ordinaire. La Pryde accourt, m'embraſſe d'un air affligé. Je vois au fond de la chambre Mally toute en larmes, & Mad. K. . . . au deſeſpoir. Ce ſpectacle me frappa, & dans le prémier mouvement de ma ſurpriſe, je ne ſavois qu'imaginer. Qu'y a-t-il donc, Mesdames, leur dis-je, & quel eſt le ſujet de vos larmes. . . ? A peine eus-je prononcé ces mots, que Mad. K. . .

re-

redoubla ſes ſanglots. J'avance dans la chambre, pour chercher Jenny, que je ne voyois pas. L'abſence de cette aimable fille me fit entrevoir ſon malheur & le mien. Je la demandai avec empreſſement; on ne me répondit que par de nouveaux ſanglots. „ Ah! je ne vois „ que trop, leur dis-je avec douleur, que „ Jenny fait le ſujet de vos pleurs; mais „ eſt-il poſſible que perſonne de vous „ ne m'éclaircira ce myſtère? Jenny, „ m'écriai-je tout en larmes, ma chère „ Jenny, vous aurois-je perdue? " Ces derniers mots, prononcés du fond du cœur, renouvellèrent toute la douleur de Madame K... Elle s'efforça inutilement de m'apprendre le ſujet de ſon affliction: ſes larmes, ſes ſoupirs, ſes ſanglots lui étouffoient la voix. La Pryde y ſuppléa en me racontant, les yeux baignés de larmes, que Mlle. Mally s'étant trouvée plus mal le lendemain du départ de Madame K..., elle s'étoit crue obligée de reſter près de ſon lit, quoique ce fût un Dimanche; que cependant Mlle. Jenny aiant pris le caroſſe pour aller à l'Egliſe, n'avoit point reparu depuis; & que quelques perquiſitions qu'elle eût fait faire, on n'en avoit eu aucunes nouvelles. Un malheur auſſi imprévu me pénétra de douleur & de rage. Mille idées, plus funeſtes les unes que les autres, s'offrirent à mon eſprit. La moins affreuſe étoit

celle

celle qui me la représentoit dans le tombeau. Toute desespérante qu'elle étoit, mon amour trouvoit plus doux de se la peindre expirante & fidèle, que de penser qu'elle fût devenue la victime de la passion d'un Rival. " Jenny entre les bras d'un autre ! m'écriai-je avec fureur ; Jenny pour qui j'ai tant soupiré, m'est ravie au moment que sa possession alloit faire mon bonheur ! Est-il une plus affreuse catastrophe ? Non, non, ajoutai-je avec emportement, je réduirois plutôt Londres en cendres, que de laisser mon Rival impuni. " En un mot, Mesdames, continua Mylord avec des yeux enflâmés, je dis & je fis dans ce prémier mouvement, tout ce que la fureur put m'inspirer. Je fis mille reproches à la Pryde de n'avoir pas retenu Jenny, & de l'avoir laissée aller seule ; je lui reprochai la vanité qu'elle avoit inspirée à cette infortunée personne au sujet des fatales pierreries, qui avoient obligé Mad. K.... à s'éloigner. J'eus même la cruauté de brusquer la douleur de cette Mère affligée : tant mon desespoir étoit extrême !

Cependant la Pryde, aiant un peu calmé mes transports par le détail artificieux qu'elle me fit des informations qu'elle avoit fait faire, je fis quelques excuses à Mad. K . . . sur mes emportemens. Je ne me contentai pourtant point

point du récit de la Pryde, je fis venir le Valet & le Cocher qui avoient mené Jenny à la Cathédrale, & les intimidai par les plus affreuſes menaces, pour les obliger à me dire ce qu'ils en ſavoient. Cet interrogatoire n'aboutit à rien. Je courus chez le Lord-Maire, les Juges à paix, & tous ceux qui avoient quelque inſpection ſur la Police. Je payai nombre d'Eſpions, pour découvrir où Jenny pourroit être. Huit jours ſe paſſèrent, ſans que ces meſures produiſiſſent aucun effet; & mon deſeſpoir n'en étoit que plus violent. Mad. K.... craignant même que je me portaſſe à quelque extrémité contre moi-même, fit des efforts de raiſon pour me conſoler d'un malheur, qu'elle partageoit bien plus ſincèrement que Mally & ſon Amie. Elle me cachoit ſes larmes; & la Pryde, de concert avec elle, employoit tout ce que ſon eſprit pouvoit lui ſuggèrer de propre à adoucir ma douleur. Quelque intèrêt qu'elle eût de me donner le change, elle eut ſoin d'écarter les ſoupçons que je pouvois avoir contre Mylord G... C'étoit le même qu'elle m'avoit fauſſement dépeint comme un Rival dangèreux, quoiqu'il eût ignoré, comme je l'ai ſu depuis, qu'il y eût une Madame K... au monde. La moindre explication avec lui eût trahi le myſtère; auſſi la perfide eut ſoin de me faire répéter par Madame K.... même,

même, que jamais elle n'avoit ouï parler de ce Seigneur par rapport à ſes Filles, & que ſon nom n'avoit ſervi qu'à donner de la vraiſemblance à la pièce qu'on m'avoit faite. Un Amant auſſi paſſionné que je l'étois, ne ſe défait pas ſi facilement des prémières impreſſions de jalouſie, & je ne m'en ſerois pas guéri ſi-tôt, ſi je n'avois appris à n'en pouvoir douter, que Mylord G.... étoit depuis un mois à l'extrémité dans une de ſes Terres; incapable par conſéquent de projetter & d'exécuter un enlèvement.

L'inutilité de mes recherches, & l'incertitude de mes ſoupçons augmentèrent mon deſeſpoir: je fus prêt à conſommer mon malheur en terminant mes jours. Un de mes Amis, qui s'apperçut que la vivacité de ma douleur dégénéroit en mélancolie, en craignit les funeſtes ſuites. Il m'obſéda ſagement, & me jura qu'il ne me quitteroit pas, qu'il ne m'eût aidé à retrouver ma chère Jenny. C'étoit ce même Lord Williams, avec qui j'avois fait le prémier voyage de Hamerſmith. Sa généreuſe amitié lui faiſoit partager mes peines, malgré le myſtère que je lui avois fait de mes amours. Il ne ceſſoit, pour adoucir mes chagrins, de me rappeller les prémières douceurs de ma tendreſſe. Le récit continuel que je lui en faiſois, en ſuſpendant le ſentiment actuel de mes dou-

douleurs, ſervit à lui faire naitre d'étranges ſoupçons. Comme il avoit l'eſprit plus libre que moi, il voyoit les choſes d'un tout autre œil, & il me fit part de ſes penſées.

Il lui ſembloit que la conduite de la Pryde à mon égard avoit toujours eu quelque choſe d'obſcur. La preuve en étoit conſtante. Il me repréſenta, que l'éclipſe de Jenny lui paroiſſoit incompréhenſible. Elle étoit trop tendre & trop vertueuſe, pour qu'on pût la ſoupçonner de l'avoir méditée. Quand même elle n'auroit pas eu pour moi toute la tendreſſe qu'elle m'avoit marquée, il ſembloit que mon alliance avoit dequoi ſatisfaire ſon intérêt & ſon ambition: les mouvemens que la Pryde s'étoit donnés pour m'engager avec Mally, en étoient une preuve. Il étoit également ridicule d'imaginer un enlèvement. Outre que je ne connoiſſois point de Rival, ces ſortes de coups ſont peu du goût Anglois, & n'arrivent guères à Londres, où les Enfans de famille ont la commodité de ſe marier clandeſtinement, & légitimement. De toutes ces conſidérations il réſultoit, que je ne devois peut-être mon malheur qu'à des gens dont je me défiois le moins. Enfin le Lord Williams trancha le mot, & me dit clairement, qu'il n'en pouvoit point accuſer d'autres que la Pryde & Mally.

Cette

Cette idée me révolta d'abord, parce que je ne pouvois les ſoupçonner d'une ſi noire perfidie. En me rappellant cependant toute la ſuite des intrigues de la Pryde, je crus que ce n'étoit pas lui faire injure. Ses empreſſemens à attirer Jenny à Londres, ſes attentions à éloigner la Mère avant l'éclipſe de cette Fille, ſa douleur affectée, les larmes de Mally, les ſoins de la Pryde à me conſoler, toute ſa conduite en un mot, me devint ſuſpecte. Plus que tout cela, une averſion ſecrette qui s'empara ſubitement de mon cœur, & qui me rendit cette femme odieuſe, ſembloit me dire qu'elle étoit la cauſe de mon malheur. J'avouai au Lord mon Ami, que je craignois qu'il n'eût trop bien deviné. Ce n'étoit point aſſez; il faloit éclaircir le myſtère, & je tremblois également de le voir finir. Nous concertames les moyens d'y réuſſir: mais il étoit néceſſaire d'informer Mad. K... de nos projets. J'étois trop animé, pour me laiſſer ce ſoin. Le Lord Williams, naturellement phlégmatique, s'en chargea.

Il alla voir Mad. K... chez la Pryde, & la pria de venir inceſſamment chez moi, prétextant que je me trouvois mal, & que j'avois quelque choſe à lui confier. Elle s'en défendit pendant quelque tems, ſur l'état douloureux où elle ſe trouvoit; & ſe rendit enfin à ſes inſtances, mais plus encore à quelques ſignes

gnes que mon Ami lui fit. Elle y vint avec lui; & dès qu'elle fut en caroſſe, le Lord Williams la raſſurant ſur ma ſanté, lui expoſa nos doutes, & nous lui communiquames nos projets. Elle eut peine à les goûter d'abord; mais la tendreſſe maternelle étant réveillée par les ſentimens de mon amour, elle commença à ne regarder dans ſon Amie, que l'auteur de nos larmes. Elle ſe rappella, comme moi, une infinité de choſes qui s'étoient dites dans l'entrevue de Hamerſmith; & en rapprochant les circonſtances, elle conclut qu'à tout le moins la Pryde l'avoit trompée. Cependant, le projet que nous méditions, lui paroiſſoit délicat & dangèreux. L'amour offenſé n'écoute guères la prudence. Elle raiſonna encore, & à la fin elle conſentit à tout, à condition qu'elle ſeroit de la partie, & qu'on épargneroit les coupables. Selon nos projets, nous remontames ſur le ſoir en caroſſe avec elle, & nous allames chez la Pryde. Mon Valet de chambre & celui du Lord Williams, bien armés & bien inſtruits, nous aiant joints en même tems comme par hazard, reſtèrent à la porte avec mes Valets, pour amuſer celui de la Pryde. Nous allames droit à ſon apartement; tandis que Mad. K. . . feignant un meſſage preſſé, envoya le Valet de cette femme à l'autre bout de la Ville, & ſe

tint

tint avec mes gens dans l'antichambre. Cette Dame eut encore la précaution d'en envoyer deux pour garder la Femme de chambre. La Pryde qui ne s'y attendoit pas, étonnée de me voir sitôt établi, vint à moi, d'un air tendre, comme pour me faire quelques reproches sur l'allarme que je lui avois causée. Moi, sans l'écouter, je la repousse sur sa chaise, & lui présentant en même tems un pistolet à la gorge : *C'en est trop, Madame*, lui dis-je avec fureur, *je connois enfin vos détestables intrigues ; il faut périr en ce moment, ou me dire où est Jenny. J'aurai ou ce secret, ou votre vie.* Mally, effrayée de ce spectacle, voulut accourir pour m'arrêter. Le Lord Williams s'opposant à ses efforts, lui présenta pareillement le pistolet, & lui parla du même ton. La Pryde, sans se déconcerter, s'arma de douceurs & de complimens. *Point de raisons, Madame*, ajoutai-je ; *ou Jenny, ou la vie.* Mally, moins assurée qu'elle dans le crime, s'abandonna aussi-tôt aux larmes, & sembla vouloir capituler. Mon Ami, aussi inexorable que moi, la menaça d'un air déterminé. Ses pleurs nous empêchant d'entendre ce qu'elle disoit, & la Pryde affectant de parler toujours dans la crainte que l'autre ne la trahît, nous réitérames nos menaces pour obtenir du silence. *Eh bien !* dit Mally, *promettez moi la vie, & je vous rendrai ma mal-*

malheureuſe Sœur. A ces mots Mad. K... ſortit avec mes gens de l'Antichambre, & vint à elle en diſant: *Malheureuſe, qu'as-tu fait?* La Pryde de ſon côté, ſurpriſe de voir tant de témoins de ſes crimes, s'écria: *Ah miſérable! tu m'as trahie!... Achevez, Madame,* lui répondis-je, *ou périſſez.* . . Dans ce tumulte, Mally effrayée de l'horreur de ſon crime, & de la préſence de ſa Mère, s'évanouit entre les bras du Lord Williams. Sa foibleſſe fut ſi longue, que nous craignimes de la voir expirer avec ce fatal ſecret. La Pryde, réſolue à tout plutôt que de le confeſſer, faiſoit des vœux pour que la mort empêchât Mally de nous le révéler. Mad K. . . au contraire faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour la ranimer. Cette tendre Mère, doublement affligée, ſe ſentant déchirer les entrailles par la perte de ſes deux Filles, conjuroit la Pryde de lui rendre ſa chère Jenny, s'il en étoit encore tems. La cruelle, inſenſible à tout, ſe faiſoit un jeu de nos douleurs, & ſembloit y inſulter par une inſenſibilité qui cachoit ſa rage & ſon deſeſpoir. Sa ſcélérateſſe aigriſſant ma fureur, je fus prêt à l'en punir, & à me venger. Le Ciel me retint. Mally cependant revint de ſon évanouiſſement, & nous apprit enfin le triſte ſort de ſa malheureuſe Sœur. *Allez*, nous dit-elle d'une voix mourante, *allez au fond de la Cave,*

& vous y trouverez la pauvre Jenny. En achevant ces mots, elle s'évanouit tout de nouveau. La Pryde entendant ces paroles, fit quelques efforts, pour aller la punir ſans doute; mais mon piſtolet la tint en reſpect. Craignant cependant d'en manquer moi-même, & brulant d'envie de revoir ma Jenny, morte ou vive, je donnai la Pryde à garder au Lord Williams; on alluma des flambeaux, & prenant Mad. K... par la main je courus avec mon Valet de chambre à la Cave: je m'y précipitai en quelque ſorte. Nous la parcourumes, en criant les larmes aux yeux: *Jenny, ma chère Jenny, où êtes-vous? parlez, ſi vous vivez encore...* Le trouble où nous étions, nous fermant les yeux & les oreilles, nous empêchoit de faire attention à ſes gémiſſemens, & de voir une porte qui étoit dans un coin de la Cave. Mon Valet me la fit remarquer: j'y courus en criant toujours, *Jenny!* & j'entendis enfin une voix qui répondoit foiblement: *Eſt-ce vous, mon cher Mylord?*

Je ne puis, Mesdames, vous exprimer, continua Mylord en ſoupirant, ce que j'éprouvai en ce moment. Ce ne pouvoit être qu'un ſentiment de joie; mais ce fut une joie ſi douloureuſe, que je me ſentis presque évanouir. L'amour & la fureur me ſoutinrent. *Eh oui!* lui dis-je, *ma chère Jenny, c'eſt votre Amant,*

c'eſt votre Mère. Puis courant vers l'eſcalier pour chercher quelque inſtrument propre à enfoncer la porte, j'entendis un de mes Valets qui accouroit avec la clé, que la Femme de chambre lui avoit remiſe. Enfin nous ouvrimes le funeſte caveau. Mais quelle affreuſe découverte pour un Amant! J'apperçus la malheureuſe Jenny couchée ſur un matelas, foible, abattue, & presque mourante: ſes yeux, ſes beaux yeux à demi éteints, ne pouvoient ſupporter la lumière. *Ciel!* m'écriai-je en me jettant à ſes pieds, *eſt-ce Jenny que je vois?* L'amour ne me permit pas d'en dire davantage. Il falut renfermer en moi-même une multitude de mouvemens, dont la violence étoit au-deſſus de toute expreſſion. Le tranſport où j'étois de retrouver cet Objet chéri, étoit abſorbé par la douleur de le voir dans cette déplorable ſituation. Mad. K. . . auſſi touchée que moi de ce ſpectacle, ſe jetta toute en larmes ſur le viſage de ſa chère Fille. Egalement charmés de la retrouver, nous ſongions à peine à la tirer de ce ſépulcre. Tandis que ſa Mère l'embraſſoit, j'arroſois ſes mains de mes pleurs. Jenny elle-même partageant nos ſentimens, reſtoit immobiler & ſans parler. Il ſembloit que nous fuſſions tous trois en extaſe. Il falut enfin que nos gens nous fiſſent une eſpèce de violence, pour nous arracher

de

de ce triſte lieu. La pauvre Jenny étoit ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſe ſoutenir; nous la portames ſur ſon matelas, juſques dans l'antichambre ſeulement, dans la crainte que la vue de ſa Sœur & de la Pryde ne lui donnât trop d'effroi.

Mally cependant, étant revenue de ſon ſecond évanouiſſement, connut toute la noirceur du crime dont elle étoit complice. Elle avoua que deux jours plus tard, la malheureuſe Jenny étoit embarquée pour la *Jamaïque*. Il eſt vrai qu'elle rejetta toute l'horreur de cet attentat ſur la Pryde, qu'elle accabloit de reproches en préſence de mon Ami, à qui elle demandoit la mort comme une grace. Son repentir parut d'autant plus ſincère, que dès qu'elle nous entendit remonter avec Jenny, elle ſe leva comme pour aller l'embraſſer. Mad. K. . . toujours pleine de tendreſſe pour une Fille qui s'en étoit rendue indigne, entra dans le moment, pour ſoulager l'inquiétude où elle étoit de l'état où elle l'avoit laiſſée. La pauvre Mally, ſaiſie d'une nouvelle frayeur à la vue de ſa Mère, tomba de toute ſa hauteur à terre, dans une défaillance entière. Au cri que fit Mad. K. . . j'entrai pour la ſecourir. Nos efforts ne furent pourtant pas ſuffiſans pour la relever, & le Lord Williams la voyant prête à nous échapper, quitta la Pryde pour venir nous aider. Dans l'inſtant

cette misérable, saisissant le pistolet qu'il avoit imprudemment laissé sur une table à côté d'elle, s'écria d'un ton menaçant: *C'est à présent qu'il ne tient qu'à moi...* Ces paroles nous firent trembler, parce qu'à l'instant j'apperçus Jenny qui se trainoit dans la chambre au secours de sa Sœur. Abandonnant aussi-tôt Mally entre les mains de sa Mère & de mon Ami, je me mis entre Jenny & elle, en criant au Lord Williams de la desarmer. Mad. K. . . saisie d'horreur, se jetta encore entre la Pryde & moi, la conjurant avec larmes d'épargner une tête si chère. On ne peut imaginer une situation plus douloureuse, que celle où nous nous trouvames : mon Ami qui vouloit prévenir la Pryde, dans la crainte d'en être surpris: la Pryde & lui, qui se défioient mutuellement: Mad. K. . . désolée de la perte presque inévitable de ses chères Jumelles, qu'elle ne pouvoit racheter qu'aux dépens de la vie de sa perfide Amie, conjuroit également la Pryde & le Lord Willians de mettre les armes bas. Jugez, Mesdames, continua Mylord, de ce qui pouvoit se passer dans mon cœur en ce cruel moment. Attendant à tout instant de voir Jenny expirer à mes yeux, ou de tomber mort à ses pieds, je la serrois entre mes bras, & je la sentois défaillir de tendresse & de frayeur. Une situation si cruelle ne pouvoit finir que par la mort de quelqu'un

qu'un de nous, & peut-être par la perte de nous tous enſemble. Peu ſenſible à la mienne, je ne tremblois que pour les jours de Jenny. Je me flattois de les ſauver aux dépens des miens, ou de périr avec elle. Mon malheureux cœur, poſſédé tout à la fois d'amour, de crainte, de rage, de fureur, & de deſeſpoir, ſouffroit en cet affreux moment plus de maux que je n'en ſaurois exprimer. Cependant cette ſcène ſi terrible finit par une cataſtrophe imprévue. La déteſtable Pryde, touchée peut-être d'un reſte de tendreſſe pour Mad. K... ſon ancienne Amie, & laſſée de la patience du Lord Williams qui la tenoit en échec, prit une réſolution digne de ſa férocité. Elle m'appella pluſieurs fois; mais comme je craignois ſes ruſes, & que j'appréhendois qu'elle ne m'obligeât de tourner la tête que pour frapper celle de Jenny, je ne daignai pas lui répondre. La malheureuſe, deſeſpérée de mon ſilence & de mon amour, s'écria d'un ton de rage & de fureur: *Eh bien, te voilà vengé; triomphe, Mylord!* En achevant ces mots, elle tourna ſon piſtolet contre elle-même; & dans l'inſtant nous la vimes expirer en tombant ſur le plancher.

Ce coup affreux, en nous délivrant de nos allarmes, ne termina point nos angoiſſes. Mad. K.... qui juſques-là avoit ſoutenu tant de combats, ne put réſiſter à cette nouvelle ſcène, elle per-

dit toute connoiſſance. Jenny étoit auſſi en foibleſſe, & Mlle. Mally donnoit à peine quelques ſignes de vie. J'envoyai mon Valet de chambre chercher un Chirurgien de confiance: c'eſt l'unique ſoin dont je fus capable, tant j'étois agité & troublé. Mes gens aidés de la Femme de chambre, à qui nous promimes la vie, ſecoururent les Dames évanouies. Pour moi, j'étois hors d'état de penſer à rien: j'étois comme un homme frappé de la foudre; & quoique je reſtaſſe comme inſenſible, mon cœur étoit tyranniſé par un million de ſentimens divers. Mes yeux reſtoient immobiles & fixés ſur ma chère Jenny. Le Lord Williams prit ſoin de me réveiller, en me faiſant remarquer qu'elle étoit pleine de vie, & ſes jours hors de danger. Le Chirurgien arriva; il ſaigna les Dames, & nous les tirames dès la nuit même de ce ſéjour d'horreur. Mon Ami ſe chargea de tout; il enferma la Femme de chambre ſous la garde de nos Valets, & alla chez les Juges de Police, qui par égard pour moi, & ſur la confeſſion de la Servante coupable, aſſoupirent cette affaire. On enterra la Pryde, & on embarqua ſa trop fidèle Servante ſur le prémier Vaiſſeau qui allá à la Jamaïque. Nous ſumes enſuite par Mlle. Mally tout le ſecret de cette intrigue. Elle nous apprit que feignant de reſter au lit, elle avoit elle-même pris le caroſſe ſous le nom de ſa Sœur,

&

& qu'elle étoit revenue ſecrettement au logis. Le Cocher ni le Valet n'avoient point été mis dans la confidence, il n'y eut que la Femme de chambre dans le ſecret. Elle nous avoua encore, qu'elle avoit eu la cruauté d'aider la Pryde à conduire ſa Sœur au caveau, ſous prétexte de lui montrer l'endroit où cette Femme cachoit ſes tréſors. Enfin elle nous confirma l'horrible projet qu'elles avoient conçu, d'envoyer l'innocente Jenny à la Jamaïque. Au reſte, je dois dire que ſes aveux étoient accompagnés des marques du plus vif repentir. Elle ne ſurvêquit pas longtems à ſa barbare Amie : la pauvre perſonne s'étoit donné en tombant un contre-coup, auquel on n'avoit point fait attention ; & elle mourut peu de jours après, dans des regrets inexprimables de ſa faute. Sa mort fut très ſenſible à Mad. K...., & la trop tendre Jenny eut encore la généroſité de la pleurer. Cependant nous la remenames à Hamerſmith, & quelques ſemaines après, Mad. K.... ſe détermina à couronner nos ſoupirs, dans la crainte de quelque nouveau contretems. Il étoit naturel de les appréhender, après avoir éprouvé des traverſes ſi ſingulières. Mais ce qui vous paroitra peut-être plus étonnant que tout le reſte, c'eſt que juſqu'ici rien n'a été capable de troubler les douceurs d'une union contractée ſous des auſpices ſi funeſtes. Permettez, Mes-

dames, dit Mylord d'un air attendri, que je borne ici mon récit. Comme Jenny eſt mon Epouſe, il me ſiéroit mal d'en faire l'éloge. Tout ce que j'en ai raconté en vous peignant ma paſſion pour elle, n'eſt excuſable que par la ſingularité de nos amours, & par l'empreſſement que vous m'avez marqué pour en apprendre l'Hiſtoire.

Dès que Mylord eut achevé ſon récit, nos Dames le félicitèrent d'avoir reçu de la Nature un cœur ſi judicieux. Cette qualité, qui dans le cours ordinaire des choſes n'appartient qu'à l'eſprit, & qui rarement va de pair avec l'amour & la jeuneſſe, nous parut à tous une ſingularité pour le moins auſſi étonnante, que l'exacte reſſemblance des Jumelles, & la différence de leur caractère. Mylord n'eut garde de ſe faire honneur de ce compliment. Il répondit aux Comteſſes, que ſon cœur en ce point ne méritoit pas plus de louanges qu'une lame de fer, qui ſe joint à l'Aiman dès qu'on l'en approche. Il nous avoua avec beaucoup de candeur, que quoique ſa conſtance pour Jenny fût fondée ſur l'eſtime parfaite qu'il avoit pour elle, il y avoit quelque choſe de machinal, & que ſes retours vers elle étoient plutôt l'effet d'un inſtinct ſecret, que d'aucun raiſonnement. Je n'aurois jamais cru, dit la Frelle, que la Sympathie, dont on raconte

conte tant de merveilles, pût produire des effets auſſi réels. Cependant, reprit Mad. de la Br. . . , rien n'eſt plus vrai; & il ſeroit à ſouhaiter que tous les mariages ne ſe règlaſſent que ſelon les loix d'une vertu ſi puiſſante..... Je ne ſai combien de belles choſes nous n'aurions pas dites ſur ce texte, ſi nous n'avions été interrompus par une viſite de Mr. l'Abbé. Il y avoit déja pluſieurs jours qu'il nous parloit de ſon départ pour Spa, dont il alloit boire les Eaux pour achever ſa cure. Il venoit prendre congé des Dames, qui firent avec nous mille vœux pour ſon parfait rétabliſſement. Le reſte du jour ſe paſſa en civilités réciproques entre lui & nous. Il nous fit même promettre de l'aller voir dans ſon Abbaye, en cas que nous vinſſions en France.

Il partit le lendemain; nous employames la matinée à lui faire nos adieux, & nous ne nous raſſemblames que l'après-midi chez nos Dames. Il y avoit Bal; mais il faiſoit trop chaud pour y aller. Nous reſtames quelque tems à balancer ſur la deſtination de ce jour. Cependant, comme l'air ſe diſpoſoit à nous donner une belle ſoirée, on propoſa une promenade à la Prairie de Borſet. L'avis fut généralement goûté, & l'on dépêcha un Valet à Mad. la Générale, pour lui donner rendez-vous à la Prairie. Elle y arriva presque auſſi-

tôt que nous. Après lui avoir rendu compte du départ du Prince, nous lui fimes part des principales circonſtances du récit que Mylord venoit de nous faire. Elle marqua beaucoup de regret de n'avoir pu l'entendre, & Mylord fut obligé de lui promettre quelque jour cette ſatisfaction. La ſingularité de cette avanture en rendoit toujours le récit nouveau, & attiroit de nouvelles réflexions. Celles de la Générale roulèrent ſur le caractère doux & aimable de Jenny, qui auroit dû naturellement ſe rebuter de la conduite de ſon Amant: mais la Sympathie ſervit de réponſe à tout. L'article de la reſſemblance fut auſſi débattu. D. Nugnez avoit peine à comprendre qu'elle fût ſi parfaite. A la vérité, Mylord nous avoua que Jenny avoit quelque choſe de plus doux dans les yeux, & qu'elle avoit une petite lentille au deſſous de l'œil droit. Mais cette différence étoit ſi petite, qu'il étoit presque impoſſible de la remarquer. A cette occaſion, il ouvrit une Tabatière à deux fonds, dont il tira le portrait de ſa chère Epouſe, qu'il eut la complaiſance de nous montrer. Si elle n'étoit point flattée, on ne pouvoit rien voir de plus aimable.

Le Comte ne put s'empêcher de remarquer, combien les phyſionomies ſont trompeuſes; puiſque Mlle. Mally reſſemblant à Mylady M. . . par des traits

traits ſi marqués, avoit néanmoins des ſentimens ſi différens. Ces deux Sœurs devoient aſſurément faire un couple charmant à voir. La Vicomteſſe étoit moins frappée que perſonne, de cette conformité de traits; & elle nous raconta à cette occaſion une Hiſtoriette aſſez jolie.

Il y avoit, dit-elle, dans mon voiſinage en Poitou un Gentilhomme qui avoit pluſieurs Garçons, & deux d'entre eux étoient jumeaux. Deux gouttes d'eau ne ſont pas plus reſſemblantes, que l'étoient ces deux Cavaliers. Le Père & la Mère s'y étoient trompés ſouvent dans leur enfance. L'âge ne mit entre eux d'autre différence, que d'en faire paroître l'un des deux un peu plus grand que l'autre. Cependant, à moins que de les voir enſemble, on s'y trompoit toujours, & on les prenoit l'un pour l'autre. Ils affectoient auſſi de s'habiller de même couleur, & il ne ſe paſſoit guères de ſemaines, qu'il n'arrivât quelque mépriſe qui les divertiſſoit. Quoiqu'ils fuſſent de la Religion Réformée, ils étoient liés avec tous leurs voiſins, même avec les Eccléſiaſtiques. Un jour qu'ils étoient venus tous deux à Niort pour quelque affaire, celui que l'on regardoit comme l'aîné des deux Frères, fut invité à dîner par un Curé de cette Ville. Cet Eccléſiaſtique par bonté d'ame avoit en-

trepris de le convertir: mais le jeune homme ſe tira habilement de ſes mains, en ſubſtituant ſon Frère à ſa place. Le Curé n'étoit pas de ces Docteurs ſévères, qui interdiſent tous plaiſirs: il aimoit lui-même à boire, & paſſoit pour être plus habile *Biberon*, que ſavant Controverſiſte. Le jeune Huguenot, dit la Vicomteſſe, connoiſſoit ce double mérite, & ne s'en effraya point. Il ſe trouva au dîner; on n'y parla d'abord que de choſes indifférentes: cependant ſur la fin du repas, le Curé entama la Converſion, & pour s'inſinuer davantage, il ſe mit à prêcher la Controverſe le verre à la main. Le jeune Gentilhomme, qui avoit pluſieurs Miniſtres pour parens, & qui ſavoit par conſéquent ſon *Calvin* par cœur, étoit beaucoup moins embarraſſé des argumens du Curé, que du vin qu'il verſoit. Il avoit de l'ambition, & auroit été au deſeſpoir qu'il fût dit qu'un Gentilhomme Huguenot eût cédé ni aux raiſons, ni au vin d'un Eccléſiaſtique. Cependant il ſentoit déja qu'il avoit du deſſous, les vapeurs lui montoient à la tête. Le Curé lui portoit la ſanté du Pape, & Bacchus commençoit preſque à l'emporter ſur tous les argumens de *Calvin*. Il lui reſtoit cependant encore aſſez de raiſon pour ſentir le danger; il le diſſimula, & à l'aide de la reſſemblance de ſon Frère jumeau, il con-

conçut le deſſein de tromper le Curé. Il feignit un de ces beſoins que les plus grands Buveurs même excuſent dans les plus braves Champions. Le Curé ne s'en défia point. Le Gentilhomme ſortit promtement, & courut à l'Auberge où étoit ſon Frère. Il lui expoſa ſon état & ſon péril, & le pria de venir à ſon ſecours. Il s'agiſſoit de l'honneur du Parti; & la gloire de triompher d'un Prêtre, n'étoit pas un petit aiguillon pour faire agir deux jeunes Calviniſtes. Le Cadet s'y prêta de bon cœur, malgré le peu de ſuccès qu'il eſpèroit d'une ſupercherie qui pouvoit être découverte par un homme qui les connoiſſoit tous deux. Il prit langue de ſon Frère, qui en deux mots le mit au fait de la converſation, de la diſpute, & des derniers argumens de la Controverſe. Il entre chez le Curé, ſe met à table, lui fait excuſe ſur ſon abſence, & lui allègue je ne ſai quelles raiſons qui furent acceptées. La paix ſe fit au moyen d'un verre de vin. Le jeune Huguenot qui étoit frais, reprend la Controverſe; elle ſe pouſſe vivement, & chaque argument étoit appuyé d'un nouveau verre de vin. Le Curé qui commençoit à balbutier, oubliant ſes *Paſſages* & ſes raiſons, cherchoit toujours la vérité au fond de ſa bouteille, & ſe conſoloit avec elle du malheur de ſa mémoire, qui ne s'en trouvoit pas mieux. Le

jeune-homme profitant de ſes avantages, preſſe tant ſon Adverſaire, qu'enfin le bon Curé fut obligé de rendre les armes, & roula ſous la table aux pieds de ſon Vainqueur. Par ce moyen les deux Frères ſe délivrèrent du zèle de ce bon Eccléſiaſtique, qui honteux de ſa défaite, les abandonna à leur opiniâtreté. Cependant, il ignora pendant quelque tems l'artifice dont on s'étoit ſervi. Le tour paroiſſoit trop joli aux deux Frères, pour s'en taire; l'hiſtoire s'en répandit, & alla juſqu'à l'Evêque, qui voulut d'abord cenſurer ſon Curé. Mais le Prélat en faveur de ſon zèle excuſa le tout, & en rit comme les autres. Mon Père, dit en riant la Vicomteſſe, à qui j'ai ouï faire cette Hiſtoire, avoit connu ces Jumeaux, & il aſſuroit que leur reſſemblance étoit ſi parfaite, que s'étant mariés, leurs Femmes s'y ſeroient trompées, s'ils n'étoient convenus d'une marque pour ſe diſtinguer.

Cette petite Hiſtoire égaya toute la compagnie, & fit dire au Comte en plaiſantant, qu'il étoit bien aiſe de voir avouer à Mad. la Vicomteſſe, qu'au moins une fois *Calvin* l'avoit emporté ſur un Prêtre. La Générale & les Dames Suédoiſes pouſſèrent un peu la raillerie; le Chevalier s'en mêla à ſon ordinaire, & il nous parut que la Vicomteſſe avoit quelque regret d'y avoir donné

donné lieu. D. Nugnez, qui malgré ſa délicateſſe ſur cet article, avoit ri comme les autres de l'avanture du Curé, détourna cependant la converſation, en demandant aux Dames, à quoi elles deſtinoient l'après-midi du lendemain. La queſtion fut agitée; l'on propoſa le Bal public, & il fut réſolu d'y aller. Nous fimes encore quelques tours de promenade ſur la Prairie, pour remener Madame la Générale juſqu'à l'entrée du Fauxbourg; & en la quittant, la Vicomteſſe & Mad. de la Br. . . lui firent promettre de venir diner chez elles avec les Comteſſes, un des jours de la ſemaine. La Générale l'accepta, & comme le lendemain matin les Dames devoient prendre les Bains, & que l'après-midi étoit conſacré au Bal, elle choiſit le jour d'après. Mylord, voyant qu'il n'étoit point fait mention de nous dans cette invitation, dit aux Dames, que puisqu'elles faiſoient leur partie à part, il nous retenoit tous à diner ce jour-là, pour nous conſoler enſemble de leur abſence. Comment donc, reprit auſſi-tôt la Vicomteſſe, croyez-vous que nous allions courir les champs? Nous prétendons bien quevous viendrez nous trouver après diner, & paſſer le reſte du jour avec nous. C'étoit ce que nous voulions entendre; car nous étions ſi fort accoutumés les uns aux autres, que

nous

nous étions desœuvrés dès qu'il nous manquoit quelqu'un.

Le lendemain, chacun de nous passa la matinée en particulier; les uns allèrent aux Bains, les autres à la Fontaine, & nous ne nous revimes qu'à l'heure du Bal. Nous y eumes si peu d'agrément ce soir-là, que nos Dames renoncèrent à y revenir. C'étoit une cohue, plutôt qu'une assemblée. Il y avoit nombre de gens d'assez mince étoffe, & de figure très bourgeoise. Nos deux Parisiens en faisoient les honneurs, avec un jeune-homme encore plus turbulent qu'eux-mêmes; & presque tous ceux qui y étoient, n'étoient assortis qu'avec eux. Petits-Maitres la plupart, & sans discrétion, ils se croyoient en droit de danser autant qu'il leur plaisoit, & ne laissoient aux autres que l'ennui du spectacle. Nous eumes beaucoup de peine à obtenir un Menuet pour nos Dames. Un jeune Hollandois avec un des Parisiens pousserent la grossièreté jusqu'à barrer par un Menuet à quatre, la place à D. Nugnez, qui en commençoit un avec Madame de la Br... Cette Dame ne fit que rire de cette insolence, & se retira. Les autres Dames en firent autant, dans la crainte de nous engager dans quelque querelle avec ces jeunes-gens. Don Nugnez, tout grave qu'il étoit, eut bien de la peine à se retenir; & nous le vimes deux ou trois fois prêt à brusquer

quer quelqu'un de ces Etourdis. Il en vouloit particulièrement à ce jeune Hollandois, qu'il ne pouvoit ſouffrir. Ses manières étoient à la vérité rebutantes, par les airs qu'il ſe donnoit ; & ſi on les lui laiſſa paſſer impunément, ce fut par mépris, plutôt que par égard pour les Titres qu'il ſe donnoit. Don Nugnez avoit réſolu de lui apprendre à vivre : mais nous lui fimes comprendre que le meilleur étoit de diſſimuler, parce qu'il n'y a jamais d'honneur à ſe commettre avec ces ſortes de gens. Au reſte, ce petit desagrément ne fut pas inutile à nos plaiſirs : il ſervit à nous donner l'idée d'une petite Fête, qui divertit beaucoup les Dames quelques jours après.

Le jour ſuivant, nous nous rendimes de bonne heure chez Mylord, où nous fimes un repas d'autant plus agréable, que rien n'y gênoit la joie. Chacun y diſoit ce qu'il vouloit, ſans ſe contraindre. Le Chevalier donna l'eſſor à ſa gaieté, & nous divertit par quantité de ſaillies qui lui étoient particulières. Perſonne ne demeura en reſte avec lui, & nous nous livrames tous à certain badinage d'eſprit, qui n'a de charmes, qu'autant que le vin & la liberté lui prêtent d'agrémens. Le repect inviolable que l'on doit aux Dames, tient presque toujours l'eſprit des perſonnes polies dans une eſpèce de gêne, par la crainte de les offenſer.

offenſer. On eſt ſouvent obligé d'étouffer des idées, qui tout innocentes qu'elles ſont, pourroient déplaire aux femmes les plus raiſonnables, moins peut-être par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, que par la liberté que l'on ſe donne de les riſquer en leur préſence. Entre hommes, c'eſt tout autre choſe; la joie ne connoit de bornes, que celles que la raiſon & la bienſéance mettent aux plaiſirs des honnêtes-gens. L'unique choſe qui troubla les nôtres, fut la néceſſité de les abrèger pour aller retrouver les Dames. Nous bumes ſolennellement à leur ſanté, & Mylord leur envoya ſon Valet de chambre pour les en aſſurer. Ce meſſage les divertit, & comme elles ſoupçonnèrent que nous nous trouvions bien, elles ſe firent un plaiſir malin de nous troubler, en nous faiſant dire qu'elles nous attendoient inceſſamment pour ſortir avec nous.

Nous nous rendines auſſi-tôt chez elles; mais nous vimes bien qu'elles avoient voulu badiner. Elles nous raillèrent beaucoup ſur notre prétendue débauche, & nous firent ſervir du caffé, pour abattre, diſoient-elles, les fumées du vin. Nous nous prêtames à leur plaiſanterie, & nous leur demandames où elles vouloient nous mener. L'Echevin qui nous avoit ſervi de Guide, y étoit auſſi: elles l'avoient fait prier de venir les accompagner. Sa préſence nous fit com-

comprendre qu'il s'agiſſoit d'aller voir quelques Curioſités, & il me ſembloit que nous les avions épuiſées. Nous leur demandames tour-à-tour, quel étoit leur deſſein ? Elles ne voulurent pas le dire, & nous firent traverſer toute la Ville ſans s'expliquer. Le Lecteur ne devinera aſſurément point la promenade qu'elles méditoient ; nous n'en avions nous-mêmes aucune idée. Cependant, comme nous approchions de la grande Egliſe, & que les Dames en prenoient le chemin, Mylord preſſa la Frelle de nous inſtruire de leur deſſein. Mais de grace, où allons-nous ? lui dit-il ; je penſe que vous nous menez en Pélerinage. Aſſurément, lui répondit la Frelle en riant de toute ſa force, nous vous menons voir les Reliques : n'eſt-ce pas une partie bien amuſante ? Il eſt vrai qu'il faiſoit trop chaud pour ſe promener ailleurs, & la retraite dans laquelle Madame la Générale vivoit, ne nous permettoit pas de lui propoſer d'aller à l'Aſſemblée. Cette partie cependant ne venoit pas d'elle : c'étoit une eſpèce d'Impromptu, qui avoit été occaſionné par une viſite que ces Dames avoient reçue le matin du gracieux Chanoine qui nous avoit montré l'Egliſe. Les remercimens qu'elles lui avoient faits en cette occaſion, l'avoient porté naturellement à inviter les Dames à voir le *Tréſor des Reliques* ; & il leur avoit marqué

qué l'après-midi. Comme c'eſt une des grandes raretés de la Ville d'Aix, & qu'il n'y a point d'Etranger curieux qui n'y aille une fois, nous ne fumes point fâchés de ſatisfaire auſſi notre curioſité. La Vicomteſſe cependant & Madame de la Br.... nous voyant en train de rire, nous firent promettre d'être ſages; & nous tinmes parole.

En entrant à l'Egliſe, nous trouvames l'officieux Chanoine avec un Eccléſiaſtique à qui le Sacriſtain, qui étoit malade, avoit confié les clés du Tréſor. D. Nugnez ſe proſterna, à l'ordinaire, avec l'Echevin & les autres Catholiques, devant l'Image fameuſe de la Vierge Marie, qui eſt entre le Chœur & le Tombeau de Charlemagne. Nous nous y arrêtames un moment auſſi, dans l'eſpèrance que l'on alloit nous ouvrir la grande Châſſe qui eſt derrière cet Autel, & qui contient les Reliques les plus renommées. Le Chanoine s'en excuſa en diſant, qu'il n'en avoit pas même la clé; que cette Châſſe étoit ſous la garde du Prévôt de l'Egliſe, & qu'elle ne s'ouvroit que tous les ſept ans en faveur des Pélerins: mais que nous pourrions ſatisfaire notre curioſité, ſi nous reſtions à Aix juſqu'au 10 de Juillet prochain. L'Echevin eut grand ſoin de nous inviter à ce ſpectacle. La Frelle, qui eût bien voulu les voir dès-lors, lui demanda au moins le nom de ces Reli-

Reliques ſi précieuſes & ſi rares. Le Chanoine lui répondit que cette Châſſe, qui eſt enrichie de quantité de pierreries, contient quatre Reliques principales.

La prémière, à ce qu'il nous dit, eſt *une longue Robe blanche*, dont on veut que la Vierge Marie ait été revétue dans l'Etable de Bethléem, lorſqu'elle enfanta le Sauveur du Monde. Cette Robe eſt, dit-on, tiſſue de coton (d'autres diſent de laine) & longue de cinq pieds & demi. On en infère que la Ste. Vierge n'étoit pas de petite taille; à moins qu'elle ne l'ait relevée avec une ceinture, comme il y a bien de l'apparence. Le Chanoine nous dit que la toile en eſt encore ſi forte & ſi entière, qu'on la montre toujours dépliée. Il n'en eſt apparemment pas de même des autres, qu'on a plus de raiſon de ménager; car les ſuivantes ne ſe voyent jamais qu'obſcurément.

La ſeconde eſt un paquet d'Etoffe, que l'on appelle les *Langes*, ou *Maillots*, dans lesquels le Sauveur naiſſant fut enveloppé. On dit que l'on en montre un morceau, qui paroit de gros drap d'un jaune obſcur. Le reſte, pour des raiſons que l'on ne dit pas, eſt enfermé dans un ſac de ſoie noire : c'eſt pourquoi il faut s'en rapporter là-deſſus à la bonne-foi des Chanoines, qui n'en montrent que l'enveloppe. Auſſi n'eſt-on pas bien d'accord ſur le nom

&

& la qualité de cette Relique, que quelques-uns disent être les * *Chausses* ou *Bas de S. Joseph.* Les plus sincères avouent qu'on y connoit presque plus rien, & qu'elles sont toutes pourries, & presque en poussière. †

La troisième pièce est un grand *Linge* très fin, sur lequel on veut que S. Jean Baptiste ait été décapité, à cause des taches de sang que l'on y montre. Il est peu apparent que l'on y ait apporté tant de façons, dans un tems où les Reliques n'avoient pas encore la vogue. D'autres, moins absurdes, disent que c'est le *Suaire* dans lequel son corps fut enséveli. Je ne sai pourquoi on ne le déplie pas; car on nous dit qu'on ne le montre jamais que plié, & lié avec de petits rubans.

La quatrième enfin, qui, n'en déplaise à Mrs. d'Aix, devroit être la prémière en ordre & en dignité, dans l'idée où ils sont de son authenticité, est un grand *Linceul*, dont ils prétendent que le Sauveur du monde avoit eu les reins couverts sur la Croix. Il est, dit-on, d'une toile fort grosse, sur laquelle on trouve des marques si abondantes de sang, que l'on prétend qu'il en a dû couler sur cette toile plus d'une livre & demie. Mr.

* Voy. *Blondel, Thermar. Aquisgr. descript.* pag. 16. chez Jaques du Preys, Maastricht 1685.

† Id. ibid.

Mr. le Chanoine nous dit que chacune de ces rares pièces étoit enveloppée dans un taffetas de couleur particulière. La prémière eſt pliée dans un taffetas blanc; les Chauſſes de S. Joſeph dans une ſoie jaune; le Suaire de S. Jean dans un taffetas ponceau; & celui du Sauveur dans une étoffe de couleur de pourpre. On renouvelle tous les ſept ans ces enveloppes, & on partage les anciennes pour l'uſage des perſonnes dévotes. Dans l'idée que l'on a que par leur attouchement elles ont contracté un air de ſainteté, on en fait grand cas. A la recommandation de l'Echevin, D. Nugnez curieux de ces Béatilles en obtint quelques petits morceaux, qu'il paya, à ce qu'il me parut, bien chèrement. Le Sacriſtain nous apprit encore, qu'outre ces quatre célèbres Reliques, il y avoit dans la même Châſſe une petite Caſſette, dont le contenu eſt un myſtère inexplicable. On lit ſur ſon couvercle ces terribles mots: *Noli me tangere:* Curieux, *ne me touchez pas.* On juge par cette Inſcription, qu'elle contient des choſes infiniment redoutables; & par proviſion, on bénit ſolennellement le peuple avec cette Caſſette. Nous nous regardames tous à ce trait, ſans oſer rien dire. Cependant le Chevalier, qui pénétra nos idées, nous ſoulagea, en diſant qu'il lui ſembloit que c'étoit un peu hazarder la bénédiction,

tion, en rendant un culte si public à une Cassette dont on ignoroit le contenu; & qu'il s'étonnoit que personne n'eût encore osé franchir la défense. C'étoit le moins qu'on en pouvoit dire; cependant nous n'osames relever sa réflexion. Le Chanoine feignit aussi de ne pas l'entendre, & nous fit entrer dans la Sacristie pour en voir le Trésor.

On nous ouvrit des Armoires qui renferment toutes les Reliques, que nous avions vu porter à la suite de Charlemagne dans la Procession de la *Fête-Dieu*. Ces pièces, par des raisons que j'ignore, sont regardées comme de beaucoup inférieures aux quatre prémières, & on les appelle communément *les petites Reliques*. Le Catalogue en est singulier, & tout ennuyeux qu'il paroitra à quelques Lecteurs, il ne déplaira peut-être pas à tous. Je suivrai en le transcrivant, l'ordre que l'on observa en nous les montrant. Ainsi la prémière des petites Reliques, est la cinquième relativement aux grandes. Le Lecteur pourra prendre une idée des riches Reliquaires qui les enferment, en jettant les yeux sur la Planche ci jointe.

No. 5. Est une Caisse travaillée en forme d'Eglise Gothique, qui renferme bien des merveilles On nous dit que l'on y conservoit de la *Manne* qui tomba dans le Désert pour la nourriture des Israëlites: Des feuilles, & des fleurs de la

Les Fameuses Reliques de l'Eglise Notre Dame d'Aix-la-chapelle.

De Beroemde overblyfselen te sien de Kerk van Aken.

la Baguette d'Aaron, qui fleurit miraculeuſement dans le Tabernacle : La pointe des Clouds dont le Sauveur fut attaché à la Croix : Une Dent de Ste. *Catherine* ; & le Bras gauche de *Charlemagne*.

N°. 6. *Une Ceinture de cuir*, que l'on aſſure être la même, dont ſe ſervoit le Sauveur du Monde pendant ſa vie mortelle. Cette Antiquité paroit d'autant plus inconteſtable aux gens de *grande foi*, que l'on prétend que les bouts ſont encore ſcellés du Sceau de *Conſtantin* le Grand.

N°. 7. On nous parla d'une Châſſe placée ſur l'Autel du Chœur, dans laquelle on conſerve le Corps du Martyr *Léopard*, avec encore d'autres Reliques.

N°. 8. Un bout de Corde groſſe comme le doigt. C'eſt, dit-on, un morceau de celles dont les Juifs lièrent les mains du Sauveur dans ſa Paſſion.

N°. 9. Une Epine de la Couronne du Sauveur ; un bout du Roſeau que les Juifs lui mirent en main ; & une partie du Linge dont ſon corps fut couvert dans le Sépulcre ; des cheveux de S. *Jean Baptiſte* ; & des Reliques de S. *Etienne*.

N°. 10. Une Image d'argent de la Vierge *Marie*.

N°. 11. Une Figure de S. *Pierre*, tenant entre ſes doigts un Anneau des fameuſes Chaines dont cet Apôtre fut chargé dans ſa priſon. Cette pièce paroit encore inconteſtable, car l'on aſſure

que ce Chainon eſt de même fabrique que les Chaines que l'on montre à Rome ſous le même nom, & de l'authenticité desquelles il eſt défendu de douter.

N°. 12. Une Caſſette garnie de pierreries, qui contient un morceau de Terre imbibée du ſang de S. *Etienne*, prémier Martyr, & quelques petits os de ce Saint. Cette pièce eſt en ſi grande vénération dans l'Empire, que le Magiſtrat d'Aix eſt obligé de la porter au Lieu où ſe fait le Couronnement des Empereurs, & le Roi des Romains à ſon Sacre fait ſon ſerment ſur cette Relique.

N°. 13. Un Reliquaire de vermeil, qui renferme un Oſſement du Bras de *Siméon*, que l'on aſſure être le même que cet *Homme juſte*, qui ſe trouva au Temple, lorſque le Meſſie y fut porté par ſa Mère. On montre au-deſſus de ce Reliquaire une Phiole d'Agate, que l'on dit être pleine de l'Huile miraculeuſe qui découla du Tombeau de Mad. Ste. *Catherine*, enterrée par les Anges ſur le Mont Sina.

N°. 14. Une petite Image de la Vierge *Marie*, peinte par S. *Luc*. On dit qu'elle fut trouvée dans le Tombeau de Charlemagne, qui avoit toujours eu tant de vénération pour ce petit Tableau, qu'il le fit enfermer avec lui dans ſon ſépulcre.

N°.

N°. 15. Des Cheveux de la Vierge *Marie.*

N°. 16. Le Bras droit de *Charlemagne.*

N°. 17. Un Livre d'Evangiles, écrit en lettres d'or, sur des feuilles bleues, revétu de plaques d'or sculptées. On prétend qu'il fut aussi trouvé dans le Tombeau de Charlemagne. Il sert encore au Sacre des Rois des Romains, qui font leur serment sur ce riche volume.

N°. 18. Un Soleil orné de pierreries, qui renferme du Bois de la Croix, des Cheveux de S. *Jean Baptiste* & de S. *Barthélemy*, une Dent de l'Apôtre *Thomas*, & un morceau de l'Eponge qui servit à abbreuver le Sauveur sur la Croix.

N°. 19. Un morceau considérable du Bois de la vraie Croix, richement enchâssé; qui fut, dit-on, trouvé dans le Tombeau de Charlemagne.

N°. 20. La Tête de cet Empereur. On en montre le Crane, & à l'aide des ornemens dont il est environné, on tâche de prouver la taille énorme de ce Prince.

N°. 21. Le Cornet de chasse de Charlemagne; & son Epée, dont on ceint les Empereurs à leur Couronnement, & dont ils se servent pour créer des Chevaliers après leur installation.

N°. 22. Une Cassette pleine de Reliques de ce Prince, & d'ossemens d'autres Saints.

N°. 23. Une Boîte pleine d'Os de divers Saints.

N°. 24. Une Châsse pleine de Reliques, que l'on a baptisées du nom de Ste. *Espèrance.*

N°. 25. La Tête d'une Ste. *Anastase.*

N°. 26. Une Ceinture de lin, que l'on dit être celle de la Bienheureuse Vierge *Marie.*

N°. 27. Un *Agnus-Dei* donné par le Pape *Léon* à Charlemagne.

N°. 28. Une Image de la Vierge, travaillée à l'aiguille, que l'on dit être miraculeuse; mais, selon toutes les apparences, le miracle consiste dans l'adresse de l'Ouvrier. C'est, dit-on, une offrande des Pélerins.

Dès que le Sacristain eut achevé cette Litanie, D. Nugnez & les deux Dames Parisiennes s'approchèrent pour rendre leurs hommages aux Reliques qui leur avoient paru les plus vénérables. Le Chevalier se contentant de les avoir vues, ne paroissoit point pressé de les imiter. Nous lui en fimes la guerre, & comme il vit que les Dames laissoient quelque argent dans un plat par manière d'offrande, il prit malicieusement le bassin, & vint nous mettre tous à contribution. Chacun de nous y mit sa pièce, sans trop s'informer à quel usage on l'employeroit; & il nous sembla que le Prêtre trouva notre offrande fort Catholique, quoique partie de mains Hérétiques. Elle ne

ne fut pourtant pas gratuite abſolument: pour notre argent, nous voulumes cauſer, c'étoit le moins que nous pouvions faire; & par manière d'inſtruction, nous fatiguames les deux Eccléſiaſtiques par cent queſtions, qui toutes naturelles qu'elles étoient, ne leur en plaiſoient pas davantage.

La Comteſſe dit avec beaucoup de modeſtie, qu'elle étoit charmée d'avoir vu des Antiquités ſi vénérables, & qu'elle ne doutoit point que l'on ne conſervât dans cette Egliſe des Titres inconteſtables de leur poſſeſſion, & de la qualité de chacune. Cependant, ajouta-t-elle, j'ai quelque peine à croire que vous en ayez de bien clairs pour l'authenticité de la *Manne*, que vous nous avez dit être de la même qui tomba dans le Déſert de *Syn*; auſſi-bien que pour la Baguette fleurie d'Aaron. La Bible nous apprend, qu'à la vérité l'un & l'autre furent conſervés dans l'Arche: mais l'Hiſtoire ne nous dit plus rien du ſort de ces précieux monumens, après la deſtruction de Jéruſalem, & le triomphe de ſon Vainqueur. Le Sacriſtain avoua bonnement, qu'il n'avoit jamais fait cette recherche; mais que la choſe devoit être, puiſque Charlemagne avoit rapporté ces pièces de Jéruſalem ou de Rome. La conſéquence ne nous parut pas plus convaincante, que les preuves que le Chanoine y ajouta. Il nous dit, mais

d'un ton peu perſuadé, que ſi cette *Manne* n'étoit pas de la Manne du Déſert, elle n'en étoit pas moins miraculeuſe. Il nous raconta, ſur la foi de la Tradition, que Charlemagne aiant chaſſé les Sarazins de Jéruſalem, n'avoit voulu prendre pour prix de ſa victoire, qu'une partie de la Couronne d'Epines du Sauveur; & que dans le tems que le Patriarche *Daniel* lui en préſentoit la moitié de la part de *Conſtantin* VI. du nom, ces branches d'Epine avoient fleuri ſubitement; & que Charlemagne, étonné de ce prodige, avoit ramaſſé ces fleurs dans une caſſette, où elles s'étoient changées en *Manne*, dont une partie avoit été apportée dans l'Egliſe d'Aix, & l'autre à *S. Denis* en France ... Oh! Mr. le Chanoine, s'écria la Frelle, ne vous mettez pas en ſi grands fraix; ma Sœur & moi, nous croirons plutôt à la Manne du Déſert. . . Ma foi, Mesdames, dit le Comte, vous ferez fort bien; car, avec la permiſſion de Monſr. le Chanoine, j'aurai l'honneur de vous dire que le voyage de Charlemagne à la Terre Sainte eſt une fiction toute pure, & * reconnue pour telle de tous les Savans d'aujourd'hui. Je croi même, ajouta-t-il, que Mr. le Chanoine, en nous la racontant, n'a prétendu que nous apprendre une Traditon populaire. Le Cha-

* *Schminke, in Eginhardum*, cap. 16. p. 8. Ultraj. 1711.

Chanoine ſourit ; & ſa contenance raſſurant le Comte, il pourſuivit en diſant, que le voyage de Charlemagne en Orient étoit une pieuſe fable, dont on s'étoit ſervi au tems des Croiſades, pour engager les Princes à ſe croiſer à l'exemple d'un Empereur dont la mémoire étoit à juſte titre en ſi grande vénération.

La Frelle & ſa Sœur firent les mêmes objections ſur la Robe & la Ceinture de la Vierge, celle du Sauveur, & ſes Langes, ſur le Suaire de S. Jean Baptiſte. A tout cela les Chanoines répondirent par l'autorité de la Tradition & par nombre de miracles, auſſi forts à croire que les choſes mêmes que l'on prouvoit. Je ſuis ſurpriſe, Mesdames, dit malicieuſement la Générale, que vous vous étonniez de voir ici la Robe de la Vierge & ſa Ceinture : que diriez-vous donc d'une *Pantoufle* qu'elle avoir perdue ſur les Montagnes de Galilée, lorsqu'elle alla voir ſa Couſine Eliſabeth? C'eſt une pièce que l'on montre, & que j'ai vue dans la Cathédrale de Magdebourg. . . Je dirois, Madame, reprit la Frelle, que l'on devoit bien l'apporter ici, afin de faire une Toilette entière: c'eſt un aſſortiment qui manque aux Reliques d'Aix. Enfin nous épluchames toutes celles que l'on nous avoit montrées, depuis les *Chauſſes de S. Joſeph* juſqu'au *Cornet de Char-*

lemagne. Nos Chanoines, à qui ces réflexions ne plaiſoient pas infiniment, les interrompirent pour nous montrer des Reliques dont le prix eſt reconnu dans toutes les Religions. Ce ſont des Ornemens de drap d'or garnis de perles, donnés par *Charles-Quint:* Une Couronne d'or, ornée d'une trentaine de gros diamans, de pluſieurs ſaphirs &c. d'une groſſeur extraordinaire, que *Marie* Reine d'Ecoſſe envoya à l'Image de la Vierge : Des Robes de rechange chargées de perles, de rubis & de diamans, avec nombre de riches Couronnes d'or, à l'uſage de la Statue de la Vierge & de ſon Fils. Ces Reliques ſont ſurement de bon aloi, & portent leurs titres avec elles: il n'y eut perſonne de nous qui s'aviſât de les conteſter. Mylord nous dit même à ce ſujet, qu'il eu avoit vu beaucoup de pareilles à Hanover, que l'on conſerve précieuſement pour cette même raiſon dans une Abbaye Luthérienne : c'eſt un Tréſor que les Ducs de Brunswick ſe réſervent pour le beſoin. Enfin après tous ces raiſonnemens, auxquels les Chanoines d'Aix ſont accoutumés, nous les remerciames de la patience qu'ils avoient eue, & nous y ajoutames des excuſes ſur la liberté de nos réflexions.

En ſortant de l'Egliſe, où nous avions été près de deux heures à examiner ces raretés, nous primes le chemin de la Prairie de

de Borſet, pour reconduire la Générale & profiter du frais. L'Echevin, qui n'oſoit plus ſe commettre à diſputer avec Mr. le Comte, avoit écouté nos réflexions avec aſſez d'impatience, & il s'en dédommageoit avec la Comteſſe & Mad. de la Br... qui marchoient devant nous avec D. Nugnez. Mylord nous le fit remarquer, & nous entendimes qu'il s'efforçoit de leur prouver l'authenticité de ces Reliques. Le bon-homme étoit ſi plein de zèle pour ſa Ville, que tout ce qu'il croyoit propre à en relever le mérite, lui paroiſſoit excellent. Il leur inſinuoit même que la poſſeſſion de tous ces objets de piété contribuoit, peut-être plus que l'on ne croyoit, aux ſalutaires effets des Bains d'Aix, en attirant la bénédiction du Ciel ſur les Fontaines qui, après les Reliques, étoient le plus grand Tréſor de la Ville. Cette opinion lui paroiſſoit d'autant plus ſoutenable, que ſelon lui, c'étoit une choſe démontrée, que tant de Saints dont les cendres & les os étoient honorés en ce lieu étoient forcés pour leur propre gloire à s'intéreſſer à ſa conſervation. C'eſt en effet le raiſonnement commun des Dévots. Mylord qui l'entendoit, ne put retenir ſa vivacité. Permettez, Monſieur, cria-t-il à l'Echevin, que je vous demande pourquoi donc vos Saints & leurs Reliques n'ont point garanti la Ville & leurs propres Egliſes de tant d'incurſions, de ravages & d'incendies, & ſur-tout du dernier? Oh!

dit Mad. de la Br... en badinant, c'étoit pour punir les incrédules qui se trouvoient à Aix, & pour expier les profanations que votre Secte y avoit commises. La vengeance eût été un peu forte, reprit Mylord; & croyez-vous que *tant de fiel entre dans l'ame des Saints*? Soit, ajouta le Comte; mais si les Fontaines d'Aix doivent leur efficace au mérite de ces Saints dont Charlemagne a rassemblé ici les os, comment veut-on nous faire croire que six cens ans avant lui, *Granus* auroit connu la vertu de ces Bains? En vérité, répondit Mad. de la Br... cela me passe; & cette réponse termina la Dissertation.

L'Echevin cependant, occupé de ses Reliques, voulut engager les Dames & D. Nugnez à visiter encore quelques autres Eglises où il y en avoit, disoit-il, de fort merveilleuses. En effet, il n'y a si petite Chapelle, Eglise ou Couvent, qui n'en soit rempli, & qui n'enchérisse sur les autres par la singularité des siennes. Aux *Dames Blanches*, par exemple, on montre le Mouchoir avec lequel la Ste. Vierge essuyoit ses larmes au pied de la Croix; de la Terre imbibée du sang du Sauveur; un morceau de la Table sur laquelle il célébra la Ste. Cène; un bout de la Chandelle qui l'éclaira pendant cette Cérémonie; & je ne sai combien d'autres belles choses. Les Chanoines Réguliers font voir un Crucifix brun, dont le visage est blanc; mais

ce

ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'il s'eſt, dit-on, formé de ſoi-même dans la Terre, tel que je viens de le dépeindre. Les Dames Suédoiſes avoient aſſez d'envie de voir encore toutes ces merveilles; mais la Vicomteſſe s'appercevant bien que ce ſeroit leur fournir, & à nous, des ſujets de raillerie, fit ſigne à l'Echevin de feindre qu'il étoit trop tard. Elle gronda auſſi le Chevalier de ce qu'il rioit auſſi fort que nous de cette *Kirielle* de Reliques, & ſur-tout du S. *Bout de Chandelle*! Le Chevalier, piqué de cette petite cenſure, en fit l'apologie d'une façon aſſez hardie pour un Catholique. Le trait au reſte eſt trop curieux, pour en priver le Lecteur. Je vous demande pardon, Madame, répondit-il, ſi je vous ai ſcandaliſée : je vous aſſure que ce n'eſt pas mon intention. Mais je ſuis perſuadé que cette multitude de Reliques bleſſe la majeſté de la Religion, beaucoup plus que mon badinage. On rabattroit un peu du reſpect que l'on nous inſpire pour elles, s'il étoit permis de juger de toutes celles que nous venons de voir & que l'on vient de nous annoncer, par une Tête de S. *Willebrord*, Evêque d'Utrecht, que je vis dernièrement dans l'Egliſe des Dominicains de cette Ville. C'eſt, ajouta-t-il, la ſeconde Tête de ce Saint que je vois: il y en a encore une conſervée en ſon entier, dans l'Egliſe de S. *Wulfran* d'Abbeville. Je peux vous même dire

une Anecdote fort curieuſe à ce ſujet, & très vraie. Ah ! Chevalier, lui dit Madame de la Br... vous ſentez le fagot, & je croi que vous êtes de famille Huguenote : je vous conſeille de garder vos Contes, pour réjouir Mylord.

Cette converſation nous avoit mené juſques à la Prairie, & comme les Dames étoient un peu fatiguées, nous nous aſſimes ſur l'herbe, & la Générale ramena doucement l'entretien ſur les Reliques, pour avoir occaſion de ſavoir l'hiſtoire du Saint à deux têtes. Le Chevalier n'oſoit la dire, par égard pour les Dames & D. Nugnez ; cependant les Comteſſes, la Générale & Mylord l'en preſſèrent tant, qu'il en obtint la permiſſion des autres Dames, qui dans le fond n'étoient peut-être pas fâchées de la ſavoir.

Eh bien donc, reprit le Chevalier, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'étant allé à Abbeville pour voir deux Chevaliers de mes Amis, qui revenoient de Malthe, j'y fus témoin d'une grande Cérémonie, à laquelle l'Evêque, les Magiſtrats & tout le Corps de la Ville étoient invités. C'étoit l'ouverture d'une vieille Châſſe, qui renfermoit les Reliques entières de S. *Willebrord*, que l'on vouloit mettre dans une Châſſe plus riche.

La Cérémonie ſe fit en préſence des Mé-

Médecins & Chirurgiens jurés, qui en dreſſèrent un procès-verbal. On expoſa ces Oſſemens à la vénération publique : on les porta en Proceſſion au bruit du canon : enfin ce fut une Fête qui dura huit jours. Les Chanoines firent une quête dans la Ville, pour ſubvenir aux fraix de la nouvelle Châſſe, & d'un Buſte d'argent où l'on vouloit placer la Tête de leur Saint. J'y fournis comme les autres, & il m'en coûta entre autres choſes une aſſez jolie bague, que Madlle. de M... me prit pour donner au bon Saint. J'allai, comme les autres, voir & baiſer ſes Oſſemens, (& par parenthèſe, Mesdames, dit le Chevalier en riant, vous en conclurez que je ne ſuis point Huguenot.) Dans cette occaſion, on me montra diſtinctement le Crane & la Tête entière de S. *Willebrord*, & je vous avoue qu'en ce tems-là, ni quand je ſuis arrivé ici, je ne croyois pas lui en trouver une ſeconde. C'eſt, dit-il agréablement, un privilège que je croyois affecté à S. *Jean Baptiſte*, dont j'ai déja vu auſſi trois Têtes en ma vie, une à Rome, l'autre à Amiens, & la troiſième à S. Jean d'Angély, où elles ont chacune opéré force miracles. Il n'eſt point étonnant, ajouta-t-il, que vous me trouviez ſi bien inſtruit de ce qui regarde ce Saint, puiſqu'il eſt le Patron de l'Ordre de Malthe. Mad. de la Br... s'écria auſſi-tôt ſur la plaiſan-

terie du Chevalier, qu'elle accuſa de s'égayer aux dépens des Saints. Mais D. Nugnez, qui pour ſa part avoit déja vu deux de ces Têtes, eut pour cette fois la généroſité d'avouer qu'il étoit fâcheux que l'empreſſement des Chrétiens pour honorer les Sains, eût multiplié ſi fort leurs Reliques, aux dépens de la vérité. Voilà juſtement, reprit le Chevalier, comme on aura donné deux Têtes à S. *Willebrord*. Celle que je vis dernièrement ici, me ſurprit d'abord ; cependant, mon étonnement ceſſa, en réfléchiſſant qu'un Saint qui avoit eu trois Bras, pourroit bien avoir eu deux Têtes. C'eſt l'Anecdote dont je veux vous régaler.

La joie, dit-il, qu'excitent ces ſolennités extraordinaires, ne laiſſe pas toujours aux Spectateurs la liberté de réfléchir. Le cœur ému par des objets que la Religion rend vénérables, ſéduit ordinairement l'eſprit, qui croit tout aveuglément, ſur la foi des ſenſations. Les Médecins & les Chirurgiens appellés à cette Cérémonie, ne furent point à l'abri de cette erreur : ils ſe montrèrent du moins plus dévots qu'habiles, dans la qualification des Reliques. A meſure que l'Evêque tiroit les oſſemens de la Châſſe où ils étoient pêle-mêle, un Médecin, de l'avis des Chirurgiens, nommoit les os que l'on montroit au peuple ; & ſans y penſer, ils ajugèrent trois bras

bras à S. *Willebrord*. Perſonne ne s'aviſa d'y contredire, & ſans la bonne-foi du Doyen qui étoit un homme habile, l'ignorance des Médecins auroit fait un miracle étonnant pour la poſtérité. Cet Eccléſiaſtique, qui joignoit à une candeur & une politeſſe ſingulière, des connoiſſances rares dans un Prêtre de Province, avoit une teinture d'Anatomie, qui ſauva l'honneur des Médecins. A force d'expoſer ces Reliques, Mr. le Doyen s'apperçut qu'il y avoit trois gros os, qui paroiſſoient être de trois bras différens. D'abord ſa modeſtie lui fit croire qu'il ſe trompoit; mais les idées juſtes qu'il avoit de la méchanique du corps humain confirmèrent ſes doutes. Il les communiqua à deux ou trois des plus anciens Chanoines, qui furent d'avis d'appeller ſecrettement un Chirurgien habile, pour en faire une ſeconde viſite. Elle fut indiquée pour la nuit ſuivante, & le Chirurgien s'y rendit avec les Chanoines. Il apporta avec lui un Squélette, pour vérifier démonſtrativement la qualité de chaque os. Il ne s'agiſſoit que des bras; on confrontaceux du Saint avec ceux du Squélette, & l'on trouva par la diſpoſition des jointures & de la tête de chaque os, qu'il y avoit un bras gauche & deux bras droits. Mr. le Doyen n'étoit pas homme à ſouffrir qu'on expoſât dans ſon Egliſe une Relique douteuſe. Le meilleur eût été

été peut-être de ſupprimer les trois bras. Il n'étoit pas aiſé de diſtinguer celui des deux qu'il faloit rejetter. Un miracle, ajouta le Chevalier en ſouriant, eût été là placé à merveilles. Cependant on s'en tint à l'avis de Mr. le Doyen. Ce judicieux Eccléſiaſtique crut que dans cette obſcurité, il faloit choiſir l'os qui approchoit le plus du bras gauche, tant pour la couleur, que pour la ſolidité. On les peſa même, afin de mieux autoriſer la conjecture; & après cet examen, on jetta l'os de rebut au fond de la Châſſe. On l'effaça encore adroitement du procès-verbal; & par la prudence du Doyen, une mépriſe auſſi honteuſe n'éclata point, & ne fut connue que des plus graves Chanoines, dont quelques-uns vivent encore. Cette avanture, dit le Chevalier, n'eſt pas un conte: c'eſt un fait réel, que je tiens de la bouche même du Chirurgien employé à cette vérification. Cet homme, charmé d'avoir pris ſes Confrères, & les Médecins même, en défaut, nous le raconta quelques jours après, pour décréditer un d'entre eux qui lui enlevoit ſes pratiques, & qui avoit aſſiſté à l'ouverture de la Châſſe.

Eh bien, Mesdames, dit auſſi-tôt Mylord, ce trait ne vous donne-t-il point envie d'aller voir la Tête de S. *Willebrord*? Avouez au moins, qu'un petit grain d'incrédulité ne gâte rien ſur cet article. En ſuppoſant même

même avec vous le Culte des Reliques, je croi que vous ſeriez bien fâchées que l'on trompât votre dévotion. Vous voyez cependant que le peuple a honoré pendant quelques jours pour bras de S. *Willebrord*, un os qui ne lui appartenoit certainement pas, à moins d'en faire un monſtre ; & ſans l'habileté du Doyen, la poſtérité fût reſtée dans cette erreur. Bon bon, dit la Générale, s'il faloit y regarder de ſi près, on vuideroit bien-tôt toutes les Sacriſties de l'Univers. En vérité, dit la Vicomteſſe, vous êtes tous des incrédules ; & je crains bien que ces Saints dont vous raillez ſi hardiment les Reliques, ne vous puniſſent quelque jour ; & vous tout le prémier, dit-elle en s'adreſſant au Chevalier, vous qui venez d'accommoder ſi mal le bon Saint *Willebrord*. Ah! le Ciel m'en garde, Madame! reprit-il auſſi-tôt : c'eſt un Saint qui fait d'étranges miracles! il change les pains en pierres, lorsqu'il eſt en colère. J'en ai vu de ſa façon dans le voyage que j'ai fait en Friſe. Etant allé à la Meſſe dans la Chapelle d'un Seigneur Catholique à quelques lieues de Leuwarde, on me montra deux groſſes pierres formées en pains, avec toutes les marques du four, & d'une pâte levée; & l'on m'aſſura que ce Saint les avoit pétrifiés. Prenez donc garde à vous, lui dit Mad. de la Br... & laiſſez-le en repos. Là finit une conver-

verſation plus badine que polie, car elle mortifioit D. Nugnez & l'Echevin, qui plus ſages que les deux Dames, gardoient un profond ſilence, pour ne point nous agacer. Ils ne purent cependant s'empêcher de rire ſous cappe des ſaillies du Chevalier, à qui rien n'échappoit, & qui ſavoit une infinité de choſes dont un homme de ſa profeſſion ne ſe charge ordinairement pas.

La fraicheur de la Prairie obligea les Dames à ſe lever, pour profiter de la belle ſoirée. Nous abrègeames pourtant un peu le plaiſir de la promenade, parce que la Comteſſe ſe mettoit le lendemain dans les remèdes preſcrits à la fin des Bains. La Vicomteſſe & Mad. de la Br. . . profitant de la retraite des Dames Suédoiſes, emploÿèrent la journée ſuivante à viſiter avec D. Nugnez les autres Egliſes que l'Echevin leur avoit indiquées. Le Chevalier fut exclus de cette partie, à titre d'*Indévot*; & j'allai avec le Comte & lui, déjeûner chez l'Echevin pour les réconcilier. La paix fut bien-tôt faite: il nous demanda des nouvelles de notre gros Abbé, qu'il ne voyoit plus. Nous lui dimes qu'il étoit parti pour les Eaux de Spa. L'Echevin parut étonné qu'on lui eût conſeillé ce petit voyage, vu qu'il y avoit dans le ſein de la Ville d'Aix une Fontaine froide minérale qui avoit les mêmes qualités que celle du *Pouhon*, ſi célèbre à

Spa.

Spa. Nous n'en avions pas encore ouï parler, & j'avois cru, (je ne sai pourquoi) que la Ville d'Aix n'avoit que des Fontaines chaudes. Il est vrai que le mérite des Bains l'emporte si fort sur les qualités de la Source froide, que l'on fait peu de mention de cette Source moderne. Il n'y a, en effet, qu'une cinquantaine d'années qu'elle est connue. L'Echevin s'offrit de nous y conduire; & comme le Chevalier étoit aussi bien que moi dans le goût de tout voir, nous engageames le Comte à être de la partie.

Cette Fontaine est située sur une Place assez déserte, que l'on nomme le *Drisch*. Elle est couverte d'un fort joli bâtiment en forme de Dôme, & entourée d'un Plantage fort agréable pour la commodité des Buveurs qui viennent en prendre les Eaux; que l'on appelle communément les *Eaux de Spa*. Les Magistrats d'Aix ont fait cette dépense en 1721, par un effet de leur attention pour les Malades. Il est vrai que les Habitans de Spa n'ont regardé cette entreprise qu'avec jalousie, parce que, comme la mode étend son empire jusques sur les remèdes, ils ont craint que leurs Malades attirés par la nouveauté de ces Eaux, ne quittassent les leurs. Jusqu'à présent, leurs craintes n'ont pas été fondées. Cependant, malgré le soin qu'ils prennent de les décrier, il y a toujours dans chaque Saison quelques personnes de

de la Ville qui s'y rendent, ne fût-ce que pour y attirer les Etrangers par leur exemple. J'ai pourtant ſu depuis, même par les Habitans du lieu, que la Nymphe du *Driſch* eſt fort ſolitaire, & que le plus grand uſage que l'on fait de ſes eaux, eſt de la mêler en Eté avec le vin pour le rafraichir. L'Echevin nous avoua, à la vérité, que cette Source doit ſa réputation aux ſoins & aux Ecrits d'un nommé *Egidius Huſch*, en ſon tems Médecin fameux à Aix. Ce Docteur, ſuivi par le Sr. *Tourniel*, & tout nouvellement par le Sr. *Bresmal* Médecin de Liège, mit en vogue cette Fontaine froide, & tous les trois en ont prouvé les qualités bienfaiſantes par des Analyſes publiques. Elle paſſe pour *ferrugineuſe*, un peu *vitriolique*, & *ſulphureuſe*. On la vante pour guérir les Suppreſſions, les Pâles-couleurs & autres maladies du Sexe; les Vapeurs, les Vertiges, & ſur-tout les Hémorrhoïdes. C'eſt du moins l'éloge que l'Echevin nous en fit. Nous voulumes en goûter, & il fit appeller l'homme qui en a la garde. Dans le tems que nous l'attendions, nous vimes paſſer Mylord à cheval. Il revenoit du Manège, où il avoit coutume de prendre quelque exercice tous les matins. Dès qu'il nous apperçut, il donna ſon cheval à ſon Valet, & vint à nous, fort curieux de ſavoir ce que nous faiſions là. Nous le lui apprimes, & nous lui inſpirames la même cu-

curioſité qui nous avoit amenés. Comme il revenoit fraichement de Spa, il étoit plus propre que perſonne de nous à juger de la reſſemblance de ces Fontaines. Le Portier nous ouvrit, & nous deſcendimes dans cette eſpèce de Grotte qui eſt propre & commode ; nous apperçumes au milieu le baſſin de la Fontaine. On nous en préſenta un verre, dont le goût me parut fort agréable & tout ſemblable à celui des Eaux de Spa. Mylord en porta le même jugement, excepté qu'il lui ſembla que l'Eau minérale d'Aix étoit plus foible au goût & avoit quelque choſe de plus ſulphureux. Notre Médecin nous manquoit alors, & c'étoit grand dommage. A ſon défaut, le Gardien de la Fontaine fit le Docteur ; & l'Echevin lui ſervit d'Interprète. Il nous prouva par quelques Expériences triviales, les qualités *ferrugineuſes* de cette Fontaine. Il jetta une pincée de Noix de Galle pulvériſée ſur un gobelet plein de cette eau, qui ſe teignit dans le moment d'une couleur pourprée. Il fit la même opération avec des feuilles & de la râclure de Chêne, dont il a toujours proviſion pour amuſer les curieux ; & nous en conclumes gratuitement avec lui, que les qualités du *Fer*, ou de *Mars* comme on parle en Chymie, dominoient dans cette eau. Nous lui demandames cependant, où elle pouvoit prendre une teinture de Fer, au

mi-

milieu d'un pays où l'on ne voyoit que du Cuivre? A cela l'Echevin répondit, en nous montrant une Montagne voiſine, d'où l'on juge que cette Fontaine prend ſa ſource: on préſume par la ſtérilité de cette Montagne, & la couleur du ſable & de la terre dont elle eſt couverte, qu'elle cache quelque Mine de Fer dans ſes entrailles. Il nous dit enfin, que la qualité martiale de cette eau étoit ſi évidente, qu'outre les indices que l'on en avoit par la Noix de Galle, les Médecins avoient découvert des particules de Fer en ſubſtance, dans les Analyſes qu'ils en avoient faites. Comme perſonne de nous n'étoit dans le cas d'en faire uſage, nous ne nous ſouciames point beaucoup d'approfondir cette matière: nous nous contentames ſeulement d'apprendre en général, que le régime que l'on preſcrit à ceux qui la boivent, eſt préciſément le même que celui de Spa, tant pour la ſaiſon & la durée, que pour les alimens & les précautions. Ce que j'en puis dire de plus poſitif, c'eſt qu'égale ou non à celle de Spa, elle eſt infiniment mieux logée; que ſa ſituation eſt extrèmement agréable, & que les Buveurs y trouveroient beaucoup d'agrémens. Nous fimes quelques petites libéralités à celui qui avoit la clé de la Fontaine, & j'emmenai toute la compagnie diner chez moi. On s'y divertit aſſez bien, & on ſe livra d'autant

tant plus librement à la joie, que nous ne devions pas revoir les Dames le ſoir. La Vicomteſſe & Madame de la Br. . . nous avoient fait dire qu'elles paſſeroient la matinée à des viſites de dévotion, & l'après-midi chez les *Dames Blanches* où elles étoient invitées. La Vicomteſſe avoit paru d'autant plus curieuſe de connoitre ces Religieuſes, que leur coiffure eſt extrèmement ſingulière, & n'eſt guères connue hors de l'Allemagne & des Pays-Bas. C'eſt une eſpèce de Bavolet pliſſé, qui forme en s'élargiſſant à côté des oreilles, comme deux Eventails. J'avoue que cet ornement me frappa auſſi, la prémière fois que je le vis; cependant il ne déplait pas, & ſa ſingularité a quelque choſe de galant. On les appelle *Dames Blanches*, à cauſe de la couleur de leur Habit, qui eſt fort propre. Ces Religieuſes qui, à ce que l'on nous aſſura, ſont toutes *Demoiſelles*, ne ſont pas aſtreintes à une Clôture fort rigoureuſe. Un Inſtitut ſi doux devroit être fort nombreux: cependant l'Echevin, à qui nous fimes beaucoup de queſtions à leur ſujet, nous aſſura que depuis longtems elles n'étoient plus que quatre dans le Couvent, ſans qu'il leur ſoit permis de recevoir des Novices. Elles ont même été obligées de cèder leur Cloitre à des Religieuſes *Céleſtines*, à condition d'y pouvoir reſter tout le reſte de leur vie. Ce moment d'entre-

tretien monaſtique ne dérangea point la bonne humeur de la compagnie; ce fut un Entre-acte paſſager, qui ne dura qu'autant qu'il faloit pour laiſſer éveiller la gaieté du Chevalier. Il ſe mit en train : il n'étoit jamais plus charmant qu'à table, & je n'ai connu perſonne plus propre que lui à cette agréable débauche d'Eſprit, qu'une pointe de vin ſoutient, ſans aller à la crapule. Il nous fit vingt Hiſtoriettes, toutes plus réjouiſſantes les unes que les autres. Mylord le ſecondoit par cette liberté de penſer, qui n'eſt propre qu'aux Anglois. Chacun à ſa manière fournit à la joie commune. Le Comte& l'Echevin chantèrent; & graces à leur enjouement, nous paſſames une charmante après-dinée. Sur les ſix heures nous allames prendre l'air ſur la Place, & l'Echévin nous quitta pour retourner chez lui. Nous aurions bien voulu nous promener dans les dehors de la Ville : mais l'air qui ſe couvroit nous faiſoit craindre un orage, qui n'éclata que vers les dix heures. Après avoir arpenté la Place & les Galleries, nous entrames au Caffé qui en eſt voiſin. En y entrant, le Chevalier apperçut un Mousquetaire de ſes Amis, qui jouoit à une table, & l'aborda. Il ſe nommoit Mr. *de Sérigny*. L'Officier, qui ne faiſoit que d'arriver à Aix, fut charmé d'y trouver quelqu'un de connoiſſance. Il étoit malheureuſement logé à... avec les deux Pariſiens,

ſiens, dont il étoit déja fatigué. Il nous dit même qu'il auroit quitté l'Auberge dès le lendemain, s'il n'y avoit été retenu par des Dames fort aimables. C'étoient les mêmes que l'Abbé avoit amenées à la Fête que le Prince avoit donnée ſur la Prairie de Borſet. C'étoit dequoi le dédommager, & nous l'en félicitames. Sérigny jugeant par-là que nous ne ſerions point fâchés de nous trouver avec elles, pria le Chevalier avec inſtance de venir paſſer la ſoirée chez lui. Il s'en excuſa ſur ce qu'il avoit déja fait la débauche avec nous, & n'y conſentit qu'à condition que je ſerois de la partie. Mr. de Sérigny s'approcha pour m'en prier, & je ne fis pas longue réſiſtance. Le plaiſir de renouer avec ces Dames, dans un jour ſur-tout où les nôtres nous manquoient, abrègea les complimens. Le Comte & Mylord aiant pendant ce tems-là entamé une partie d'Echecs, nous redeſcendimes ſur la Place, où nous reſtames à cauſer jusqu'à ce que la pluye, & quelques coups de tonnerre, nous obligèrent d'aller chercher le ſouper.

Dès que l'on eut ſervi, les Dames parurent à table, & nous ne tardames point à renouveller connoiſſance. La converſation entre elles & nous roula ſur la galanterie du Prince, dont elles regrettoient auſſi le départ précipité. Les deux jeunes Pariſiens, qui avoient aſſez

remarqué le peu de cas que Son Alteſſe faiſoit d'eux, ſouffroient de cet entretien. Ils s'emparèrent de la converſation, & nous fatiguèrent bientôt par leurs bruyans diſcours. Il nous falut eſſuyer encore de la part de l'un des deux, une tirade de Vers eſtropiés, des lambeaux de Comédie, des Sentences appliquées à tort & à travers. Nous eumes beau lui marquer, que nous étions perſuadés de ſon ſavoir, & de la bravoure de ſon Frère; ils avoient réſolu de nous aſſommer de leur mérite. Dès que l'un eut fini, l'autre nous vanta nombre d'exploits dont il avoit illuſtré la route de Maſtricht à Bruxelles, en reconduiſant la Marquiſe & ſa Mère. Enfin ce n'étoit que caroſſes renverſés, que voitures culbutées, que tapages dans les Auberges pour avoir les meilleurs lits, que querelles, qu'avantures: en un mot, un vrai Supplément à celles de *Don Quichotte*. Ces hauts-faits n'étoient rien en comparaiſon de leur retour de Bruxelles, où ils avoient laiſſé leurs Dames: ils y avoient fait l'acquiſition du jeune Hollandois que nous avions vu au dernier Bal, & qu'ils avoient amené à Aix. Ces trois Chevaliers avoient marqué leur route, par mille exploits dignes d'eux: leurs charmes, s'il faut les en croire, avoient fait rafle des cœurs ſur la route; & depuis Bruxelles juſqu'à Aix, il n'y avoit pas une jolie Servante dont ils n'euſſent

triom-

triomphé. Ces merveilleux récits étoient entremêlés d'épiſodes, & d'expreſſions toutes ſemblables à celles qui leur avoient attiré la colère de la Baronne & l'affaire de Mr. d'Art... Je fus étonné qu'ils n'en fuſſent pas devenus plus ſages. Leur caquet étoit ſi incommode & ſi ennuyeux, que chacun levoit les épaules, & leur rioit au nez. Ces Etourdis étoient aſſez ſtupides, pour croire que c'étoit pour leur applaudir. En-vain nous voulumes leur impoſer ſilence, & mettre quelque autre choſe ſur le tapis: ils élevèrent tous deux la voix ſi fort, qu'à peine entendions-nous le tonnerre qui grondoit. Les Dames prirent cependant occaſion de quelques éclairs très violens, pour les prier de modèrer leurs expreſſions, qui n'étoient rien moins que décentes. Une demande auſſi raiſonnable ne fit que les agacer davantage. Il manquoit à leurs manières un grain d'irréligion: le bruit du tonnerre, & la frayeur des Dames, leur fournit l'occaſion de faire les Eſprits-forts. Un petit air d'incrédulité ſur les Myſtères les plus reſpectables, eſt ordinairement inſéparable de ces ſortes de caractères. Je ne prétens pas dire qu'une crainte aveugle du tonnerre doive être la marque des honnêtes-gens: heureux au contraire les eſprits dégagés des préjugés de l'enfance, qui peuvent admirer ce Phénomè-

ne d'un œil tranquille, & qui ne redoutent ſon pouvoir qu'autant qu'il eſt dirigé par le ſage Auteur de la Nature! Mais je croi que ſes effets ſont aſſez terribles, pour que l'on doive au moins reſpecter le bras qui lance la foudre. Nos Etourdis cependant faiſoient gloire de la braver; & les raiſons dont ils appuyoient leur ſécurité, tenoient du blaſphème. Les Dames, plus effrayées encore de leurs diſcours que des éclats de tonnerre, voulurent quitter la table. Un nouvel éclair ſuivi d'un coup terrible, leur ôta l'envie de remonter à leur apartement. Cet orage, dont toute la journée avoit été menacée, troubla la joie de notre ſouper. Il eſt aiſé de comprendre que le tonnerre a quelque choſe de terrible dans ces pays montagneux, où il ſe multiplie en quelque ſorte, par la répercuſſion de l'air contre les Montagnes. La Dame Hollandoiſe en étoit plus effrayée que les autres; & comme elle n'étoit pas la moins aimable, ſon émotion dérangeoit notre gaieté. Sérigny en étoit au deſeſpoir, & s'expliqua aſſez hautement ſur l'impoliteſſe des Pariſiens, dont les éclats de rire affectés à chaque éclair, redoubloient la frayeur des Dames. Le tonnerre continuoit; & l'orage étoit ſi violent, que nous primes le parti d'en attendre la fin, quoiqu'il fût déja aſſez tard. Il eſt vrai que la pluye abondan-

te

te qui tomboit, contribua à nous retenir. Sérigny vouloit nous faire préparer des lits. Les Parisiens jugèrent à propos de le railler sur sa timidité. Il ne daigna pas leur répondre, c'eût été leur faire trop d'honneur. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que celui qui faisoit tant le Rodomont, étoit ce même Brave que le bruit d'un coup de pistolet avoit jetté à la renverse. Un incident des plus comiques mit un moment après sa valeur à une nouvelle épreuve; & en nous apprêtant à rire pour plusieurs jours, il nous convainquit que pour l'ordinaire, rien n'est plus lâche que ces grands parleurs.

Dans le tems que nous étions occupés à rassurer les Dames, le Brave quitta un moment la compagnie. Nous crumes qu'il vouloit nous persuader par ses actions, comme par ses paroles, qu'il bravoit la foudre & les éclairs. Il sortit par une porte de la Salle qui communiquoit à la Cour, dans le tems qu'un grand coup de tonnerre sembloit ébranler toute la maison. A peine eut-il fermé la porte sur lui, que nous l'entendimes crier d'une force extrême, *A moi, à moi, chers amis, à moi, le Diable m'emporte!* A ses cris, personne ne douta qu'il ne fût frappé de la foudre. Son Frère s'emparant d'un flambeau, prit aussi-tôt le chemin de la Cour. Nous courumes nous-mêmes au secours de ce

Brave: mais la pluye aiant éteint le flambeau de ſon Frère, & l'obſcurité ne nous permettant point de nous expoſer, nous reſtames ſous un Corridor qui conduit aux Bains. Nos gens accoururent au bruit : nous les envoyames avec des lanternes pour voir ce qu'il étoit devenu. Les Dames le croyoient abîmé, & les Brabançonnes ſur-tout s'écrioient déja *au miracle*, & penſoient avoir vu dans ſa perſonne l'original du *Feſtin de Pierre*. Le mal n'étoit pourtant pas ſi grand, & notre Etourdi n'étoit pas loin. On le trouva dans la Cour à cinq ou ſix pas de la porte, évanoui au pied d'un tas de fumier, & veautré dans la boue & l'ordure. Nos gens le prirent, & nous l'apportèrent dans le plus triſte équipage. Nous lui prodiguames charitablement toutes nos Eſſences, pour le rappeller au-plutôt à la vie. Enfin il ouvrit les yeux. Nous attendions ce moment avec impatience, pour être inſtruits de ſa ſubite avanture. Malgré l'état dégoûtant où il étoit, nous faiſions cercle autour de lui, & chacun le queſtionnoit avec avidité ſur ſon malheur.

„ Hèlas! Meſſieurs, répondit-il d'abord,
„ il n'eſt que trop vrai que le Diable
„ même eſt venu pour m'emporter.
„ Un poil long & puant, & des cor-
„ nes terribles, ne me permettent point
„ d'en douter; & ſi je ne m'étois prom-
„ tement aviſé d'un Signe de Croix, je

„ ſe-

„ ſerois peut-être actuellement au fond „ des Enfers. " En prononçant ces mots il avoit encore l'air ému, les yeux égarés & la poitrine haletante, comme un homme qui revient d'une frayeur mortelle. Nous ne ſavions que penſer de ce diſcours: un Signe de Croix & la peur du Diable, étoient fort équivoques dans un homme qui quelques minutes auparavant, ne paroiſſoit pas croire beaucoup en Dieu. Nous crumes que la foudre lui avoit offenſé le cerveau; c'étoit le ſentiment général de la compagnie, & nous commencions à en avoir pitié. Le jeune Pariſien, toujours perſuadé qu'il avoit vu le Diable, aſſuroit avec des ſermens terribles qu'il n'avoit point perdu le ſens, & que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il nous racontoit. Si nous ne rimes point d'abord de ſon récit, nous ne tardames point à nous en dédommager. L'Hôte de la maiſon, attiré dans la Salle au bruit de nos gens, nous mit bientôt au fait: ce ne fut pas ſans de grands efforts pour s'empêcher d'éclater de rire. " Je ſuis bien trompé, Monſieur, „ dit-il en s'adreſſant au Pariſien, ſi „ ce que vous avez pris pour le Dia„ ble, n'eſt pas un Bouc que l'on au„ ra malheureuſement oublié de ren„ fermer, & qui ſe ſera réfugié dans le „ Corridor pour ſe mettre à l'abri de „ la tempête." Toute probable qu'étoit

toit la conjecture, le Parisien n'en voulut rien croire. La frayeur d'un si chétif animal blessoit sa vanité ; &, tant il étoit ridicule ! il lui paroissoit plus glorieux d'avoir passé entre les griffes du Diable, qu'entre les cornes d'un Bouc. Dans cette idée, il juroit toujours qu'il avoit vu *Lucifer* lui-même. Cependant nous ne l'en crumes pas sur ses sermens ; & autant pour le convaincre, que pour nous donner la comédie, nous priames l'Hôte de faire chercher l'animal cornu. Nos gens reprirent leurs lanternes, & se mirent en quête dans la Cour. L'animal fut bientôt découvert, les huées de nos Valets nous annoncèrent sa prise. Ils l'amenèrent en triomphe, & on le produisit sur la scène. Dès qu'il parut, chacun éclata de rire. Les Dames même, malgré leur prémière frayeur, ne purent s'y refuser. C'étoit en effet un Bouc : mais un Bouc de belle taille, armé d'une riche paire de cornes, & dont le menton étoit orné d'une barbe majestueuse. Malgré nos éclats de rire, nous eumes bien de la peine à convaincre le Parisien & à rassurer une des Dames Brabançonnes, qui s'effrayoit toujours au moindre mouvement que faisoit l'animal. Elle étoit imbue de ces vieux contes dont on berce les enfans, en leur faisant accroire que le Diable se fait adorer dans le Sabbat sous la figure d'un Bouc. Sa frayeur

ne

ne forma point la ſcène la moins réjouiſſante de cette comédie. Cependant, comme on ſe familiariſe avec les objets les plus hideux, nous vinmes à bout de guérir la peur de cette Dame. Elle ne fut pas la dernière à turlupiner le brave Pariſien, qui ne pouvant tenir contre des railleries ſi bien méritées, remonta à ſa chambre, & nous délivra de ſa préſence, & de l'infection qu'elle avoit apportée dans la Salle. Heureuſement, il étoit à portée du Bain: il n'en eut jamais tant de beſoin en ſa vie. Il y a toute apparence que cet étourdi, preſſé de quelque beſoin, s'étoit trouvé par hazard *à califourchons* ſur cet animal. Il n'en falut pas davantage pour éveiller le Bouc, qui probablement voulant s'enfuir, fit tomber le Pariſien. Il eſt naturel encore de penſer que ce Brave ſe ſentant enlever, s'étoit fortuitement accroché aux cornes de l'animal, qui l'avoit entrainé juſqu'au lieu où nos gens l'avoient ramaſſé ſans connoiſſance. Quoi qu'il en ſoit, cette avanture nous divertit, & nous vengea abondamment de l'ennui qu'il nous avoit cauſé pendant le repas. Sérigny entre autres ne pouvoit ſe laſſer d'en rire, dans la perſuaſion que cette avanture le délivreroit de ce couple importun. Il ſe trompoit: rien ne corrige de pareilles gens. Cependant leur abſence nous laiſſant la li-

berté de cauſer, nous ajoutames à l'Hiſtoire du Bouc celle du coup de piſtolet. Cette prémière avanture ramena celle de la Baronne, dont les Dames ſe divertirent beaucoup. La bonne humeur nous mena fort avant dans la nuit, & l'orage étant entièrement ceſſé, chacun alla goûter le calme dans ſon lit.

Le jour nous y prit bientôt, & le plaiſir d'aller raconter ce trait, l'emporta ſur les charmes du ſommeil. Je courus dès le matin à la chambre de D. Nugnez, pour le régaler de cette Hiſtoire. Jamais je ne l'avois vu rire de ſi grand cœur. Il regretta de n'en avoir pas été le témoin, & mouroit d'envie d'en aller réjouir les Dames. Il étoit encore trop matin. Nous allames tous deux en robe de chambre chez le Comte; mais nous n'eumes point le plaiſir de le lui apprendre. Le Chevalier, auſſi impatient que moi, étoit déja chez lui. Dès qu'il nous vit entrer, il devina ce qui nous amenoit, & les éclats de rire commencèrent. Enfin nous fumes tous enſemble éveiller Mylord, pour lui en faire part. Le tonnerre l'avoit empêché de dormir, & il ſe plaignoit de ce que nous venions le troubler de ſi grand matin. Il nous le pardonna bientôt, dès qu'il en eut appris le ſujet. Il aimoit naturellement ces ſortes d'Hiſtoires, & comme il connoiſſoit déja les Acteurs par l'avanture de Monſieur d'Art. . . il prit un plaiſir

ſin-

ſingulier au récit que le Chevalier lui en fit, & nous pria d'attendre qu'il fût levé pour aller chez les Dames. Nous conclumes que nous nous partagerions. D. Nugnez & le Comte ſe chargèrent d'aller chez Madame de la Br. . . & Mylord voulut venir avec le Chevalier & moi chez les Comteſſes.

Nous ne tardames point à nous habiller, pour courir chacun à notre département. Les deux Comteſſes nous reçurent à leur toilette; & pour excuſer une viſite qui pouvoit à cette heure leur paroitre indue, nous feignimes d'être inquiets de leur ſanté, après une journée ſi fatiguante & une nuit ſi terrible. Nous leurs fimes la guerre ſur l'emploi du jour précédent, qu'elles avoient ſi religieuſement conſacré à la Médecine; elles nous demandèrent compte de la nôtre, & ce fut à qui les mettroit le plutôt au fait. Au récit de l'apparition du Bouc, & de la frayeur du Pariſien, elles pâmèrent de rire. Les embelliſſemens que le Chevalier y mettoit en contrefaiſant ce Brave, & la frayeur de la Dame à la vue du Bouc, augmentoient encore le mérite de l'avanture. La Frelle en fit cent railleries, que la Comteſſe ſa Sœur termina par une réflexion bien judicieuſe. Je comprens, dit-elle, que les Dames qui ſont à cette Auberge ont bien de l'obligation à Monſr. de Sérigny, de vous y avoir amené ſouper: ſans

vous, peut-être, la Brabançonne ſeroit morte de peur, & les autres auroient publié par-tout que ſans un Signe de Croix fait ſi à propos, le Diable eût emporté le Pariſien tout vif. Qui ſeroit à portée d'approfondir comme vous avez fait, toutes les Hiſtoires que l'on débite en ce genre, n'y trouveroit d'autres fondemens que la peur ou la ſottiſe de ceux qui les publient. Le Médecin, qui entra dans le tems qu'elle achevoit cette réflexion, la fit perdre de vue.

On lui fit part de l'avanture, & il en rit auſſi de tout ſon cœur. Venant enſuite au ſujet de ſa viſite, il félicita les belles Malades ſur le bon ſuccès des remèdes qu'il leur avoit preſcrits la veille, & dit qu'il en jugeoit ſur la gaieté qu'il remarquoit chez elles.... Doucement, Monſieur le Docteur, lui dit la Frelle, qui s'ennuyoit de ſon régime; vos remèdes n'entrent pour rien dans notre bonne humeur; & ſans le récit réjouiſſant que ces Meſſieurs nous ont fait, j'étois auſſi malade qu'auparavant. Tant pis, Mesdames, reprit le Médecin en riant; car j'étois venu vous annoncer que vous étiez guéries, & par conſéquent délivrées de ce régime qui vous déplaiſoit tant. Oh! je me retracte donc, repliqua la Frelle, car je meurs d'envie de vivre à ma mode. Après quelques badineries de part & d'autre, le Médecin aſſura ſérieuſement les Dames qu'elles

les pouvoient peu à peu reprendre leur prémière façon de vivre. Cette déclaration fut reçue de la Comteſſe avec autant de plaiſir, que ſi ç'avoit été un Oracle d'Eſculape même. Elle avoit, comme je l'ai déja remarqué, un petit foible pour la Médecine ; peut-être que ſi nous avions connu ſes maux, nous aurions excuſé davantage ſa ſoumiſſion aux avis de la Faculté. Mais comme elle ne jugea point à propos de nous en rien apprendre, nous ne lui fimes aucune queſtion ſur cet article. Nous nous contentames de la féliciter, & nos complimens furent d'autant plus ſincères, que nous fondames ſur la fin de ſon régime, l'eſpèrance de prendre nos divertiſſemens avec un peu moins de contrainte. Cependant, comme nous avions tous envie de guérir auſſi, le Chevalier demanda au Médecin, s'il y avoit réellement du danger à quitter brusquement les Bains, & s'il étoit néceſſaire d'y apporter des précautions, lors même qu'on ne les avoit pris que par plaiſir. Il nous répondit, qu'il ne croyoit pas qu'un homme robuſte & ſain qui n'auroit pris que quelques Bains, risquât beaucoup à ſuivre un train de vivre ordinaire, parce que l'eau n'auroit pas eu le tems d'agir ſur ſon tempérament. Il nous aſſura cependant, qu'il ne voudroit pas garantir qu'il n'en arrivât rien de mal à un homme, qui les auroit pris aſſidue-

ment pendant quelque tems, ſur-tout s'il s'y étoit préparé par la boiſſon de l'Eau *Thermale*, ou même qu'il ſe fût contenté d'en boire quelques verres dans l'intervalle des Bains. C'étoit préciſément le cas où nous étions; & la Comteſſe, qui eût été charmée de nous aſſujettir auſſi à toutes les Cérémonies des Malades d'Aix, preſſa le Médecin de nous donner ſes avis. Ils furent en petit nombre. Voici le précis de ſon raiſonnement, qui m'a paru ſolide.

AVIS UTILES

A ceux qui quittent l'uſage des Bains & des Eaux d'Aix.

COmme il n'eſt point ſûr, nous dit-il, de les prendre ſans l'avis du Médecin, il eſt dangèreux de les quitter ſans précautions. Tout paſſage ſubit d'un remède à un autre, dérange le tempérament le plus robuſte. Ce changement eſt encore plus à craindre dans un corps infirme, en qui les remèdes les plus innocens font une partie de la maladie. C'eſt ce qui rend les convaleſcens ſujets à tant de rechutes mortelles. Ceux qui ſont dans ce cas, ne doivent quitter les Eaux, ou les Bains, qu'avec de grandes précautions, qui doivent être aſſorties à leurs infirmités paſſées.

Ceux

Ceux qui par amuſement, par plaiſir, ou par précaution ſeulement pour des maux à venir, ſe ſont mis dans l'uſage des Bains ou de la boiſſon de l'Eau *Thermale*, ne ſont pas exemts de ces attentions. Quand même ils ſe ſeroient contentés d'en uſer en boiſſon, il eſt pourtant naturel de penſer que l'activité de cette eau aura agi ſur le ſang & ſur les humeurs, qu'elle aura mis en mouvement; & cette fermentation ne peut être que très nuiſible, ſi on l'interrompt avant qu'elle ſoit achevée. Il eſt même facile à concevoir qu'elle ne ſervira qu'à enflâmer le ſang, & à accélérer quelque maladie, dans un homme qui ſans cela ſe ſeroit bien porté. Les mêmes dangers ſont à craindre pour une perſonne, qui auroit pris les Bains pendant quelque tems : quand il n'auroit à redouter que l'action de l'air ſur la peau, dont les pores ſont ouverts par une eau auſſi chaude, il ſeroit toujours ſage de ſe précautionner. Les Anciens qui avoient prévu, ou peut-être éprouvé les inconvéniens des Bains chauds pris ſans précautions, avoient inventé des chambres plus ou moins échauffées, par où l'on paſſoit ſucceſſivement ; ſoit en ſortant du Bain, ſoit en y entrant. Ils y employèrent enſuite les Parfums, les Eſſences & les Huiles, dont le but étoit ſans doute de refermer les pores, & de défendre la peau de l'impreſſion de l'air.

La

La ſageſſe de cette précaution à l'égard d'un ſimple Bain d'eau chaude, nous apprend ce que l'on doit craindre à l'égard d'une eau auſſi pénétrante & auſſi ſpiritueuſe que la nôtre. Comme elle s'inſinue ſubtilement dans les pores, & qu'elle y va attaquer les humeurs peccantes qui ſont ſous la peau, on doit craindre qu'elle n'y faſſe quelque dépôt d'humeurs, ſi on quitte les Bains avant qu'elle les ait expulſées, & qu'elle ait achevé ſes opérations. Une ſaignée, ou quelque légère purgation, habilement placées, peuvent prévenir ces inconvéniens.

Ni l'une ni l'autre ne doivent pourtant pas ſe risquer imprudemment, & il en faut laiſſer la déciſion au Médecin. Il eſt vrai que la Nature ſemble avoir pourvu ici aux inconvéniens contre leſquels les Anciens s'étoient précautionnés: les Bains de Borſet ſont excellens pour aſſurer la guériſon des maladies à qui ceux de la Ville ont été ſalutaires; comme ils ſont très doux, on peut les prendre ſans danger, & ils ſont admirables pour achever les Cures un peu opiniâtres. Je les conſeillerai toujours, dit le Médecin, à ceux qui n'ont point de maux à guérir. Par la même raiſon, ceux qui ſans néceſſité ont pris les Bains de *S. Corneille* ou de *l'Empereur*, trouveront, s'ils en ont le tems, dans ceux de Borſet une précaution presque auſſi ſure

ſure que celles que la Médecine peut inventer. Au reſte, quelques Bains que l'on ait pris, il eſt très prudent, même en Eté, de ſe couvrir le corps pendant quelque tems un peu plus qu'à l'ordinaire, parce qu'il eſt alors plus ſenſible au froid. On doit pareillement éviter les moindres excès, & du moins pendant quelque tems, ceux que l'on pourroit faire en vin. Faute de ces précautions, quantité de perſonnes ſe trouvent mal de nos Eaux, & les décrient à leur retour. C'eſt à leur imprudence qu'ils doivent s'en prendre.

La concluſion de tout ceci, Meſſieurs, dit Mylord en riant, c'eſt que vous ſerez purgés & ſaignés, & dès demain; autrement, point de ſalut. Le Médecin, connoiſſant l'antipathie de Mylord pour tous les remèdes, & craignant peut-être que la Frelle ne ſe joignît à lui, prévint la tempête, & prit congé de la compagnie. Mylord ne nous en railla pas moins. En vérité je vous plains, diſoit-il, de vous en rapporter aux Médecins. Ne voyez-vous pas qu'il eſt de leur intérêt de vous donner ces frayeurs & de multiplier les précautions ? C'eſt une Charlatanerie, dont tout le but eſt de vous retenir ici, de débiter les denrées des Apothicaires, & peut-être de vous rendre un peu plus malades que vous ne l'êtes. Je vous l'ai déja dit, pour-

pourſuivit-il; j'ai pris en ma vie quantité d'Eaux minérales & de Bains, ſans jamais conſulter la Médecine: m'en porté-je plus mal? La Frelle trouva ſes maximes admirables, & fit à ſon ordinaire cent plaiſanteries ſur les Médecins. Je croi pourtant que Mylord & elle pouſſoient un peu trop loin le mépris de cet Art ſi reſpectable; & ſans m'amuſer à les contredire, je me réſervai la liberté de faire uſage pour moi des avis précédens, & je m'en trouvai bien.

L'heure du diner nous rappella tous à nos Auberges, D. Nugnez me rendit compte du plaiſir que l'avanture du Pariſien avoit fait à la Vicomteſſe & à Mad. de la Br. . . Il m'apprit que le deſſein de ces Dames étoit d'aller prendre les Comteſſes, pour paſſer la ſoirée chez Mad. de Golſtein. Nous nous y rendimes auſſi; & comme nous y allions, nous rencontrames le Chevalier qui menoit Mr. de Sérigny chez elle. Il en fut très bien reçu: la part qu'il avoit eue à l'apparition du Bouc, lui auroit ſervi de paſſeport, dans un pays où la moindre diſpoſition à la joie ſuffit pour lier des connoiſſances. En entrant chez Madame de Golſtein, nous fumes fort étonnés d'y trouver le Pariſien. Tout autre que lui n'eût oſé reparoitre, après avoir donné une ſcène auſſi ridicule. Sa préſence nous rappellant l'hiſtoire de la veille, donna occaſion à la Frel-

Frelle & aux autres Dames de le railler cruellement ſur ſa bravoure. Pour nous, nous nous contentions d'en rire, & nous ne fumes pas peu ſurpris de lui entendre aſſurer que cette avanture avoit été concertée entre ſon Frère & lui, pour divertir la compagnie. En ce cas-là, il devoit être content, car il avoit bien réuſſi. Ceux qui comme nous connoiſſoient ſon caractère peu complaiſant, ne s'amuſerènt pas à l'en croire ſur ſa parole. Il eſt vrai cependant que parmi les Dames qui logeoient à la même Auberge, il y en avoit une dont ſon Frère étoit amoureux. Ils aimoient aſſez à fraix communs, & ſe ſervoient mutuellement dans leurs plaiſirs, avec une charité très fraternelle. Cette paſſion ne tarda pas à nous fournir encore peu de tems après une ſcène des plus réjouiſſantes. A l'iſſue de l'Aſſemblée, on annonça le Bal public pour le lendemain. Nos Dames, qui craignoient d'y retrouver ces trois Etourdis, déclarèrent qu'elles n'avoient nulle envie d'y aller. Elles voulurent profiter de cette journée vacante, pour aller toutes enſemble eſſayer les Bains de Borſet. Nous eumes beau nous offrir pour être de la partie, il eſt aiſé de croire qu'il ne nous fut pas permis de les accompagner. Toute la grace qu'elles nous firent, fut de nous donner rendez-vous ſur les ſept heures à la Prairie.

Leur deſſein étoit d'aller ſurprendre la

la Générale à l'heure de ſon diner, & de ſe faire un plaiſir de l'embarraſſer. Cette idée nous fit venir celle d'aller nous-mêmes prendre les Bains de Borſet dès le matin, & d'avertir la Générale du deſſein de nos Dames. Sérigny, dont les bonnes manières plaiſoient à tout le monde, fut de la partie. Nous envoyames dès le ſoir un Domeſtique pour faire préparer un Bain, & le lendemain nous nous y rendimes tous ſix dès la pointe du jour.

Nous allames au Bain le plus renommé, où nous avions fait porter du linge & nos robes de chambre. Dès que nous y fumes entrés, nous ne tardames point à ſentir la différence de ces eaux d'avec celles de la Ville. Quoiqu'également chaudes, elles n'en ont point l'odeur désagréable. Elles ſont extrèmement claires, & paroiſſent uniquement faites pour le plaiſir. S'il étoit conſtant qu'elles fuſſent auſſi ſalutaires, on pourroit être tenté de deſirer des maladies, pour avoir le plaiſir d'éprouver un ſi charmant remède. On croiroit même que les Médecins d'Aix font prudemment de ne les conſeiller qu'à la fin de la Cure, parce qu'il y auroit peu de Malades qui vouluſſent retourner aux Bains de la Ville, s'ils avoient une fois eſſayé ceux de Borſet. Il eſt vrai cependant, qu'outre la vertu reconnue de l'eau du Puits de *l'Empereur* & de *S. Corneille*, les Malades

lades trouvent à tous égards, plus d'agrémens & de commodités dans la Ville, où les Bains d'ailleurs ont quelque choſe de plus noble. Les maiſons même y ſont la plupart magnifiques; au-lieu que celles de Borſet ſont toutes ſimples, & dans une ſituation déplaiſante. A cela près, les Bains y ſont fort propres. Le Comte, qui y avoit été plus d'une fois, même dès ſon prémier voyage, nous dit qu'en revanche on y trouvoit plus de liberté que dans la Ville. Depuis longtems, les Hôtes & les Hôteſſes de Borſet ne ſont pas en réputation d'être fort ſévères; peut-être leur fait-on tort: mais on prétend que c'eſt le rendez-vous de tous ceux qui cherchent les plaiſirs obſcurs. Le Comte nous en dit pluſieurs Hiſtoriettes arrivées de ſon tems; & Mylord nous aſſura que nos trois Etourdis s'y rendoient régulièrement avec de jolies Malades, dans une maiſon qu'il nous nomma. Il eſt impoſſible qu'un Lieu auſſi fréquenté dans la Saiſon des Eaux, manque de ce Gibier: mais il ne l'eſt pas qu'à force de préſens on ne vienne à bout de gagner les Domeſtiques des Bains, pour favoriſer un amoureux myſtère, à l'inſu des Hôtes les moins commodes. Ce qu'il y a de ſûr au moins, c'eſt que les jours de Fête & les Dimanches, les Bourgeois & Habitans d'Aix y courent avec leurs Femmes & leurs Amis, & qu'ils y font

des

des parties de Bain, (séparément sans doute,) comme on fait ailleurs des parties de promenade. C'est leur lieu de plaisance ; ils s'y régalent, se divertissent & boivent entre eux. Aussi les personnes d'un certain ordre n'y vont jamais ni ces jours-là, ni le lendemain.

Il faut avouer que si les Eaux de Borset se trouvoient à portée de quelque Ville aussi voluptueuse que le fut l'ancienne Rome, ses Bains ne seroient pas si négligés. On pourroit même à peu de fraix les rendre délicieux aux hommes les plus sensuels. Sans feu & sans fourneaux, l'eau y est toujours chaude, & l'on pourroit la tempérer en un moment & la réduire au degré de chaleur que l'on voudroit, si l'on vouloit y amener par des Canaux bien ménagés, les veines d'eau froide qui coulent à côté des Sources bouillantes. Comme on pourroit en tirer de grands secours pour la santé, ils seroient préférables à ceux des anciens Romains, qui ne servoient qu'à la volupté. Ces différentes conversations firent le sujet de notre entretien dans le Bain, & après en être sortis, nous nous reposames quelque tems, & nous nous rassemblames pour faire un léger déjeûner. La sueur que ces Eaux procurent étant moindre que celle que l'on éprouve dans les Bains de la Ville, l'appétit en est aussi moins éveillé, & nous y satisfimes à peu de fraix. Les uns pri-

prirent un bouillon, les autres une taſſe de chocolat, & nous ſongeames à revenir à la Ville avant que le Soleil fût dans ſa force. En paſſant devant la maiſon de la Générale, nous y envoyames un Valet lui faire des complimens de notre part, & l'informer du projet que les Dames avoient fait de venir fondre ſur ſon diner. Elle nous fit remercier de cette attention, & s'excuſa de nous recevoir, ſur ce qu'elle n'étoit pas encore levée.

Notre deſſein n'étoit pas de la voir, & nous primes le chemin de la Prairie, en côtoyant les deux Ruiſſeaux d'eau chaude & froide qui coulent le long du Vallon. Nous avions déja conſidéré plus d'une fois cette différence de qualités en des eaux dont les Sources ſont ſi voiſines, qu'il ſemble qu'elles ont une même origine. Cependant nous primes plaiſir à regarder encore cette ſingularité. Nous fimes même une obſervation, qui nous étoit échapée jusques-là : c'eſt que les Eaux d'Aix & de Borſet conſervent leur limpidité dans leurs Egoûts, comme dans leurs Sources, tandis que la plupart des Eaux minérales chaudes trainent avec elles une grande quantité de boue & de fange. On pourroit dire qu'en cela celles d'Aix ont une bonne qualité de moins pour la Médecine, qui employe avec ſuccès le limon des Bains chauds. A Bourbon, par exemple,

ple, on enduit de ces précieuſes boues les parties foibles ou paralytiques, & l'on prétend qu'elles ſont très ſalutaires pour les ranimer. La pureté des Eaux d'Aix & de Borſet prouve ſans doute la ſubtilité des ſubſtances minérales qui les compoſent. A Borſet on trouve ſeulement aux bords & au fond du Ruiſſeau formé des Egoûts des Bains, une ſorte de limon noir, qui reſſemble à de la cendre de charbon de terre détrempée. Elles diffèrent encore en cela des Eaux d'Aix, qui laiſſent dans leurs Egoûts une eſpèce d'Argille jaunâtre. Dans l'un & l'autre Ruiſſeau, ce limon ne forme qu'une légère ſuperficie ſur la terre, & s'y trouve en ſi petite quantité, que l'on n'en peut faire aucun uſage. Cette obſervation, qui ne ſervit alors qu'à nous amuſer, ne nous fut pas indifférente: notre Médecin en fit peu de jours après une des principales preuves de ſon Syſtème ſur *la cauſe de la Chaleur naturelle des Eaux*. Ces petites curioſités naturelles nous occupèrent juſqu'à la Ville. En y rentrant, le Chevalier nous invita tous à diner chez lui. Nous nous y dédommageames de la gravité de cette converſation. La gaieté de Mr. de Sérigny y contribua encore plus que toute autre choſe. C'étoit un de ces bons vivans, qu'une pointe de vin met en verve. Le Chevalier, quoique plus réſervé, ſe prêta aiſément à la vi-

vivacité de ſon Ami ; & il eſt aiſé de comprendre que Mylord, naturellement vif ſur le plaiſir, ne leur cèda rien dans une partie où il n'y avoit que des hommes. Ce fut encore une de nos plus agréables journées.

Cependant nous nous ménageames, par conſidèration pour les Dames que nous devions aller retrouver. Mylord nous propoſa d'aller paſſer une heure au Bal, pour voir ce qui s'y paſſoit, & nous divertir des extravagances du jeune Hollandois & de nos Pariſiens. D. Nugnez marquoit aſſez de goût pour cette partie, & n'auroit pas été fâché de nous y entrainer pour faire quelque affront à ces jeunes-gens. Un Mousquetaire ſe refuſe rarement à ces plaiſirs. Sérigny étoit homme à *tapage* ; & Mylord, quoique déja d'un age mûr, n'auroit pas demandé mieux. L'occaſion ne leur eût certainement pas manqué, & ſans la ſageſſe du Comte, ils auroient pu nous engager dans quelque mauvaiſe affaire. Il nous en repréſenta les conſéquences, & le peu d'honneur qui nous reviendroit, après nous être commis avec de ſemblables gens ; & il eut le ſecret de nous en détourner. Il propoſa à Sérigny d'aller plutôt voir les Dames qui logeoient à ſon Auberge. Ce parti plut à tout le monde, & nous en primes la route.

Heureuſement pour nous, une de ces

Dames étoit incommodée ; & les autres, peu curieuſes de s'expoſer aux impertinences des Pariſiens, avoient mieux aimé reſter au logis avec elle, que d'aller au Bal. Nous les trouvames au Jeu; elles eurent la politeſſe de l'interrompre & d'offrir de nous faire des parties. Rien n'étoit plus honnête ; cependant, comme le plaiſir de cauſer convient mieux à une prémière viſite, la converſation s'engagea inſenſiblement. L'avanture du Bouc revint ſur le tapis : c'étoit à qui nous en raconteroit les circonſtances, & de nouveaux traits de l'extravagance de ces jeunes-gens. Elles nous en dirent des traits beaucoup plus inſupportables encore que ce que nous en ſavions. Ils primoient dans cette ſeconde Auberge, parce qu'ils n'y avoient trouvé que des Dames, qu'ils lutinoient du matin au ſoir. La belle Hollandoiſe ſur-tout, en étoit la plus incommodée. Elle avoit eu le malheur de plaire à l'un des deux : les autres Dames lui en faiſoient éternellement la guerre ; elle ne s'en défendoit qu'en les menaçant de mettre le Hollandois après elles. Cette menace nous donna la curioſité de lui demander, ſi elle avoit tant de pouvoir ſur lui. Cette queſtion nous attira toute une Hiſtoire ſur la fortune, la naiſſance & la conduite de ce jeune-homme, dont elle avoit connu la famille. Ces Anecdotes rendent ordinairement la converſa-

ſation fort animée ; & peu s'en falut que le plaiſir d'entretenir ces Dames ne nous eût fait oublier que nous devions aller retrouver les autres ſur la Prairie.

Cet air de rendez-vous nous valut quelques railleries de la part de celles que nous quittions, & fit naitre à Sérigny la penſée de leur propoſer cette promenade. C'étoit le vrai moyen d'augmenter la bonne compagnie, & de nous aſſurer une autre ſociété, en cas que la Vicomteſſe & Mad. de la Br. . . ſe viſſent obligées de partir, comme elles nous en avoient déja menacés. Ces trois Dames acceptèrent la propoſition, d'autant plus facilement qu'elles avoient elles-mêmes envie de connoitre les Comteſſes. Nous mimes ces diſpoſitions à profit, & nous nous en trouvames fort bien.

Après avoir fait un tour ſur la Prairie, nous vimes arriver la Générale avec ſa compagnie. Les prémiers complimens furent pour nos Dames, & les ſeconds pour nous : mais ils étoient d'une autre eſpèce. Elles nous appellèrent *Cauſeurs*, *Indiſcrets*, *Babillards*, & nous firent mille reproches ſur l'avis que nous avions donné à la Générale. Nous voulumes nous en défendre ; mais nous avions été trahis par nos Laquais, & il falut avaler la pillule. La paix ſe fit pourtant par l'entremiſe des autres Dames, qui ſuppoſèrent que notre deſſein

avoit été de vouloir réjouir Mad. la Générale de la ſcène du Pariſien. Ce n'étoit pas trop bien faire notre apologie: cependant, en faveur de cette Hiſtoire, on ne ſongea plus qu'à rire & à badiner. Mylord ſe plaignit de ce que la ſévérité du Comte nous avoit privé du plaiſir de pouvoir apprendre aux Dames de nouvelles Hiſtoires de cet extravagant *Triumvirat*. Elles nous applaudirent, & nous aſſurèrent de nouveau qu'elles ne retourneroient jamais en lieu où ils ſeroient. A ce ſujet nous nous demandames les uns aux autres, ſi les impertinences de trois Etourdis devoient exclurre les honnêtes-gens d'un Bal public, dont l'exercice eſt auſſi ſalutaire qu'amuſant pour des perſonnes condamnées aux Eaux. On agita divers moyens de rendre cet amuſement aux Dames. J'eus l'avantage de propoſer le ſeul qui fut généralement goûté. C'étoit de former dans nos Auberges, à titre de divertiſſement particulier, une eſpèce d'Académie de Danſe, & de Muſique, où nous ne laiſſerions entrer que les perſonnes de notre ſociété. Chacun trouva l'expédient admirable, & c'étoit à qui commenceroit. Comme Auteur du projet, les Dames me firent la grace de m'en accorder la prémière exécution. Le Comte & le Chevalier avoient eu le plaiſir de les régaler; D. Nugnez même avoit imaginé une Loterie pour

pour les divertir ; toutes les reſſources de galanteries ſembloient être épuiſées, & j'étois le ſeul qui n'eût encore rien fait de bien marqué pour elles.

Notre Auberge n'aiant point de Bains, on n'auroit pu les y attirer, ſi la néceſſité de renoncer à tous plaiſirs ne les eût engagées à accepter la partie. Elle fut remiſe au lendemain, & pour y amener Mad. la Générale, je n'annonçai qu'un Concert. A ces conditions elle promit d'y venir, & en ſa conſidération, on convint de commencer à trois heures, pour lui donner le tems de retourner à Borſet. En rentrant chez moi, j'appris qu'il étoit arrivé un Italien fameux Joueur de Gobelets, qui offroit de jouer dans les maiſons. Je lui fis parler, & le retins pour le lendemain, à condition qu'il n'iroit chez perſonne avant d'être venu chez moi. J'allai dès le même ſoir trouver notre Echevin, pour le prier de m'engager le plus de Muſiciens qu'il pourroit. Le Chevalier ſe chargea d'y inviter l'obligeant Chanoine, afin qu'il nous procurât toute la Symphonie de ſon Egliſe. Il s'y prêta de bonne grace.

Nos Dames, afin d'être libres l'après-midi, furent prendre dès le matin les Bains de Borſet ; & la Vicomteſſe les ramena diner chez elle avec la Générale. A l'heure marquée D. Nugnez alla les prendre ; Sérigny amena les Dames de ſon Auberge ; Mylord vint avec les

Comteſſes; & l'Echevin s'y rendit avec un jeune Baron du Pays de Liège, qui fut bien reçu.

La Muſique n'eut rien de fort piquant, ce fut plutôt une Symphonie qu'un Concert : on ne pouvoit guères attendre autre choſe de cet aſſemblage de Voix & d'Inſtrumens ramaſſés à la hâte. Cependant, comme les Dames y étoient libres, elles eurent la bonté d'en paroître contentes. Les Muſiciens firent une petite pauſe, pour donner le tems aux Laquais de ſervir les rafraichiſſemens, & ils continuèrent à nous donner diverſes Pièces, & même de ces Motets Latins que l'on exécute au Concert Spirituel à Paris. Sur les ſept heures je congédiai les Muſiciens, & ne gardai que quelques Inſtrumens ; & tandis que l'on rangeoit la chambre, j'amuſai les Dames en leur ſervant des rafraichiſſemens. La Salle du *Florentin* eſt belle, grande & fort commode. Si-tôt qu'elle fut prête, la Symphonie commença un Menuet, & je propoſai le Bal. La Générale parla auſſi-tôt de s'en retourner, & s'excuſa de s'y trouver. Les Dames lui repréſentèrent, que c'étoit un divertiſſement particulier. Elle ſe recria ſur la ſupercherie que je lui faiſois. Le Chanoine lui dit obligeamment, qu'avec des raiſons pour le moins auſſi fortes que les ſiennes, il ne ſe faiſoit pas ſcrupule d'y aſſiſter, à condition qu'il n'y ſeroit

roit que ſpectateur. Pendant qu'il tâchoit de la perſuader, je leur préſentai des billets par forme de Loterie, pour tirer à qui commenceroit le Bal. Le ſort échut à la Générale & à Mylord. Elle étoit en bonne main, & après quelques façons elle ſe rendit à ſes inſtances. La Générale, pour une femme qui n'étoit plus jeune, s'en tira avec cette grâce & cette dignité qui convenoit à une perſonne de ſon âge. Elle eut même la malice d'aller reprendre le Chanoine, de peur qu'il ne lui échapât; pour ſe venger, diſoit-elle, de ce qu'il avoit été le prémier à la retenir au Bal Le Chanoine, qui croyoit en être quitte pour une révérence, ne ſe fit pas une peine de lui donner la main : mais dès qu'il eut commencé, la Générale ne lui fit aucun quartier ; il fut obligé de danſer ſon Menuet, & le fit avec une propreté qui nous fit juger qu'il étoit auſſi capable de briller dans le monde, que dans l'Egliſe. Sa complaiſance ne ſcandaliſa perſonne : la Vicomteſſe, accoutumée à voir danſer tous les petits Abbés de Paris, le loua de ſa docilité ; & la danſe s'engagea. Le bruit des Inſtrumens ne manqua point de nous attirer des Danſeurs de toute étoffe. Nos trois Etourdis ſe préſentèrent comme les autres : mais nos gens leur refuſèrent honnêtement la porte, en leur ſignifiant que c'étoit un divertiſſement particulier. Ils

ſentirent aſſez par la réponſe de nos Valets, qui les renvoyèrent au Bal public, que cet ordre les regardoit plus que perſonne. Ils s'en conſolèrent, & nous nous divertimes de cette petite vengeance. Nous danſames tous pluſieurs Menuets, & les Contredanſes ſe firent avec beaucoup d'ordre. Mad. la Générale parut même s'y plaire : il étoit près de dix heures lorsqu'elle parla de retourner à Borſet. Les Comteſſes, qui avoient prévu cet oubli, l'aſſurèrent qu'elles avoient fait avertir à ſon Logis qu'elle n'y retourneroit pas, & qu'elles avoient mandé ſa Femme de chambre & ſa toilette de nuit. La Générale eut bien de la peine à approuver cet arrangement ; cependant la crainte de troubler les plaiſirs communs, l'obligea d'accepter un lit chez les Comteſſes.

Pendant que l'on agitoit cette queſtion, l'Hôte me fit avertir que le ſouper étoit prêt. On ouvrit la porte de la chambre voiſine, & nous trouvames la table ſervie. Nous nous y plaçames au ſon des Inſtrumens, que nous congédiames enſuite pour avoir le plaiſir de la converſation. Elle fut des plus gaies ; le Chevalier, Mylord & Sérigny en firent les fraix. Les Dames chantèrent, & la joie fut ſi vive, qu'il étoit après minuit, lorſque l'on parla de ſe retirer. Je ne preſſai pas les Dames de reſter plus longtems, parce que j'avois de-

quoi

quoi les arrêter encore. En quittant la table, je les fis repaſſer dans la grande Salle, où elles trouvèrent une eſpèce de petit Théatre formé avec des rideaux, ſur une grande table que l'on avoit miſe de long au fond de la chambre : on avoit rangé autant de chaiſes vis-à-vis, qu'elles étoient de Dames.

Cet appareil les étonna, & comme il n'y avoit que D. Nugnez dans ce petit ſecret, chacun étoit impatient de voir ce que cette machine devoit produire. J'ordonnai à deux Violons qui étoient reſtés dans la chambre, de jouer un Air. C'étoit le ſignal. Un petit *Polichinelle* parut auſſi-tôt ſur la ſcène, & ſalua les Dames avec un compliment des plus comiques. Il fut ſuivi de quantité de petites figures, qui nous donnèrent une Farce muette, entremêlée de Balets & de Danſes, avec une régularité rare dans ces ſortes de jeux. Les rideaux étoient ajuſtés de façon, qu'ils cachoient abſolument les fils & les reſſorts qui faiſoient mouvoir ces figures. Cette Farce fut ſuivie du ſpectacle de quantité d'Animaux mouvans, que l'on fit paſſer en revue devant nous, & dont l'attitude & les mouvemens naturels amuſèrent agréablement les Dames. Quand le rideau fut baiſſé, le Maitre vint s'aſſeoir au milieu de nous, & fit cent tours de Gobelets, tous plus ſubtils les uns que les autres. Il ne manquoit à la ſatisfaction des Dames, que de voir à découvert

vert l'ordonnance des reſſorts, qui faiſoient mouvoir les petites figures. Mais ce fut un myſtère que nous ne pumes pénétrer, quelque offre que nous fiſſions à cet Italien. Tandis qu'il jouoit des Gobelets, deux de ſes Garçons avoient déja renfermé ſous la clé toute la famille des *Marionettes*, dans une eſpèce d'armoire platte, qu'ils remportèrent dès le ſoir même à leur Auberge. La forme de cette armoire, qui étoit à peu près de la grandeur du Théatre qu'ils avoient dreſſé, nous fit juger que toutes les figures y reſtoient attachées à leurs fils, ſur autant de chaſſis qu'il y avoit de décorations. Ce badinage, qui en ſoi-même étoit la plus petite choſe du monde, eut pourtant le mérite de plaire aux Dames, & de les amuſer juſqu'à deux heures du matin. Sans vouloir faire l'apologie de ce divertiſſement, j'avoue que par-tout ailleurs, il n'eût guères paru digne de l'attention de tant de perſonnes diſtinguées; j'aurois même eu honte de le leur propoſer : mais aux Eaux & aux Bains, on eſt en poſſeſſion de ſe réjouir de tout ce qui amuſe. Ceux qui y ont été, ſentiront mieux le prix de cette excuſe.

Mylord eût bien voulu engager la compagnie pour le lendemain; mais outre que la plupart des Muſiciens étoient retenus chez *Bougy* pour le Bal public, nos Dames vouloient continuer l'uſage

des

des Bains de Borſet, dont elles ſe trouvoient ſi bien. Elles avoient d'ailleurs beſoin d'un peu de repos. On pria Mylord de remettre la partie au jour d'après ; & comme il étoit très tard, chacun ſe retira, avec parole de ſe retrouver le lendemain au ſoir à la Prairie, au retour du Bain. La Générale y invita les Dames que Sérigny avoit amenées : elles ſe diſpenſèrent du Bain, parce qu'elles étoient encore dans l'uſage de ceux de la Ville ; mais elles promirent d'aller la ſaluer chez elle. Chacun de nous dormit très tard, & nous ne nous revimes qu'après diner. La Générale emmena les Comteſſes à Borſet, où Madame de la Br. . . . les ſuivit avec la Vicomteſſe. Sur les trois heures nous allames trouver Sérigny, pour ſavoir ce que faiſoient ſes Dames. Elles étoient à leur toilette, & parurent un moment après.

Ces Dames ſe plaignirent de la débauche qu'on leur avoit fait faire, la nuit précédente. La belle Hollandoiſe nous demanda à ce ſujet, ſi nous avions mené ce train de vie depuis que nous étions à Aix. Cette queſtion nous mit à portée de rappeller toutes nos parties & nos divertiſſemens. Dans ce détail, elle ne regretta rien tant que le récit que chacun avoit fait ou de ſes Avantures, ou de quelque Hiſtoire ſingulière.

Celle de la Générale, de Mylord, & de l'Abbé, dont nous lui racontames les principaux points, excitoient la curioſité de ces Dames ſur le reſte. Mylord ne paroiſſoit pas d'humeur à recommencer ce jour-là l'Hiſtoire de ſes amours. Il eût été groſſier d'expoſer le Comte, ou D. Nugnez, à rappeller leurs infortunes. Nous mimes le Chevalier en jeu, pour leur lire l'Hiſtoire de *Briſavo* qu'il avoit commencée. Il voulut s'en défendre, ſur la triſteſſe qu'elle inſpire. C'étoit juſtement le moyen de piquer davantage l'impatience des Dames. Mylord, qui ne l'avoit pas entendue & qui étoit ravi d'eſquiver le récit de la ſienne, ſeconda leur empreſſement, & le pauvre Chevalier fut condamné à aller chercher ſon Cahier. On réſolut d'aller faire cette lecture ſur la Prairie, où nous les conduiſimes, en leur racontant les traits les plus ſinguliers des Hiſtoires que l'on nous avoit faites. Le Chevalier nous quitta un moment pour courir à ſon Auberge, & nous rejoignit à l'entrée de la Prairie.

Pendant ce tems-là, nos Dames ſe ſouvinrent qu'elles avoient promis de faire viſite à la Générale. Il fut réſolu d'y aller directement, d'autant qu'elle ne ſeroit peut-être pas au Bain, qu'elle ne prenoit que le matin. Nous la trouvames en effet. Elle parut charmée de la viſite

visite des Dames. Après les prémières civilités, elle nous demanda le compte ordinaire de notre journée. Les Dames lui dirent ce qu'elles avoient exigé du Chevalier. Il se croyoit déja quitte de sa lecture : mais comme la Générale, aussi-bien que Mylord, n'en avoient point eu leur part, & qu'ils la méritoient bien tous deux, elle le pria de vouloir leur donner cette satisfaction. C'étoit d'ailleurs de quoi nous occuper en attendant les Comtesses. Le Chevalier obéit, & comme il approchoit de l'endroit où il en étoit resté avec nous, on vint avertir la Générale que les autres Dames sortoient du Bain. Nous allames au-devant d'elles, & nous reprimes le chemin de la Prairie. La Générale leur dit, que la compagnie venoit de conférer au Chevalier le Titre de *Lecteur des Dames*. Vraiment, Madame, dit la Frelle, il y a longtems que nous en avons signé la Patente ; mais il remplit assez mal son emploi: il nous doit encore la moitié de l'Histoire de *Brisavo* qu'il vient de vous lire, & nous ne l'en tenons pas quitte. Les autres Dames lui marquèrent le même empressement. Enfin on chercha un gazon commode pour s'asseoir ; il se mit au milieu de nous, & il eut la complaisance de nous lire la continuation de cette étrange Histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE

DU COMTE DE BRISAVO.

VOus vous ſouvenez ſans doute, Mesdames, dit le Chevalier en ouvrant ſon Cahier, que nous en ſommes reſtés à l'endroit où *Briſavo* prend parti dans une Troupe de Voleurs. Il n'en reſtera point en ſi beau chemin. Ce Comte, ſi peu digne de ſa naiſſance & de ſon nom, ne fut pas plutot aggrègé à cette Troupe infame, qu'il ſe ſentit de l'impatience de ſignaler ſon entrée par quelque coup digne de lui. Cette criminelle ambition lui fit accepter ſans répugnance l'horrible commiſſion de punir un de ſes Camarades, qui avoit été infidèle à la Troupe, & comme tel, jugé digne de mort. Briſavo brigua cet indigne emploi, & devint le miniſtre de la barbarie de ſon Chef, & le Bourreau d'un de ſes Compagnons. Ce miſérable avoit été ſoupçonné de ſe laſſer de ſa profeſſion, & convaincu d'avoir par trop de compaſſion laiſſé échapper quelques paſſans, en ſe contentant de les dévaliſer. Il n'en falut pas davantage pour que l'on crût devoir s'aſſurer de ſon ſecret par ſa mort. Il fut condamné

né à périr, & l'infame Briſavo prêta ſes mains à cette exécution. Trouvez bon, Mesdames, dit le Chevalier, que j'en ſupprime le détail: il fait horreur.... Le Chevalier, après avoir ſauté quelques lignes, reprit ainſi le fil de l'Hiſtoire... Ce coup d'eſſai fit connoitre à ſon Maitre tout ce qu'il devoit attendre d'un Elève auſſi courageux, & ce trait égala ſa valeur à celle des plus vieux & des plus déterminés de la Troupe: ſa ſcélérateſſe lui tint lieu de mérite parmi eux, & ſes Compagnons accoutumés à affronter les plus grands dangers, ne purent s'empêcher de l'admirer & de le craindre. Le Comte ſoutint en ſcélérat conſommé les eſpèrances qu'on avoit conçues de lui, & ne ſe borna point à cette expédition domeſtique. Il courut les chemins & les forêts, & fit des coups dont le ſouvenir fait encore frémir ceux qui les ont appris. Jamais perſonne n'a mieux ſu que lui, l'art de dévaliſer les Voyageurs. C'étoit un Protée, il changeoit tous les jours de figure; tantôt en Mendiant, tantôt en Valet, en Pélerin, en habit de Moine; quelquefois en Marchand, en Payſan, ou en Voyageur; il ſavoit guetter ſa proie, & jamais il ne la manquoit. Le mouſquet, le poignard, le ſtilet, lui étoient ſi familiers, qu'il ſavoit employer l'un ou l'autre avec un pareil ſuccès. Il tuoit, voloit, pilloit, égorgeoit tout ce qui

qui tomboit ſous ſa main : il fit tout ſeul plus de maſſacres, que toute la Troupe enſemble ; & malgré ſon amour pour les femmes, il n'épargna ni âge, ni ſexe. Si quelque infortunée perſonne tomboit entre ſes mains, elle payoit tout à la fois de ſon honneur, de ſa bourſe & de ſa vie. Il fut même plus heureux que ne le ſont d'ordinaire ſes pareils: il échappa pluſieurs fois à la Juſtice. Son adreſſe & une ſorte de valeur (ſi l'on peut donner ce nom à ſa barbare agilité) le ſauvèrent toujours. Un jour pourtant il eut de la peine à ſe tirer des mains d'une Troupe de Seigneurs Allemands qui voyageoient, & qu'il attaqua imprudemment. Il avoit mal pris ſes meſures ; il y reçut un coup de ſabre ſur la joue, qui lui emporta une oreille, & lui défigura le viſage pour le reſte de ſes jours. Son Chef même y perdit la vie, parce que la meſure de ſes crimes étoit comblée.

Cette mort, ſi utile au Genre-humain, fut une perte pour la Troupe ſcélérate ; & elle ne s'en conſola que par l'élection de Briſavo, qui ſeul fut jugé capable de remplir cette place. Il fit bientôt voir qu'il en étoit digne. La Troupe fleurit ſous ſes loix. Elle ravagea tout le Royaume de Naples, qu'il diviſa en Départemens, dont le rendez-vous étoit dans un endroit qui n'étoit connu que d'eux. On n'entendit parler alors que de

de massacres & de tueries. Il n'y avoit aucune sureté sur les routes, & toutes les Relations de Voyageurs de ce tems-là sont pleines de rencontres fâcheuses, d'avis & de précautions à prendre pour éviter les malheurs. On n'osoit presque sortir des Villes sans armes & sans escorte, & l'on fut obligé pendant deux ans d'y voyager par Caravanes, à la manière des Orientaux. On eut beau faire marcher des Détachemens de Soldats pour leur donner la chasse, on n'y put réussir: Brisavo savoit si bien cacher sa marche, ses routes & ses retraites, qu'il ne perdit que deux de ses gens qui furent exécutés, & de la confession desquels on ne put tirer aucunes lumières. Il comprit bien cependant que son impunité n'auroit qu'un tems, & que tôt ou tard il pourroit se brouiller avec la Justice, ou qu'il périroit dans quelque expédition de grand-chemin. Il songea à s'assurer une retraite, & à vivre dans son infame métier, comme un Marchand qui travaille pour s'enrichir. Il mit à profit ses crimes, & son rang de Capitaine. Cet abominable Emploi lui donnant sur ses Compagnons des prérogatives & des droits, il les accoutuma à lui cèder une part privilégiée sur les captures & le butin. Par ce moyen Brisavo amassa des sommes d'autant plus considérables, qu'il n'avoit pas d'occasion de dépenser, & que les grands-chemins

mins fourniſſoient toujours aſſez de triſtes victimes à ſes débauches, ſans qu'il lui en coutât. Dans ces vues il eut ſoin de placer ſous un nom emprunté de grandes ſommes ſur la Banque de Veniſe; il méditoit de ſe retirer un jour en cette Ville, pour y vivre en Epicurien. C'eſt ce qu'il exécuta enſuite. Mais il étoit décidé que l'infortunée *Raſta* retomberoit entre ſes mains, & cette vertueuſe perſonne éprouva d'une manière cruelle, avec ſon Epoux, l'horrible effet des menaces que Briſavo leur avoit faites.

Après le mariage de *Vanelli*, la Mère de ces heureux Epoux, accoutumée à la retraite, étoit retournée à ſa Campagne, malgré les inſtances de ſes Enfans, qui vouloient la retenir à Naples. Ce tendre couple avoit coutume d'aller paſſer quelques mois tous les ans avec elle, pour la rendre témoin des douceurs de leur union. Ils vivoient Epoux comme Amans, & l'hymen n'avoit fait qu'augmenter leur tendreſſe par ſes innocens plaiſirs. Il ne manquoit à leur félicité, que de voir quelques doux fruits de leur mariage. Rasta, ſi digne d'être Mère, n'avoit point d'Enfans. Elle deſiroit paſſionnément d'en donner à ſon Epoux, qui ne le ſouhaitoit pas avec moins d'ardeur. On attribuoit ſa ſtérilité à la frayeur qu'elle avoit eue dans le tems de ſon enlèvement.

ment. Elle avoit été ſans ſuccès aux Eaux & aux Bains renommés pour cet effet, & les Médecins lui avoient conſeillé d'eſpérer tout de ſa jeuneſſe. Rasta cependant, par amour pour ſon Epoux, ſouhaitant de lui donner un héritier, crut en hâter la naiſſance en recourant aux Pélerinages. Elle fit un Vœu à S. *Janvier* Patron du Royaume, & voulut aller viſiter un Lieu conſacré à ce Saint à quelques milles de Naples: elle partit avec ſon Epoux de grand matin de chez ſa Mère, parce qu'elle vouloit ſe trouver le lendemain à Naples pour aſſiſter au fameux Miracle de la *Liquéfaction* du ſang de ce Saint, qui ſe fait tous les ans.

Il faloit pour arriver à la Chapelle célèbre, prendre une route un peu détournée, afin de pouvoir arriver à Naples au jour de la Fête. La Mère, par un preſſentiment ſans doute de ce qui arriva, fit tout ce qu'elle put pour détourner Raſta de ce Pélerinage, & l'engager à le remettre à un autre tems. Mais la pieuſe Raſta occupée de ſon Vœu, & pouſſée peut-être par ſa deſtinée, demeura ferme dans ſon deſſein. Les chemins d'ailleurs étoient aſſez ſûrs de ce côté, & c'étoient les ſeuls où l'on n'avoit jusques-là parlé d'aucun accident. Le malheur voulut que Briſavó, après avoir déſolé tous les quartiers du Royaume, eût dreſſé ce jour-là ſon embuſcade

cade de ce côté, attiré peut-être par l'eſpoir des captures qu'il pourroit faire ſur les Pélerins qui viendroient à la Chapelle. Les Epoux, après avoir fait leurs dévotions, reprenoient tranquillement le chemin de Naples, ſans autre eſcorte qu'un Guide & un Valet à cheval. Leur voiture avoit quelque apparence, elle donna dans les yeux du Comte qui la guettoit. Il donne un coup de ſifflet: auſſi-tôt on vit ſortir de tous côtés une troupe de ſcélérats qui parurent comme par enchantement. Briſavo range ſon monde, le fait tenir ſur ſes gardes, & environne la voiture. Le Cocher voyant le danger, voulut rebrouſſer chemin; mais il n'y eut pas moyen d'échapper. Les Brigands fondent ſur le Guide & l'aſſomment, maſſacrent le Valet, égorgent le Cocher, preſque en un clin d'œil, & avant qu'ils euſſent pu ſe reconnoître ni ſe mettre en défenſe. Ils ſe ſaiſiſſent auſſi-tôt de la voiture, en ouvrent les rideaux, & alloient maſſacrer en même tems les deux Epoux, qu'ils trouvèrent à demi morts de frayeur. Vanelli, malgré ſa valeur, ne ſe voyant pas en état de réſiſter à cette Troupe, tenoit entre ſes bras la tendre Raſta, & tâchoit de parer les coups qu'on alloit lui porter. Hèlas! en voulant lui conſerver quelques momens de vie, ſa cruelle tendreſſe préparoit à ſon Epouſe & à lui-même un traitement mil-

le

le fois plus rude que la mort. L'eſpérance de mourir plutôt que de voir expirer Raſta, augmenta leur commun malheur ; & dans les maux affreux qu'ils furent prêts de ſubir, l'amour fit leur plus horrible ſupplice.

La tendreſſe & la frayeur les avoient rendus comme immobiles, & à la vue du danger inévitable qu'ils couroient, ils ſe diſputoient à l'envi la triſte conſolation de mourir le prémier, pour s'épargner réciproquement la douleur d'une ſéparation ſi cruelle. Les Voleurs auſſi ſe trouvant animés par la préſence de leur Chef, s'envioient entre eux la gloire de leur porter les prémiers coups. Briſavo, pour les accorder, s'avance lui-même ; la Troupe recule, & lui défère les honneurs du crime. Il voit une femme dans la chaiſe : c'en fut aſſez pour ſuſpendre ſa fureur pendant quelques momens. Il l'arrache des bras de Vanelli, l'enviſage, & reconnoit la malheureuſe Raſta. *Ah ! c'eſt donc toi*, s'écria-t-il avec tranſport, *digne objet de ma vengeance & de mon amour !* Ces paroles, qui auroient pu être l'effet d'un ſentiment amer à la vue d'un Objet dont il auroit été épris, n'étoient que l'expreſſion du plaiſir que ſon ame ſcélérate goûtoit d'avance dans les horreurs dont elle vouloit ſe repaitre. *Qui que tu ſois*, ajouta-t-il en s'adreſſant à Vanelli qu'il ne reconnoiſſoit pas encore,

ſoit

ſoit Epoux, ſoit Amant, ou Frère, tu vas juger de l'ardeur de mon amour pour celle que tu accompagnes. En achevant ces mots, qui furent comme l'Arrêt de leur ſupplice, Briſavo ordonne à ſes gens d'arracher Vanelli de la voiture, avec défenſes expreſſes d'attenter à ſa vie. Le tendre Epoux, prévoyant toutes les horreurs qu'on lui préparoit, eſſaya de ſe défendre. Il tenoit Raſta d'une main, & tâchoit avec ſon épée d'écarter les Aſſaſſins, ou de ſe percer lui-même. Raſta reconnoiſſant alors ſon Raviſſeur, tomba évanouie ; & ſon cher Epoux trop foible pour réſiſter, fut bientôt mis hors de défenſe. Le Comte, après avoir fait mutiler les trois cadavres, fit conduire la voiture à l'entrée du Bois, qu'il choiſit pour ſervir de ſcène à la barbarie qu'il méditoit. Elle alloit commencer par Vanelli ; mais Briſavo l'aiant reconnu pour avoir été l'un de ceux qui avoient arraché Raſta à ſa brutalité, & aiant compris par ſes triſtes plaintes qu'elle étoit devenue ſon Epouſe, il conçut l'abominable deſſein de ſatisfaire tout à la fois ſa jalouſie, ſa vengeance, & ſa lubricité. Il fit d'abord dépouiller l'Epoux, & pour empêcher ſes cris & ſes plaintes, il lui mit dans la bouche ce que les Voleurs appellent entre eux *la Poire d'angoiſſe.* C'eſt une eſpèce de Cadenat à reſſort, fait en forme de figue, qui ſe place ſur la langue, & dont les

les deux parties en ſe relevant preſſent la mâchoire inférieure, & tiennent la bouche ouverte ſans que le Patient puiſſe articuler de paroles, ni rendre qu'un ſon obſcur. Il le fit lier en cet état contre un arbre, & ſe tourna enſuite vers l'infortunée Raſta. Les charmes de cette Belle mourante eurent encore quelque pouvoir ſur ſon barbare cœur. Il tâcha d'obtenir par ſes infames careſſes, ce qu'elle avoit autrefois refuſé à ſa violence. Il lui promit même la délivrance & la vie de ſon Epoux, ſi elle vouloit conſentir à ſa paſſion. L'offre étoit ſéduiſante: Raſta n'aimoit rien tant que ſon Epoux: Vanelli adoroit Raſta; & Briſavo qui meſuroit les ſentimens des autres ſur ceux de ſon infame cœur, ſe flattoit que Raſta risqueroit tout pour conſerver ſon Mari, & que Vanelli conſentiroit à tout pour aſſurer ſa vie & celle de ſon Epouſe. L'infame connoiſſoit mal ces vertueux Epoux! Il eut beau faire tenir le poignard ſur la gorge au tendre Vanelli, tandis qu'il preſſoit Raſta, en l'avertiſſant que ſon conſentement ou ſa répugnance décideroient de la vie de ſon Mari; il n'en put rien obtenir. La vertueuſe Epouſe jetta un tendre regard ſur ſon malheureux Epoux, moins pour conſulter ſes yeux ſur la condition propoſée, que pour lui faire remarquer la dure néceſſité où elle étoit de le ſacrifier à la conſervation de ſon hon-

honneur. Après ce triſte adieu, Raſta ranimant ſes forces, ſe tourna vers Briſavo, & tâcha par ſes larmes & ſes prières d'amollir encore ce cœur ſcélérat. „ Comte, lui dit-elle, je ſens tout vo„ tre pouvoir ſur mon Epoux & ſur „ moi ; mais ne craignez-vous pas que le „ Ciel qui m'a déja ſauvée de vos mains, „ ne m'en arrache encore ? Le traite„ ment que vous nous faites, & celui „ dont vous nous menacez, ne peut „ reſter impuni. Mon Epoux ne vous „ a fait aucun tort, en m'arrachant de „ chez vous à Naples ; & quand il n'au„ roit pas eu plus de droit ſur moi que „ vous n'en aviez, ſon exemple devroit „ aujourd'hui faire votre règle. Vous „ lui devez la vie : il pouvoit vous l'ô„ ter, & vous ſavez, Comte, qu'il n'a„ buſa point de votre état. Si cepen„ dant votre vengeance a beſoin d'une „ victime, contentez-vous de ma mort; „ j'y ſouſcris : mais reſpectez mon hon„ neur, & conſervez mon cher Epoux. „ Je l'aime, je l'avoue ; mais je chéris „ encore plus la vertu. Ne croyez donc „ pas que je conſente jamais à rien de „ contraire à ce que je lui dois. Nous „ mourrons, s'il le faut : mais nous „ mourrons vertueux ". Le Comte, loin de ſe laiſſer fléchir aux courageuſes inſtances de cette femme, & aux larmes que ce diſcours arrachoit au tendre Vanelli, redoubla ſes ſollicitations ; & laſſé

lassé de tant de résistance, la menaça d'user de force. Donna Rasta voyant le péril de plus près, implora le secours du Ciel. "Juste Dieu, s'écria-t-elle, daigne „ me secourir ! Et toi, barbare, ajouta- „ t-elle en s'adressant à Brisavo, tu peux „ m'outrager : mais sois assuré que tu „ n'auras que mon exécration, & que je „ ne cesserai jusqu'au dernier soupir d'at- „ tirer par mes vœux les foudres du Ciel „ sur ta personne." Le Comte, insensible à ces malédictions, n'y répondit que par des blasphèmes. L'infortunée Rasta, prête à expirer de douleur & de confusion, s'épuisoit en efforts & en cris; elle appelloit son cher Epoux, comme si elle eût dû en attendre encore une seconde délivrance. Hèlas ! il ne pouvoit que pleurer lui-même, & augmenter par ses gémissemens une douleur qu'il ne ressentoit déja que trop. Quel supplice en effet pour un Epoux ! quelle affliction pour une femme vertueuse ! quel desespoir pour tous les deux ! On ne peut sans s'attendrir, se représenter cette affreuse situation. Elle fut cruelle sans doute pour la chaste Rasta ; mais le spectacle en fut accablant pour l'infortuné Vanelli. Il est impossible d'exprimer ce qu'il en dut couter à son tendre cœur, lorsqu'il vit sa malheureuse Epouse prête à être deshonorée à ses yeux par les monstres les plus odieux que la Terre ait jamais produits. S'il avoit eu

la triſte conſolation de périr en la défendant, ou le pouvoir de ſe dérober à cette odieuſe ſcène, ſon ſupplice eût été adouci. Mais il ne lui étoit pas même permis de former ces plaintes ſi douces aux miſérables, ni de répondre aux gémiſſemens de ſa chère Raſta. Sa douleur dut être d'autant plus violente, qu'il ne pouvoit l'exprimer, & qu'il étoit forcé de la tenir concentrée dans ſon propre cœur. Les larmes, les ſoupirs, les tendres regards, & les vains efforts de ſa chère Epouſe, devoient encore augmenter ſon deſeſpoir. Tout étoit accablant pour lui dans cette ſituation. L'innocence même de Raſta redoubloit le ſupplice de ſon Epoux; on ſe conſole de la perte d'une Epouſe qui ſe prête à ſon deshonneur: il n'en eſt pas de même d'une femme qui défend ſa vertu au milieu des horreurs de la mort. Un Epoux temoin de ce ſpectacle, ſi conſolant en ſoi-même, ne peut rien éprouver de plus cruel; ſon cœur doit ſe déchirer de tendreſſe & de douleur. Plus Raſta marquoit de vertu, plus le traitement dont elle étoit menacée devoit être affligeant pour Vanelli; parce qu'elle devoit alors lui paroitre & plus aimable, & plus digne que jamais de ſa tendreſſe. Sans doute qu'en ce cruel moment, il regretta la vie qu'il lui avoit conſervée dans le prémier inſtant de l'attaque. Hèlas! s'il en avoit pu prévoir les ſuites, il lui eût été

plus

plus doux de voir expirer entre ſes bras ſa chère Moitié, que de la voir expoſée à cette infamie. L'innocente Raſta n'éprouvoit pas des ſentimens moins douloureux. La ſituation cruelle où elle voyoit ſon Epoux, augmentoit ſes angoiſſes. Briſavo s'en prenant à Vanelli des réſiſtances de Raſta, eut la cruauté de le faire maltraiter, pour arracher par pitié le conſentement de cette vertueuſe femme. Donna Raſta n'en devint pas plus traitable à l'égard de Briſavo; elle tâchoit au contraire de l'irriter par ſes injures, afin qu'il lui ôtât la vie plutôt que l'honneur. Enfin ce couple ſi chéri & ſi heureux quelques heures auparavant, ne pouvant plus vivre qu'avec ignominie, ne trouvoit plus de douceur qu'à ſe ſouhaiter réciproquement la mort. Cette idée, ſi capable de les faire frémir en d'autres tems, faiſoit leur unique reſſource en cette extrémité.

L'infame Briſavo, toujours inſenſible à ce ſpectacle ſi touchant de tendreſſe & de vertu, n'auroit point balancé ſur la mort de cette innocente perſonne, ſi ſa paſſion y eût trouvé ſon compte, autant que ſa barbarie. Piqué cependant d'une réſiſtance ſi opiniâtre, il rappella ſes gens qui gardoient Vanelli, & leur ordonna de lier auſſi-tôt Raſta. C'en étoit fait. Mais le Ciel toujours propice à la Vertu, ne tarda point à exaucer les vœux des deux Epoux. Il ſemble même

qu'il n'avoit différé à ſauver l'innocence de Raſta, que pour rendre plus éclatante la protection qu'il accorde toujours aux vertueux opprimés. Un moment de plus, Raſta perdoit l'honneur & la vie. Les Compagnons de Briſavo étoient occupés à la dépouiller, lorſqu'on entendit le bruit d'une troupe de chevaux & de Cavaliers qui accouroient à toute bride, & qui étoient déja à portée du Bois. C'étoit la Maréchauſſée de Naples, qui étoit depuis deux ans occupée à courir après la Troupe de Briſavo. La Fête du *Sang de S. Janvier* avoit obligé la Juſtice à renforcer les Détachemens, pour aſſurer la liberté des chemins, & défendre les Pélerins contre les brigandages de Briſavo. Deux Archers qui devançoient la Brigade pour obſerver les chemins, aiant vu de loin une voiture arrêtée, & quelques mouvemens dans le Bois, donnèrent le ſignal à leurs gens. Le Capitaine auſſi-tôt coupe avec ſon monde à travers les broſſailles, & voyant ſur le chemin des cadavres égorgés, ils vont droit à la voiture pour ſurprendre les Brigands morts ou vifs. Les gémiſſemens de Raſta qu'ils entendoient les animent, & au hazard de tuer pêle-mêle les coupables & les innocens, ils font en arrivant au Bois une décharge générale à travers les arbres, & enfoncent le taillis en criant, *Tue*, *tue*. Briſavo ſurpris oublia ſa vengeance & ſa bru-

brutalité, pour ſonger à ſa vie. Ses compagnons l'imitent, & courent aux armes. Le combat s'anime, pluſieurs des gens de Briſavo déja bleſſés de la prémière décharge, ſuccombent ſous le nombre des Archers ; & lui-même ne voyant pas jour à vaincre, profite du tumulte & s'évade par des détours inconnus à tout autre qu'à lui & aux ſiens. La Maréchauſſée aiant pris & lié trois de ſes gens, courut au ſecours des infortunés Epoux. Raſta déja demi-morte des horreurs dont elle avoit été menacée, étoit reſtée ſans connoiſſance. Vanelli, pénétré du triſte état de ſa chère Epouſe, avoit encore eu le malheur de recevoir dans la mêlée un coup de mouſquet qui lui avoit caſſé le bras. Les Archers le délièrent, & lui ôtèrent de la bouche le fatal inſtrument qui l'empêchoit de parler. Dès qu'il ſe vit libre, il courut malgré ſes douleurs & ſon épuiſement auprès de l'infortunée Raſta, & ſuccombant lui-même à ſa foibleſſe, il tomba évanoui ſur ſes genoux. Raſta revenue à elle-même, eut encore à eſſuyer cette douloureuſe ſcène : heureuſement, la foibleſſe de Vanelli ne dura point ; elle eût expiré de regret, s'il n'eût parlé. La connoiſſance lui revint aſſez tôt pour calmer les allarmes de Raſta. Les deux Epoux ſe trouvant dégagés du péril qu'ils avoient couru, bénirent le Ciel du ſecours inopiné qu'ils ve-

noient de recevoir. Les Archers les remirent dans leur voiture, & les ramenèrent à Naples, avec ceux des Brigands qu'ils avoient pris. Donna Rasta se remit de ses allarmes : on y pansa les blessures du Signor Vanelli, & ils vécurent plusieurs années ensemble, avec une tendresse que leurs malheurs avoient rendue plus étroite & plus précieuse, parce qu'ils avoient plus clairement dévoilé leur vertu. Les compagnons de Brisavo furent exécutés, sans que les indices qu'ils donnèrent de sa retraite, pussent faire découvrir leur Chef.

Brisavo, que son adresse n'abandonnoit guères au besoin, avoit eu la finesse de s'échaper dans la mêlée. Malgré le danger qui le menaçoit, il n'avoit point oublié ses trésors. Comme il étoit déterminé à tout plutôt qu'à perdre des biens amassés avec tant de périls, il courut à l'endroit qui lui servoit de magazin, & qui n'étoit connu que de deux de ses plus fidèles; & prenant avec lui ce qu'il y avoit de plus précieux, il chargea du reste un Venitien, qui ce jour-là étoit resté au bagage, & se retira avec lui sur les Terres du Pape. Il alla d'abord à Rome, où à force d'argent il obtint la franchise du Cardinal de . . . . . qui lui donna asyle dans une de ses Terres. Il ne put être si bien caché, qu'on ne soupçonnât sa retraite, quoiqu'il y fût sous un troisiè-

ſième nom. Ces ſoupçons parvinrent au Pape même, qui le redemanda au Cardinal. Ce Prélat intéreſſé nia le fait: mais craignant enfin quelque violence de *Clément XI*, qui vouloit être obéi, il fit évader le coupable Briſavo, qui prit avec ſon Compagnon la route de Veniſe.

Il n'y devint pas meilleur, & cette retraite fut une nouvelle trace de crimes d'une autre eſpèce. Il y débuta cependant par les apparences les plus ſéduiſantes d'homme d'honneur & de probité. Le Venitien qu'il avoit amené, lui donna la Carte du Pays, & lui indiqua les Aſſemblées, & la manière de s'y produire. Il y fit d'abord très grande figure, & parut avec éclat dans les *Redoutes*, & les autres lieux où l'on jouoit. Il prit le nom de Marquis de *Civitella*, (c'étoit le quatrième qu'il ſe donnoit, & celui qu'il garda toujours depuis.) Il ne lui fut pas difficile d'en ſoutenir le rôle: ſa taille, ſon air de grandeur & de naiſſance, ſon tour d'eſprit, & ſa dépenſe ne laiſſèrent aucun doute ſur ſa qualité. La vie errante & ſauvage qu'il avoit menée dans le Royaume de Naples, n'avoit pas altéré ſes manières, qu'il avoit naturellement polies. Certain air de libertinage qui plait extrèmement à Veniſe, & que le Comte avoit ſingulièrement cultivé par ſes débauches, ſervit encore à le diſtinguer des autres Etrangers. Il brilla dans les Carnavals,

s'introduisit chez les Nobles, & charma plus d'une Venitienne. Il y eut plusieurs galanteries, mais il se vit plus d'une fois exposé à les payer chèrement. La jalousie des Epoux est terrible en cette Ville, & peu s'en falut que les dangers que le Comte y courut, ne le corrigeassent enfin de ses débauches. Le bruit qu'y firent ses exploits amoureux, l'exposant à tout moment au stilet ou au poison, l'obligea d'affecter plus de réserve; ses débauches, pour être plus secrettes, n'en furent pas moins outrées. Lassé cependant de ce train, moins par dégoût que par inconstance, il rentra dans le monde, & n'osant plus y fréquenter de femmes mariées, il se retrancha aux Veuves. Il en chercha quelqu'une qui pût le fixer du côté des richesses; car du côté du cœur, on eût plutôt fixé le Mercure. Son Compagnon lui en indiqua une qui étoit jeune & belle, & qui avoit la réputation d'être très riche. Elle n'étoit pas moins vertueuse, & c'étoit-là l'embarras.

Brisavo, ou plutôt le Marquis de Civitella, s'insinua chez elle; il affecta beaucoup plus d'honneur en sa présence, qu'il n'en avoit jamais eu : il n'eût pas été Italien, s'il n'eût su feindre. Il l'étoit en ce point, plus que pas un de ses compatriotes; & de cette façon il ne lui fut pas difficile de tromper la riche Veuve. Comme elle étoit jeune encore, elle

le n'avoit pas toute l'expérience néceſſaire pour démêler le caractère du prétendu Marquis. Quoique ſage, elle aimoit le plaiſir, & il paroiſſoit naturel qu'elle ſe dédommageât pendant ſon veuvage, des caprices & de la ſévérité de ſon défunt Mari, qui étoit vieux, & par conſéquent brutal & jaloux. Il eſt vrai que le bruit public lui avoit appris quelque choſe des avantures du prétendu Marquis : mais à Veniſe, où la plus craſſe débauche s'appelle galanterie, un galant-homme de cette eſpèce n'en eſt pas moins eſtimé par les Dames les plus vertueuſes. Plus un homme eſt bruyant, plus il a de mérite auprès des Venitiennes. Les plus ſévères ne peuvent ſe défendre de cette prévention nationale ; elles croyent aſſez généralement, que la vertu la plus auſtère ne perd rien par un peu d'eſtime pour des Cavaliers de cette eſpèce ; d'autant qu'elles regardent ce que l'on publie des Etrangers, comme une ruſe des Maris jaloux qui ont intérêt à les décrier.

Quoi qu'il en ſoit, la bonne Veuve fut cruellement la victime de ce préjugé. Elle ſouffrit les viſites du Marquis, elle s'y accoutuma, par vanité peut-être, d'avoir pu fixer un cœur qu'elle ne croyoit que volage, & qu'elle ſe flattoit d'avoir mis dans le goût de s'attacher à d'honnêtes femmes. L'adroit Marquis s'apperçut de ce foible : il rappella tout ſon eſprit & ſon adreſſe, ou plutôt ſes

fourberies, pour dissimuler ses vices, & affecter du goût pour la vertu. Ce rôle sans doute lui coûta extrèmement: la vertu n'a de douceurs, que pour ceux qui l'aiment véritablement; & elle fait le supplice des hypocrites, qui en affectent l'extérieur. Cependant il s'y soumit, & contrefit si bien l'honnête-homme, que la bonne Veuve ne s'effraya que médiocrement de la déclaration qu'il lui fit. Elle la rejetta d'abord; cependant elle se familiarisa avec ses soupirs; & comme rien n'est si contagieux, surtout quand on croit que la vertu est de la partie, la Veuve au bout de quelques mois lui avoua sous le nom d'estime, une véritable tendresse. Le Marquis la ménagea si bien, que ses soupirs furent couronnés deux ans après.

Il faut avouer que dans le cours ordinaire de la vie, deux années d'épreuve & de fréquentation suffiroient pour démasquer un cœur moins scélérat que celui de Brisavo; & il n'y a que sa qualité d'Italien, qui puisse faire taxer la Veuve d'imprudence. Elle étoit simple & vertueuse; elle aimoit un homme aimable, dont elle excusoit des défauts qu'elle croyoit réparés; elle ne voyoit en lui que des sentimens d'honneur & de probité: sa destinée enfin l'entrainoit à son malheur; elle est excusable de s'y être prêtée. Le changement de vie du Marquis avoit d'ailleurs étonné tout le

le monde, & on en faiſoit honneur à la belle Veuve. La vertu n'exclud pas toujours l'amour-propre; elle fut la dupe du ſien, & elle ne ſe contenta pas d'épouſer Briſavo ; cet habile ſcélérat ſut encore l'amener au point d'en obtenir une Donation totale de ſes biens. Hèlas ! par le même Acte la trop crédule Veuve ſignoit auſſi l'Arrêt de ſa mort.

Que l'on devroit bien à quelque marque reconnoitre des cœurs auſſi pervers & auſſi criminels ! la peu ſoupçonneuſe innocence s'en garderoit peut-être. Mais il n'eſt pas de l'eſſence de la vertu, qu'elle ſoit toujours heureuſe : il eſt très ſûr du moins qu'elle n'eſt jamais plus aimable que dans le malheur. Celle de la Marquiſe étoit réſervée à plus d'une épreuve, avant d'être opprimée : elle devoit être alternativement en butte à la ſcélérateſſe du Marquis ſon Epoux, & à celle de ſon infame Compagnon. L'un & l'autre, accoutumés aux plus grands crimes, ſe laſſoient de l'extérieur même de la vertu: il leur faloit des forfaits d'éclat, & l'attrait du crime les entraina ſi puiſſamment, qu'ils ſe trahirent réciproquement l'un l'autre.

Le Venitien compagnon du Marquis regardoit la fortune de ſon Chef comme ſon ouvrage ; & la Veuve même qu'il avoit épouſée, comme un butin ſur lequel il avoit ſes droits. Il réſolut de

les faire valoir, & les charmes de la Marquiſe furent le prémier objet de ſes prétentions. Il ſentit quelque tendreſſe pour elle, & il voulut s'établir ſon Galant. Il avoit jusques-là partagé ſi parfaitement les plaiſirs & les allarmes de Briſavo, qu'il ſe crut autoriſé à prendre quelque part au cœur de la Marquiſe. Il ſe flattoit d'ailleurs que le ſecret dont il étoit le dépoſitaire, obligeroit ſon Ami à quelque complaiſance, en cas qu'il découvrît ſon intrigue. Le titre d'Ami que Briſavo lui conſervoit, lui donnoit les entrées libres à la maiſon. Auſſi-bien que ſon Maitre, il n'étoit pas homme à ſoupirer longtems; & dans l'idée qu'il s'étoit faite qu'une Dame capable d'épouſer Briſavo ne devoit pas être fort délicate ſur ſon devoir, il ne tarda point à déclarer nettement ſa paſſion. Il eût raiſonné juſte, ſi la Marquiſe avoit connu le déteſtable caractère de ſon Epoux. Mais il fut bientôt détrompé: la jeune & vertueuſe Dame, offenſée d'une propoſition ſi odieuſe, le menaça de toute ſon indignation, & de la fureur de ſon Epoux, s'il oſoit encore lui parler de tendreſſe. Elle cacha néanmoins au Marquis la perfidie de ſon Ami. Le Venitien revint à la charge une autre fois, & lui déclara nettement qu'il avoit des droits ſur ſa perſonne & ſur ſes biens. La Marquiſe, qui ignoroit parfaitement ſur quoi

ils

ils pouvoient être fondés, ne lui répondit que par les noms de *traitre* & de *perfide*, qu'elle croyoit lui convenir à l'égard du Marquis ſon Epoux. Le Venitien, irrité par l'inébranlable vertu de la Dame, croyant d'ailleurs qu'il n'y avoit de différence réelle entre lui & Briſavo, que celle qu'il plaiſoit à la Marquiſe d'y mettre, ſe répandit en invectives. Il s'oublia dans ſon dépit jusqu'à lui dire, *que ce qui faiſoit le mérite d'un Chef parmi ſes ſemblables, n'étoit que l'exécration du reſte des humains.* Tant il eſt vrai que le vice le plus outré ne ſauroit ſe diſſimuler à ſoi-même l'horreur qu'il inſpire! Le Venitien s'imaginoit peut-être que Briſavo ſe ſeroit abandonné à la confiance qu'on peut prendre en une Epouſe, & qu'il auroit fait à la Marquiſe des aveux néceſſaires à l'intelligence de ce diſcours. Il ſe trompoit. Auſſi n'y comprit-elle rien. Elle ne regarda ces paroles, aſſez claires pourtant, que comme les égaremens d'une paſſion inſenſée. Son aveugle tendreſſe pour un Epoux indigne d'un cœur ſi ſimple & ſi vertueux, ne lui permit pas d'uſer de ſon jugement : elle ne réfléchit même que ſur l'inſolence de ce téméraire Amant, ſans avoir le moindre ſoupçon du caractère de ſon Epoux.

Comme le Venitien avoit pris le tems de ſon abſence, Briſavo fut ſurpris de trouver encore la Marquiſe toute émue

à ſon retour. Elle lui en dit elle-même le ſujet: elle l'informa de la paſſion du Venitien, & lui raconta ingénument tout, jusqu'au diſcours embrouillé qu'il lui avoit tenu, & le pria tendrement d'éloigner cet inſolent de ſa maiſon. Le Marquis le lui promit, & lui tint parole; comme il craignit avec raiſon, que le Venitien ne pouſſât l'imprudence plus loin, il le fit maſſacrer dès le ſoir même, moins pour le punir de ſa perfidie, que pour aſſurer ſon ſecret. La ſureté fait la ſouveraine loi des ſcélérats, & il n'eſt point de liens qu'ils ne briſent quand il s'agit de ſe la procurer. Auſſi Briſavo ne s'en tint pas à ce crime. La vertu de ſa trop malheureuſe Epouſe l'importunoit. Cette Dame, dont la douceur & la ſimplicité faiſoient le caractère, ne voyant plus reparoitre le Venitien, ſe défia de la vengeance de ſon Mari. L'idée d'un meurtre dont elle auroit été la cauſe innocente, troubloit ſa conſcience. Elle importunoit à tous momens le Marquis, pour en ſavoir la vérité. Briſavo, tout accoutumé qu'il étoit à ces exploits ſanguinaires, ne put ſe réſoudre à avouer celui-ci. Le reſpect que la vertu de cette Dame lui inſpiroit malgré lui, l'accabloit de remords. Il tâcha d'étouffer les queſtions de la Marquiſe, par un air de jalouſie ſur ſes inquiétudes pour le Venitien. Mais comme il ne put y parvenir, il falut ſe défaire

faire de ſa trop vertueuſe Epouſe. Il craignoit que tôt ou tard elle ne réfléchît ſur le diſcours du Venitien, & qu'un jour ou l'autre ſon Hiſtoire éclaircie ne le privât des biens immenſes qu'il attendoit avec impatience. Le perfide compoſa lui-même un poiſon infernal, qu'il lui fit avaler. Il en connoiſſoit l'effet; & tandis que ce mortel venin minoit ſecrettement les entrailles de ſa malheureuſe Epouſe, il arrangeoit ſourdement ſa ſucceſſion, pour pouvoir la tranſporter après ſa mort.

La belle Venitienne tomba inſenſiblement dans une langueur incurable, dont elle ignoroit la cauſe. Il ſembloit même que les progrès du poiſon augmentoient ſa tendreſſe pour Briſavo. Un cœur vertueux & droit n'eſt pas ordinairement ſoupçonneux. La pauvre Dame, ſervilement eſclave de ſa prémière eſtime pour Briſavo, n'avoit garde de ſe défier de ſa probité. Auſſi elle fut occupée de lui jusqu'au dernier ſoupir, & avant d'expirer, elle voulut confirmer par un nouvel Acte la donation qu'elle lui avoit faite. Elle mourut vertueuſe, dans le centre même du vice; & le crime qui avança ſes jours, ne fut qu'une aveugle généroſité pour le plus indigne des hommes. Ce monſtre d'ingratitude affecta pourtant une douleur exceſſive ſur la mort de ſa malheureuſe Epouſe, & feignant de ne pouvoir demeurer en des lieux

lieux qu'elle avoit habités, il ne reſta à Veniſe qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour dénaturer ſa ſucceſſion. Il voyagea pendant quelques années, & revint enfin quinze ans après briller à Naples, ſous le nom qu'il avoit arboré en arrivant à Veniſe.

Perſonne ne l'y reconnut ſous ce maſque. Outre qu'il avoit une grande coupure au viſage qui le défiguroit, plus de vingt années d'abſence en avoient changé les traits. D'ailleurs il avoit eu la précaution de faire longtems auparavant payer ſes dettes ſous main; & ſuppoſé que quelqu'un l'eût ſoupçonné, ſes immenſes richeſſes le mettoient à l'abri des dangers que la prémière partie de ſa vie pouvoit lui faire craindre. Comme il avoit tant de fois changé de perſonnage & de nom, tout le monde ne ſavoit pas la part qu'il avoit eue à tous les crimes confeſſés par ceux de ſa Bande qui avoient été exécutés. Le Signor Vanelli & ſa chère Raſta étoient morts; & ce couple vertueux avoit évité, autant qu'il leur avoit été poſſible, de donner les indices qu'ils avoient contre Briſavo, tant pour aſſoupir cette étrange avanture, que pour ne pas irriter ce monſtre qu'ils connoiſſoient capable de tout entreprendre, en cas qu'il vécût encore. Ce fut peut-être là le fondement de ſa ſécurité. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher de reconnoitre en ce point l'effet d'un

d'un jugement divin, qui voulut qu'il revînt expier ſes crimes dans le lieu même où il avoit commencé de les commettre.

Sa conduite y fut aſſez honnête. L'âge avoit amorti le feu de ſes paſſions, ou peut-être l'avoit réduit à l'impuiſſance de les ſatisfaire. Ses plaiſirs furent moins groſſiers, & ſa vie reſſembloit à celle d'un homme ſur le retour, & de ce qu'on appelle un *agréable Débauché*. On ne fuit pas d'ordinaire ces ſortes de gens, dans le commerce du monde; chacun s'empreſſa à le voir & à le connoitre. Il n'étoit mention que du Marquis de *Civitella*. C'eſt tout dire, il faiſoit grande figure, il avoit dequoi la ſoutenir: dans les grandes villes on s'aveugle aiſément ſur le reſte: de grands biens ſuppoſent preſque toujours un mérite infini. Il donnoit des Fêtes, il tenoit bonne table, ſa maiſon étoit le rendez-vous de tous les Etrangers. Il y a vécu pendant quelques années dans cette ſplendeur, ſans autre inquiétude que les remords qui pouvoient le déchirer. Ce fut peut-être pour les calmer, qu'il inventa une Secte nouvelle & commode. Il s'aſſocia pour cet effet un Moine Eſpagnol, chaſſé de ſon Cloitre pour ſes crimes; & ces deux ſcélérats s'érigèrent en Réformateurs de Religion. Ils raſſemblèrent les Erreurs de toutes les Sectes & de toutes les Communions; cha-

chacun ſuivant ſon génie y plaça ſon article: le Marquis n'oublia point ce qui pouvoit flatter ou nourrir ſes infames penchans. Comme il n'étoit plus jeune, l'idée de pouvoir par ſa Doctrine porter les autres au crime, le conſoloit apparemment de l'impuiſſance de le commettre. Il ſemble qu'il étoit né pour toutes les horreurs, que tout devoit être criminel en lui, & qu'il devoit épuiſer toutes les reſſources que le cœur, le corps & l'eſprit peuvent offrir à la débauche la plus outrée. Sa Doctrine étoit un monſtrueux aſſemblage de tout ce que le Paganiſme, le Judaïſme, & l'Alcoran ont de plus ſenſuel; ils y avoient ajouté les infamies des plus fales Hérétiques des prémiers tems, & y avoient laiſſé quelques Dogmes de l'Egliſe Chrétienne, pour ne pas révolter d'abord leurs Diſciples. En un mot, l'eſprit d'indépendance & de ſenſualité étoit la baſe de cette Secte impure. Des Dogmes de cette nature ne manquent jamais de Proſélytes. Le Marquis de Civitella s'en fit en peu de tems un grand nombre, à l'aide des Concerts qu'il donnoit fréquemment. Il ne les endoctrinoit cependant qu'avec réſerve, parlant à chacun ſelon ſes préjugés, & leur accordant à tous, les points auxquels ils paroiſſoient attachés. Juifs, Turcs, Grecs, Arabes, François, Anglois, & Allemands, étoient d'accord avec

avec lui, parce qu'il ſe les attachoit tous par les liens du libertinage. Il les partageoit par Claſſes, & les inſtruiſoit alternativement, ſous prétexte de les régaler tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne. Perſonne ne s'en défioit, parce que la bonne chère & la Muſique paroiſſoient être l'unique motif de ces Aſſemblées. L'Inquiſition même, tout alerte qu'elle eſt, en fut longtems la dupe.

Civitella, qui la craignoit, crut cependant devoir ſe précautioner contre ſes attentions. Il nomma des Chefs à toutes les Claſſes qu'il avoit formées, leur donna le pouvoir d'inſtruire ; & pour aſſurer les progrès de ſa Doctrine, il en fit imprimer ſecrettement les principaux Articles, que le Moine Eſpagnol avoit rédigés. Cette Politique, qui ſembloit devoir aſſûrer ſon ſecret, le trahit. La meſure de ſes crimes étoit comblée; il avoit offenſé toute la Nature par ſes excès, & il avoit oſé en attaquer l'Auteur par ſa déteſtable Doctrine. Le Ciel confondit ſes vues: il permit qu'un de ſes Diſciples perdît cet abominable Livre. Un Mendiant le trouve, le porte à l'Inquiſiteur; on va ſur le champ chez tous les Libraires, on en trouve encore des feuilles chez le nommé *Ripa* qui l'avoit imprimé. Cet homme, en vrai Napolitain, en déclare auſſitôt l'Auteur. Civitella fut pris à l'heure même.

même. On arrêta quantité de gens qui le fréquentoient; les autres prirent la fuite, & quantité d'Etrangers disparurent. Son procès fut bientôt fait: il fut condamné aux flâmes avec son Espagnol, & tout ce qu'on put trouver d'Exemplaires de son Livre, qu'il avoit intitulé *Microscope de la Religion.* La fermeté qu'il marqua dans sa prison & à la mort, a quelque chose d'incroyable. Il souffrit les Questions les plus rudes sans rien avouer, ni découvrir ses complices. Il s'étoit fait une espèce d'Héroïsme du crime, & il le poussa jusqu'au dernier période. Peut-être que s'il eût été moins excessif, ce monstre se fût encore attiré la compassion. Les procédures de l'Inquisition sont toujours si odieuses, dans les pays même où elle est la moins sévère, que ses injustices connues font toujours gémir les honnêtes-gens sur le sort de ceux qui tombent entre ses mains. A Naples sur-tout, où il y a toujours quantité d'Etrangers de diverses Religions, Civitella auroit trouvé des gens qui l'auroient plaint, puisque la plupart étoient ses Disciples. Ses richesses immenses auroient autorisé la prévention d'injustice, & il eût été naturel de penser que ses biens avoient fait son crime. Ceux qu'il avoit régalés, le menu peuple qui s'étoit ressenti de ses profusions, auroient sourdement murmuré de sa mort; & ses Disciples au-

auroient pu faire valoir ſes Dogmes, à l'aide de ce préjugé. La Providence permit que ce miſérable décréditât lui-même ſa Doctrine par l'excès de ſon intrépidité. Avant de monter ſur le bucher, il déclara qu'il étoit prêt à dire volontairement ce que les tourmens n'avoient pu lui arracher: qu'il étoit ce même Comte de *Briſavo* ſi fameux par ſes excès, le raviſſeur de tant de filles vertueuſes, le corrupteur de tant de perſonnes de naiſſance, l'agreſſeur de l'innocente Raſta & du Signor Vanelli, & l'empoiſonneur de la trop tendre Venitienne. Il ajouta à cette confeſſion, l'horrible catalogue de ſes crimes. Il s'en applaudit, & avoua qu'il ne regrettoit la vie, que parce que s'il avoit vécu un an davantage, il ſe flattoit de pouvoir élever ſa Secte ſur les ruïnes du Chriſtianiſme & du Mahométiſme. Chacun frémit de cet aveu; & l'Inquiſiteur effrayé de ſes blaſphèmes fit allumer le bucher, qui conſuma ce monſtre infernal. Cette confeſſion irrita tellement les ſpectateurs, que l'on regrettoit preſque de ne pouvoir lui faire ſouffrir qu'une mort, pour venger le Ciel & la Terre des crimes de ce miſérable. Sa Secte fut diſſipée avec ſes cendres; mais ſa Doctrine ne s'eſt que trop répandue. Quantité de jeunes Voyageurs qu'il en avoit empoiſonnés, ont porté ſes impiétés dans leur Patrie;

& c'eſt ſans doute à lui que l'on doit le nombre prodigieux de Libertins que l'on trouve dans toutes les Cours.

Ici, dit le Chevalier en pliant ſon Cahier, finit l'horrible Hiſtoire des crimes de Briſavo. J'en ai abrègé la liſte, pour ménager la délicateſſe de la compagnie; & j'ai choiſi exprès l'article de Donna Raſta & de la belle Venitenne, pour vous en donner une idée. La vertu de ces deux malheureuſes perſonnes eſt fort propre à dédommager l'imagination, de l'horreur que les vices de Briſavo lui cauſent. Au reſte, Madame, ajouta poliment le Chevalier en s'adreſſant à la Générale, ſi dans la lecture de cette Hiſtoire il m'étoit échappé quelque choſe contre le reſpect que l'on doit aux Dames, je vous prie de vous ſouvenir que vous m'avez ordonné de vous la lire.

Nous aurions tort de nous en offenſer, répondit la Générale; & je vous avoue pour ma part, que le Crime le plus heureux ne me donne que de l'averſion; & que la Vertu malheureuſe me paroit infiniment plus admirable dans cet état, que lorſqu'elle triomphe. Il me ſemble même que le Vice & la Vertu pouſſés à l'excès, & rapprochés dans un même point de vue, empruntent l'un de l'autre les couleurs qui leur conviennent le mieux, & qu'enfin la Vertu n'y

n'y perd jamais rien. Il faut convenir, dit D. Nugnez, que ſi le Crime a ſes Héros auſſi-bien que la Vertu, les effets qu'ils produiſent ſont bien différens. La Vertu fait des prodiges que tout le monde admire ; mais le Vice ne produit que des monſtres que chacun déteſte... Je trouve, ajouta la Frelle, toutes ces réflexions merveilleuſes ; mais il me ſemble que nous devrions bien dire un mot de la pauvre Raſta. Son ſort m'a paru bien déplorable, & malgré le bonheur qu'elle a eu d'être arrachée une ſeconde fois à ſon Raviſſeur, je ne ſaurois m'empêcher de la plaindre... Eh bien, reprit la Vicomteſſe, nous la plaindrons ſi vous voulez; mais avec votre permiſſion, Meſdames, ce ſera à condition de nous lever d'ici. La place n'eſt plus tenable, la fraicheur devient un peu trop forte. Elle avoit raiſon; le ſérein commençoit à ſe faire ſentir, & l'herbe étoit déja mouillée. Une ſéance ſi longue ſur le gazon, n'étoit pas fort ſaine pour des perſonnes qui ſortoient du Bain. Nous nous promenames à grands pas, pour empêcher l'impreſſion du froid, & nous rentrames dans la Ville.

Mylord ne manqua pas de nous régaler le lendemain, du Concert & du Bal. Il nous donna auſſi un magnifique ſouper ; mais la Générale ſe retira de bonne heure à Borſet. Sérigny en fit autant

tant deux jours après; mais comme il vouloit éviter les Parisiens, il emprunta la Salle de notre Auberge, & pria les Dames de s'y rendre. Je ne sai où elles n'auroient pas été, plutôt que de se retrouver avec ces jeunes-gens. Enfin le Comte, le Chevalier & D. Nugnez voulurent avoir aussi leur tour; & par ce moyen nous abandonnames absolument le Bal public. Quand l'Echevin, la Générale, ou le Chanoine nous manquoit, le jeune Baron Liègeois, ou Sérigny, nous amenoient d'autres personnes pour remplir le nombre que nous nous étions prescrit. Nous employames ainsi une quinzaine de jours à prendre alternativement le plaisir du Bal, ou celui des Bains délicieux de Borset. Nous n'interrompions ces exercices que les Dimanches, dont chacun de nous employoit la matinée aux devoirs de sa Religion, & l'après-midi à la promenade, ou à quelques visites.

Un de ces jours que nous étions allés chercher les Dames avec qui Sérigny logeoit, nous trouvames la belle Hollandoise fort occupée à écrire. Elle nous parut avoir l'air chagrin, & nous lui en demandames le sujet. Elle nous répondit qu'une de ses Parentes d'Amsterdam l'aiant priée de lui envoyer une centaine de bouteilles de l'Eau *Thermale* d'Aix, on lui faisoit sur cela mille chicanes, & que le Garde de la Fontaine

taine refuſoit de lui en donner ſans la permiſſion du Magiſtrat. Je ne connois point ces Meſſieurs, dit-elle, & je mande à ma Parente que je ne ſaurois faire ſa commiſſion. . . . Le Chevalier qui étoit avec nous, n'eut pas plutôt appris ſon embarras, qu'il la pria de ſuſpendre ſa réponſe juſqu'au lendemain, en l'aſſurant qu'il ſe flattoit de lui faire délivrer autant de bouteilles qu'elle en ſouhaiteroit. Il ne doutoit pas que l'officieux Echevin, qu'il avoit trouvé prêt à toute heure à obliger la compagnie, ne ſe chargeât avec plaiſir de cette commiſſion. L'offre du Chevalier fit plaiſir à la Dame; & comme l'Echevin ne demeuroit qu'à quatre pas de là, il ſortit dans l'inſtant pour lui en faire la propoſition, & revint une demi-heure après avec lui.

La Dame lui préſenta ſa requête, & nous l'appuyames tous en nous plaignant des chicanes du Fontenier. L'Echevin l'excuſa d'abord, en nous aſſurant que le Magiſtrat d'Aix avoit défendu le tranſport de ces Eaux, dans la crainte que les Malades étrangers qui viennent dans la Ville, n'en trouvaſſent point auſſi abondamment que leurs beſoins l'exigeoient. L'excuſe étoit trop flatteuſe pour la rejetter. Nous ne primes pourtant point le change, & nous comprimes tous, que le vrai motif de cette défenſe étoit la crainte d'accou-

tumer les Malades à reſter chez eux, par la facilité qu'ils auroient de s'épargner le Voyage d'Aix. La Ville alors ne s'en trouveroit pas mieux. L'Echevin pourtant, pour adoucir la ſévérité de cette défenſe, nous dit que rarement on refuſoit le tranſport des Eaux pour les perſonnes qui prouvoient par bons Certificats, l'impuiſſance de les venir boire ſur les lieux. Ordinairement même cette permiſſion s'accorde aux Etrangers, ſur la ſimple Atteſtation d'un Médecin, ou des Magiſtrats des Lieux où les Malades font leur réſidence. Cette impuiſſance de voyager ne ſe borne pas à la maladie ſeulement; elle s'étend encore à la ſituation d'affaires dans laquelle un Malade ſe trouve.

C'étoit juſtement le cas dans lequel ſe trouvoit la Dame, qui demandoit cette grace; & l'Echevin pour la lui accorder ſe contenta du témoignage de la belle Hollandoiſe. Il prit la commiſſion ſur lui, & deux jours après il lui fit porter cent bouteilles, qu'elle envoya en Hollande, en payant les droits ordinaires, tant pour la Ville que pour les bouteilles. Le nombre de perſonnes à qui Mrs. d'Aix accordent le tranſport de leurs Eaux ſur le moindre prétexte, nous fit ſoupçonner que la défenſe d'en laiſſer ſortir pourroit bien n'être qu'une politique pour en maintenir

tenir la réputation. C'eſt cependant un petit dédommagement pour la Ville, dans les ſaiſons peu fréquentées; quoique malgré le débit qui s'en fait dans les pays voiſins, & en Hollande ſurtout, ce commerce ne lui rapporte pas un grand revenu. Chaque bouteille coûte quelque choſe de plus que celles de Spa, c'eſt-à-dire, environ treize ou quatorze ſols, monnoye de France.

Quelque puiſſantes qualités que l'on ſuppoſe dans la plupart des Eaux minérales, je croi qu'il eſt inconteſtable qu'elles ne ſont jamais plus efficaces que lorſqu'on les prend à la Source. Il eſt aiſé de comprendre par conſéquent, que de toutes celles que l'on tranſporte, il n'y en a point qui doivent moins conſerver leurs vertus, que celles des Fontaines chaudes d'Aix-la-Chapelle. Si les moins ſpiritueuſes d'entre les minérales froides dépériſſent dans le tranſport, il eſt indubitable que celles d'Aix ne doivent preſque plus ſe reſſembler à elles-mêmes dans les pays éloignés. On prend à la vérité beaucoup de précautions pour captiver leurs vertus, tant par le choix des bouteilles, que par la manière de les ſceller. On ſe ſervit d'abord de flacons de verre, tels que ceux de Spa; mais on s'apperçut bientôt qu'ils étoient incapables de ſoutenir l'agitation des eſprits dont les Eaux d'Aix ſont remplies. Ou ces bou-

teilles crevoient toutes dans le transport ou celles qui réſiſtoient, ne contenoient plus qu'une eau évaporée & ſans force. On eſſaya enſuite des bouteilles faites exprès d'un gros verre double ; & l'on a encore été obligé d'en abandonner l'uſage, pour ſe ſervir de gros flacons de terre cuite, vernie, & dure comme du grès. Deux de ces bouteilles ſont à peu près la doſe ordinaire de ceux qui les boivent, à moins que des raiſons particulières ne les obligent à en prendre plus ou moins.

Peu de jours après avoir appris ce qui regardoit le tranſport de ces Eaux, je trouvai le Médecin chez Mad. de la Br. . . où je m'étois rendu avec la compagnie ordinaire, en revenant de Vaels. J'en pris occaſion de le queſtionner ſur la manière de réchauffer les bouteilles. Je croi que ceux qui ſont dans le cas de ne pouvoir aller à Aix, ne ſeront point fâchés d'en trouver ici la méthode.

Manière de rendre aux Eaux d'Aix transportées, le degré de chaleur dans lequel on doit les boire.

1. Il faut avant de s'en ſervir, examiner ſi les bouteilles ſont entières & bien bouchées ; & ne ſe ſervir que de celles qui paroiſſent bien & duement

ſcel-

A. *Forme des Bouteilles.*
B. *Maniere de les rechauffer.*
C. *Maniere d'entretenir le degré de chaleur.*

A. *Gedaante van de Flessen.*
B. *Wyse om se warm te maaken.*
C. *Wyse om de warmte te onderhouden.*

ſcellées: les autres ne produiroient que peu d'effet.

2. Une demi-heure avant de s'en ſervir, il faut placer le nombre de bouteilles que l'on veut boire, ſur un lit de paille ou de foin, au fond d'un chauderon; pour empêcher qu'elles ne s'agitent. On doit enſuite verſer de l'eau froide dans le chauderon, juſqu'à ce que les bouteilles bien bouchées en ſoient toutes couvertes.

3. On doit mettre ce chauderon ſur un feu modèré, & l'y laiſſer juſqu'à ce que l'eau dont il eſt rempli ait atteint un degré de chaleur ſupportable à la main. Ce ſoin mérite quelque attention; car un degré de chaleur de plus feroit crever les bouteilles, par l'effervescence qu'elle cauſeroit dans les ſubſtances ſpirituueuſes de cette Eau *Thermale*.

4. Quand l'eau du chauderon eſt parvenue à ce point de chaleur indiqué, il faut en retirer les bouteilles, les déboucher à demi, & les placer dans une cuvette dans laquelle on verſera l'eau chaude du chauderon. On la trouvera chaude à peu près au même degré, que l'on a coutume de la prendre à la Fontaine. On doit auſſi commencer à la boire alors, en verſant de fort haut, afin d'en mêler tous les eſprits, qui ſans cette précaution ſe réfugient au fond de la bouteille.

5. A proportion de la distance que l'on met entre les verres, il est bon de renouveller l'eau chaude dans la cuvette, pour entretenir les bouteilles dans le même degré de chaleur.

6. Pour leur rendre l'activité qu'elles peuvent avoir perdue dans le transport, & suppléer s'il est possible à la déperdition à laquelle elles sont sujettes, il est bon de jetter dans les prémiers verres une pincée de sel commun.

Le régime préparatoire, & celui qu'il faut suivre pendant tout le tems de la boisson, doit être le même que celui que l'on prescrit à Aix.

Le Médecin de qui je tiens ces précautions, nous apprit à cette occasion une particularité fort curieuse. Il nous dit, que *l'Eau Thermale prise à la Fontaine, & mise sur le feu, n'y sauroit bouillir un moment plutôt que l'eau commune déja chaude au même degré*, quoiqu'exposées toutes deux sur un feu égal, & dans des bassins de même espèce. Ce qui rend encore cette observation plus singulière, c'est que cette même *Eau Thermale exposée à l'air*, (pourvu qu'elle n'ait pas bouilli sur le feu,) *conserve sa chaleur beaucoup plus longtems, qu'une Eau commune échauffée au même degré.* Ce fait qui paroit contradictoire, étonna véritablement nos Dames, qui se donnèrent le plaisir de le vérifier par l'Ex-

l'Expérience. Le Médecin n'en fut pas quitte pour nous l'avoir indiquée : elles le preſſèrent de nous expliquer la contradiction apparente de cette obſervation. La choſe ne paroiſſoit pas aiſée, & j'avoue que les raiſons qu'il nous en donna étoient moins claires que l'Expérience même. Voici comme il s'en tira.

Quelle que ſoit, dit-il, la cauſe de la chaleur naturelle de nos Fontaines, il eſt certain qu'elle eſt très différente de celle que la flâme excite dans l'eau d'un chauderon expoſé ſur le feu. Cette différence de principes, en met auſſi dans leur action. Une eau déja échauffée par l'ardeur d'un feu ordinaire, doit ce ſemble bouillir plus vîte en la laiſſant ſur ce feu, qu'une même quantité d'Eau *Thermale* chaude au même degré. Avant que la flâme puiſſe agir ſur les parties de notre eau, quoique déja chaude, il faut aſſurément qu'elle ait le tems de s'y inſinuer de toutes parts. Le paſſage n'eſt pas aiſé. La viſcoſité du ſouphre dont elle abonde, la défend quelque tems contre l'action du feu. Je ne connois point d'autres raiſons, ajouta-t-il, qui puiſſent retarder l'action du feu ſur cette eau déja chaude. Le ſouphre dont elle eſt imprègnée, produit ſans doute ſur elle-même un effet tout ſemblable à celui qu'il produit ſur la langue & le palais de ceux qui la boivent ſans ſe bru-

ler. La même raiſon, continua le Médecin, ſert à expliquer pourquoi lorsqu'elle n'a point bouilli, elle refroidit plus tard que l'eau commune échauffée au même degré. Dans la ſuppoſition que ce ſouphre liquefié rend les parties de l'Eau *Thermale* plus gluantes, elles en deviennent plus capables de conſerver la chaleur qui leur eſt naturelle. Par une ſuite de ce raiſonnement, on conçoit encore que l'Eau *Thermale* doit refroidir plutôt lorsqu'elle a bouilli, parce que l'évaporation qui s'eſt faite du ſouphre & des ſubſtances minérales dont elle eſt chargée, laiſſe un accès plus libre à l'air froid.

Je conviens, pourſuivit le Médecin, que ceux qui, comme Mr. le Comte, attribuent la chaleur des Fontaines uniquement aux vapeurs chaudes de la Terre, ſe ſervent de ces deux effets pour le prouver. Ils diſent * que l'Eau *Thermale* n'eſt ſi longtems à bouillir, que parce qu'avant qu'elle parvienne à ce degré de chaleur qui lui eſt étrangère, l'action de la flâme doit en chaſſer ces exhalaiſons chaudes que cette Eau a apportées du ſein de la Terre. Ils prétendent auſſi que ces vapeurs qui ſont incorporées, & comme identifiées avec elle, la défendent plus longtems de l'impreſſion de l'air. Ils ſoutiennent même que cet air froid

* *Duclos, Obſervat. de Aquis Mineral. Gall.* Lugd. Batav. 1685. pag. 220.

froid, en les comprimant, les force de reſter plus longtems dans cette eau. Mais avec la permiſſion de Mr. le Comte, ajouta le Médecin, je dirai que ces exhalaiſons (de l'aveu même de ces Philoſophes) ſont ſi légères, que ſans le ſecours du ſouphre liquéfié, elles ſont incapables d'une telle réſiſtance. Le Comte ſe ſentant attaqué, en revint aux Expériences qu'il avoit citées pour les *Vapeurs chaudes*; la Frelle fit valoir la *Fermentation*; les Dames & D. Nugnez rappellèrent le *Feu central* & les Fournaiſes ardentes: chacun enfin voulut avoir raiſon. La diſpute s'engagea de nouveau, & le Médecin pour nous accorder fut ſommé d'établir le Syſtème dont il nous avoit parlé.

Je ne prétens point, dit-il, Mesdames, me faire honneur du Syſtème que je dois vous expliquer. La gloire en eſt dûe à un célèbre Médecin † du Roi de Pologne. C'eſt le ſavant & curieux Mr. *Berger*, qui à fait des obſervations ſur les Eaux de *Carlsbadt*, que l'on peut appliquer à toutes les Eaux minérales chaudes. Son Syſtème, quoique nouveau, a l'avantage de ſe former des débris de tous les autres. Il ſemble même qu'il ait eu envie de les concilier, en les rappellant tous au ſien. Il n'y a malheureuſement que le *Feu central*, auquel

† *J. Gothofr. Berger, De Thermis Carolinis.* Wittemb. 1709.

il donne formellement l'excluſion. Je lui en veux du mal, ajouta malicieuſement le Médecin : je voudrois qu'il eût été aſſez galant, dit-il en regardant la Comteſſe, pour penſer comme ces Dames. Il eſt vrai qu'en rejettant le *Feu central*, il lui ſubſtitue une certaine chaleur dans le ſein de la Terre, qui lui eſt comme *innée*. Il admet auſſi des *Exhalaiſons*, auxquelles il donne une tout autre cauſe que celle que Mr. le Comte leur aſſigne. Il ſouffre encore en faveur de la Frelle, & de Mr. le Chevalier, une ſorte de *Fermentation* qui aide cette chaleur interne à ſe développer. Ainſi, Mesdames & Meſſieurs, pourſuivit le Médecin, vous ſerez bientôt d'accord enſemble, & avec lui, pour peu que vous vouliez relâcher de vos idées.

Un début ſi modeſte charma toute la compagnie : car perſonne n'aime à être contredit, ſur les choſes même les plus indifférentes. Chacun de nous, attentif aux intérêts de ſon petit Syſtème, attendoit avec impatience celui que l'on alloit expliquer. Le Médecin continua.... Quoique l'Auteur dont j'adopte le ſentiment, dit-il, rejette les Fournaiſes de feu que le P. *Kircher* a placées dans la Terre, il admet pourtant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, certains principes de chaleur, qui ſe développent plus ou moins ſelon les occurrences, & ſe manifeſtent en divers lieux

lieux avec fureur. C'eſt une vérité dont on ne peut douter ; les Volcans de Sicile & d'Italie, les Grottes, les *Sudatoires* du Royaume de Naples, & les Fontaines chaudes qui ſont en tant d'endroits de l'Univers, en ſont des preuves. Mais cette chaleur dont quelques-uns rapportent la cauſe au *Feu central*, d'autres aux *Exhalaiſons*, notre Auteur l'attribue à une ſorte de Pierre à feu, dont on trouve des veines dans preſque toutes les Mines, ſoit de métaux, ſoit de minéraux, ſoit de charbon de terre. On en découvre preſque par-tout : au milieu des campagnes, dans les arbres, ſur le bord de la Mer, dans le ſable, & juſques dans les coquilles. Cette pierre s'appelle communément *Pyrite* ; on la connoit cependant mieux en France ſous le nom de *Mondique*, ou de *Pierre d'arquebuſe*. C'eſt une eſpèce de *Marcaſſite* qui eſt comme la Matrice des métaux, dont elle contient les principes. Il y en a en qui l'on trouve des parcelles d'Or & d'Argent : mais le vrai *Pyrite*, dont il s'agit ici, ne renferme pour l'ordinaire que des particules de Fer & de Cuivre. C'eſt une pierre brune, chargée de petites paillettes ; elle donne du feu, & rend une odeur ſouphrée, lorſqu'on la frappe ſoit contre l'acier, ſoit contre une autre pierre. A cauſe de ces différentes qualités, on la nomme encore *Pierre métallique*, ou *Métal de fer* ; &

il eſt ſi vrai que cette pierre en contient, que lorsqu'elle eſt calcinée, ou ſimplement pulvériſée, ſa pouſſière s'attache à la pierre d'Aiman. Cette pierre eſt auſſi fort abondante en Souphre & en terre d'*Ocre*, & c'eſt de-là que l'on tire en Italie le *Vitriol Romain*. Voilà, Mesdames, dit le Médecin, à quoi Mr. *Berger* attribue la chaleur des Fontaines, & la cauſe même des Volcans. Avant de vous détailler ſes preuves, j'ai cru devoir vous faire connoitre une pierre à laquelle il attribue tant de pouvoir.

Vous avez très bien fait, lui dit la Vicomteſſe; mais juſqu'à préſent je ne vois pas où cela nous mènera. Nous avons vu de ces pierres-là, que l'on a tirées dans les terres graſſes de *Paſſy* près de Paris, ſans que j'aye jamais ouï dire qu'elles en aient échauffé les Fontaines. . . Je n'ai pas prétendu vous inſinuer auſſi, reprit le Médecin, que ces *Pyrites* aient par-tout les mêmes qualités, ni qu'ils produiſent le même effet en tous lieux. J'ai même onblié de vous dire qu'ils paroiſſent froids de leur nature la plupart, quoiqu'il s'en trouve dans les Mines, qui ſont tièdes ou chauds au toucher, & très inflammables. La Médecine a ſi bien obſervé leurs propriétés, qu'elle employe avec ſuccès dans les Emplâtres *digeſtifs*, ces *Pyrites* mêmes qui paroiſſent les plus froids.

L'expé-

L'expérience prouve qu'ils ſont propres à deſſécher les plaies ; & c'eſt une preuve qu'ils contiennent des principes de chaleur. Les Mines de Miſnie, de Bohème, & de Hongrie, ſont remplies de veines de *Pyrites* chauds, qui y occaſionnent ces *vapeurs chaudes & ces inflammations ſubites*, dont Mr. le Comte a parlé. On en trouve de pareils entre Leipſic & Wittemberg ; & Mr. *Berger* aſſure que ces pierres s'échauffent & s'enflâment quelquefois d'elles-mêmes, lorsqu'elles ſont miſes en monceaux. Enfin ce Savant rapporte un fait, qui ſert admirablement à établir la probabilité de ſon Syſtème. Il dit qu'au commencement de ce ſiècle, il avoit vu dans la Miſnie quelques Puits d'où l'on tiroit des *Pyrites*, qui étoient ſi ſulphureux, que pendant quatre années de ſuite on en faiſoit chaque ſemaine pluſieurs milliers de livres de Souphre. Ces *Pyrites* paroiſſoient froids dans leurs minières ; mais peu à peu les Mineurs s'apperçurent que cette matière s'échauffoit ſi fort dans ſa veine, qu'ils ne pouvoient plus y tenir la main, ni reſter un quart d'heure au travail. Cette chaleur conſuma inſenſiblement tout le Souphre & l'on n'en retira plus que du Vitriol, qui eſt, comme l'on ſait, une ſorte d'excrément qui ſe forme de la calcination du Souphre & des métaux. Enfin la chaleur augmenta ſi fort, qu'elle

fit enfoncer les voûtes & les étayes de la Mine, qui eſt demeurée inacceſſible à cauſe du chaud inſupportable qu'on y éprouve. Il ajoute qu'en approchant de l'ouverture qui s'eſt faite au-deſſus, on ſent une vapeur chaude qui s'en exhale, & une violente odeur de Souphre & de Vitriol. Cette obſervation jointe à quelques autres, fait toute la baſe de ſon Syſtème.

Il poſe pour vrai, que dans tous les lieux où il y a des Volcans, ou des Fontaines chaudes, il y a auſſi de ces pierres à feu. Si on ne les y trouve pas diſtinctement, elles y ſont indiquées au moins par des ſubſtances qui leur reſſemblent, comme l'*Ocre*, ou quelque gravier mêlé de Souphre & de Fer. . . Il eſt vrai, dit le Chevalier, & je ſuis d'aſſez bonne foi pour l'avouer, que l'on débite à Naples, que ſouvent l'on trouve des particules de Fer, d'Or, d'Argent, de Cuivre, & d'autres métaux dans les cendres du Véſuve. . . Auſſi, reprit le Médecin, notre Auteur ne l'oublie pas ; il rapporte même que dans le fameux incendie qui penſa abîmer Naples en 1694, le Véſuve vomit une eſpèce de fleuve de métal fondu, dans lequel on trouva enſuite des particules d'Or & d'Argent en ſi grande quantité, que des prémiers Seigneurs de Naples offrirent des ſommes conſidérables au Gouvernement, pour ſe l'approprier. Ils ſe flattoient d'en pou-

pouvoir démêler les pailles d'Or & d'Argent, quoiqu'elles y fuſſent confondues dans une plus grande quantité de Fer & de Souphre.

Je croi tout cela facilement, dit la Frelle; & cette chaleur ſubite des Mines de Misnie fait juſtement la preuve de la *Fermentation*, que *Brunker* a démontrée par ſes Expériences. A peu près, reprit le Médecin: vous me permettrez cependant de dire, que ce n'eſt pas tout à fait la même choſe. Voici comme je la conçois. La pierre nommée *Pyrite* étant mêlée de Fer & de Souphre, demeure froide, jusqu'à ce que l'humidité de la terre vienne développer les principes de chaleur, qui ſont comme aſſoupis en elle. Cette humidité s'inſinuant peu à peu dans la minière de cette pierre, & ſéparant le Souphre d'avec le Fer qu'elle contient, ranime leur activité, qui étoit en quelque ſorte captive. En détachant ces parties les unes d'avec les autres, elle les dégage de l'oppreſſion dans laquelle elles étoient reſſerrées dans la Mine, par leur propre poids; & leur rend cette *élaſticité* naturelle, qui les met en action. La chaleur inſéparable de ce mouvement, produit en même tems des vapeurs qui la communiquent tôt ou tard à toutes les veines de *Pyrites*; & cette chaleur augmente à proportion de la réſiſtance qu'elle rencontre. Les Mines de cette pier-

re,

re, qui ſe trouvent plus proche de la ſuperficie de la Terre, peuvent emprunter leur chaleur, ou de l'ardeur des rayons du Soleil, ou de l'humidité de la pluye, qui parvient jusqu'à la minière, & la met en mouvement. La pluye en ce cas produit ſur cette *Marcaſſite* le même effet, que l'eau dont Mr. *Brunker* a détrempé en votre préſence le Souphre & la limaille d'Acier. Par-là on peut expliquer également, ajouta le Médecin, l'origine des Volcans & des Fontaines chaudes. Tant que l'humidité, ou la pluye, ne pénètrent que peu ou point les veines de *Pyrites*, ou de pierres à feu, leur chaleur demeure comme concentrée dans la Terre; mais elle s'enflâme au moindre air qui s'inſinue, & ſouvent elle ſait bien s'en procurer par ces éruptions ſi fréquentes dans les Volcans. Il eſt bon même, pourſuivit le Médecin, de remarquer à ce ſujet, que les Volcans ſont presque tous voiſins de la Mer ou de quelques amas d'eaux, qui entretiennent la chaleur de cette pierre à feu, en baignant continuellement leur minière.

Je vous avoue, Monſieur, lui dit alors le Chevalier, que j'aimerois autant dire tout court, que c'eſt une *Fermentation* produite par le mêlange des ſubſtances oppoſées. . . Don Nugnez au contraire prétendoit qu'il valoit mieux adopter le *Feu central*. Il me paroit bien

bien plus aisé, disoit-il, de comprendre qu'il y a sous nos pieds des Fournaises de feu, que de concevoir que l'eau & le feu puissent habiter ensemble dans le sein de la Terre. Il s'ensuit, ajoutoit-il, du raisonnement de Monsieur, que l'eau s'enflâme, que le feu devient humide, & que ce feu agit pourtant & se conserve sous Terre, sans flâmes, sans cendres & sans charbons... Je vous demande pardon, lui repliqua le Médecin, & j'en appelle à la Frelle, à ces Dames, à vous-même. Mr. *Brunker* a dû vous convaincre du contraire, en vous faisant voir que l'eau froide mêlée avec le Souphre & la limaille d'Acier, pouvoit s'échauffer d'elle-même. Cette Expérience est ici décisive, & je suis prêt à la renouveller, si vous le souhaitez. . . Les Dames l'en dispensèrent, en le priant d'expliquer enfin l'action de ces pierres à feu par rapport aux Fontaines chaudes; & il en reprit l'explication.

Après ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, continua-t-il, il est aisé de concevoir que la chaleur naturelle des Fontaines n'est causée que par le voisinage des Mines de *Pyrites*. Les veines d'eau qui passent sur les minières de cette pierre métallique, les pénétrant par leur humidité, en augmentent nécessairement l'action & la chaleur. Les vapeurs chaudes qui s'en exhalent, doivent consé-

quem-

quemment échauffer la veine d'eau à proportion de la distance où elle se trouve des *Pyrites*. Ainsi par un commerce mutuel, les Fontaines froides dans leur origine, échauffent les *Pyrites*; & ces pierres communiquent aux eaux leur chaleur, leur odeur, & leurs qualités minérales.

Je ne sai, dit le Comte, si tout cela est bien prouvé; mais en faveur des *Vapeurs chaudes* que Monsieur adopte, je suis prêt à l'en croire. Il me reste pourtant une difficulté. Je voudrois savoir, si l'on trouve de ces pierres à feu, ou *Pyrites*, aux environs d'Aix... J'en doute, dit Mad. de la Br. .. & voilà où j'attendois Mr. le Docteur. On a bien eu soin de nous montrer toutes les Mines qui sont aux environs d'ici, & je ne me souviens pas qu'on nous ait parlé de cette pierre si merveilleuse. . . J'en suis étonné, Madame, repliqua le Médecin; car rien n'est plus commun. Il n'y a point de Mine où il ne s'en trouve, même dans celles de Charbon de terre, & dans celles de Cuivre sur tout. C'est même une espèce d'Axiome en Chymie, qu'*il n'y a point de Métaux sans Pyrites, ni de Pyrites sans Métaux.* Il est vrai que je n'ai jamais ouï dire qu'ici l'on ait trouvé de ces sortes de pierres qui fussent chaudes; mais elles n'en contiennent pas moins les principes d'une chaleur prochaine & prête à se développ-

topper. D'ailleurs, quand même on n'en trouveroit pas dans nos Mines, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'il y en a au deſſous de nos Sources. Cette eſpèce de craſſe jaune qui ſe trouve dans l'Egoût des Bains d'Aix, & qui eſt une véritable terre d'*Ocre*, en eſt un indice infaillible. L'Ocre eſt une production de cette Marcaſſite, & les Chymiſtes l'aplent *Fille des Pyrites*. Le limon noir, que vous vites dernièrement dans le Ruiſſeau de Borſet, & qui vous parut comme de la cendre de Charbon de terre, en eſt encore une preuve. Cette boue eſt plus brune, parce que les Eaux de Borſet ſont moins ſouphrées. Le Fer domine apparemment dans la veine de *Pyrites* ſur laquelle ſes Eaux coulent; & de-là vient la différence de ſes qualités. La diverſité de ces pierres métalliques varie également le degré de chaleur, & la vertu des Eaux qu'elles échauffent. Tel eſt le ſentiment de l'Auteur que j'ai eu l'honneur de vous citer, & je vous proteſte, que c'eſt ce que j'ai trouvé de plus raiſonnable & de mieux fondé. Les obſervations de Mr. *Blondel* ſont, à la vérité, plus ſéduiſantes. Mais malgré la vénération que j'ai pour lui, je ne rougis point de l'abandonner en ce point; d'autant plus que ſon Syſtème un peu rectifié, reviendroit peut-être à celui du Médecin Saxon. . .

En vérité, dit la Frelle, je ſerois tentée

tée de vous imiter, malgré notre antipathie; mais je crains le Chevalier, & Mad. de la Br... qui m'ont reçue à bras ouverts, après être échappée aux Fournaises du *Feu central*. . . Ce seroit être bien volage, répondit galamment le Chevalier; mais dûssiez-vous retomber dans ces Fournaises souterraines, je suis obligé de vous y suivre. C'est être bien complaisant, ajouta Mad. de la Br..., & dans la crainte de pis, je vous conseille de vous en tenir aux Mines de *Pyrites*. Je me sens d'ailleurs fort disposée à vous y faire compagnie. Aussi-bien ne seroit-il pas séant à une Dame de rester seule. Cependant, pour ne paroitre pas se rendre à la légère, cette Dame fit encore une objection au Médecin. Je ne suis plus embarrassée que d'une chose, lui dit-elle; c'est de savoir où nous trouverons assez de *Pyrites*, pour entretenir tant de feux, & depuis si longtems. La Nature y a pourvu, Madame, repliqua le Médecin. Outre qu'il s'en trouve partout, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, c'est que les Mines de *Pyrites*, qui demeurent échauffées dans la Terre, s'y conservent bien plus longtems, que dans les lieux où elles causent des éruptions. Quoique les Volcans y soient sujets, nous ne voyons pas que leur feu s'éteigne. Il semble même qu'il y renaisse de ses propres cendres. La Campagne de *Solfatara* près de Naples,

ples, n'a pu encore être épuiſée; quoique depuis pluſieurs ſiècles on en ait tiré du Souphre, du Vitriol, de l'Alun, & du Sel Armoniac, dequoi former des Montagnes prodigieuſes. C'eſt dequoi nous raſſurer à l'égard de la chaleur des Fontaines d'Aix, où jusqu'ici le *Pyrite*, qui la cauſe, ne s'eſt encore manifeſté par aucune inflammation extérieure. Vous m'en direz tant, repliqua Mad. de la Br..., qu'il faudra me rendre auſſi. Le Comte ſe rangea au même avis. D. Nugnez en eût peut-être fait autant; mais il demeura ferme ſur le *Feu central*, ne fût-ce que par galanterie pour les deux autres Dames, qui reſtoient attachées au Syſtème des Fournaiſes ſouterraines. La Comteſſe parut même un peu piquée des variations de ſa Sœur, elle la railla de ce qu'elle étoit toujours de l'avis de celui qui parloit le dernier. Elle auroit bien voulu mettre Mylord dans ſes intérêts, en lui demandant ce qu'il feroit de ſa *Chaux*, & de la *Craie* de ſes Bains de *Bath*. Mylord, ennuyé peut-être de cette Diſſertation, lui répondit aſſez vivement: Ma foi, Madame, j'en ferai auſſi des *Pyrites*. Je me rappelle même que cette eſpèce de Marcaſſite eſt fort commune en Angleterre. J'en ai vu dans la Vallée de *Lautherden* près de *Bently-Hall*, parmi les Charbons de terre. On m'en montra auſſi parmi les pierres

res d'Alun que l'on tire près de *Whitby* dans la Province d'York. Les *Pyrites* de ce canton ſont très inflammables, on en allume des monceaux conſidérables avec un ſeul charbon de feu ; & l'on en retire beaucoup de Souphre. Peut-être y a-t-il auſſi de ces *Pyrites* près de *Bath*, & que la Craie qu'on y trouve, malgré le démenti qu'il a plu à Monſr. le Médecin de me donner, s'y calcine par la chaleur de ces *Pyrites*, & y forme cette *Chaux* naturelle dont j'ai parlé.

Je vous demande très humblement pardon, Mylord, reprit le Médecin ; ce n'eſt pas moi qui rejette la *Chaux* de Bath, j'ai eu l'honneur de vous citer mon garant. Il doit même vous être d'autant moins ſuſpect, que *Berger*, qui abandonne ce fait, emprunte les meilleures preuves de ſon Syſtème, des obſervations d'un habile Médecin Anglois. Longtems avant que *Berger* eût écrit, Mr. *Lyſter* * avoit attribué la chaleur des Fontaines aux exhalaiſons des *Pyrites*. La ſeule différence qui ſe trouve dans leurs idées, eſt que le Médecin Anglois prétend que le *Pyrite* ne peut ſeul produire cette chaleur, & il lui aſſocie la *Chaux* de Bath. Cette explication adoucit Mylord, qui exhorta la Comteſſe à renoncer aux *Feux ſouterrains*. Elle n'en vou-

* *Mart. Lyſter, Deſcript. Therm. ac Fontium Medicat. Angliæ*, cap. 9.

voulut rien faire, & D. Nugnez affecta de demeurer dans ſes principes. L'attachement de cette Dame à ſes prémières idées nous parut d'autant plus extraordinaire, qu'elle avoit toujours marqué une ſoumiſſion aveugle aux déciſions du Médecin. Il eſt vrai qu'en cela il s'agiſſoit de ſa ſanté, à laquelle on peut faire bien des ſacrifices. La queſtion que nous agitions étoit moins importante ſans doute, mais elle intèreſſoit l'amour-propre, qui n'aime point à avouer ſa défaite. La Vicomteſſe nous fit aſſez comprendre que les raiſons du Médecin l'avoient convaincue: mais elle feignit de trouver tant de probabilités de part & d'autre, qu'elle vouloit reſter indéciſe. Elle ajouta, que par cette neutralité elle vouloit nous réconcilier tous enſemble, & nous retenir à ſouper, ſans en excepter le Médecin. Il jugera, dit-elle, de la frugalité avec laquelle ſes Malades vivent ici.

Cette Dame s'étant apperçue que la converſation s'engageoit, & qu'elle pourroit durer longtems, s'étoit abſentée un moment pour ordonner le ſouper. Ses ordres avoient été ſi bien exécutés, que nous ne nous apperçumes presque point que l'invitation n'avoit pas été préméditée. La table étoit bien ſervie, elle fut même égayée par une petite Symphonie, qu'elle avoit mandée exprès. On ne parla plus de Chymie, la gaieté

réunit

réunit tous les esprits; on chanta, nous danſames après le ſouper, & nous fimes danſer le Médecin. Cette partie de plaiſir, qui fut pouſſée aſſez avant dans la nuit, fut une eſpèce d'adieu que la Vicomteſſe & Mad. de laBr. . . nous firent ſans le ſavoir. Le lendemain, comme nous allions les inviter au Bal que D. Nugnez devoit donner pour recommencer le tour, elles nous dirent qu'elles venoient de recevoir des Lettres qui les rappelloient à Paris.

Cette nouvelle nous conſterna véritablement, & dérangea la partie. D. Nugnez, qui avoit toujours eu quelque prédilection pour la Vicomteſſe, ne put ſe réſoudre à donner le Bal ſans elle: quelques inſtances qu'elle lui pût faire, il fit contremander tout ſon monde. Le prochain départ de ces Dames répandit la triſteſſe dans toute notre Société. Les Comteſſes, le Chevalier, Mylord, Sérigny & ſes Dames accoururent chez elles pour en ſavoir la vérité. Nous nous empreſſames tous à leur marquer le regret que nous avions de les perdre ſi-tôt. Toute la compagnie tâcha de les engager au moins à reſter encore une ſemaine. Elles nous accordèrent trois jours, qu'elles employèrent à faire leurs adieux & leurs petites emplettes. Autant qu'il fut poſſible, nous fumes de leurs viſites, & nous les accompagnames dans celle qu'elles firent à Borſet pour prendre congé

congé de la Générale. Enfin la veille de leur départ, la Frelle mit en tête à ſa Sœur de venir avec nous les conduire juſqu'au Village de *Galop*, où elles comptoient de diner, parce qu'elles prenoient la route de Maſtricht. La Comteſſe ne s'y oppoſa point : elle y engagea même la Générale, qui vint exprès coucher à Aix. Sérigny demanda la permiſſion de le propoſer à ſes Dames, pour groſſir le cortège. On l'en chargea ; les Dames en furent charmées. Nous fimes retenir des chevaux, & le lendemain toutes nos voitures vinrent ſe ranger à la porte des deux Dames.

Ce cortège les étonna d'autant plus que nous leur avions fait myſtère de cette partie, & que nos Dames pour la mieux cacher, avoient pris congé d'elles le ſoir précédent. Au bruit de nos voitures & de nos chevaux, elles accoururent aux fenêtres, & nous prièrent d'entrer. D Nugnez monta à leur apartement, pour leur déclarer que dans la crainte de les retarder, perſonne de nous ne deſcendroit ni de chaiſe, ni de cheval, qu'elles ne fuſſent dans leur berline. Mad. de la Br. . . vint à la portière des Dames, les prier au moins de venir déjeûner avec elles. Pas une ne ſe rendit à leurs inſtances : tout ce qu'elle obtint, c'eſt que les deux Comteſſes paſſeroient avec la belle Hollandoiſe dans la berline de la Vicomteſſe. Mad. de la Br...

monta dans celle des Brabançonnes, & l'on empaqueta les Femmes de chambre dans la voiture qui reſtoit vuide. Chaque Maitre avoit pris un Domeſtique à cheval: nous les envoyames devant, & nous eſcortames les voitures. Dans cet ordre nous ſortimes d'Aix à grand fracas, & nous vinmes diner à *Galop*, Village qui eſt entre Maſtricht & Aix. Comme nous étions partis de bonne heure, & que nous étions venus grand train, nous y arrivames avant dix heures. Nous nous mimes d'abord à table. Tout ſe trouva prêt en arrivant, graces aux attentions de Mylord & de D. Nugnez.

Ces Meſſieurs avoient eu ſoin d'envoyer dès la veille leurs Valets de chambre, avec des proviſions pour y faire préparer le diner. C'eſt une précaution fort utile ſur cette route, quand on y vient avec beaucoup de monde, à moins que l'on ne veuille s'y contenter de poiſſon. Ce Lieu eſt renommé par ſes Ecreviſſes & ſes excellentes Truites. Nos Pourvoyeurs nous en avoient choiſi de ſi belles & de ſi groſſes, qu'à moins d'être à Genève, je doute que l'on pût en trouver de plus magnifiques. Elles étoient la plupart ſaumonées, & rouges comme du vin. Il eſt vrai qu'on les fait bien payer à *Galop*, mais on les y mange excellentes. On nous en ſervit à toutes ſauces, & on les trouva ſi bonnes,

que

que l'on ne toucha point au reſte, ſi ce n'eſt aux Ecreviſſes, qui nous amuſèrent beaucoup.

Le Comte s'étant apperçu qu'à la fin du repas chacun s'attriſtoit, comme il arrive lorsqu'on eſt prêt de ſe quitter, eut l'adreſſe de propoſer une promenade au Château. Il mérite bien d'être viſité des paſſans. Il eſt plus orné, & ſes Jardins plus magnifiques, que ne le ſont la plupart des Campagnes de ces cantons. Sa ſituation eſt riante, à cauſe de ſon élévation, & des Eaux qui coulent au pied de la Montagne. Il eſt vrai que ce qui fait l'agrément du Château, rend l'abord du Village fort incommode aux voitures qui viennent du côté d'Aix : elles ſont obligées de remonter un Ruiſſeau qui coule en forme de Ravine le long du chemin. Le plus ſûr, ſi l'on ne veut pas ſe mouiller même dans les voitures en certains tems, c'eſt de mettre pied à terre & de côtoyer le Ruiſſeau. C'eſt une précaution que le Chevalier avoit indiquée aux Dames ; & la petite fatigue qu'elle leur avoit cauſée, avoit ſervi à écarter les triſtes idées de notre ſéparation.

Par le même motif, nous les amuſames dans les Jardins du Château, auſſi longtems qu'il nous fut poſſible. Cette journée cependant nous parut très courte ; & nous fumes ſurpris de voir accourir un Valet qui venoit annoncer que

les Cochers vouloient partir, & qu'il ne reſtoit qu'autant de tems qu'il en faloit pour gagner Maſtricht avant qu'on en fermât les portes. Ce meſſage rappella toute la triſteſſe, que chacun de nous s'étoit étudié d'écarter. Un ſilence général en fut la preuve. Nous rentrames au Village, ſans presque dire un mot. Enfin, lorsque nous vimes mettre les chevaux à la voiture, & qu'il falut ſe quitter, les adieux furent des plus tendres. Les Dames ſe ſaluèrent, les larmes aux yeux, & promirent de s'écrire, pour entretenir une liaiſon ſi douce, & formée ſur des ſentimens d'eſtime réciproque. La Vicomteſſe & Mad. de la Br. . . nous firent à tous en particulier mille remercimens, pour les petits divertiſſemens que nous leur avions procurés. Enfin, par un reſte de cette aimable liberté que l'on ne trouve qu'aux Eaux & aux Bains, elles nous firent l'honneur de nous embraſſer. Tandis que nos gens apprêtoient les autres voitures, nous remontames à cheval, pour eſcorter encore celles de la Vicomteſſe juſqu'à quelque diſtance du Village, où leurs ordres réitérés nous obligèrent de les quitter, pour pouvoir arriver nous-mêmes à Aix.

L'éloignement de ces deux aimables Dames ne nous les fit pas oublier. Le plaiſir que nous avions goûté dans leur ſociété faiſoit le ſujet de notre entre-

tien

tien & de nos regrets. Nous parlions continuellement de leur mérite, de leurs manières aisées, de leur politesse, & de leur gaieté. D. Nugnez, qui en avoit été frappé plus que personne, en rappelloit continuellement le souvenir; & pour le perpétuer entre nous, nous établimes en leur honneur une santé de fondation, que les Cavaliers devoient boire en cérémonie, lorsque nous nous trouvions ensemble. Leur absence dérangea cependant nos parties de Bal, tant par la difficulté de les remplacer agréablement, que parce que les Dames Hollandoises & Brabançonnes étoient encore dans le train du Régime, qui ne leur permettoit pas ces fréquens exercices.

Nous y suppléames par des promenades, & de petites parties aux environs de la Ville. Le voyage que nous avions fait à *Galop*, nous remit dans le goût de ces petites courses. Nous menames les Dames au Château de *Kalkhoven*, & nous les conduisimes aux Mines, & aux Forderies de *Stalberg* où le Prince s'étoit diverti à nous surprendre. Enfin, après avoir épuisé tous les environs, nous fumes réduits à leur faire grimper les Montagnes qui sont auprès d'Aix. Comme la vue est charmante sur ces lieux élevés, Sérigny s'avisa un jour d'y faire porter une jolie collation, & d'y faire venir des Hauts-bois & des Cors de chas-

ſe. Cette partie avoit ſon agrément, mais on n'y retourna point ; la peine paſſoit le plaiſir.

Ces petites courſes, entremêlées de parties de Jeu, & des promenades que nous faiſions régulièrement à Borſet tous les deux jours, pour y prendre le Bain, varioient infiniment nos plaiſirs. Nous avions beſoin de cette diverſité d'amuſemens, pour nous dérober aux triſtes idées de notre prochaine ſéparation. Depuis le départ de la Vicomteſſe, chacun parloit de retourner chez ſoi. La Comteſſe ſe trouvant rétablie, & licentiée dans les formes par le Médecin, ſongeoit ſérieuſement à repartir pour la Suède, malgré le goût que la Frelle ſa Sœur ſembloit prendre au ſéjour d'Aix. Rien ne la retenoit, que la parole qu'elle avoit donnée à la Générale d'attendre ſa guériſon, pour faire enſemble une partie du voyage. La Générale ſe trouvoit mieux de jour en jour, & elle ne s'appercevoit plus que rarement des étincelles de ſes jambes. Ainſi tout menaçoit notre Société d'une prochaine diſſolution. Quoique ce fût une choſe à laquelle on devoit s'attendre, perſonne n'étoit inſenſible à cette ſéparation, & nous tâchions de nous étourdir ſur cette néceſſité. Ce fut dans cette vue que nous multipliames nos plaiſirs, & nos courſes. Mylord aimoit infiniment ces petits voyages, parce qu'il avoit une paſſion

paſſion pour les chevaux. Il arriva cependant à celui qu'il montoit dans le voyage de *Stalberg*, un accident fâcheux, qui donna lieu quelques jours après à une épreuve auſſi ſingulière que le ſuccès en fut heureux.

Il eſt vrai pourtant que nos plaiſirs, malgré leur variété, avoient quelque choſe de miſanthrope. Au milieu d'Aix, notre Cercle faiſoit comme un monde à part, parce que nous évitions ſcrupuleuſement le Bal public qui eſt le rendez-vous de tous les Malades. La délicateſſe de nos Dames à ce ſujet fut inviolable depuis le retour des Pariſiens, & de l'Ami qu'ils avoient amené de Bruxelles. Le nom de ce jeune-homme avoit quelque choſe de ſi hétéroclite, que les Dames Françoiſes qui n'avoient pu parvenir à le prononcer, s'étoient accoutumées à ne le déſigner que ſous le nom de *Hollandois*. Comme il avoit demeuré en Hollande, & qu'il étoit connu de la belle Hollandoiſe, il paſſoit parmi nous pour être de cette Nation. Il ne lui faiſoit pas honneur: la conduite inſolente que les Pariſiens & lui tenoient avec les Dames, juſtifioit parfaitement l'averſion qu'elles avoient conçue pour leurs manières. Je me croi même fondé à penſer que nos Dames, par diſcrétion, n'avoient point voulu nous dire juſqu'où ces jeunes-gens leur avoient manqué de reſpect. La ſuite

de leur conduite nous le fit ſoupçonner.

Indépendamment de ce détail, leurs airs de ſuffiſance & d'autorité les rendoient inſupportables aux honnêtes gens: mais leurs manières libres & leurs expreſſions cavalières les avoient rendu odieux aux femmes les moins prudes. Il ſuffiſoit qu'ils ſe fuſſent trouvés ou qu'ils euſſent danſé avec une Dame, pour ſe croire autoriſés à prendre avec elle les libertés les plus indécentes, & jusques à oſer aller les lutiner dans le Bain. C'eſt l'excès de l'impudence à Aix, & un attentat contre la Liberté publique. *Steinfleiſch* ſur-tout étoit le fleau des Dames. *Steinfleiſch* eſt le nom de celui qui avoit jusques-là paſſé pour Hollandois, parce que nous l'avions ſouvent entendu parler en cette Langue à la belle Hollandoiſe. Elle nous détrompa bien-tôt ſur cet article. Cette Dame ne pouvoit ſouffrir qu'on ſoupçonnât ſa Nation d'avoir produit un pareil Sujet. C'étoit la dépiter, que de lui parler de Mr. *Steinfleiſch* comme d'un homme de ſon pays.

Ce jeune-homme en effet avoit des manières de Corps de garde, & ſous l'habit d'un homme de qualité, toutes ſes allures ſentoient celles d'un Libertin qui n'auroit fréquenté que les * *Muſiquaux*

* *Muſiquaux*, Maiſons privilégiées, où l'on danſoit tous les ſoirs, & qui étoient dégénérées en

ſiquaux d'Amſterdam. C'étoit cependant le compoſé le plus bizarre que j'aye jamais vu. Il étoit grand, aſſez bien pris dans ſa taille, ſon viſage n'étoit point desagréable, il étoit toujours richement mis ; & avec tout cela, ſa figure n'avoit ni façons ni graces. Au-lieu de ce phlegme raiſonné qui ſied ſi bien à la Nation Hollandoiſe, (& qui n'eſt pas le moindre préſent que la Nature lui ait fait,) on découvroit à travers ſa vivacité affectée, un caractère ſtupide & peſant. Il avoit fait un voyage à Paris, & avoit été aſſez habile pour prendre tout le ridicule des expreſſions Pariſiennes. Sous prétexte d'avoir des manières aiſées, il ſe croyoit tout permis avec les Dames ; parce qu'il jugeoit de toutes les femmes de l'Univers, par les Veſtales d'Opéra qu'il avoit fréquentées. Un faux air de Petit-maitre, & des manières Françoiſes mal copiées, jettoient ſur toute ſa perſonne un ridicule inexprimable. Il eſt certain que de toutes les petites façons que les hommes ont adoptées pour ſe *ridiculiſer*, il n'en eſt point où l'affectation doive moins paroitre que dans les manières de Petit-maitre. C'eſt encore une de ces choſes où il n'eſt point permis

en lieux de débauche. Les Magiſtrats les ont interdits depuis quelques années.

mis de ne réuſſir qu'à demi. L'on ne fait grace dans le monde à cette eſpèce de Ridicule, qu'autant qu'il paroit naturel. Notre Mr. *Steinfleiſch* ne l'étoit en rien. Ses Amis les Pariſiens avoient en cela quelque choſe de moins inſupportable. On ne pouvoit à cela près, rien voir de mieux aſſorti. Ils n'avoient tous trois ni cœur ni honneur. *Steinfleiſch* ſur-tout n'avoit pour tout mérite que beaucoup d'arrogance & de vanité. Ses biens étoient, dit-on, immenſes ; cependant il avoit ſoin de montrer beaucoup plus de Ducats qu'il n'en dépenſoit. Avec ces riches talens, il ne croyoit pas devoir trouver de cruelles. Souvent en plein Bal il oſoit attaquer les Dames les plus ſages. Cette liberté ne demeura pas longtems impunie, & il ſe trouva enfin quelqu'un qui vengea le Public.

Il étoit arrivé depuis huit ou dix jours à Aix un Eccléſiaſtique d'Anvers, fort infirme : il avoit amené une Parente pour avoir ſoin de lui. Cette jeune perſonne étoit fiancée à un Cavalier nommé Mr. *de Marcines*, garçon ſage & plein de cœur, ſans en faire parade. Il étoit auſſi du voyage. La Demoiſelle, qui étoit très jolie, avoit donné dans les yeux de Mr. *Steinfleiſch*, qui ne ceſſoit de la harceler au Bal, & partout où il la trouvoit. Un matin qu'elle étoit à la Fontaine avec ſon Oncle,

elle

elle le quitta un moment, pour paſſer dans l'apartement ſecret deſtiné aux Dames. *Steinfleiſch* qui étoit ſous la Gallerie à l'obſerver, crut avoir trouvé l'heure du Berger. Il s'aviſa de la ſuivre, & prit juſtement le moment que la Gardienne de ce Réduit ſacré étoit à cauſer avec quelqu'un. Ce matin là, nous étions allés par hazard nous promener ſur le Quarré d'arbres avec les Comteſſes : Sérigny nous y avoit joint avec ſes Dames, & nous fumes tous enſemble témoins d'une ſcène qui égaya merveilleuſement les Eaux.

Nous nous promenions tranquillement, & notre converſation étoit aſſez ſérieuſe. Tout à coup nous fumes interrompus par les huées de ceux qui étoient ſous la Gallerie. En tournant la tête pour voir de quoi il s'agiſſoit, nous apperçumes l'aimable *Steinfleiſch* aux priſes avec la Gardienne. Aux cris que la jeune Demoiſelle avoit faits en ſe voyant ſuivie, la femme étoit accourue; & ſaiſiſſant le téméraire, elle lui avoit ôté le chapeau, ſur le refus qu'il avoit fait de payer la petite amende. Tout autre que lui auroit prévenu par quelques libéralités l'éclat qu'elle fit. Ce ne fut point l'avis du prétendu Hollandois. Le dépit d'avoir perdu ſa peine, & d'être encore obligé de payer ſa ſottiſe, lui fit prendre le parti de retirer ſon chapeau *gratis*. La conteſtation fut vive & le com-

bat sérieux; *Steinfleisch* fut peigné, & la Gardienne décoiffée. Cette femme craignant enfin que ce Duel ne fût point à son avantage, jetta adroitement le chapeau dans le lieu dont *Steinfleisch* avoit voulu violer la clôture. Les spectateurs célébrèrent par de nouvelles huées la victoire de la femme. Les Dames surtout applaudissoient à une action qui vengeoit leur Sexe. Elles se rangèrent en haie pour voir passer le coupable. Il avoit la tête nue, les cheveux dérangés, & la posture humiliée. Nous primes part à ce spectacle : mais ce qui nous réjouit le plus, fut d'entendre des femmes qui demandoient justice de cet attentat. Elles marquoient autant d'animosité que ces Dames Romaines, qui avoient vu violer les Mystères de la *Bonne Déesse*. Il est vrai que c'étoit un peu profaner ceux de l'amour, que de chercher à les célébrer dans un lieu pareil. La colère de ces femmes se changea pourtant en huées & en éclats de rire, qui auroient couvert de confusion un homme qui eût été capable du moindre sentiment.

Il n'en fut pas quitte pour cet affront: il lui falut essuyer encore une litanie d'injures dont il fut accablé par cette femme, aussi zèlée pour le respect dû au beau Sexe, qu'inexorable sur le payement de la petite amende. Dès les prémiers jours que nous étions à Aix, nous

nous avions eu lieu de remarquer ſa ſévérité, qui ſur ce point ne fait grace à perſonne. Je croi cependant que l'avanie qu'elle fit à certain Moine qui s'étoit mépris, étoit moins fondée que l'affront qu'elle fit à *Steinfleiſch*. A travers les reproches dont elle accabla ce dernier, nous comprimes qu'il s'agiſſoit moins d'une mépriſe, que de l'inſulte la plus outrageante à l'égard de la Demoiſelle. Il eſt certain même que ſi cette jeune perſonne en eût voulu porter ſes plaintes, le Magiſtrat, toujours attentif à la ſureté des Etrangers, n'eût pas manqué d'en faire bonne Juſtice. Son Amant la lui fit dès le ſoir, mais ce ne fut qu'après une nouvelle inſulte.

Malgré l'avanie du matin, *Steinfleiſch* oſa ſe montrer encore au Bal dès le ſoir même. La jeune Demoiſelle y étoit auſſi, avec ſon Amant. La préſence de cette aimable fille réveilla toute la paſſion de *Steinfleiſch*; il eut la hardieſſe de vouloir la prendre à danſer. La Demoiſelle le refuſa avec indignation, & donna un moment après la main à *Marcines*. A l'égard de tout autre que *Steinfleiſch*, elle eût peut-être commis une imprudence, parce que c'étoit expoſer ſon Amant: mais il y avoit peu de choſe à craindre de la part d'un homme qui oſoit reparoitre après la ſcène du matin. Auſſi le jeune-homme ſouffrit patiemment la préférence, & danſa a-

vec d'autres. Il paroitra étonnant qu'il ait trouvé des Dames aſſez faciles pour lui faire cet honneur: mais cette indulgence chez la plupart étoit moins un défaut de délicateſſe, qu'une marque de la crainte qu'elles avoient de ſe commettre avec lui. Quoi qu'il en ſoit, le refus de la Demoiſelle ne fit qu'irriter ſa tendreſſe. Il en eut même un accès ſi violent, que prenant occaſion des divers mouvemens qui ſe font dans les Contredanſes, il tâcha de joindre la Demoiſelle, lui donna effrontément un baiſer, & eut l'audace de lui couler la main ſur la gorge. *Marcines* qui la ſuivoit de près, aiant remarqué cette impudence, appliqua publiquement un rude ſoufflet à cet inſolent. Il auroit redoublé; mais *Steinfleiſch* l'appella dernière les Capucins, & il crut devoir ſuſpendre ſon reſſentiment par reſpect pour cet Appel public. Cette querelle dérangea le Bal. Les Dames cachèrent les cannes & les épées, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur. *Steinfleiſch* menaçoit beaucoup; il n'oſa cependant ni ſortir de la Salle, ni ſuivre *Marcines*, qui ſe retira tranquillement avec ſa Fiancée. Son éloignement réveillant le courage de *Steinfleiſch*, il reprit le ton menaçant. Les deux Pariſiens, gens auſſi braves que lui lorſqu'ils ne voyoient perſonne, l'exhortoient à tirer raiſon de l'affront qu'il

avoit

avoit reçu. Ranimé par les discours de ces deux Amis qui lui reprochoient sa modération, mais plus encore par l'absence de son Rival, il se résolut à se montrer sur la Place, qu'il arpentoit à grands pas. Il arrêtoit tous ceux qui s'y promenoient, pour leur dire qu'il étoit venu là pour attendre *Marcines*; mais qu'il avoit à faire à un lâche qui n'osoit paroitre. Plus il le disoit, moins on le croyoit.

Cependant *Marcines*, instruit de ses Rodomontades, se crut engagé à les faire cesser. Il se déroba secrettement de chez lui, & vint se promener tranquillement derrière les murs des Capucins; c'étoit le lieu désigné dans l'Appel. Il fit dire en même tems à son Champion, *que s'il étoit homme de parole, il ne devoit point tarder à s'y rendre.* Steinfleisch étoit sur la Place, au milieu d'une troupe de personnes qu'il entretenoit de sa bravoure, lorsqu'on vint lui signifier l'Appel. Ce message le déconcerta. Il pâlit, & prit la compagnie à témoin du piège qu'on lui tendoit, prétendant que c'étoit un assassinat médité. Il parla même de déférer *Marcines* au Magistrat, & de demander une Garde. La déroute du matin lui paroissoit apparemment de mauvais augure : le bon garçon ne se sentoit pas heureux en Duels. Cependant sa proposition ne fut approuvée que des Parisiens, & révolta ce qu'il y avoit d'hon-

d'honnêtes-gens. *Steinfleiſch* s'en étant apperçu, demanda tout effrayé, *ce qu'il faloit donc qu'il fît ?* Un vieil Officier qui avoit vu commencer la querelle, & qui ſe trouvoit là, le prenant par le bras, lui dit avec indignation en remuant ſa canne: *Il faut, mon Ami, aller de ce pas trouver votre homme, vous battre; ou vous réſoudre à ſortir d'ici comme un infame.* Il n'y eut plus à balancer après cet Arrêt, rendu par un homme du métier, & capable de ſoutenir ſa déciſion. *Steinfleiſch* fit bonne contenance, & partit d'un air aſſuré. Le vieil Officier le ſuivit de loin, pour être en état de les ſéparer. Il n'en eut pas la peine: dès que *Marcines* ſe fut mis en poſture de preſſer ſon homme, *Steinfleiſch*, le pauvre *Steinfleiſch*, qui de ſa vie n'avoit tiré l'épée, put à peine dégainer. *Marcines*, pour l'encourager, eut beau lui repréſenter que tous ceux qui ſe battoient n'en mouroient pas: *Steinfleiſch* qui aimoit la vie, ne put ſe réſoudre à la riſquer. Le courage de ſon Rival le pénétra d'effroi: il ſe jetta à ſes pieds tout tremblant, lui rendit l'épée, & lui demanda humblement pardon & la vie. *Marcines* indigné d'une ſi étrange baſſeſſe, lui dit avec mépris: *Va, miſérable, ma canne te feroit encore trop d'honneur; & pour te punir, je ne connois point d'armes plus infames que les tiennes.* En diſant ces paroles ſi outrageantes, il donna au brave

Stein-

Steinfleiſch quelques coups ſur les épaules, de ſa propre épée, la rompit enſuite ſous le pied, & lui en jetta les morceaux au viſage. Le vieil Officier qui l'avoit ſuivi, ſe donna tout à loiſir le plaiſir de ce ſpectacle. Il étoit arrivé aſſez tôt pour être témoin de cette cérémonie. Il courut à *Marcines*, l'embraſſa, le loua de ſa modération, & le ramena chez lui, en publiant par-tout la honte de *Steinfleiſch*. Ce fut par cet Officier que nous apprimes ces circonſtances, que la modeſtie de *Marcines* auroit cachées. L'Officier nous dit que ce qui l'avoit le plus indigné, c'eſt qu'il avoit trouvé *Steinfleiſch* plus affligé de la perte de ſon épée, que ſenſible à l'ignominie dont il ſe voyoit couvert. Cette avanture nous en délivra: la crainte de pis le fit partir.

Nous n'eumes pas plutôt appris cette Hiſtoire, que nous allames après ſouper chercher les Comteſſes pour nous en réjouir avec Sérigny, & en féliciter les autres Dames. Perſonne ne plaignit *Steinfleiſch*, on le trouva trop doucement traité; & comme nous étions accoutumés à parler de ce Brave ſous le nom de *Hollandois*, il nous parut ſingulier que la belle Hollandoiſe fût aſſez généreuſe pour ne pas chercher à l'excuſer. La Comteſſe lui fit à ce ſujet un petit compliment, dont elle parut s'offenſer. Je ne ſai pourquoi, lui répondit-elle, vous vou-

voudriez m'intéreſſer aux ſottiſes de ce jeune-homme : je croi vous avoir déja dit qu'il n'eſt ni mon parent, ni mon compatriote. C'eſt gratis que vous l'honorez du Titre de *Hollandois* : il ne l'eſt en vérité pas plus qu'il n'eſt brave. La Comteſſe lui en fit excuſe, ſur ce qu'elle n'avoit pas été préſente au récit des Anecdotes que cette Dame nous avoit racontées, & la pria de lui en dire quelque choſe.

Ce que vous demandez, Madame, reprit la belle Hollandoiſe, feroit toute une Hiſtoire. *Steinfleiſch* eſt un homme de tout pays : il n'eſt ni Hollandois, ni Allemand, ni Européan, ni Aſiatique. Il eſt pourtant tout cela enſemble ; & comme vous voyez, il n'en eſt pas plus aimable homme, & n'a que les défauts de ces Nations. Son Père étoit un pauvre Hanovrien nommé *Hans*, qui vint il y a une trentaine d'années chercher fortune en Hollande. Le chemin qu'il prit pour y réuſſir, ne paroiſſoit pas le plus court : il ſervit en pluſieurs maiſons en qualité de Valet, & tâcha de s'élever par degrés juſqu'à la qualité de prémier Valet d'un Directeur de la Compagnie des Indes. *Hans* gagna la confiance de ſon Maitre, & comme il ſavoit écrire, il ſe fit employer à tranſcrire diverſes choſes relatives au Commerce des Indes. Cet emploi le mettant à portée de prendre une idée des richeſſes qui viennent de ces

ces pays-là, ne fit qu'irriter la paſſion qu'il avoit de s'enrichir. Il prit le parti de transplanter ſes eſpèrances en Aſie. Son Maitre approuva cette ambition, & lui fit avoir un petit Emploi ſur un Vaiſſeau de la Compagnie. *Hans* partit de Hollande, & s'embarqua pour *Batavia*, en qualité de *Teneur-de-Livres*: ſa pacotille étoit fort mince; elle renfermoit peu d'argent, quelques recommandations, mais beaucoup d'eſpèrances. *Hans* étoit intriguant: il ne fut pas plutôt à *Batavia*, qu'il fit valoir ſes recommandations. Celles d'un Directeur de la Compagnie ſont rarement infructueuſes. *Hans* ſut en tirer parti à merveilles. Il fut placé ſur un Comptoir presque en arrivant: il en apprit en peu de tems toutes les fineſſes, & y devint bientôt auſſi habile que ſes Maitres. A leur exemple, il ſut y amaſſer du bien, ſans montrer d'où il le tiroit. Ce ſavoir-faire l'éleva ſucceſſivement à divers Emplois plus honorables, c'eſt-à-dire en ſtyle de ce pays-là, à des poſtes plus lucratifs. Dès qu'il ſe vit dans le chemin de la fortune, *Hans* changea ſon nom & prit celui de *Von Steinfleiſch*, pour effacer apparemment le ſouvenir de ſa prémière condition. Il prit ſi bien l'eſprit des Négocians de ces Cantons, que de longtems on n'avoit vu un Etranger ſi-tôt au fait du manège des Indes.

Il

Il faut, continua la belle Hollandoiſe, que ſon avidité pour le gain ait été bien forte, pour lui en faire un mérite dans un pays où chacun fait gloire d'être inſatiable. Son activité, ſa vigilance, & ſa ſévérité ſur-tout à l'égard des pauvres Nègres, lui meritèrent la confiance d'une vieille Veuve: elle lui remit la direction de ſes Plantations. Le produit en augmenta entre ſes mains: mais les Eſclaves ne s'en trouvèrent pas mieux. Ce n'étoit pas de quoi il s'embarraſſoit. *Hans* avoit des vues plus hautes. Il tâcha de plaire à la Veuve, qui étoit auſſi avare qu'elle étoit riche & vieille. Dans ces pays chauds, la tendreſſe eſt de tous les âges. La Vieille devint amoureuſe de Mr. *Hans*. Il étoit jeune, & il eut le courage de l'épouſer. Le prémier avantage qu'il en retira, fut la moitié du bien de la Veuve. Elle fit plus: la bonne Dame eut la généroſité de mourir dans l'année, & de le faire héritier du reſte. Au moyen de cette ſucceſſion, il ne reſta pas longtems veuf. En ce pays-là, le mariage n'eſt pas la moindre partie du Commerce: l'amour y fait des prodiges de fortune, en faveur des Etrangers. Ceux d'entre eux qui y deviennent ſi-tôt riches, ne peuvent d'ordinaire compter leurs biens, que par le nombre de femmes qu'ils ont eu le bonheur d'épouſer & d'enterrer ſucceſſivement. Mr. *Hans* n'avoit garde de négliger un moyen ſi facile

facile d'accroitre ſes nouvelles richeſſes. La taille, la couleur, la naiſſance ne le rebutoient point ; il n'étoit pas délicat: il ne chercha que du bien. Il en trouva chez une jeune *Mulâtre*, dont le viſage & la couleur auroient effarouché le moins dégoûté des humains. Il l'épouſa, parce qu'elle étoit riche, & même plus riche encore que ſa prémière Femme. C'eſt de ce ſecond mariage qu'eſt ſorti l'aimable Mr. *Steinfleiſch* que vous avez vu ici. Il ne dément point ſon origine.

Mr. *Hans* ſon Père, pourſuivit la Dame, vint il y a cinq ans en Hollande, où il amena ſa Femme & ce cher Fils. Son deſſein, ſelon les apparences, étoit de s'y établir. Il y fit parade de ſes richeſſes, & fut en marché d'une maiſon magnifique dans une de nos meilleures Villes. Il prétendoit y vivre comme aux Indes ; mais les Loix du pays l'incommodèrent un peu. Je l'ai vu dans ce tems-là, & j'ai ſu ces particularités par les Enfans & la Veuve de ſon prémier Maitre. On n'a point tort de redouter tant l'élévation des gens de néant. Je n'ai rien vu de plus brutal, ni de plus ſuperbe, que toute cette famille. Mr. *Hans* vouloit aller de pair avec les prémiers de la Ville. Mad. *Steinfleiſch*, preſque auſſi noire qu'une Nègreſſe, prétendoit que les Dames la prévinſſent. Cette femme, qui n'avoit aucune teinture des prémières civilités, ſe plaignoit à tous momens

mens que l'on en manquoit à ſon égard. Quelques-unes de nos Dames, que la curioſité mena chez elle comme on va voir un Ours à la Foire, furent aſſez étonnées de la trouver couchée ſur un Canapé, d'où elle ne daigna pas ſe lever. Elle ne les entretint que de ſes Eſclaves, & de ſes biens. Elle avoit à côté d'elle deux Nègreſſes, occupées l'une à ouvrir & fermer à tous momens ſa tabatière, & l'autre à lui préſenter ſon mouchoir. Quelque accoutumé que l'on ſoit chez nous à ces fortunes rapides, & aux airs inſolens des nouveaux Riches, perſonne ne put s'accommoder des airs de Mr. & Mad. *Steinfleiſch*. Les Dames n'y retournèrent point, & refuſèrent ſa contre-viſite. Elle menoit toujours ſon Fils avec elle, & dès-lors on le craignoit. Ce jeune-homme folâtroit auprès des Dames, avec autant d'impudence qu'un jeune Singe. Il n'avoit alors que quinze ou ſeize ans, & il étoit auſſi libertin que vous l'avez vu ici. Comme ſon libertinage l'expoſoit continuellement à des affaires, le Père réſolut de le mettre ſous la conduite de quelque Maitre. Il a couru toutes les Penſions, ſans en devenir meilleur.

Cependant Mad. *Steinfleiſch* ne s'accommodant ni de l'air ni des manières de Hollande, obligea ſon Mari à fixer ailleurs ſon établiſſement. Les pauvres

Do-

Domeſtiques qu'ils avoient amenés avec eux, & qu'ils traitoient encore en Eſclaves, n'en eurent pas plutôt le vent, que craignant de retourner aux Indes, ils ſe ſauvèrent tous un matin, ſachant qu'ils étoient en pays de liberté. Leur condition étoit ſi miſérable, qu'à peine avoient-ils dequoi ſe nourrir. Ils étoient habillés de toile de cotton, comme s'ils euſſent encore été aux Indes; & au milieu de l'Eté, ces pauvres gens mouroient de froid dans notre climat. Leur évaſion fut d'autant plus ſenſible à Mad. *Steinfleiſch*, qu'elle eut bien de la peine à trouver d'autres Domeſtiques. Elle partir avec ſon Mari pour *Hambourg*, où elle croyoit trouver plus de complaiſance. Le mépris qu'ils s'étoient attiré en Hollande, les y ſuivit de près. Enfin ce couple aimable prit le parti de repaſſer la Mer, & de retourner aux Indes. Ils laiſſèrent leur Fils en Europe, dans l'eſpèrance qu'il y apprendroit quelque choſe; mais comme ils avoient donné ordre à leurs Correſpondans de lui délivrer tout l'argent qu'il demanderoit, il n'a fait que joindre les vices de l'Europe à ceux qu'il avoit apportés d'Aſie. J'ai compris à ſes diſcours, qu'il compte s'embarquer l'Automne prochain pour aller retrouver ſon Père. A préſent, Madame, pourſuivit-elle, que vous ſavez ſa Généalogie, j'eſpère que vous ne vous étonnerez plus de ſes manières, & que vous

vous ferez réparation à la Hollande qui ne le reclame point.

La Comteſſe, un peu honteuſe de ſa mépriſe, en fit excuſe à la Dame, & lui promit pour l'honneur des deux Nations, de ſe ſouvenir toujours que Mr. *Hans Steinfleiſch* n'étoit qu'un Indien. Nous ne pumes nous empêcher de rire du ſoin que la Dame Hollandoiſe prenoit de purger ſa Nation du ſoupçon d'avoir produit un pareil Sujet. La Frelle lui fit pourtant un petit reproche, de n'avoir pas plutôt informé la compagnie du caractère de ce jeune-homme. Elle lui répondit, qu'elle nous en avoit dit aſſez pour nous mettre en garde; & que d'ailleurs, ces particularités étoient d'autant plus dangèreuſes à publier, qu'elle étoit la ſeule à Aix qu'il en pouvoit ſoupçonner. Elle ajouta, qu'elle l'auroit épargné s'il avoit été moins extravagant: mais qu'après la conduite infame qu'il avoit tenue, elle ne ſe croyoit obligée à aucun ménagement. Suivant les apparences, ce jeune-homme étoit venu à Aix, dans l'idée de n'y être connu de perſonne. En ce cas-là, il s'eſt bien trompé. En effet, il n'eſt preſque pas concevable combien il eſt difficile de reſter inconnu dans les lieux où l'on va prendre des Eaux & des Bains. Outre que l'on y trouve des gens de tout pays, l'oiſiveté dans laquelle on y vit réveillant la curioſité, fait qu'on y eſt tôt ou

tard

tard démaſqué par des gens que l'on n'y attendoit pas. Il s'en trouve même toujours quelques-uns d'aſſez charitables pour mettre les autres au fait. Cette réflexion eſt une leçon toute naturelle pour la conduite que l'on y doit tenir. Le moindre ridicule que l'on ſe donne aux Eaux, devient la fable de tout un Pays, & quelquefois de l'Europe entière.

L'Hiſtoire de Mr. *Steinfleiſch* en fait la preuve. Elle réjouit extrèmement D. Nugnez, à qui ce jeune-homme avoit particulièrement déplu. Il fut charmé de ſavoir ces particularités, qui juſtifioient le mépris qu'il avoit d'abord conçu contre lui. Nous aurions bien voulu en trouver de pareilles ſur le compte des deux Pariſiens: mais au défaut de ces Anecdotes qui n'auroient que médiocrement augmenté l'averſion que nous avions pour leurs manières, Sérigny fit à l'un d'eux une pièce qui mit le comble à leur extravagance.

Le lendemain de cette avanture, nous allames ſelon notre coutume à Borſet. Au-lieu de nous y baigner à l'ordinaire, nous vimes donner le Bain à un Cheval. Celui que Mylord montoit dans la petite courſe que nous fimes à *Stalberg*, avoit été forcé dans ce voyage. C'étoit un Cheval fin qu'il aimoit extrèmement, & qui valoit beaucoup. Soit que la courſe eût été trop fatigante, ſoit que par l'imprudence du Palefrenier on l'eût mené

trop tôt à l'eau, le pauvre Cheval se trouva *fourbu*. Mylord en fut affligé, & craignant que cette maladie ne dégénérât en *courbature*, il s'aviſa d'un remède vraiment Anglois. Il lui fit donner d'abord une eſpèce de *Douche*, en faiſant jetter ſur le corps de l'animal pluſieurs ſeaux d'Eau *Thermale* chaude. On lui en fit même avaler, au moyen d'un grand cornet. Ce remède ranima la vigueur du Cheval. Cependant, il ne pouvoit recouvrer l'agilité de ſes jambes; elles reſtoient toujours un peu roides. On conſeilla à Mylord de faire mener ſon Cheval à Borſet, pour le faire baigner dans un vieux Bain expoſé à l'air, & à préſent abandonné. Une médecine auſſi extraordinaire (au moins par rapport à tous ceux qui compoſoient notre compagnie) nous attira tous à Borſet. La Comteſſe & la Frelle s'y étoient auſſi rendues, pour être témoins de la cure. Peut-être entroit-il chez nous un peu de tendreſſe pour cet animal, qui avoit été le fidèle compagnon de nos voyages. Mylord y prenoit d'ailleurs un intérêt ſi vif, que nous ne pouvions ſans incivilité marquer de l'indifférence pour un Domeſtique qui lui étoit ſi cher.

Notre curioſité fit plaiſir à Mylord; il nous rangea tous autour du Bain, qui porte le nom de *Bain des Pauvres*, parce qu'il avoit autrefois été conſacré à leur uſage. On y fit deſcendre l'animal: il

il y reſta une demi-heure, & s'y agita beaucoup : l'eau lui procura de grandes évacuations : on le bouchonna enſuite par tout le corps, puis on le chargea de couvertures, & on le ramena dans une écurie de Borſet. On lui réitéra ce Bain matin & ſoir pendant trois jours conſécutifs ; le quatrième il étoit entièrement rétabli, & redevint auſſi fringant qu'il l'avoit été avant cet accident. Nous en félicitames Mylord ; mais nos complimens rouloient moins ſur la guériſon de ſon Cheval, que ſur l'invention d'un remède auſſi extraordinaire, & dont le ſuccès pouvoit être douteux. Il nous répondit, que cette cure étoit très commune en Angleterre ; & nous aſſura même qu'aux Eaux de *Bath*, il y a un Bain uniquement deſtiné pour les Chevaux malades. La Générale, qui ſavoit toute la routine de *Borſet*, nous dit à ce ſujet, que les Habitans de ce Lieu, & ceux des environs, étoient depuis longtems en poſſeſſion d'amener dans ce Bain leurs Chevaux, Vaches, Bœufs, Moutons & autres beſtiaux malades ; & qu'ils n'avoient point de remède plus éprouvé pour les incommodités qui venoient aux jambes de ces animaux. Cette pratique nous parut ſingulière : mais il ſembla à la Frelle, que c'étoit profaner un remède qui ne paroiſſoit deſtiné que pour l'Homme. En effet, il eſt étonnant qu'on ait laiſſé détruire un Bain deſtiné au ſoulagement

d'une infinité de miſérables, qui ne peuvent faire la dépenſe d'aller prendre ceux qui ſont dans les maiſons. Notre ſurpriſe augmenta, quand nous apprimis que la Source qui coule dans ce triſte Bain, n'eſt pas la moins efficace, & qu'elle ſeroit même la meilleure à boire de toutes celles qui ſont à Borſet. On ne ſauroit aſſurément trop louer, dit à ce ſujet D. Nugnez, la piété de ceux qui avoient abandonné gratis cette Source à la guériſon des Pauvres malades: mais il ſemble auſſi que la négligence que l'on a apportée à l'entretenir, a quelque choſe de dur, puiſqu'il anéantit un établiſſement ſi digne d'un Peuple Chrétien. Le Comte lui répondit, que ſelon les apparences, les Pauvres n'y avoient jamais ni beaucoup gagné, ni beaucoup perdu. Ce Bain, dit-il, a toujonrs été à peu près dans l'état où il eſt; & dès la prémière fois que je ſuis venu ici, il étoit déja tel que vous le voyez. J'ai même ouï dire alors, que dans les commencemens de cette fondation, l'on n'y avoit fait d'autres dépenſes que de conduire la Source dans une eſpèce de foſſe bordée de groſſes pierres. En ce cas, la perte n'eſt pas grande pour les Pauvres; car cette foſſe a plutôt l'air d'un Cloaque, que d'un Bain. Les eaux en ſont fort ſales, & le fond plein d'ordure & de boue. La Générale ajouta, que ce

Bain

Bain ne pouvoit pas être d'un grand ſecours aux Pauvres, parce qu'il n'avoit jamais été couvert; & que ces malheureux qui s'y plongeoient pêle-mêle ſans différence de ſexe, y étoient expoſés à toutes les injures de l'air, qui eſt ſi nuiſible à ceux qui prennent les Bains chauds. Leur unique reſſource étoit de pouvoir ſe réfugier au ſortir du Bain, ſous quelques miſérables Baraques que l'on avoit élevées aux environs. Ces pauvres gens, dit-elle, alloient y reprendre leurs haillons, & s'y eſſuyer, avec moins de façons que Mylord n'en a fait pour ſon Cheval. La Frelle, touchée de ce récit, n'y répondit que par un ſoupir, qui marquoit ſa compaſſion pour la miſère des Pauvres.

Une converſation ſi charitable ne dura pas longtems: les gens oiſifs ne réfléchiſſent d'ordinaire que ſur les objets qui les frappent, & à meſure qu'ils en ſont frappés. La vue d'un Hermitage, dont on nous montra les débris, changea le ſujet de notre entretien. Il n'en fut pas plus dévot. Cet Hermitage a été longtems célèbre. Il n'étoit point permis de venir à Aix, ſans rendre hommage à l'Hermite; & il y avoit peu de Malades qui négligeaſſent de lui aller faire une viſite au moins, pendant la Saiſon des Bains. La ſituation riante de ce Lieu, y attiroit tous ceux qui aiment les belles vues. Il eſt environné

de Bois, de Montagnes & d'Eaux courantes, qui forment un aſpect charmant. La liberté de cette ſolitude n'avoit pas de moindres attraits pour une autre ſorte de perſonnes. L'Hermite, avec des manières ſimples, recevoit parfaitement bien ſes Pélerins : il offroit de bonne grace de petites collations ruſtiques, dont la frugalité faiſoit le mérite ; & l'on ne manquoit guères de lui renvoyer par reconnoiſſance dequoi prévenir l'indigence à laquelle la ſtérilité du lieu l'expoſoit. L'hoſpitalité qu'il exerçoit, fondoit ſon plus clair revenu. Il n'étoit riche qu'à proportion de ce qu'il donnoit, parce que plus on lui cauſoit de dépenſe, plus on ſe croyoit obligé d'augmenter les préſens que ſa généroſité lui attiroit. Au milieu de cette abondance, il conſervoit un détachement ſingulier des choſes de ce monde, & des ſiennes propres. Le bon Hermite y tenoit ſi peu, qu'il abandonnoit volontiers ſa petite Cellule à ceux qui vouloient y amener compagnie. Il permettoit même que, pour ne point tenter la Providence, on y fît porter quelques proviſions, dont les débris le faiſoient vivre des ſemaines entières. En un mot, ce commode Hermite ſe faiſoit tout à tous. Je ne ſai cependant quel Démon jaloux du bonheur de ce lieu, vint troubler ſon repos. Le deſir peut-être d'une vie plus parfaite, lui inſpira du dégoût pour une retraite

ſi

ſi charmante. Il lui fut révélé, qu'il devoit quitter ſon Hermitage. Le bon Solitaire obéit, & quitta la place, fatigué, dit-on, du bruit de ſes mérites, & plus encore de l'éclat de certains miracles ordinaires aux Saints de ſa Robe. Comme ſa vertu étoit l'unique ſoutien de l'Hermitage, il eſt tombé en ruïne depuis ſa déſertion. Pour conſerver la mémoire de cette bénite Solitude, on a bâti ſur ſes débris une petite Chapelle, où les Amans vont ſouvent faire leurs dévotions ſecrettes. Il y a des malins, qui prétendent que cette aimable Solitude n'a jamais changé ni de Patron, ni de Culte. Il eſt aiſé de s'imaginer que la vue & la deſcription d'un lieu ſi fameux par les ſoupirs de tant de Malades, rendit la converſation un peu galante. Le Comte, qui nous apprit ces particularités, les prouva par le récit de quelques avantures, que je ne me ſuis point engagé d'écrire. Elles donnèrent lieu au Chevalier de faire *maintes* plaiſanteries, qui nous amuſèrent agréablement juſqu'à la Ville.

Nous apprimes en y rentrant, que les deux Pariſiens étoient partis après diner, pour un voyage de deux jours. Nous ſoupçonnames qu'ils étoient allés conduire l'aimable *Steinfleiſch* juſqu'à Mastricht. C'étoit le moins qu'ils pouvoient faire pour un Compagnon ſi digne d'eux. Quoi qu'il en ſoit, Sérigny voulut mettre

leur abſence à profit. Il vint dès le ſoir même prier les Comteſſes d'aſſiſter le lendemain à un Concert chez lui. Elles l'acceptèrent, à condition qu'il feroit ſon poſſible pour y attirer Mad. la Générale. Dès le matin la belle Hollandoiſe lui en écrivit un mot, au nom des Dames : Mylord ſe chargea d'en être le porteur en allant à Borſet, & elle eut la complaiſance de s'y trouver. Ce Concert eut quelque choſe de plus agréable & de plus diſtingué, que toute la Muſique que nous avions eue juſques-là. Sérigny avoit trouvé au Caffé deux Muſiciens célèbres, dont l'un étoit de la Chapelle de l'Electeur de Cologne. Ce dernier avoit une voix admirable: l'autre jouoit parfaitement de la Baſſe de viole. Ils ne faiſoient que paſſer à Aix, & alloient en Hollande s'embarquer pour l'Angleterre. Sérigny les avoit invités à diner, & ils ſe prêtèrent de bonne grace au divertiſſement qu'il nous préparoit. Il fit venir quelques autres Inſtrumens pour préluder, & pour leur donner le tems de prendre haleine. Ils nous donnèrent divers morceaux d'un goût exquis; & celui qui chantoit nous régala d'une Cantate Italienne, qu'il exécuta dans la dernière perfection. Mylord qui avoit, comme tous les Seigneurs de ſon pays, une paſſion ſingulière pour cette Muſique, & qui y étoit connoiſſeur, en fut auſſi ſatisfait que nous.

nous. Après qu'ils eurent fini, Sérigny auroit bien voulu engager les Dames à accepter le Bal : mais elles l'en remercièrent, dans la crainte qu'elles avoient du retour des Parisiens, que l'on n'auroit pu refuser sans s'exposer à un éclat. On se contenta du plaisir de la Symphonie, dont la continuation donna lieu au récit d'une maladie bien singulière.

Il y avoit un bon Chartreux logé dans la maison contiguë à celle où nous étions. Nous l'avions vu plusieurs fois à la Fontaine ; mais comme il étoit extrêmement retiré, & que nous ne cherchions pas beaucoup la compagnie des Moines, nous n'avions pas été à portée d'apprendre les raisons qui l'amenoient à Aix. Nous en fumes informés ce soir-là; & sa maladie a quelque chose de si bizarre, qu'elle mérite bien de trouver ici place. Cet honnête-homme, plein d'esprit d'ailleurs & d'une rare vertu, s'étoit livré peu à peu à la mélancolie, & par succession de tems il s'étoit mis en tête qu'il entendoit le mouvement des Cieux, dont l'harmonie prétendue le jettoit dans une espèce de folie. Lorsqu'il étoit dans ces accès, il s'imaginoit que les Corps célestes produisoient par leur cours ou leur choc, des sons admirables. C'étoit, disoit-il, une harmonie si douce & si charmante, qu'il n'y a point de Concert qui en approche. Le pauvre homme se livroit alors à une joie si folle,

qu'il rioit tout ſeul, & invitoit les autres à prendre part à cette mélodie. Quelquefois il en demeuroit en extaſe, ſans que l'on pût le rappeller à lui-même. Sa rêverie n'étoit pas à la vérité continuelle, mais la moindre Muſique qui frappoit ſes oreilles lui rappelloit cette viſion, & tant qu'elle duroit, on ne pouvoit le réſoudre à manger. Son mérite, ſa naiſſance & ſes talens l'avoient rendu cher à ſon Ordre; & par une diſtinction particulière, on l'avoit envoyé à Aix, dans l'eſpèrance que les Eaux & les Bains pourroient évacuer cette bizarre mélancolie. On l'avoit exprès logé dans un quartier peu fréquenté, & l'on eſpèroit beaucoup de ſa guériſon. Le Concert que Sérigny nous donna, penſa déranger toutes les eſpèrances que l'on en avoit conçues. Comme chacun eſt libre chez ſoi, perſonne n'avoit oſé nous en avertir. L'homme qui accompagnoit ce bon Religieux, aiant vu entrer les Muſiciens que Sérigny avoit mandés, avoit tâché de prévenir habilement le coup. Il avoit tiré le Chartreux hors de chez lui, ſous prétexte de promenade, perſuadé que la Symphonie ne dureroit que quelques heures. Mais il ne lui fut pas poſſible de retenir le Malade hors de ſa maiſon, plus longtems que de coutume. Ce bon Père obſervoit à Aix toute ſa Règle, avec la même exactitude que s'il avoit été

été dans sa Cellule. Il falut rentrer à la maison; mais avant d'y revenir, l'homme qui avoit soin de lui, fit prier le Médecin de s'y rendre. Notre Musique duroit encore, & on l'entendoit de la maison voisine aussi bien que si l'on eût été dans la Salle. Elle n'eut pas plutôt frappé l'oreille du Chartreux, que le pauvre homme crut entendre l'harmonie des Cieux. Il resta comme immobile de la joie que cette mélodie imaginaire lui causoit, & il auroit sans doute demeuré longtems dans cette rêverie, si le Médecin n'étoit venu l'en tirer, en nous priant d'en avoir compassion.

Sérigny, à qui il s'étoit adressé d'abord en particulier, n'avoit point fait cas de sa remontrance, ne croyant pas devoir par complaisance pour un Visionnaire, interrompre un divertissement qu'il donnoit aux Dames. Il s'étoit ensuite adressé au Comte, qui plus humain avoit prié Sérigny d'en informer au moins les Dames. C'étoit aussi l'avis du Chevalier; mais Sérigny se moquoit de leur compassion, & se contentoit de rire. Cette petite contestation excita la curiosité des Dames, qui demandèrent de quoi il s'agissoit. Le mystère que Sérigny affecta, & les prières réitérées qu'il faisoit aux autres de se taire, redoublèrent leur impatience. Enfin le Chevalier leur dit, que Mr. le Médecin venoit avertir que la Musique incommodoit un

pauvre Malade qui étoit dans le voiſinage. Il n'en falut point davantage ; elles firent auſſi-tôt ceſſer la Symphonie, proteſtant toutes qu'elles ſeroient au deſeſpoir de cauſer à qui que ce fût la moindre incommodité. Heureuſement la Cantate Italiènne étoit finie, & nous ne faiſions pas un grand ſacrifice du reſte. Cependant Sérigny, un peu piqué d'une compaſſion qui dérangeoit ſes plaiſirs, dit aux Comteſſes, que ſi elles ſavoient que le Malade dont il s'agiſſoit n'étoit qu'un Moine viſionnaire, elles ne ſeroient peut être pas ſi compatiſſantes. Tout Catholique qu'étoit Sérigny, il raiſonnoit en Mouſquetaire, c'eſt à dire en gens qui ſont le fleau des Prêtres. *Vous vous trompez*, lui repliqua bruſquement la Frelle ; *il ſuffit que ce ſoit un Malade, fût-il le dernier des hommes, pour qu'on lui doive ces égards ; & je ſuis charmée de vous marquer que la politeſſe & l'humanité ſont de toutes les Religions.* Sérigny fut obligé de cèder. Dans une Ville en effet où l'on ne vient que pour ſe guérir, on ne ſauroit ſans inhumanité manquer à ces attentions: rarement auſſi l'on s'en diſpenſe.

Le Médecin, charmé de trouver tant de compaſſion chez les Dames, leur fit compliment ſur leur généroſité, & fit à Sérigny de très humbles excuſes ſur ce qu'il étoit venu troubler la fête. Il nous fit comprendre, qu'outre la charité générale que l'on doit aux infirmes, il s'in-

s'intèreſſoit particulièrement à celui-ci qui étoit ſon Malade ; & tout de ſuite il nous expliqua ſa maladie. L'hiſtoire en parut ſingulière à toute la compagnie. La pitié que chacun marqua pour ſa triſte ſituation, répondoit à l'eſtime que nous avions conçue pour ſa perſonne, quoiqu'il ne nous fût connu que par ſa modeſtie. Elle ſied ſi bien aux gens de cette Robe, & l'on en trouve ſi peu qui ſachent la conſerver dans ces Lieux publics, que nous avions tous de la vénération pour lui. Nous exhortames le Médecin à employer tout ſon Art pour le rétablir, vu qu'il avoit ſi bien tiré d'affaires le jeune Moſcovite dont il nous avoit fait l'hiſtoire. Il n'y eut que Don Nugnez qui en deſeſpèra. Je conçois, dit-il au Médecin, que la guériſon d'un pareil Malade feroit autant d'honneur à vos Eaux, qu'à vos conſeils : mais je doute que vous y réuſſiſſiez autant que je le ſouhaite. Pardonnez-moi, lui dit le Médecin ; ces ſortes de mélancolics ne ſont pas incurables, & pourvu que l'on en connoiſſe la cauſe, on peut par des remèdes ſouvent ridicules en ſuſpendre au moins les effets. Cette cure cependant ne peut être l'ouvrage des Eaux toutes ſeules, ni des remèdes corporels : il faut travailler tout à la fois ſur la maſſe du ſang, & ſur l'imagination bleſſée. Le dérangement des Mélancoliques ne vient que de ce que

leurs réflexions demeurent fixées ſur un ſeul & même objet qui les a frappés. L'unique moyen de les guérir promtement, c'eſt de leur procurer des diſtractions capables de ſubſtituer dans leur imagination de nouvelles idées, qui effacent la prémière. Il faut en même tems purifier la maſſe du ſang, & remédier aux vices des viſcères. C'eſt ce que j'ai fait avec lui ; je lui ai fait boire notre Eau *Thermale*, j'y ai ajouté quelques vomitifs, & il en eſt actuellement aux Bains. Depuis trois ſemaines, continua le Médecin, il n'avoit eu aucun retour, & je croyois ſa guériſon ſure ; mais la Muſique qu'il a entendue ce ſoir, lui a rendu ſes rêveries.

La Générale lui demanda, s'il étoit permis de ſavoir de quel moyen il s'étoit ſervi pour calmer ſon imagination. Je n'ai employé, lui répondit-il, que les diſtractions. Comme j'ai ſu par le Mémoire qui m'a été envoyé, que ce bon Religieux ne s'eſt précipité dans cette mélancolie que par des études outrées, que la ſolitude, le ſilence, le jeûne & les veilles lui ont rendu pernicieuſes, je l'ai condamné à un travail très rude. Je lui fais porter de groſſes pièces de bois, je le fais beaucoup promener à pied & à cheval, & je le fatique comme un Forçat. On m'a mandé que l'Aſtronomie avoit été ſon étude favorite ; & pour le détourner de cette con-

contemplation, je le fais harceler le plus que je peux par des exercices violens. Lorsque malgré ces précautions sa rêverie le reprend, je l'en fais distraire par quelque éclat bruyant qui l'effraye; son Valet renverse chaises & tables dans sa chambre, quelquefois il lui jette de l'eau au visage; & ces frayeurs subites lui font oublier le mouvement des Cieux. Tantôt, ajouta-t-il, avant de venir ici, j'ai tiré moi-même un coup de pistolet dans sa cheminée, & ce bruit l'a emporté sur l'harmonie des Astres. Enfin, dit-il, malgré cette rechute, j'en espère beaucoup, si je peux obtenir de ses Supérieurs la permission de le garder encore quelque tems. Le Médecin fondoit cette espèrance sur ce que le Chartreux commençoit à connoitre son état, & qu'il s'en affligeoit jusqu'aux larmes. Le peu de séjour que nous fimes à Aix, ne nous permit point de suivre cette cure. Nous en félicitames cependant le Médecin par avance.

Cette conversation nous porta naturellement à parler des idées bizarres dont un Mélancolique peut se laisser frapper. On en cita des exemples singuliers: l'un nous parla d'un homme qui se croyoit tout couvert de plumes, comme un oiseau: l'autre nous cita une femme qui s'imaginoit être de neige: enfin chacun conta son historiette.

Le

Le Médecin nous fit comprendre que s'il lui étoit permis de révéler toutes les fantaiſies des Mélancoliques qu'il avoit vus à Aix depuis vingt ans, on ne croiroit jamais que l'eſprit humain fût capable de donner dans ces travers. Il eut pourtant la franchiſe de nous avouer, qu'il en avoit plus vu qu'il n'en avoit guéri. Je le croi, lui dit la Frelle qui le railloit toujours; & je penſe qu'il en eſt de même des autres maux, que vos Bains ne ſoulagent que lorſqu'ils ſe ſeroient guéris d'eux-mêmes. Nous prenions plaiſir à les entendre diſputer, car le Médecin ſe défendoit poliment. C'eſt de quoi je ne conviendrai pas, s'il vous plait, lui répondit-il. Nos Eaux ont bien fait d'autres merveilles. Leur vertu s'étend juſques ſur les maladies *diaboliques*; quand il n'y auroit, dit-il en ſouriant, que Mad. la Générale, ce ſeroit aſſez pour le prouver: mais nous avons une guériſon bien plus fameuſe encore. Dans le tems que Mr. *Blondel* exerçoit ici la Médecine, on lui adreſſa une fille du Village de *Saar* tout près de Spa. La maladie de cette fille avoit fait beaucoup de bruit dans le pays. Les ſymptomes en étoient ſi extraordinaires, qu'elle ſe crut enſorcelée; ſes parens le publièrent ainſi, & les Médecins aimèrent mieux le croire apparemment, que d'avouer, ou leur ignorance, ou l'impuiſſance de leurs re-

remèdes. Comme je n'étois point de ce tems-là, dit le Médecin, je ne déciderai point s'ils avoient raiſon, ou non. Tout ce que j'en ſai, c'eſt que dans cette extrémité l'on eut recours aux Pélerinages. On mena la Malade enſorcelée à Trèves, & l'on prétend qu'en regardant la *Ste. Tunique* que l'on y conſerve, elle ſe trouva ſoulagée. On aſſure même que le Démon qui la tourmentoit, s'enfuit pour jamais d'auprès d'elle. Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'il lui laiſſa en partant un monument fâcheux, ou de ſon dépit, ou de ſon pouvoir. Elle perdit l'uſage de ſon pied droit, qui depuis le moment que le Diable s'étoit ſauvé, ne ceſſa de remuer avec une agitation & une douleur ſi inſupportable, qu'elle ne pouvoit ni marcher, ni ſe tenir debout. Ce fut dans cet état qu'on l'amena à la fin de Juillet de l'année 1660 (ſi je ne me trompe) conſulter Mr. *Blondel*. L'état inquiet & douloureux de ſon pied obligea ſes parens à l'amener ici dans une charette. Mr. *Blondel* l'entreprit, elle ſe ſoumit à ſon régime, & après avoir pris pendant quelques ſemaines les Bains de *S. Corneille*, elle ſe trouva radicalement guérie, & en état de retourner chez elle à pied, malgré les incommodités d'un chemin très rude. Mr. *Blondel*, * qui met cette cure au nombre des

* *Blondel, Therm. Aquiſgr. & Porcet.* Cap. XIV. §. 1.

des prodiges opérés par nos Eaux, prétend que cette fille vivoit encore au tems qu'il écrivoit.

Cela ſe peut, lui dit la Générale; mais je croi que la bonne fille n'étoit pas plus enſorcelée que moi. Tant mieux, Madame, repliqua le Médecin, vous me donnez des armes contre l'incrédulité de la Frelle: moins la Malade de *Saar* aura été enſorcelée, moins j'aurai de peine à prouver la force de nos Eaux ſur l'imagination. Les Bains de *S. Corneille*, en guériſſant radicalement la maladie du pied qui étoit réelle, ont apparemment achevé d'effacer l'idée qu'elle avoit d'être enſorcelée, & qui faiſoit la maladie de ſon imagination. Voilà, dit Mylord, parler en Médecin; & il y a toute apparence que ſi *Blondel* avoit commencé par-là, il auroit pu épargner le voyage de Trèves à cette fille, & laiſſer aux Eaux d'Aix tout l'honneur du miracle. Vous m'avouerez qu'il y a quelque choſe de louche dans ce récit. Eſt-il probable qu'un homme qui croit à la vertu de la *Ste. Tunique*, penſe qu'elle n'ait pu faire le miracle qu'à demi? Le prétendu Démon étoit hors de cette fille, ou il ne l'étoit pas. S'il en étoit miraculeuſement ſorti, comment pouvoit-il encore opérer ſur elle en l'affligeant? S'il y étoit encore, il faut croire que les Eaux d'Aix ont une vertu plus puiſſante que

celle

celle de la *Ste. Tunique* ; ou l'on doit avouer tout court, que le prétendu Démon étoit moins dans le corps que dans l'imagination de cette fille. Ce fait ſuppoſé, la cure n'en eſt pourtant pas moins glorieuſe aux Bains d'Aix.

Le raiſonnement de Mylord prouvoit malheureuſement un peu plus qu'il ne convenoit à la Religion du Médecin, & le pauvre Docteur ſe trouvoit fort en peine de lui répondre pour conſerver, comme on dit, *la chèvre & les choux.* Le retour des Pariſiens que l'on vint nous annoncer, le tira heureuſement d'embarras. Les Dames ſe levèrent auſſi-tôt, & le Médecin s'éclipſa. Le Chevalier qui étoit allé un moment dans la Cour, eut beau aſſurer les Dames qu'il n'y avoit qu'un des Pariſiens de retour, & qu'il étoit monté à ſa chambre; elles s'opiniâtrèrent à ſortir. La ſoirée étoit charmante, nous en profitames pour aller conduire la Générale ; & la Comteſſe rentra chez elle avec ſa Sœur.

En revenant de cette promenade, Sérigny nous ramena chez lui, pour ſouper des débris de la collation qu'il avoit préparée aux Dames. Notre retour fut très à propos, pour délivrer la belle Hollandoiſe des perſécutions de ſon ſot Amant. Ce jeune-homme, preſſé par ſon amour, avoit laiſſé ſon Frère à Maſtricht avec l'aimable *Steinfleiſch*, & étoit revenu ſoupirer auprès de ſa Dame. Il l'af-

l'assommoit de complimens & de fleurettes, lorsque nous entrames dans la Salle: mais notre présence dérangea ses soupirs. L'air sec & froid de Mylord, & la gravité de D. Nugnez, le déconcertèrent. La Dame se mit à table entre ces deux Messieurs; & Sérigny qui avoit un grand ascendant sur le Parisien, lui fit entendre qu'il feroit bien de dissimuler sa passion devant la compagnie. Il se contraignit: mais après avoir mangé un morceau, il nous délivra de sa présence, sous prétexte qu'il étoit fatigué. Nous passames une partie de la nuit à causer tranquillement, & nous nous séparames incertains de ce que nous ferions le lendemain.

En allant le matin chercher les Comtesses, selon notre coutume, nous apprimes qu'elles s'habilloient pour aller diner chez la Générale, qui devoit garder la maison ce jour-là, afin de prendre congé dans les formes du régime des Eaux. Cette éclipse nous parut de mauvais augure, & nous la regardames comme un présage de notre prochaine séparation. J'allai m'en consoler avec le Chevalier chez notre bon Echevin. Nous le trouvames occupé à jouer au Trictrac avec le Comte. Pour ne point les déranger, le Chevalier fit une partie d'Echecs avec moi, & l'Echevin nous retint à diner. Il fit selon, sa coutume,

tume, tout ce qu'il put pour nous réjouir.

La partie que les Comteſſes étoient allé faire chez la Générale, amena naturellement la converſation ſur l'heureuſe expérience que Mylord avoit faite des Bains de Borſet par rapport à ſon Cheval. A cette occaſion nous communiquames à l'Echevin les réflexions que nous avions faites ſur le peu de ſoin que l'on avoit eu d'entretenir le Bain, qui avoit été autrefois conſacré aux Pauvres. Il nous répondit, que la Police avoit été forcée de l'abandonner, pour empêcher un mal plus grand, que le bien que l'on vouloit faire. On n'avoit point tardé à s'appercevoir que la ſituation ſolitaire de ce lieu l'avoit rendu beaucoup plus propre au libertinage des Mendians de profeſſion, qu'au ſoulagement des vrais Pauvres. Comme perſonne n'avoit inſpection ſur ce Bain, & qu'ils y étoient libres d'y agir à leur gré, ces miſérables en avoient fait un lieu de débauche. Tout les Gueux paſſans, & ces Mendians qui rodent ſous le nom de *Bohémiens*, s'y donnoient rendez vous, & ſous prétexte d'y aller prendre les Bains, ils s'y livroient ſous les Baraques que l'on y avoit pratiquées, à tous les excès que l'on peut attendre de cette canaille. Le Chevalier lui répondit, qu'il faloit réprimer ces abus, & conſerver le Bain, en y plaçant un Concierge qui veillât

au

au bon ordre, plutôt que de priver les vrais Pauvres d'un ſecours ſi naturel. C'eſt ce qu'on a fait, reprit l'Echevin; mais parce qu'il auroit été difficile, même avec beaucoup de dépenſe, de l'entretenir avec la décence convenable dans une campagne, où l'inſolence de cette canaille eût toujours été à craindre, on leur a donné dans la Ville un Bain qui ne ſert que pour eux. C'eſt le *Comphuys-Badt*, maiſon proche des Bains de *la Roſe*. Tous les Pauvres de la Ville & du dehors y ont un libre accès; ils peuvent y entrer *gratis* en tout tems, pour quelque infirmité que ce ſoit. L'Eau qui y coule vient de la même Source, & n'eſt pas moins efficace que celle des Bains de *S. Corneille*. Il eſt vrai qu'il n'y avoit originairement qu'un ſeul & même baſſin, dans lequel les hommes & les femmes ſe baignoient pêle-mêle, comme à celui de Borſet. Tant qu'il a été commun aux deux ſexes, il étoit impoſſible que la modeſtie y fût bien obſervée, malgré les ſoins & la vigilance de l'Hôte. Ce Bain d'ailleurs n'étoit pas tellement conſacré aux beſoins des Pauvres, qu'il ne ſervît encore aux Foulons & aux Blanchiſſeuſes, qui étoient en poſſeſſion d'y venir laver leurs étoffes & leur linge. Ce double uſage ne contribuoit aſſurément pas à la propreté des eaux, qui d'ailleurs n'avoient pas, comme dans les autres Bains, d'égoûts ſouter-

terrains. C'eſt pourquoi les Foulons étoient obligés de le nettoyer deux fois l'année, en l'épuiſant par en-haut. Tous ces inconvéniens obligèrent les Propriétaires à bâtir un Bain particulièrement deſtiné aux femmes; mais comme il étoit plus net que l'ancien, il redevint bien-tôt commun. Enfin la Chambre des *Werk-meeſters* à qui cette maiſon appartient, fit un Règlement ſévère pour empêcher l'indécence d'une pareille communication. Par cette Ordonnance il eſt enjoint à l'Hôte du *Comphuys-Badt* d'empêcher que les hommes & les femmes ſe baignent enſemble, & de n'ouvrir le Bain qu'à certaines heures deſtinées à chaque ſexe: quand la foule eſt trop grande, comme il y a deux Bains, les prémiers venus choiſiſſent.

C'eſt grand dommage, lui dit le Comte, que ces miſérables n'aient point cette reſpectable innocence, qui s'eſt conſervée ſi longtems chez les Suiſſes. L'aimable ſimplicité de ces peuples dans l'uſage des Bains publics, faiſoit l'admiration des Voyageurs. Les Etrangers qui paſſoient à Bade étoient étonnés de voir la ſageſſe & la modeſtie avec leſquelles ces bons Suiſſes, hommes & femmes, ſe baignoient enſemble, ſans qu'il s'y paſſât rien contre l'honnêteté, ni même qu'il en rejaillît le moindre ſoupçon ſur l'un ou l'autre des Baigneurs. Je crois, ajouta-t-il, que vos Pauvres s'en feroient mieux

mieux trouvés, s'ils se fussent conduits de même. C'est sans doute leur faute, ajouta-t-il ; mais à cela près, il me semble que la charité que vous leur faites doit avoir quelque chose d'assez mal-propre. L'Echevin se recria sur ce reproche, en nous assurant qu'il règnoit dans le *Comphuys-Badt* autant de netteté qu'il est possible d'y en conserver avec ces sortes de gens. Il nous assura d'ailleurs, que la plupart des Hôtes des autres Bains ne refusent guères l'usage de leurs Eaux à des Pauvres un peu connus. Tous les Religieux de la Ville, par exemple, & les Moines mendians, y entrent aussi gratis ; ensorte que le *Comphuys-Badt* ne sert presque qu'aux Pauvres étrangers, & aux Pélerins *Hongrois* & *Bohémiens*. Il nous apprit encore, qu'anciennement les Peuples de la Frise entroient gratuitement dans tous les Bains d'Aix, en vertu d'un Privilège du Comte *Guillaume*, lequel, à ce qu'ils prétendoient, * avoit accordé cette prérogative aux Frisons, *en reconnoissance de la valeur qu'ils avoient marquée au Siège de la Ville d'Aix-la-Chapelle.* Quoi qu'il en soit de ce Privilège, il y a apparence qu'il a souffert prescription.

L'Echevin finit cet entretien en nous invitant d'aller voir le Bain des Pauvres, dont

* Voy. *Matth. Voss. Annal.* lib. 3. ad annum 1248.

dont nous avions tant parlé. Pour nous y engager, il nous dit que rien ne reſſembloit mieux à la *Piſcine probatique* de Jéruſalem. Ce n'étoit pas nous en donner une idée bien flatteuſe; & nous ne fumes pas curieux d'en vérifier le parallèle. La peinture qu'il nous en avoit faite, ne nous laiſſoit rien entrevoir de fort ragoûtant. Nous nous figurames une troupe de Lépreux, d'Eſtropiés, d'Ulcérés autour de ce Bain, en un mot l'abrègé des miſères humaines. Cette perſpective n'avoit rien de fort divertiſſant pour gens qui ne cherchoient qu'à ſe réjouir.

Nous le menames dans ſon voiſinage trouver une compagnie plus agréable. C'étoit chez Sérigny, que nous trouvames en grande conférence avec un Anglois qui étoit à la ſuite de Mylord. C'étoit cette eſpèce de Médecin, par l'imprudence duquel notre pauvre Abbé avoit penſé perir dans l'Étuve. Dès qu'il l'eut congédié, nous lui demandames le ſujet de leur entretien, en l'avertiſſant de ne ſe fier à cet Empirique qu'avec beaucoup de précautions. Sérigny nous remercia de l'avis, & nous dit en riant, qu'il étoit en conſultation pour raccommoder la cervelle du Pariſien, & en délivrer la belle Hollandoiſe. Il nous raconta qu'il y avoit déja huit jours qu'il y travailloit inutilement à l'inſu de cette Dame, & qu'ils alloient inceſſamment

appliquer le dernier remède. Mylord étoit du ſecret, & ſon Médecin devoit être l'ame de cette badinerie, parce que le nôtre étoit trop grave pour ſe prêter à une action ſi peu ſérieuſe. Le tour qu'ils imaginèrent nous divertit dans les deux derniers jours que nous paſſâmes à Aix.

Dans le tems qu'il nous expliquoit la pièce qu'ils avoient concertée, les Dames parurent. Nous leur propoſames d'aller ſurprendre les Comteſſes chez la Générale, pour voir ce qui s'y paſſoit. Cette partie fut de leur goût, & nous primes le chemin de Borſet. En y entrant, l'Echevin nous montra la place & les ruïnes du Temple où les Réformés alloient autrefois faire leurs prières. Il a ſubſiſté juſqu'en 1713. Sa démolition fut le fruit de la Paix, & de la ceſſion que les Etats-Généraux firent à l'Empereur des Terres & Domaines qu'ils poſſèdoient dans le Duché de Limbourg. Le terrein où ce Temple étoit bâti, ſe trouva malheureuſement du reſſort de cette Province. Les Eccléſiaſtiques ne tardèrent point à réveiller ſur ce point le zèle de la Cour de Vienne: ils obtinrent de l'Empereur trois Mandemens conſécutifs, portant ordre de procéder à la démolition de cette Egliſe. Quoiqu'elle fût extrèmement commode aux Proteſtans de la Ville, & à ceux qui y venoient pendant la Saiſon des

des Bains, à cauſe de ſa proximité, il falut obéir. Le même Arrêt éteignit encore deux autres Egliſes des environs; & c'eſt depuis ce tems, que les Proteſtans d'Aix & de Borſet ſont obligés d'aller faire leurs Exercices de Religion à Vaels, qui eſt ſur le Territoire des Etats-Généraux.

Comme la Générale s'étoit miſe dans les remèdes, nous primes la précaution de nous faire annoncer avant de paroitre à ſa porte. Notre viſite parut lui faire plaiſir, & elle nous propoſa un Quadrille, parce qu'elle n'oſoit ſortir, pour n'avoir rien à ſe reprocher. Dans le moment que nous allions nous mettre au Jeu, on vint annoncer Don Nugnez & Mylord, qui nous avoient ſuivi à la piſte. Mylord, après avoir fait ſon compliment à la Générale, ſe plaignit de ce que nous avions furtivement fait cette promenade. Nous ne ſavions qu'en penſer, Mesdames, leur dit-il galamment, & nous ſommes accourus à votre ſecours: nous craignions quelque enlèvement. Il auroit bien pu en être quelque choſe, lui répondit la Générale en riant: je ſuis même très perſuadée que vous ne nous auriez plus trouvées ici, ſi vous aviez encore attendu quelques jours à y venir. Nous comprimes tous ce qu'elle vouloit nous dire, & elle nous avoua qu'elle venoit de fixer ſon départ avec ces Dames, & qu'elles

comptoient de partir enſemble à la fin de la ſemaine, au plus tard. Elle nous dit qu'elle prendroit ſa route par Duſſeldorp, où elle avoit une Parente qu'elle avoit envie de voir; & que de là elle accompagneroit les Comteſſes juſques à Hambourg, où ſon Fils devoit la venir joindre. Une déclaration ſi préciſe nous affligea véritablement. On ne ſongea plus au Jeu, chacun laiſſa ſes cartes. Nous nous recriames tous ſur la trahiſon que ces Dames nous faiſoient, & nous mimes tout en œuvre pour les engager à changer d'avis. Il ſembloit que nous euſſions regret qu'elles fuſſent guéries; nous voulumes leur perſuader que leur rétabliſſement étoit encore trop mal aſſuré, pour l'expoſer aux fatigues d'un voyage auſſi long. Enfin chacun allègua ſes raiſons, & nous inventames à l'envi des motifs de reculer leur départ. L'Echevin s'en mêla comme les autres, & les invita de reſter encore au moins une huitaine de jours, pour voir la fameuſe Proceſſion des Pélerins de Bohème & de Hongrie, & la cérémonie des Reliques qui ne ſe fait que de ſept en ſept ans par forme de *Jubilé*. On appelle auſſi cette Fête *le Jubilé d'Aix*. Don Nugnez, qui étoit auſſi avide d'Indulgences que nous l'étions de plaiſirs, fit beaucoup valoir les motifs de l'Echevin. Quoiqu'ils nous touchaſſent moins que lui, nous appuyames auſſi

ſur cette Cérémonie, moins par le plaiſir que nous pouvions en retirer, que par celui de prolonger le ſéjour de ces aimables Dames. Les Brabançonnes ajoutèrent, que puisque nous étions ſur les lieux, & qu'il ne nous en coutoit que quatre jours de plus, il étoit naturel de voir une Cérémonie qui attire exprès des Etrangers de tous côtés. La Frelle, qui n'en étoit peut-être pas plus curieuſe que nous, marqua pourtant par des raiſons ſemblables, quelque envie de voir cette Cérémonie. Comme le délai n'étoit pas conſidèrable, la Comteſſe ſa Sœur & la Générale ſe rendirent à nos empreſſemens; & nous ſûmes bongré à l'Echevin d'avoir imaginé ce prétexte. Pour le juſtifier, & ſoutenir la curioſité des Dames, il nous vanta beaucoup la ſolennité de cette Fête.

Il nous dit que le concours y étoit autrefois ſi grand, que l'on a compté * dans une année jusqu'à cent quarante-deux mille perſonnes qui étoient venues exprès à Aix pour aſſiſter à cette Cérémonie; & qu'en l'an 1496 on compta quatre-vingt mille florins d'or † des offrandes que les Pélerins avoient apportées. C'eſt dommage aſſurément que cette dévotion ſe ſoit ſi fort refroidie: les

* Voy. le Livret des *Reliques d'Aix*, imprimé chez Jean Houben, 1727, à Aix.

† *Petr. a Beck, Chronic. Aquisgr.*

les offrandes & le nombre des Pélerins ont tellement diminué, qu'à juger du passé par le présent, ce récit paroit incroyable. Nous demandames à l'Echevin l'origine de cette Cérémonie, & les raisons de la dévotion particulière & constante des Peuples de Bohème & de Hongrie qui venoient de si loin à Aix. Il nous dit que l'envie de gagner une *Indulgence pléniere* accordée par le Pape *Léon III* à ceux qui visiteroient ces Reliques, étoit la prémière cause de ce concours. L'Epoque du Pélerinage des Hongrois remonte, dit-on, jusqu'à l'an 1357, qu'une Reine de Hongrie vint, à ce que l'on prétend, à Aix avec un cortège de plus de 700 Cavaliers, mettre ses Etats sous la protection de la Vierge Marie, &c. D'autres la mettent seulement, à ce qu'il nous dit, en 1382, & l'attribuent à un *Louis* Roi de Hongrie, qui vint en grande pompe à Aix, & y fit bâtir une Chapelle pour les Pélerins de son Royaume, auxquels il fit accorder des franchises dont ils jouissent encore; & depuis ce tems, leur dévotion n'a point été interrompue. Une personne qui entend ce détail sans voir ce qui se passe à présent, s'attendroit surement à tout autre chose que ce que l'on y voit. Nous ne tardames pourtant point à pouvoir apprécier au juste tout le merveilleux de cette Cérémonie. Les Pélerins de

de Hongrie arrivèrent le lendemain, & leur entrée nous donna une mince idée de la Solennité à laquelle l'Echevin nous avoit préparés. Le ſeul plaiſir que nous en retirames, fut de reculer de quelques jours le départ de nos Dames.

Après en avoir obtenu ce répit, Mylord les aſſura que nous tâcherions d'employer le mieux qu'il nous ſeroit poſſible, le peu de tems qui nous reſtoit à paſſer enſemble; & ſans leur donner le tems de répondre, il les pria d'accepter le Bal chez lui pour le lendemain. Nous les priames de nous accorder à tous la même grace, à la veille d'une ſéparation, qui vraiſemblablement nous mettroit hors d'état de leur en demander jamais d'autres. Ce plan étoit fort du goût de la Frelle, & quoiqu'elle n'oſât accepter ſeule, il nous parut qu'elle s'ennuyoit des excuſes de ſa Sœur. La Générale accepta enfin, & pour ne point déranger les plaiſirs communs, elle chargea la Comteſſe de lui aſſurer un lit à Aix.

Avant de prendre le plaiſir du Bal, nous eumes celui de voir paſſer la Proceſſion tant vantée des Pélerins. Ils étoient environ cent cinquante en tout, tant Hommes que Femmes & petits Enfans. Ils n'étoient remarquables que par un grand extérieur de dévotion, & un air fort craſſeux & fatigué. La plupart couverts de ſueur & de pouſſière, pouvoient

à peine ſe trainer. Ils arrivent ordinairement quelques jours avant la Fête, pour avoir le tems de ſe délaſſer dans les Bains, de la fatigue d'un ſi long voyage. Ces bonnes gens (que l'on appelle communément les *Pauvres de Hongrie*), ſe raſſemblent aux environs de la Ville pour y faire leur entrée en Proceſſion. Ils y entrent avec *Croix & Bannière*, en chantant des Litanies, & vont droit à la Grande Egliſe, porter un très grand & gros Cierge, dont ils font préſent à l'Image de la Vierge. Il y a eu des tems où ils ont apporté, dit-on, plus de cent cinquante Cierges de cette taille. Suivant les apparences, l'Egliſe d'Aix pourra ſe fournir de cire ailleurs; car on prétend que ſoit par pauvreté, ſoit pour la commodité du voyage, ces bonnes gens diminuent chaque fois le volume du Cierge. Leurs offrandes ne doivent pas auſſi être fort conſidérables, puiſqu'ils vivent d'aumônes ſur leur route. Le ſpectacle qu'ils nous donnèrent nous fit plus de compaſſion que de plaiſir; mais enfin c'eſt une des curioſités d'Aix.

Nous en eumes davantage au Bal. Mylord s'y diſtingua par une magnificence vraiment Angloiſe. Rien n'y manquoit, rafraichiſſemens, collation, ſymphonie, tout y étoit exquis. Il y avoit invité pluſieurs perſonnes de la Ville, & comme nous n'étions plus bornés par le régime,

gime, ni par le retour de la Générale, on danſa jusqu'à onze heures du ſoir. Quand le Bal fut fini, & que ceux qui n'étoient point de notre compagnie ſe furent retirés, il nous fit paſſer dans une Salle où nous trouvames un très joli ſouper, qui ne finit presque qu'avec la nuit. La complaiſance que la Générale avoit eue pour la Frelle, ſervit merveilleuſement à nos plaiſirs : ſa facilité fut miſe à une nouvelle épreuve. Nous la priames de quitter Borſet, & de venir paſſer à Aix le peu de tems qui reſtoit jusqu'à ſon départ. Les Comteſſes appuyèrent nos inſtances, & elle eut encore la bonté d'y conſentir. Elle retourna le lendemain à Borſet, pour prendre congé de ſes Hôtes & règler ſes comptes. Nous y fumes tous auſſi prendre un dernier Bain, mais nous le fimes en cérémonie. Nous nous rendimes au ſortir du Bain chez la Générale, qui nous fit ſervir une collation, que dans un beſoin on auroit pu appeller ſouper. Sérigny, qui avoit prévu que ſon tour pour le Bal pourroit bien lui manquer, à cauſe du peu de tems qui reſtoit, avoit ramaſſé ſur la Prairie tout ce qu'il avoit pu trouver d'Inſtrumens. Ils nous attendoient, & dès qu'ils nous virent paroître, les fanfares commencèrent. Il y avoit des Hauts-bois, des Trompettes, & des Cors de chaſſe, qui égayèrent notre promenade par leurs Airs. Cette

Muſique bruyante nous mit dans le goût de danſer. On envoya chercher un mauvais Violon à Borſet, on trouva encore deux petits Allemands qui avoient des Harpes, & nous nous mimes à danſer ſur l'herbe. Il eſt aiſé de croire que la cadence n'y fut pas des mieux obſervée : une auſſi miſérable ſymphonie, auſſi-bien que la ſituation du lieu, ne le permettoient pas. Jamais cependant nous n'avions danſé avec tant de plaiſir. Ce petit deſordre donnoit à ce divertiſſement un air plus champêtre, & nous y trouvames tant d'agrémens, qu'il ne finit qu'avec la lumière. Nous rentrames dans la Ville au bruit des Inſtrumens, très ſatisfaits de notre ſoirée.

D. Nugnez donna le Bal le jour ſuivant, & il ne cèda en rien à celui de Mylord. La durée du prémier ſervit d'étiquette pour les autres, enſorte que toutes les nuits preſque s'y trouvoient employées. La vie que nous menames dans ces derniers jours, avoit un petit air aſſez libertin. Nous nous levions cependant d'aſſez bonne heure, parce que les Dames employoient les matinées à faire des emplettes, ou à prendre congé des perſonnes qu'elles avoient connues. Nous les accompagnions fidèlement par-tout, & nous nous rendions chez elles immédiatement après le diner, pour amuſer par la converſation l'intervalle de tems qui reſtoit juſqu'à l'heure du Bal. Leur

départ

départ étoit toujours la choſe dont nous parlions le moins: c'étoit une idée que chacun éloignoit ſoigneuſement. Nous paſſions le tems, ſelon notre coutume, à raiſonner ſur quelque trait de Galanterie, ou d'Hiſtoire.

Un jour que nous étions ſur celle de Charlemagne, dont l'Image eſt à tous les coins de la Ville, la Frelle ſe ſouvint que la Vicomteſſe nous avoit promis la jolie avanture de la Princeſſe *Immia* ou *Emma*; & ſe plaignit de ce que le Comte l'avoit empêchée de nous la raconter avant de partir. La Comteſſe lui fit le même reproche, & pour les ſatisfaire, il fut obligé de leur raconter le précis de cette vieille Fable. *Eginhard*, leur dit-il, Meſdames, eſt le Héros de la Pièce. Il étoit un des prémiers Officiers de Charlemagne, & ſon Favori. La faveur de ce Prince ouvrit les yeux de la Princeſſe ſa Fille ſur le mérite de ce Courtiſan. Il étoit beau, ſans doute, & bien fait: du moins l'Hiſtoire veut qu'Emma le trouva tel. Elle en devint amoureuſe. Eginhard lui apprenoit les Langues, il étoit ſon Maitre; la Princeſſe ne tarda point à devenir ſa Maitreſſe. Dans la famille de Charlemagne, on s'en tenoit rarement aux ſentimens en fait d'amour. Le tems deſtiné aux leçons ne ſuffiſoit pas aux deux Amans: Eginhard demanda à la Princeſſe un entretien ſecret. Il ſouhaita même

que ce fût la nuit. Les Courtisans sont pressans, la Princesse étoit foible, elle lui accorda cette entrevue. On prétend qu'elle fut des plus tendres, & si charmante, que la nuit leur suffit à peine pour achever tout ce qu'ils avoient à se dire. La nuit cependant étoit très longue, puisque c'étoit en Hiver. Mais ce qui faisoit leur bonheur, pensa le traverser. Il étoit tombé beaucoup de neige pendant qu'ils étoient ensemble, & ils avoient été trop occupés pour s'en appercevoir. Ils ne connurent le danger, que lorsqu'il falut se quitter. Eginhard comprit que si l'on appercevoit des pas d'homme sur la neige auprès de l'apartement d'Emma, elle seroit infailliblement deshonorée. La bonne Emma sentit aussi que ces vestiges trahiroient son Amant, & qu'il avoit tout à craindre. L'amour toujours ingénieux lui inspira un stratagème nouveau. L'amoureuse Princesse se chargea de son Amant, & le porta sur ses épaules à travers la neige, jusqu'à l'endroit le moins suspect. Rien n'étoit mieux imaginé : mais, autre malheur. Charlemagne, dit-on, ne dormoit pas, & le bon Empereur vit tout fort distinctement de sa fenêtre. L'Empereur étoit humain sur l'article ; il aimoit Eginhard : il se contenta de lui faire peur, & conclusion du Roman, il lui fit épouser la tendre Princesse. . . . Voilà, Mesdames, toute l'Histoire que vous me re-

pro-

prochez de vous avoir enlevée : mais pour la décharge de ma conſcience, ajouta le Comte, je dois vous avertir que c'eſt un vrai Roman * & une pure fable, démontrée telle par tous les Savans. Les Dames en eurent du regret, & avouèrent qu'elles la trouvoient trop jolie pour n'être pas vraie.

Quelques viſites qui ſurvinrent, troublèrent les réflexions badines que l'on alloit faire ſur cette galanterie du vieux tems ; & peu après nous allames profiter de celle que le Comte préparoit aux Dames dans le Bal qu'il leur donnoit. Nous en ſortimes encore un peu plus tard que des autres. Cependant nous nous levames de bonne heure, pour pouvoir prendre encore une fois les Bains d'Aix ; & de là nous allames faire une viſite d'adieu à Mad. la Comteſſe de Golſtein. Nous lui fimes un million de remercimens pour les politeſſes que nous en avions reçues pendant notre ſéjour. Cette Dame fit juſques au bout les honneurs de la Ville, & nous retint à diner. C'eſt tout dire, que ſes manières polies & ſes honnêtetés nous firent regretter la néceſſité de quitter Aix. L'Echevin vint auſſi nous prier d'engager nos Dames à accepter un ſouper chez lui. Mais comme nous craignions de l'incommoder par une com-

* *Schmincke in Eginhard. Diſſert. Hiſtoric.*

compagnie auſſi nombreuſe, nous nous excuſames ſur notre tournée de Bals. Cependant, pour ne point le mortifier, nous allames tous enſemble un matin lui demander du chocolat. Sérigny, Mylord & le Chevalier n'y vinrent que tard, parce qu'ils exécutoient enfin ce jour-là la malice qu'ils faiſoient au pauvre Pariſien.

J'ai déja remarqué, que ce jeune-homme avoit laiſſé ſon Frère à Maſtricht, & qu'il étoit revenu à Aix pour les intérêts de ſa paſſion. La belle Hollandoiſe ne s'en étoit que médiocrement inquiétée dans les commencemens, & s'étoit contentée de le railler, ſuppoſant que cette paſſion n'étoit qu'un jeu, & qu'il vouloit ſe donner un faux air de galanterie. Elle s'étoit divertie des douceurs qu'il lui contoit à tous momens, dans l'idée que l'humeur volage de ce jeune-homme l'en délivreroit bientôt. Elle trouvoit même quelque choſe de comique à voir que les deux Frères fuſſent de moitié dans cette galanterie. A la fin cependant, ce jeu l'ennuya. C'étoit bien aſſez, à la vérité, d'un Amant de cette trempe; la paire auroit rebuté la femme la plus galante. La Dame Hollandoiſe, qui ne l'étoit point, s'apperçut avec chagrin que ſes charmes avoient fait le miracle de fixer un Etourdi. Elle n'en fut point flattée; & malheureuſement encore, c'étoit

toit de l'ainé qu'elle avoit fait la conquête. Il étoit, comme ſa conduite l'a fait voir, d'un caractère Pédant, & par conſéquent ennuyeux au poſſible. La galanterie de ce jeune-homme n'avoit rien de réjouiſſant. Il ne lui parloit qu'en vers. Il lui récitoit inceſſamment des morceaux de Poëſie, qu'il pilloit de tous côtés. Si elle avoit voulu l'en croire, c'étoit d'elle que tous les Poëtes du monde avoient parlé : tout ce qu'ils avoient jamais chanté des *Iris*, des *Climènes*, des *Sylvies*, n'étoient que des deſcriptions prophétiques de ſes charmes. Enfin la pauvre Dame ſe voyoit éternellement aſſommée de Science & de douceurs inſipides. Elle avoit beau l'éviter, il faloit ſe trouver à table avec lui, & il la perſécutoit bon-gré-malgré, par de ridicules empreſſemens à la ſervir. En un mot, il l'avoit réduite au point de regarder l'heure du repas comme un ſupplice.

L'arrivée de Sérigny lui avoit valu quelque trève. Tout éveillé qu'il étoit, il ſavoit rendre aux Dames tous les égards qui leur ſont dûs. Il avoit hautement improuvé dès les commencemens la conduite de ces jeunes-gens, & il leur avoit plus d'une fois reproché leur groſſièreté. Dès qu'il eut connu leur caractère & le mérite de la belle Hollandoiſe, il la prit en quelque ſorte ſous ſa protection. Il déclara même un ſoir,

& fort ſérieuſement, en préſence des deux Pariſiens, qu'il ne ſouffriroit pas tranquillement que l'on manquât de reſpect à cette Dame, & que ceux qui l'inquiéteroient en répondroient à lui-même.

La Dame s'allarma de cette déclaration; & en femme ſage, elle diſſimula les perſécutions de ces jeunes-gens, dans la crainte de commettre Sérigny avec eux, & de faire un éclat auſſi ridicule que celui de la Baronne. Les Pariſiens de leur côté crurent devoir agir avec plus de réſerve. Comme ils n'étoient braves que quand ils n'avoient perſonne en tête, ils n'oſèrent ſe meſurer avec Sérigny: ils ſavoient qu'un Mouſquetaire ne tire guères l'épée à demi, & que s'ils lui échappoient à Aix, il les retrouveroit infailliblement à Paris. Au lieu de s'offenſer d'une menace qui les regardoit ſi directement, ils tâchèrent de le mettre dans leurs intérêts. Sérigny qui n'étoit point ferrailleur, ſe ſervit de cette confidence pour tâcher de procurer quelque repos à la Dame. Il repréſenta en particulier au plus amoureux des deux Frères, qu'il n'étoit point ſéant de lutiner par des galanteries déplacées une femme qui étoit dans les remèdes. Le Galant lui promit d'agir avec plus de ménagement, & tint parole. Sa menace, plus que ſes avis, produiſit ce bon effet. La liaiſon que cette Dame & les Brabançonnes

nes avoient faite avec les nôtres, l'aiant tranſportée dans un cercle continuel de Bals & de promenades, l'expoſoit d'ailleurs beaucoup moins qu'auparavant aux aſſiduités du Pariſien.

Il n'en étoit cependant pas moins amoureux, parce qu'il ſe croyoit toujours également aimable. Les railleries qu'il avoit eſſuyées de tout ce qu'il y avoit de beau monde à Aix, tant ſur l'avanture du *Bouc*, que ſur la déroute de *Steinfleiſch* qu'il avoit partagée, n'avoit pu diminuer la bonne idée que ce jeune-homme avoit de ſon mérite. Il revint à la charge, & fatigua par de nouvelles aſſiduités la belle Hollandoiſe, qui ne répondit à toutes ſes galanteries que par un invincible mépris. Le pauvre Pariſien, déconcerté des froideurs de la Dame, eut recours à Sérigny, qui lui paroiſſoit fort bien avec elle. Il lui fit confidence de ſa paſſion, & le pria de vouloir l'aider de ſes conſeils, & même de le ſervir auprès de cette Dame. Un trait auſſi étourdi mit Sérigny parfaitement au fait du caractère de ce jeune-homme; & comme il ne cherchoit qu'à rire, il en prit occaſion de nous donner une ſcène réjouiſſante. Il feignit d'entrer dans la confidence, & lui déclara en ſecret, qu'il croyoit avoir pénétré les raiſons du dégoût de cette Dame. „ Je l'ai enten-
„ due, lui dit-il avec une bonté affec-
„ tée, louer votre eſprit & vos bonnes

„ ma

„ manières; mais deux choſes dont vous „ pouvez vous corriger, lui déplaiſent „ ſouverainement en vous. Il faut, a- „ jouta-t-il, que je ſois autant votre ami „ que je le ſuis, pour oſer vous le dire „ en face". Ce début mortifiant ne fit qu'augmenter le deſir que le Pariſien avoit de plaire: il ne balança point ſur le ſacrifice de ſa vanité; l'amour l'emporta. Il preſſa Sérigny de l'inſtruire de ces défauts. „ Eh bien donc, reprit Sérigny, „ puiſque vous le voulez, je vous dirai „ que les Dames Hollandoiſes qui ſont „ naturellement phlegmatiques, ne s'ac- „ commodent point de notre vivacité „ Françoiſe; nos complimens les fati- „ guent. Elles veulent des ſoupirs, mais „ peu de paroles. Voilà le prémier point. „ Le ſecond eſt plus conſidérable. Elle „ a remarqué dans vos yeux certaines „ rougeurs qui lui déplaiſent, & elle eſt „ ſur-tout rebutée de quelques boutons „ que vous avez ſur le front. Un peu „ de ſilence, & un petit régime, pour- „ roient vous réconcilier avec elle; & „ je vous conſeille en ami d'en eſſayer. „ Le remède eſt facile". Le Pariſien eut quelque peine à digérer un aveu ſi mortifiant pour ſa vanité, lui qui ſe croyoit un *Adonis* en beauté, & un *Cicéron* en éloquence. Il tâcha d'excuſer ces défauts, & de tous les remèdes qu'on lui propoſoit, il n'y avoit que le ſilence auquel il ne pouvoit ſe ſoumettre. Sérigny

rigny l'y exhorta cependant, en l'assurant que sa tendresse n'avoit à redouter que ces deux obstacles. Sa vue en cela étoit de procurer d'abord quelque repos à la Dame, & de nous apprêter à rire. Le Parisien s'engagea à devenir moins pressant, & à consulter un Médecin pour faire disparoitre l'inflammation de ses yeux & les boutons qu'il avoit au visage.

Sérigny lui vanta la science du Médecin de Mylord, parce qu'il en pouvoit disposer plus facilement, & il se chargea de le lui amener. Il eut soin de le préparer auparavant, & dès le lendemain il le fit venir à l'Auberge. Ce Médecin écouta gravement la proposition du jeune-homme, qui ne manqua point de lui dire que l'amour entroit pour quelque chose dans l'envie qu'il avoit de guérir au-plutôt. L'Anglois, après avoir, selon la méthode de ces Charlatans, fait un long discours sur la méchanique de l'œil & ses maladies, conclut sa harangue par conseiller au jeune-homme de se faire saigner au-plutôt ; & de se faire appliquer le lendemain des Sangsues, pour tirer les mauvaises humeurs qui causoient ses boutons. L'exécution suivit de près l'ordonnance ; la saignée fut faite dans le moment, & cette opération l'obligea à garder la chambre ce jour-là. C'étoit autant de gagné pour la Dame. On procéda le lendemain à l'ap-

l'application des Sangſues, & le docile Pariſien s'en laiſſa mettre quatre ſur le front, qui le ſucèrent à merveilles. Ce remède, qui n'avoit rien de dangèreux en lui-même, ne pouvoit que ſoulager une tête ſi vive.

Il ne fit pas grand miracle : ſes yeux ne s'en trouvèrent pas mieux, & ſes charmes n'en furent pas plus touchans pour la belle Hollandoiſe. Tout ceci étoit un myſtère pour elle, comme pour nous tous, excepté pour Mylord. Cependant, quand le Pariſien parut à table le lendemain, Sérigny fit malicieuſement obſerver à la Dame les piquûres des Sangſues. Elle ne put s'empêcher de l'en railler, en lui demandant quelle Bête l'avoit ſi bien piqué. Cette raillerie l'obligea d'y mettre des mouches pour les cacher ; & cet air de coquetterie, toujours déplacé ſur le viſage d'un homme, augmenta ſon ridicule. Ses civilités empreſſées pour ſa Dame lui attiroient de nouvelles railleries ; elle lui demandoit raiſon de tant d'emplâtres, & lui conſeilloit de prendre plutôt un maſque. Enfin le pauvre Amant, toujours entêté de plaire, n'avoit jamais paru plus inſupportable ; & par une fatalité deſeſpèrante, tout nuiſoit à ſes charmes. Les Sangſues & les mouches leur étoient contraires, le remède étoit pire que le mal ; & quand il vint à lever les mouches, il trouva qu'il s'y étoit formé

des

des eſpèces de puſtules qui n'avoient point bonne grace.

Les choſes étoient en cet état, lorsque l'affaire de ſon Ami *Steinfleiſch* arriva. Il interrompit ſa cure, pour aller le conduire à Maſtricht. Ses puſtules disparurent dans ce petit voyage, & il revint promtement à Aix, ſûr de ſon triomphe. Malheureuſement il avoit fait la débauche, & le vin autant que la fatigue avoit augmenté l'inflammation de ſes yeux, qu'il avoit naturellement fort échauffés. Sérigny lui en fit peur : on rappella le Médecin, qui propoſa de réitérer les Sangſues. Le Pariſien s'y oppoſa ; il falut en venir à d'autres remèdes. C'eſt ce qui fit le ſujet de la conférence dans laquelle nous ſurprimes le Médecin avec Sérigny. Le réſultat fut, qu'il faloit employer les ventouſes, dont l'uſage eſt très commun à Aix. C'eſt le remède banal de ceux qui ont quelque maladie ſur la peau, ou qui ſe plaignent de fluxions. On les applique ordinairement dans le Bain même, après que la peau s'eſt attendrie par l'eau chaude. Le Médecin Anglois en releva beaucoup l'efficace : Sérigny appuya ſes conſeils, & pour encourager le Pariſien, il lui promit d'y être préſent. L'opération fut réſolue ; l'Anglois ſe chargea de la faire, & on la fixa juſtement au jour que l'Échevin nous donnoit à déjeûner.

My-

Mylord, qui étoit du complot, n'avoit pu croire que ce jeune-homme fût assez Badaud pour se soumettre à une pareille opération, ni que l'amour eût assez d'empire sur lui pour l'y résoudre. Il voulut être à portée de s'en convaincre par ses yeux. On choisit exprès pour cette opération le Bain de *la Rose*, où il logeoit. Il s'informa de l'heure & du moment; & Sérigny qui devoit assister à cette scène, laissa comme par hazard la porte entr'ouverte.

A l'heure marquée, le Parisien descendit dans le Bain. Un quart-d'heure après, le Médecin s'y rendit avec Sérigny, & se mit en devoir de procéder à l'application des ventouses. Il se contenta de lui en placer une demi-douzaine entre les épaules. Un Valet de Mylord qui étoit aux aguets, vint à point nommé dans la Gallerie, appeller de toute sa force le Médecin, comme si Mylord en avoit eu besoin. Le Médecin répond qu'il y va dans le moment. Point de trève : le Valet revient à la charge, & force le Médecin de quitter l'opération. Cependant, à la prière de Sérigny qui se chargea de tout, il commença les scarifications. Aussi-tôt on entend quelqu'un qui juroit dans la Gallerie. Sérigny court pour fermer la porte du Bain. Il y trouve Mylord, qui d'un ton de colère demande si son Médecin n'est pas là? Il étoit suivi du Chevalier, à qui il avoit

voulu

Maniere d'appliquer les Ventouses dans les Bains. *Wyze om Koppen te setten in de Baden.*

N.° XX

voulu donner part de cette comédie. Mylord entre, & voit ſon Médecin occupé à travailler ſur le dos du bénin Pariſien. Il affecte de gronder & tempêter, diſant qu'il y a une heure qu'il l'appelle. Le Médecin remet les ventouſes, & veut ſuivre ſon Maitre. Le pauvre Pariſien demande grace, & Mylord feignant de ne le reconnoitre qu'en ce moment, s'adoucit, ſe fit conter par lui-même la raiſon de cette opération, & ſe retira avec le Chevalier & Sérigny, pour venir nous joindre & en réjouir les Dames.

Les éclats de rire qu'ils firent en entrant, nous annoncèrent l'eſpièglerie qu'ils avoient faite. Nous en rimes tous, excepté la belle Hollandoiſe qui y étoit la plus intèreſſée. Elle trouva la pièce trop *ſanglante*, & craignit que cet Etourdi ne lui fît quelque inſulte, dans l'idée qu'elle y auroit eu part. Elle en rit à la fin comme les autres, ſur les aſſurances que Sérigny lui donna qu'il n'y étoit aucunement queſtion d'elle. On lui fit compliment ſur le pouvoir de ſes charmes, qui avoient ſu faire un Martyr d'amour. Elle ſe défendit d'une conquête ſi peu glorieuſe, & dit qu'elle n'attribuoit la paſſion de ce jeune-homme qu'à un trait de folie. Eh bien donc, lui dit l'Echevin, puiſque Madame ne veut point avouer ſa victoire, il faut l'attribuer à la vertu de nos Eaux. Elles ſont depuis longtems en réputation d'avoir

d'avoir une vertu galante; & un ancien Poëte a prétendu que cette vertu, comme leur chaleur, vient de ce que *l'Amour y trempa un jour ſes flèches.* Il nous récita une Epigramme Latine très jolie, que voici.

Unde hic fervor aquis terra erumpentibus uda?
Tela illis ludens ignea tinxit Amor:
Et gaudens ſtridore novo, Fervete perennes,
Inquit, & hæc pharetræ ſint monumenta meæ.
Ex illo fervent; raruſque his mergitur hoſpes,
Cui non titillet pectora blandus amor.

Le Chevalier, comme *Poëte & Lecteur des Dames*, fut obligé de la mettre en Vers François. Il ne s'attacha point abſolument à rendre le ſens du Poëte Latin, & il me parut que le tour qu'il prit n'étoit pas moins galant. Voici ſa traduction, ou plutôt une imitation de ces Vers.

Dans les Chroniques de Cythère
On lit que Cupidon un jour,
Echappé des bras de ſa Mère
Vint voltiger en ce ſéjour.
Il y pourſuivoit une Belle:
C'étoit la Nymphe de ces lieux.
Cette Nymphe à ſes traits rebelle,
Deſſous ſes froides eaux ſe dérobe à ſes yeux.

Mais

Cause Galante de la Chaleur des Eaux d'Aix.
Minnelyke Oorsaak van de Warmte der Wateren te Aken.

Mais malheur à cette Fontaine!
L'Amour y plonge un trait ardent:
Et d'un œil dépité ce Dieu la regardant,
Tu bruleras, dit-il, *ma vengeance eſt certaine.*
La Fontaine auſſi-tôt ſe couvre de vapeurs,
A gros bouillons elle s'agite;
Et l'Amour qui voit ſes ardeurs,
Eclate de rire, & la quitte.....
Sa conſtante chaleur dure depuis ce jour;
Et quiconque encore oſe faire
De ſes eaux l'eſſai téméraire,
Eprouve en s'y lavant le pouvoir de l'Amour.

Cette traduction plut extrèmement à la compagnie, & la Frelle à ce ſujet dit à l'Echevin, que s'il nous avoit plutôt communiqué cette Epigrame, il nous auroit épargné bien des raiſonnemens ſur la cauſe de la chaleur des Eaux. Si celle que le Poëte allègue n'eſt pas la mieux prouvée, elle n'en eſt pas moins ingénieuſe. La paſſion du Pariſien tenoit lieu d'expérience phyſique, & l'on ſut bon gré à l'Echevin de cette penſée. Elle entretint la gaieté des Dames, & le reſte de la matinée ſe paſſa à badiner ſur l'avanture qui y avoit donné lieu. Après en avoir blâmé l'invention, chacun auroit voulu pouvoir être préſent à la ſcène.

Elle étoit à peine paſſée, que nous

en eumes une autre. Ce jeune-homme ajouta l'extravagance à ſa prémière ſottiſe. La douleur que le pauvre garçon avoit ſoufferte, n'avoit point éteint ſa paſſion. Comme elle étoit purement méchanique, ſes ſenſations ſe trouvèrent réveillées par les ſcarifications. Les vapeurs du Bain retracèrent à ſon imagination les charmes de la Belle à laquelle il avoit fait ce ſacrifice: il voulut s'en faire honneur, & mettre à profit le ſang qu'il venoit de verſer pour elle. Il fit apporter du papier, ramaſſa le ſang qui étoit autour des ventouſes, & s'en ſervit au-lieu d'encre pour faire à cette Dame le détail de cette opération.

Ce Billet, qui mettoit le ſceau à ſes folies, fut porté ſur le champ à l'Auberge de la Dame, & de là renvoyé chez l'Echevin où nous étions. La belle Hollandoiſe voulut le rendre au porteur, ſans l'ouvrir. Cependant, la curioſité de la compagnie l'emporta ſur ſa diſcrétion. On l'ouvrit, & la couleur de l'encre fit le prémier ſujet de nos railleries. Le contenu ne nous fournit pas moins de quoi plaiſanter. On agita ſi elle ne devoit pas y répondre. Chacun allègua ſes raiſons, les voix furent partagées, & la Dame ſur-tout demeura ferme à diſſimuler cette folie. Mylord ne fut pas de cet avis; il crut devoir paroitre enfin dans cette affaire, pour mettre la

Da-

Dame à couvert de toute insulte. Il se fit apporter une plume, & écrivit ces trois lignes sur le revers du Billet.

Puisque les Sangsues & les ventouses n'ont pas guéri votre cerveau, une prise d'Ellébore, mon petit ami, vous seroit infiniment salutaire. Mon Chirurgien vous la donnera gratis; & je vous la ferai prendre de force, si vous ne devenez plus sage. C'est Mylord qui vous le dit.

Malgré la Dame, Mylord envoya ce Billet par deux de ses gens. Il est facile d'imaginer la révolution que ce message opéra dans l'esprit du Parisien. Il sentit le ridicule dont il s'étoit couvert, & comprit que la partie étoit trop forte pour lui. La plainte ne lui étoit ni utile, ni honorante. Il eut assez d'esprit cette fois pour se dérober à la confusion qu'il s'étoit attirée; nous ne le revimes pas. Il alla apparemment s'en consoler avec son Frère. Ainsi finit la comédie que Sérigny nous avoit préparée. Ce fut dommage qu'il ne s'en fût pas avisé plutôt, il nous auroit délivré d'une compagnie bien desagréable. Son absence rendit à nos Dames la liberté d'aller au Bal public. Elles y furent un moment ce jour-là, pour prendre congé de tous les joyeux Malades.

Enfin le 10 de Juillet nous nous rendimes avec les Comtesses dans une mai-

ſon que l'Echevin nous avoit retenue pour voir la fameuſe Cérémonie des *grandes Reliques*, que l'on montre publiquement du haut d'une Tribune qui eſt au deſſus du Portail de l'Egliſe. Le Clergé & le Magiſtrat y aſſiſtent. Les Pélerins de Bohême & de Hongrie, après avoir fait dès le grand matin leurs dévotions, s'étoient raſſemblés ſur le petit Cimetière, où ils ont une place privilégiée. Leur Foi ſupplée certainement à leurs ſens : je doute qu'aucun d'eux en ait vu plus que nous, & nous vimes tous aſſez diſtinctement que nous ne voyions rien. La diſtance qui ſe trouve entre la place où ſont ces Pélerins, & la Tribune d'où l'on montre ces précieux objets, eſt ſi grande, qu'à moins qu'on ne leur ſuppoſe des yeux de Lynx, ou que la vertu des Reliques ne leur éclairciſſe la vue, il eſt impoſſible qu'ils les diſtinguent. Cependant la dévotion de ces bonnes gens eſt étonnante. La plupart avoient les yeux baignés de larmes, les uns ſe proſternoient en ſe frappant la poitrine, d'autres paroiſſoient en extaſe chaque fois que l'on annonçoit une Relique. Il eſt vrai que la proclamation s'en fait avec beaucoup de prières & de bénédictions: c'eſt tout le fruit que les Pélerins retirent d'un ſi pénible voyage. La Régence les régale pendant trois jours ſur le *Mattheys-Hof* (ou Place de S. Matthieu). Les Bourguemeſtres

en

en charge ſe font même honneur de les ſervir à table. Telle eſt la Fête que l'on nous avoit tant vantée, & à laquelle ſe trouvent tous les Dévots des Villes voiſines. Nous ne nous ſerions pas conſolés d'être reſtés huit jours de plus à Aix, ſi ce motif n'avoit ſervi de prétexte pour y retenir nos Dames. Don Nugnez fut celui de toute la compagnie qui fut le plus charmé de ce dévot ſpectacle. Si nous l'en avions cru, nous aurions été courir encore avec les Pélerins à *S. Cornelis-Munſter*. C'eſt une Abbaye Impériale à deux lieues d'Aix, où l'on va voir auſſi des Reliques fameuſes, que l'on y montre en même tems que celles de la Ville. Mais nous en avions aſſez vu ; & le départ des Dames demeura fixé au lendemain.

Nous nous raſſemblames tous l'après-midi chez elles, où nous convinmes d'aller les accompagner le lendemain juſqu'à *Juliers*. Ces meſures n'eurent rien de fort réjouiſſant ; il eſt impoſſible de quitter ſans regret des perſonnes auſſi aimables. Quoique ces liaiſons ne ſoient que paſſagères, il en coûte toujours pour les rompre. La vie que l'on mène dans ces ſortes d'endroits étant dégagée de toute inquiétude & uniquement conſacrée au plaiſir, forme une eſpèce d'enchantement, que l'eſtime & l'amitié rendroient preſque indiſſoluble. Un charme ſi doux ne ſe rompt

qu'avec triſteſſe au moment de la ſéparation. Tout contribue même à la rendre amère : outre l'éloignement des perſonnes avec qui l'on a vécu ſi agréablement, chacun ſe rapproche de chez ſoi, où l'on enviſage ſouvent plus d'affaires que de plaiſirs. Perſonne de nous n'échappa à ces réflexions, & malgré le ſoin que chacun prit à ſe les diſſimuler, un certain air ſombre nous trahit tous. Lorſque nous partimes d'Aix pour eſcorter les Dames, nous ſentions une triſteſſe toute différente de celle que nous avions éprouvée en conduiſant le Prince & la Vicomteſſe. La raiſon en eſt claire : c'eſt que nous ne perdions qu'une partie de nos connoiſſances, & qu'il nous reſtoit dequoi les remplacer. Nous parlames fort peu ſur la route, & nous ne ſavions presque que nous dire quand nous fumes à Juliers. Chacun avoit l'air morne : Sérigny fut le ſeul dont la gaieté ne s'altèra point. Nous lui en fimes des reproches, parce qu'elle nous paroiſſoit impolie. Il nous répondit, que la ſéparation des Dames lui devoit être naturellement moins ſenſible qu'à nous, parce qu'il ſe flattoit d'avoir l'honneur de les revoir dans les voyages qu'il alloit commencer. Le Chevalier, qui en connoiſſoit les motifs ſecrets, nous dit que Sérigny n'avouoit pas la vraie raiſon, & que quand on eſt auſſi ſûr qu'il l'étoit du cœur d'une jolie Mai-

Maitreſſe, on ne ſauroit s'affliger de rien. Nous étions déja arrivés à Juliers, lorsque nous entamames cette converſation; & le Chevalier fit ſigne aux Dames de le preſſer de leur raconter ſes amours. Sérigny ne s'en défendit pas, & on remit à l'entendre après ſouper, tant pour prévenir les idées chagrines du départ, que pour profiter du reſte du jour à viſiter la Ville & ſes curioſités. Le ſouper ne fit point oublier la promeſſe de Sérigny: dès que le deſſert fut ſur table, on le ſomma de ſa parole; & il s'en acquitta ainſi.

HISTOIRE

DE MR. DE SERIGNY.

UN Mouſquetaire, dit-il en s'adreſſant aux Dames, n'eſt point en réputation de faire beaucoup de fraix en tendreſſe, & l'on ne nous accuſe point ordinairement de perdre bien du tems à *filer le parfait Amour*. Des parties bruyantes, un peu de tapage, quelques intrigues dérobées, & une forte paſſion pour le Jeu, font preſque toujours les plaiſirs des Mouſquetaires. Je vous avouerai même, puiſqu'il faut ici faire ma confeſſion, que tel a été mon goût pendant quelque tems. Le Jeu a fait

ma paſſion dominante juſqu'à ce que l'Amour eût pris ſa place. Ce ne fut pourtant que par degrés que je m'y livrai, & je fus tout étonné de me trouver amoureux.

Un jour que j'avois fait une perte conſidérable au Jeu, j'allai me promener ſeul aux Thuilleries, pour rêver à mon aiſe aux moyens de tirer quelques nouvelles remiſes. Comme je n'étois occupé que de la triſte penſée de rétablir mes finances, j'évitois la foule, & je cherchois les Allées les plus ſolitaires. J'en trouvai une que j'y arpentai longtems, juſqu'à me fatiguer. Au fort de ma rêverie, j'apperçus deux Dames aſſiſes à l'écart ſur un banc. Je m'aviſai d'aller m'y mettre auſſi, ſans autre deſſein que d'égayer ma mélancolie. Je les aborde, je les ſalue, & prens place auprès d'elles. Ces prémières civilités ſe paſſèrent en ſilence; j'avois l'air chagrin, & probablement ces Dames, pour ne pas troubler mes penſées, m'auroient cèdé le banc entier. Cependant, ſoit politeſſe, ſoit inſtinct, ou peut-être pour charmer mes ennnis, je parle; on me répond, la converſation s'engage; je trouve de l'eſprit & de la modeſtie, ſur-tout dans la plus jeune des deux, qui me parut très jolie. La douceur de ſon entretien me fit oublier mes chagrins. Tant il eſt vrai qu'un Objet aima-

mable eſt le vrai antidote de la mélancolie!

Cependant, l'heure de ſe retirer arrive. Ces Dames ſe lèvent; je les accompagne, & je m'offre à les conduire chez elles. La plus âgée me refuſe poliment; j'inſiſte, & moitié gré, moitié force, je les mène juſqu'à leur logis. Il n'étoit pas loin de là. Quand je fus à la porte, je préſentai la main juſqu'à l'apartement. Les deux Dames s'en excuſent ſur l'heure qu'il étoit. Enfin je prens congé d'elles, en les aſſurant que je viendrois le lendemain les ſaluer à une heure plus décente. J'y fus en effet. Les Dames ſe firent celer. J'y retournai juſqu'à trois fois, ſans les voir. Ma perſévérance les embarraſſa; & à la quatrieme fois on me reçut. La jeune perſonne qui m'avoit charmé aux Thuilleries, me parut bien plus aimable encore. Elle s'appelloit Mlle. *Angélique*. Son eſprit, ſes manières, ſa converſation, tout me plut en elle. Enfin je réſolus de pouſſer l'avanture auſſi loin qu'elle pourroit aller. Je la vis aſſiduement tout le reſte de l'Eté, ſans autre deſſein que de paſſer agréablement le tems. J'étois toujours bien reçu chez elle; je ne la voyois cependant que ſous les yeux de ſa Tante, qui ne la quittoit jamais. C'étoit la même avec qui je l'avois trouvée aux Thuilleries. Ces deux perſonnes vivoient dans une aſſez grande re-

traite, & ne voyoient qu'un petit nombre d'Amis. Cependant je ne m'y ennuyois point, & pourvu que je viſſe Angélique, j'étois content. Je ne ſavois point alors quels étoient ſes ſentimens pour moi; j'ignorois même les miens à ſon égard. Je ſouhaitois qu'elle m'aimât un peu, & je croyois l'aimer beaucoup, c'eſt à dire pourtant, juſqu'à nouvel ordre.

Les choſes en étoient là, lorſqu'un matin mon Valet vint me dire qu'un homme aſſez bien mis demandoit à me parler. Qu'il entre, lui dis-je, ſans ſavoir qui c'étoit. Le meſſage étoit curieux. Cet homme, après beaucoup de révérences qui ſentoient parfaitement le *Commis*, me dit qu'il venoit de la part du vieux Mr. S... B... m'offrir 50 louis, pour ceſſer de voir la belle Angélique. Il ajouta, que ſon Maitre l'avoit chargé de m'aſſurer que ſi je lui faiſois ce ſacrifice, je trouverois toujours ſa bourſe ouverte dans mes beſoins. La propoſition étoit flatteuſe pour un Mouſquetaire, & c'étoit parler en homme qui connoiſſoit le monde. Cependant, comme j'en avois auſſi quelque uſage, je compris que le vieux S... B... étoit vivement amoureux d'Angélique, & qu'il avoit découvert mes aſſiduités chez elle. Sa propoſition me fit entrevoir encore, que ſes ſoupirs étoient rebutés, & qu'il me ſoupçonnoit d'en être la cauſe, puiſqu'il

qu'il vouloit acheter mon éloignement si cher. Dans cette idée, je mesurai ma réponse, pour tâcher de mettre sa jalousie & sa proposition à profit pour le bien d'Angélique. Je répondis à son Messager, que pour quitter Angélique, c'étoit une chose à laquelle je ne pouvois encore me résoudre si-tôt. Qu'à l'égard des 500 louis, je l'en remerciois, parce que je n'avois pas besoin d'argent; mais qu'au cas que S... B... voulût en gratifier celle qu'il aimoit, je voulois bien lui promettre, parole d'honneur, de me pourvoir incessamment ailleurs, & de lui laisser le champ libre dans six mois au plus tard. Le Messager se retira, & je n'en entendis plus parler: je supposai qu'il avoit suivi mon conseil. Je continuai cependant à voir Angélique comme à l'ordinaire, sans lui laisser entrevoir que je susse rien de la passion que S... B... avoit pour elle. J'évitai même de le nommer jamais; & à vous parler franchement, Mesdames, j'avois intérieurement quelque honte d'avoir eu la foiblesse de prendre un pareil engagement avec un homme, qui avoit osé me proposer d'acheter les droits que j'avois sur un cœur. Je craignois d'ailleurs d'offenser Angélique par le détail d'un marché aussi bas. Je savois à la vérité qu'elle n'étoit pas riche, & que son Père s'étoit ruïné dans les fureurs du *Missisipi*. Mais malgré la mé-

diocrité de ſa fortune, elle conſervoit des ſentimens généréux. Mes aſſiduités chez elle me decouvroient de plus en plus ſon mérite. Je commençois même à reſpecter ſa vertu, quoiqu'elle meparût incommode. En un mot, il me ſembloit qu'Angélique n'avoit point aſſez de bien pour devenir ma Femme, & je lui trouvois trop de vertu pour en faire une Maitreſſe. Cet empire naturel que la vertu prend ſur tous les cœurs, m'attachoit inſenſiblement à elle. Je m'apperçus que ma tendreſſe étoit fondée ſur une eſtime véritable. Ce ſentiment, qui augmentoit tous les jours, me fit naitre la curioſité de pénétrer ceux qu'Angélique avoit pour moi. Sa modeſtie rendit inutiles tous les moyens que j'employai.

J'eus recours à la ruſe : elle me réuſſit, & l'artifice dont je me ſervis acheva de me la rendre chère à jamais, en me dévoilant ſa tendreſſe pour moi. Un jour que je ſoupois chez elle avec quelques Amis & Amies de ſa Tante, on fit la partie d'aller au Bal de l'Opéra. On me propoſa d'en être. Je feignis de ne pouvoir m'y trouver, ſous prétexte que mon devoir me rappelloit néceſſairement à l'Hôtel. J'affectai même de vouloir me retirer avant la fin du ſouper, & ce ne fut que par une eſpèce de complaiſance que j'aſſiſtai au déguiſement de la compagnie. Quand j'eus vu celui qu'An-

qu'Angélique prenoit, je me retirai, en marquant beaucoup de regret de ne pouvoir prendre part à ce divertiſſement. La compagnie ſortit presque en même tems que moi, & au-lieu de me retirer à l'Hôtel des Mouſquetaires, j'allai me maſquer à l'inſu de tous, dans une boutique de la rue S. Honoré. Comme j'étois dans le quartier de l'Opéra, je ne tardai point à me rendre au Bal. J'eus quelque peine à retrouver la compagnie dans la foule des Masques; je reconnus cependant Angélique à ſon déguiſement. Je la joignis, je contrefis ma voix, & je liai converſation avec elle ſous le maſque. J'étois déguiſé en Vieillard; j'avois d'ailleurs une boſſe ſur le dos qui me donnoit un air courbé, qui empêchoit qu'elle ne reconnût ma taille. Angélique avoit pris une perruque & un plumet, qui lui donnoit un air cavalier.

J'en pris occaſion de l'aborder, comme pour lui donner quelques conſeils d'un ton de *bon-homme*. Je lui dis pour la divertir, qu'un jeune Cavalier comme lui s'expoſoit infiniment à courir les ſoirs, que les rues n'étoient pas ſures; & je lui racontai tout de ſuite, que cette même nuit en me rendant au Bal, j'avois vu aſſaſſiner un jeune-homme. Soit curioſité, ſoit envie de cauſer, Angélique qui tenoit ſa Tante ſous le bras, me de-

manda en quel endroit cet accident étoit arrivé. Je lui répons que c'eſt en telle rue, à tel coin, (qui n'étoit pas loin de la maiſon de ſa Tante.) Angélique d'un air ému me demande l'heure de cet aſſaſſinat. Je lui marque préciſément celle à laquelle je m'étois retiré, & j'ajoute, que tout ce que j'en ſavois c'eſt que ce pouvoit être un Mouſquetaire, parce que j'avois entendu crier, *A moi, la Maiſon du Roi!* La tendre Angélique ne douta point un moment que ce ne fût moi-même, que S... B... auroit fait maſſacrer. Elle en frémit, & ne put me dire que ces mots: *Ah! beau Maſque, dites-vous vrai?* En les finiſſant, elle tombe évanouie entre les bras de ſa Tante. Sa compagnie ſe raſſemble autour d'elle. La Tante qui n'avoit entendu qu'à demi notre converſation, ne pénétra point les cauſes de cet évanouiſſement: elle crut que l'air, ou le tumulte du Bal, avoient incommodé ſa Nièce. Elle prit le parti de la faire tranſporter chez elle, dans le caroſſe qui l'avoit amenée.

Cet accident, continua Sérigny en ſoupirant, me jetta dans de mortelles inquiétudes. Je me reprochai la funeſte curioſité que j'avois eue. Le regret que j'en eus me fit connoître à quel point Angélique m'étoit chère, au moment que j'apprenois que je ne lui étois pas indifférent. Son évanouiſſement me dé-

cou-

couvrit le secret de son cœur, & du mien. Je me sentis pénétré de la plus vive tendresse. J'accours auprès d'elle, j'écarte la foule des Masques, pour faire place à ceux qui la portoient. Je me démasque moi-même, pour me faire reconnoitre. Mais dans l'émotion où étoient la Tante & les Amis de ma chère Angélique, personne ne reconnut ni mon visage ni ma voix. On la mit dans le carosse, sans que je pusse apprendre si elle vivoit ou non.

Dans cette inquiétude je suis de près sa voiture, & j'arrive au moment que l'on en tiroit Angélique. Elle avoit repris ses sens: cependant elle étoit encore émue, & je l'entendis demander s'il étoit vrai que l'on eût assassiné quelqu'un dans la rue. Non non, lui dis-je, ma chère Angélique, c'est un conte que l'on vous a débité. Je lui racontai aussi-tôt la supercherie que je lui avois faite, & lui en fis les plus tendres excuses. Je m'apperçus qu'elle rougit en se voyant trahie, & sa Tante me gronda du danger auquel j'avois exposé sa chère Angélique. J'en fus quitte pour cette leçon: mais mon cœur n'en devint que plus amoureux. Il sentit enfin que sa légèreté se fixoit.

En réfléchissant sur la tendresse que cette aimable personne avoit pour moi, je me repentis d'avoir promis de l'aban-

don-

donner. Je méditai ſur les moyens d'expier cette lâcheté. Je n'en imaginai point de meilleur ni de plus honnête pour dégager ma parole, que de rendre à S... B... l'argent que je croyois qu'il avoit envoyé à Angélique. La choſe ne m'étoit pourtant pas facile. La ſomme étoit un peu forte pour moi. Mon Père ne me faiſoit pas ordinairement de ſi groſſes remiſes. Je riſquai au Jeu ce que j'avois dans ma caſſette. L'Amour guida mon bonheur, & deux ou trois ſéances me mirent en état de remplir mon projet.

J'allai dès le lendemain trouver S... B... Il parut allarmé de ma viſite. Je le raſſurai en lui préſentant les 500 louis qu'il avoit dû donner à Angélique. Je lui dis, qu'en les lui remettant je venois dégager ma parole, & reprendre tous mes droits ſur cette vertueuſe Fille. S... B... les refuſa, en m'aſſurant que je ne lui devois rien; mais comme il n'avoit point encore renoncé à ſa paſſion pour elle, il m'offrit de nouveau la même ſomme, aux prémières conditions. Cette propoſition m'offenſa: *Gardez*, lui dis-je avec indignation, *gardez votre argent, Monſieur, & prenez le mien: mais je vous avertis*, ajoutai-je en portant la main ſur mon épée, *que ſi vous me diſputez Angélique, ce fer en décidera.* Le pauvre S... B... qui ne s'attendoit point à cette déclaration, tâcha de m'adoucir.

Je

„ Je ne vous cache point, Monſieur, „ me dit-il, que j'ai aimé Angélique ; „ je vous dirai plus, c'eſt que je l'aime „ encore. Vous n'avez pourtant rien à „ redouter de ma part, mon âge & ſa „ vertu doivent vous raſſurer. J'ai tâ- „ ché, continua-t-il, de toucher ſon „ cœur par mes préſens ; je lui ai offert „ les 500 louis ; & loin d'accepter „ cette ſomme, elle en a refuſé d'au- „ tres bien plus conſidèrables. Ainſi, „ reſtons Amis, & ſoyez ſon Amant. " Après une ceſſion ſi authentique, je repris mon argent, & je fis à S . . . B . . . . . quelques excuſes ſur ma vivacité.

Ce dernier trait, joint aux autres circonſtances, acheva de me pénétrer de la plus tendre eſtime pour cette aimable perſonne. Angélique belle, vertueuſe, fidèle & diſcrette, me paroiſſoit ſi différente de toutes celles que j'avois juſqu'alors rencontrées, que je ſongeai ſérieuſement à l'épouſer. J'en écrivis à mon Père ; il ſe moqua d'un pareil attachement. Mes prières réitérées l'obligèrent de s'informer de la qualité d'Angélique. Ses Amis lui mandèrent qu'elle avoit de la naiſſance & de la vertu, mais qu'elle étoit ſans biens. C'en fut aſſez pour que mon Père me défendît de la voir. Mon amour étoit trop violent, pour pouvoir lui faire ce ſacri-

ſacrifice ; je perſiſtai dans mes ſentimens pour Angélique. Mon Père, allarmé de ma conſtance, accourut à Paris pour tâcher de rompre cet engagement. J'appris par ſon Valet de chambre, qu'il ſollicitoit une Lettre de cachet pour faire enfermer ma chère Angélique. Cette nouvelle me glaça le cœur. Je cours auſſi-tôt en avertir la Tante ; & pour prévenir le coup, elle engage ſa Nièce à ſe retirer ſecrettement dans un Couvent. Angélique approuve cet expédient, malgré ce qu'il a de rude, & part dès le même jour avec ſa Tante. Dans cette cruelle ſéparation, nous nous ſommes jurés un amour éternel, & la belle Angélique avec le conſentement de ſa Tante a recu mes ſermens. J'ignore, continua Sérigny, ſi mon Père a obtenu la Lettre de cachet ; mais pour le tranquilliſer ſur mon amour, je lui ai demandé la permiſſion de voyager. Il me l'a accordée, dans l'eſpèrance que j'oublierai bientôt ma chère Angélique ; & je ſuis parti dans la ferme réſolution de ne l'abandonner jamais. Je fais agir tous les Amis de mon Père pour obtenir ſon conſentement ; c'eſt pourquoi je ne m'éloigne qu'avec peine. J'ai commencé mes voyages par celui-ci, & je les continuerai par l'Allemagne, ſi mon Père perſiſte dans ſon oppoſition. Angélique eſt régulièrement informée de ma route, &

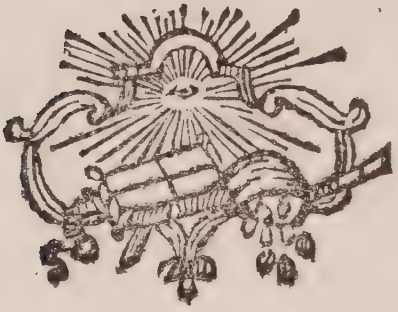
nous

nous ſommes convenus de nous écrire toutes les ſemaines. J'ai encore eu, dit-il, une de ſes Lettres par le dernier Ordinaire. Voilà, Mesdames, ajouta Sérigny, l'Hiſtoire de mes amours. Je doute qu'elle réponde à l'idée que Mr. le Chevalier vous en avoit donnée.

Les Dames le remercièrent de ſa complaiſance, & chacun le félicita d'avoir trouvé une perſonne ſi digne de ſes ſoupirs. Nous l'exhortames à la perſévérance, & l'on but au bon ſuccès de ſes amours. La Générale l'aſſura qu'elle le verroit avec beaucoup de plaiſir, s'il paſſoit à..... où elle demeure ordinairement. Le Comte lui fit promettre auſſi de venir le voir ſur ſes Terres, & il promit de commencer par-là à voir l'Allemagne. D. Nugnez devoit être auſſi du voyage. Enfin nous allames prendre congé des Dames, & nous les vimes monter en caroſſe. Elles partirent ſous la garde de Mr. le Comte, qui les conduiſit juſqu'à Duſſeldorp, où il avoit quelques affaires à règler. Pour nous, nous revinmes à Aix, où nous paſſames encore quelques jours avec la belle Hollandoiſe, & les autres perſonnes de notre connoiſſance. Mais, comme la prémière Saiſon des Bains étoit expirée, & que la Ville n'étoit remplie que de Pélerins, je ſongeai enfin à en partir. Nous laiſſames la belle Hollandoiſe ſous

la

la protection de Sérigny & de Don Nugnez qui attendoient le retour du Comte. J'eus le plaisir de faire encore une partie de ma route avec Mylord & le Chevalier, que je quittai à Bruxelles ; & j'arrivai chez moi, fort satisfait de mon Voyage.



RECUEIL AVERÉ
DE GUERISONS

Operées ſur diverſes Eſpèces de Maladies, par la vertu des Eaux

D'AIX-LA-CHAPELLE.

AVIS DU LIBRAIRE
SUR CETTE ADDITION.

UNe Perſonne de mérite, intèreſſée à la réputation des Eaux d'Aix-la-Chapelle, aiant ſu que j'imprimois un Ouvrage relatif aux Bains de cette Ville, m'a communiqué le Mémoire ſuivant. C'eſt un Recueil de Maladies de toute eſpèce, qui ont été ou ſoulagées, ou guéries radicalement, tant par les Bains, que par la boiſſon des Eaux chaudes d'Aix. Le Sr. Blondel, *ſi célèbre par ſon Traité ſur les Eaux, a pris la peine de recueillir ces diverſes Cures, dont la plupart ont été faites ſous ſes yeux. Son ſavoir & ſa probité ne laiſſent aucun doute ſur la ſincérité des faits énoncés. Le nom, la qualité & la demeure des perſonnes qu'il cite comme guéries, dont la plupart vivoient lorſqu'il a écrit, doivent encore raſſurer le Lecteur ſur la bonne-foi de l'Auteur. La Perſonne qui m'a envoyé ce Mémoire, n'a fait que le traduire ou l'extraire du Chap. XIV. du Livre de* Blondel, *dans la vue de conſoler ceux qui pourroient être attaqués des mêmes maux, & de rendre aux Bains d'Aix un ſervice auſſi ſignalé, que*

que celui que l'Auteur des Amuſemens *a rendu aux Habitans de Spa, qui depuis l'impreſſion de cet Ouvrage ont vu augmenter le concours des Malades. Je n'ai pu me refuſer à un ſentiment ſi généreux, d'autant plus que cette partie du Livre de* Blondel *n'a jamais paru en François, & que peu de perſonnes ſe donneroient la peine de l'aller chercher dans un Livre de Médecine. Je me flatte même que l'Auteur des* Amuſemens *approuvera ma complaiſance pour le ſervice du Public.*

RE-

RECUEIL DE GUERISONS,

Opérées ſur diverſes Eſpèces de Maladies, par l'uſage des Eaux chaudes d'Aix.

ARTICLE PREMIER,

Contenant les Cures faites par l'uſage des Bains.

UNe Comteſſe de *Flodorff*, affligée d'une longue Paralyſie, fut amenée à Aix en 1656 pour recouvrer l'uſage de ſes membres. Sa Paralyſie étoit ſi univerſelle, qu'elle ne pouvoit ſe remuer ni ſe ſoutenir. On lui ordonna les Bains: elle les prit dans la Maiſon de *S. Quirin.* On fut obligé pour lui en faciliter l'uſage, de la mettre dans un fauteil de bois, ſur lequel on la deſcendoit dans le Bain au moyen d'une poulie attachée à la voûte, & on l'en retiroit de même. Chaque Bain qu'elle

prenoit, la ſoulageoit à vue d'œil. Elle ne tarda point à pouvoir ſe ſoutenir ſur ſes jambes; & avant même la fin de la prémière Saiſon, elle put marcher & ſe promener dans les rues. Les Bains de *S. Corneille*, qu'elle reprit au mois de Septembre ſuivant, la guérirent parfaitement.

Les Bains d'Aix eurent un effet auſſi heureux à l'égard de la Dame *d'Aubergez*, femme d'un Capitaine de Cavalerie au ſervice de la République de Hollande, & pour-lors en garniſon à Maſtricht. Cette Dame étoit devenue Paralytique, à la ſuite d'une Fièvre quarte. Elle vint à Aix pendant l'Automne de l'an 1656, & y prit les Bains de *Borſet* avec ſuccès. Elle y revint le Printems ſuivant, & eſſaya les Bains de *S. Corneille*, qui lui firent tant de bien, que ſa Fièvre la quitta, & qu'elle put ſe promener dans la maiſon & le jardin, ſans autre ſecours que celui d'un bâton.

Dans le même tems, un Payſan du Pays de Clèves éprouva l'efficace de ces Eaux. Il avoit les pieds & les mains ſi foibles, qu'il ne pouvoit ni faire un pas, ni rien tenir dans la main. Il prit les Bains de *la Roſe*, & s'en retourna chez lui parfaitement rétabli.

La même année, le Procureur des *Pré-*

Prémontrés de l'Abbaye de. . . . y vint auſſi avec un de ſes Confrères. Le P. Procureur étoit attaqué d'une Goute volante qui ſe répandoit ſur toutes ſes jointures, & qui avoit tellement énervé la force de ſes pieds & de ſes mains, qu'il pouvoit à peine en faire uſage. Son Collègue étoit à peu près dans le même état : une attaque d'Apoplexie lui avoit cauſé une ſorte d'engourdiſſement ou de relâchement dans les nerfs. Tous deux prirent les Bains de *S. Corneille*, & furent guéris.

Un Marchand de Bourdeaux, âgé de 50 ans, trouva dans l'uſage des Bains de *Borſet* un ſoulagement ſenſible à ſes maux. Il ſouffroit des douleurs de tête ſi continuelles & ſi inſupportables, qu'après avoir eſſayé tous les remèdes connus, comme les *fomentations*, les *ſudorifiques*, les *fumigations*, & les *cautères* dont il avoit tout le corps percé, il avoit été prêt à ſe faire *trépaner*. La violence des fluxions dont il avoit la tête chargée avoit encore attaqué ſes nerfs, & lui avoit rendu le cou ſi roide, qu'il ne pouvoit ni ſe tourner, ni ſe baiſſer. Cependant il ſe trouva ſoulagé par les Bains de *Borſet*.

Mr. le Baron de *Groosbeck* prit avec un égal ſuccès ceux de *l'Empereur*, & y laiſſa des humeurs froides qui avoient

lement attaqué les muſcles du dos & d
reins, qu'il marchoit auparavant to
courbé, ſans pouvoir ni ſe tenir droi
ni ſe tourner.

L'uſage des Eaux du même Bain f
très ſalutaire à un Colonel au ſervice d'H
ſpagne, nommé Don *Zuniga.* Il av
eu l'épaule démiſe au Siège d'Arras,
quoiqu'elle eût été aſſez bien racco
modée, il lui en étoit reſté une roide
dans le bras, dont il ne pouvoit ſe ſerv
La *Douche* ranima ſes nerfs, diſſipa l'h
meur qui cauſoit leur engourdiſſemen
& il s'en retourna pleinement rétabli.

Le Colonel *Druot*, qui dans la mêm
Expédition avoit été bleſſé d'un éc
de bombe qui lui avoit fracaſſé la ma
vint la même année chercher dans l
Bains d'Aix l'uſage de ſon poignet &
ſes doigts. Son eſpoir ne fut pas fruſtr
il recouvra ſi bien la liberté de ſa ma
(qui avant ce tems-là étoit immobil
qu'il pouvoit ôter & mettre ſon chape
& faire divers autres mouvemens.

Le Sr. *d'Aguilaire*, Officier, reſta pe
dant quatre mois à Cambray pour
faire guérir d'une bleſſure qu'il avoit
çue au même Siège, tant au deſſus qu'
deſſous du genou. Des tumeurs &
vers abſcès qui s'étoient jettés ſur
plaie, en avoient retardé la guériſo

& l'avoient rendue plus difficile : ſa jambe & ſon genou étoient reſtés immobiles, & même inflexibles, après la guériſon, quoiqu'à force de Cautères on eût eſſayé de diſſiper la tumeur du genou. Elle étoit ſi incommode, qu'il ne pouvoit marcher qu'avec des bequilles. Il vint à Aix en cet état. L'uſage des Bains amollit la tumeur, rendit la ſoupleſſe à ſes nerfs, il y laiſſa ſes bequilles, & s'en retourna avec la liberté de pouvoir marcher à l'aide d'une canne ſeulement.

Le R. P. Prieur des *Auguſtins* d'Huy recouvra au mois de Mai ſuivant, l'uſage de la voix qu'il avoit perdue par une Paralyſie ſur le gozier, qui ne lui permettoit de parler que très haut, enſorte qu'il ne pouvoit prendre un ton de converſation, ni parler bas.

En 1645, un Gentilhomme de Bruxelle nommé Mr. *Vander Haagen*, qui pouvoit à peine ſe faire entendre, & qui étoit réduit à parler la plume à la main, reprit dans les Bains d'Aix l'uſage de la parole.

Le Sr. de *Pontilage*, demeurant à Namur, ſe guérit d'une foibleſſe totale de nerfs, par l'uſage des mêmes Bains.

La Demoiſelle de *S. Martin*, de la Ville

de Tournay, vint à Aix dans un état pitoyable. Elle avoit une toux sèche: elle étoit d'une maigreur extrême, elle pouvoit à peine se trainer; elle portoit encore une tumeur si considérable au côté droit, que sa taille en étoit contrefaite. Sa maladie avoit paru incurable aux plus habiles Médecins. Elle prit les Bains, par le conseil de Mr. *Blondel*; elle se baigna successivement dans ceux de *l'Empereur* & de *la Rose*. Ils lui furent si salutaires, que la tumeur perça intérieurement & l'abscès se vuida par les urines. Enfin elle se trouva si bien guérie, que l'année suivante elle se maria.

La même chose arriva au R. P. *Deschamps* de l'Ordre des Fr. Prêcheurs, natif de Limbourg, & âgé de près de 70 ans. Ce Religieux avoit été incommodé pendant cinq ou six ans d'une grosse tumeur au côté gauche, qui lui causoit de fréquentes Coliques. Il avoit inutilement consulté les Médecins de Liège & de Mastricht, qui l'avoient abandonné. Mr. *Blondel*, contre leur avis, lui ordonna les Bains, & l'envoya à ceux de *Borset*, qui étant plus tempérés, convenoient mieux à son grand âge. Il s'en trouva bien: la tumeur creva en dedans, & se vuida si heureusement, que ce Religieux vécut encore plusieurs années après.

Une

Une Dame de Namur, qui n'avoit jamais eu que des Couches malheureuſes ſans pouvoir arriver à ſon terme, & qui étoit d'ailleurs épuiſée par des Pertes conſidérables, retrouva ſa prémière ſanté dans l'uſage des Bains de *Borſet*, & la prouva l'année ſuivante par des effets plus heureux.

(*L'Auteur rapporte ici pluſieurs Guériſons des maladies du Sexe, ſur le détail desquelles le Lecteur eſt renvoyé à l'Ouvrage Latin, pour ne pas bleſſer la bienſéance.*)

Mr. *Blondel*, Conſeiller d'Etat & Privé du Roi d'Eſpagne, prit pendant quinze jours les Bains de *l'Empereur*, pour guérir une Goute Sciatique dont il étoit fort incommodé. Son Epouſe, qui étoit ſujette à de fréquentes Convulſions, s'y baigna auſſi; & ils furent guéris.

Une Payſanne des environs de Breda, qui étoit Paralytique, fut conſidérablement ſoulagée dans les Bains de *Borſet*.

Le Sr. *Ramol*, Miniſtre du S. Evangile à Amſterdam, vint prendre les Bains pour une tumeur fort dure qu'il avoit vers le bas-ventre, & il s'en retourna ſoulagé.

La Dame *Vander Loos*, Femme d'un Maitre des Comptes de Bruxelles, ſujet-

te à des douleurs fort aiguës dans toutes les jointures, depuis une Couche malheureuſe, fut conſidèrablement ſoulagée par l'uſage des Bains de *Borſet*.

Une Demoiſelle de Cologne fut délivrée dans les mêmes Bains, d'une Démangeaiſon générale par tout le corps. L'Auteur, je ne ſai pourquoi, dit que c'étoit une *Fille dévote*.

L'Intendant de la Maiſon du Prince de *Chimay*, qui au retour d'une violente attaque d'Apoplexie avoit eu la moitié du corps comme mortifiée, & qui étoit d'ailleurs ſujet à des Convulſions continuelles, éprouva la vertu des Bains de *la Roſe*. Sa Sœur qui l'accompagnoit, y fut guérie d'une Sciatique dont elle étoit incommodée.

Le Baron de *Hollinkhoven* prit les Bains de Borſet pour adoucir des douleurs qu'il ſentoit dans les épaules, & il en fut délivré.

Le Comte *d'Ozemont*, Liègeois, ſujet à des Catarrhes fréquens, les diſſipa pour toujours par l'uſage des Bains d'Aix.

Le Comte *d'Egmont* ſe guérit de la Goute, & raccommoda ſon eſtomac, dans les Bains de *Borſet*.

Le

Le Comte de *Mérode d'Oignies* vint à bout de diſſiper par des Bains réitérés une tumeur qu'il avoit au genou, & de ranimer la vigueur de ſon pied, dont il ne pouvoit presque faire aucun uſage.

La Dame de *Lamboy*, Religieuſe de *Milin*, qui étoit Paralytique des deux côtés, trouva beaucoup de ſoulagement à ſes maux dans les Bains de *S. Quirin*.

La Dlle. *Alexandrine l'Abbaye*, attaquée de Convulſions dans tous les membres, principalement du côté droit, après avoir ſans ſuccès eſſayé tous les remèdes, vint à Aix en l'an 1657, & commença l'uſage des Bains le 16 Avril : elle fut guérie quinze jours après.

Un *Carme Déchauſſé*, qui ne pouvoit parler diſtinctement, ni ſe faire entendre, depuis une attaque de Paralyſie qu'il avoit eue ſur la gorge, recouvra dans les Bains d'Aix l'uſage de la parole.

Un *Cordelier* de Namur, dont toutes les extrémités des pieds & des mains étoient affoiblies par le froid qu'il avoit ſouffert, & qui lui avoit ôté presque l'uſage de ſes membres, fut ſi bien guéri dans les Bains de *S. Corneille*, qu'il retourna à pied dans ſon Couvent.

Un pauvre Garçon de Cologne, tourmenté d'une cruelle Sciatique, & d'une groſſe tumeur à la cuiſſe, s'en retourna guéri : le Bain amollit la tumeur & la fit percer.

La Fille d'un Médecin de *Fontaine-l'Evêque* près de Namur, qui par un reſte de Petite-Vérole étoit demeurée presque Paralytique d'un côté, & ſujette à quantité d'abſcès & d'ulcères, avoit uſé tous les remèdes, ſans pouvoir ranimer ſon bras droit qui étoit ſans mouvement. Les Bains d'Aix qu'elle vint prendre la ſoulagèrent, & la mirent en état de pouvoir entrer dans un Cloitre peu de tems après.

La Comteſſe de *Cueva*, Flamande, femme d'un Lieutenant-Général au ſervice d'Eſpagne, Dame très délicate, étoit attaquée d'une Paralyſie ſur les pieds, accompagnée d'enflure : cet accident lui avoit été cauſé par le froid qu'elle avoit ſouffert, en paſſant les Alpes à la ſuite de la Reine de Suède. Elle quitta Rome, au mépris de tous les Bains d'Italie, pour venir prendre à Aix ceux de *l'Empereur*, en 1658 ; & elle s'y trouva guérie.

Un Jeune-homme incommodé depuis ſon enfance d'un écoulement d'urine involontaire, en fut guéri par l'uſage des Bains.

Trois

Trois PP. *Capucins*, dont l'un étoit Paralytique de tout le corps, l'autre cruellement tourmenté d'une Goute Sciatique, & le troisième accablé de Catarrhes, s'en retournèrent guéris, après avoir pris les Bains d'Aix.

Un Gentilhomme de Namur, affligé de Rhumatismes, de Fluxions & de Catarrhes, qui lui causoient des douleurs cruelles dans les reins, laissa tous ses maux dans les Bains de *la Rose*.

Un Seigneur Anglois, épuisé par des sueurs violentes, & par des frictions de *Mercure* indiscrettement ordonnées, & plus dangèreuses peut-être que le mal dont on l'avoit voulu guérir, vint chercher dans les Bains d'Aix les forces qu'il avoit perdues. Il y recouvra sa vigueur.

La Dlle. *Stokard*, de Mons en Hainaut, vint à Aix avec son Beau-père. Ils étoient tous deux malades. La Dame étoit attaquée de douleurs dans les Intestins, de Fluxions, de Catarrhes, & d'un Asthme violent; son Beau-père, après une Fièvre quarte qui avoit duré longtems, étoit tombé dans une langueur mortelle, étoit menacé d'Hydropisie, & avoit les pieds enflés. L'un & l'autre avoient pris pendant deux ans les Eaux de Spa; & n'en avoient été que médiocrement soulagés. Ils vinrent à Aix, prirent les Bains de *S. Quirin*.

rin, & y retrouvèrent la ſanté.

Le Baron de *Silly*, qui avoit le corps chargé de boutons nommés *Herpes*, & la peau couverte d'une eſpèce de Galle fort incommode, trouva du ſoulagement dans les Bains de *l'Empereur* qu'il prit à la hâte, & retourna chez lui, charmé de cette cure.

Le Sr. *Speys*, Doyen de S. Pierre de Louvain, qui après avoir eſſuyé diverſes maladies & des Coliques violentes, étoit tombé dans une langueur continuelle, & dans une foibleſſe générale de tous ſes membres, recouvra dans les Bains d'Aix ſes forces & ſa ſanté.

Le Sr. *Loſane*, Intendant de la Maiſon du Prince de *Condé*, ſe guérit par l'uſage des Bains de *l'Empereur*, des douleurs de Rhumatiſme qu'il ſentoit dans les bras & dans les épaules.

La Demoiſelle *Coterelle*, affligée d'une cruelle Sciatique, en fut guérie par les Eaux du même Bain. Il lui arriva quelque choſe d'étonnant, qui prouve l'action des Eaux. Dès le prémier Bain qu'elle prit, elle ſentit une démangeaiſon inſupportable dans la partie malade : il y parut même une grande rougeur, avec nombre de puſtules, qui diſpa-

disparurent ensuite avec son mal, par la réitération du Bain.

Le Sr. *de Koing*, Gentilhomme âgé de 50 ans, d'un tempérament fort replet, Paralytique du côté gauche depuis huit mois, trouva beaucoup de soulagement dans les Bains de S. *Corneille*.

Le P. *Grimberg*, Moine Bénédictin, attaqué d'une Galle qui ressembloit fort à la Lèpre, s'en délivra dans les Bains de *S. Quirin*, & en rapporta une peau nouvelle & nette.

Un *Capucin*, qui dix ans auparavant avoit été délivré dans les Bains d'Aix de mouvemens convulsifs qu'il avoit continuellement aux mains, y revint en 1658, pour chercher quelque soulagement aux douleurs néphrétiques dont il étoit tourmenté. Il prit les Bains de *S. Corneille*, & en éprouva encore l'efficace.

Un Religieux *Céleſtin* d'auprès de Louvain, qui avoit un bras paralytique, en recouvra l'usage dans le même Bain.

Le P. Provincial des *Capucins*, qui ne pouvoit faire aucun mouvement d'un bras qui avoit été attaqué de la Gangrène, se rétablit par l'usage des Bains.

Une Dame Angloise qui étoit toute

Paralytique d'un côté, & qui avoit perdu l'uſage de la langue, ſe guérit dans les Eaux du *Petit Bain*, dans lequel elle ſe baigna pendant deux ou trois Saiſons.

Le Sr. *Obert*, Commandant de Limbourg, qui avoit de grandes douleurs dans toutes les jointures, en fut délivré dans les Bains de *S. Quirin*.

Le Colonel *La Beaume*, Officier du Prince de *Condé*, y trouva beaucoup de ſoulagement pour les douleurs de Goute dont il avoit les pieds attaqués.

Le Chevalier de *Sury*, qui avoit été mal panſé d'un coup d'épée qu'il avoit reçu dans le bras qu'il ne pouvoit plier, ſe trouva bien de l'uſage des Bains.

Le Baron de *Poulegaiſe*, qui par un reſte d'Eréſipèle avoit les pieds enflés, y fut pareillement guéri.

La Dlle. *d'Argenteau*, perſonne âgée, qui avoit une enflure fort incommode au pied, cauſée par les inciſions que l'on avoit été obligé de lui faire à la cuiſſe qui avoit été gangrènée, ſe rétablit entièrement dans les Bains.

Un homme du Pays de Juliers s'y guérit auſſi d'un reſte d'Hydropiſie, que les

Eaux

Eaux de Spa n'avoient pu diſſiper.

Le Marquis de *Perſan*, Colonel au ſervice de France, accablé de douleurs invétérées, cauſées par le reſſentiment d'un grand nombre de bleſſures dont il avoit eu le corps criblé, trouva beaucoup de ſoulagement à Aix.

Le Comte de *Colligny*, Lieutenant-Général, qui n'avoit trouvé aucun ſoulagement dans les Eaux de Bourbon, fut guéri à Aix des douleurs de Néphrétique & de Goute.

Le Sr. *Dixmude*, de Valenciennes, y fut auſſi guéri de fâcheux reſtes d'Apoplexie & de Paralyſie.

Un *Jéſuite*, qui avoit un tremblement ſi général dans toutes les parties du corps, qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir, reprit toutes ſes forces & raffermit ſes nerfs dans l'uſage des Bains d'Aix.

Le P. *De Witte*, Auguſtin, qui avoit tout le côté droit engourdi ; le P. *De Vos*, & le P. *Metermans*, tous deux de l'Oratoire, dont l'un étoit tourmenté de la Goute Sciatique, & l'autre d'un tremblement dans les genoux, prirent les Bains, & furent parfaitement guéris.

Un homme de Montmédy en Luxembourg, qui avoit une eſpèce d'Hydropiſie,

ſie, & les pieds chargés d'inflammations douloureuſes, en fut délivré dans les Bains de *Borſet.*

La Baronne de *Trambler*, affligée de Catarrhes, d'enflures aux pieds, & ſujette à des Convulſions, fut guérie par la vertu des Bains d'Aix.

La Dame *d'Enguefort*, Prieure de Ste. Agathe de Liège, ſujette aux mêmes maux, en fut pareillement guérie.

Une Femme de Montenacq, à qui il étoit reſté une groſſe tumeur ſur le ventre après une Couche, la diſſipa dans les Bains.

Un Gentilhomme de Marchienne-au-Pont, ſur Sambre, ſouffroit d'extrêmes douleurs dans toutes les jointures : elles avoient été occaſionnées par l'uſage du Mercure mal préparé. Les Bains d'Aix les diſſipèrent.

Le Sr. *de Viole*, Officier du Prince de *Condé*, ſujet à des Fluxions continuelles, s'y baigna avec le même ſuccès.

La Comteſſe *de Steenbauſen* prit les Bains de *l'Empereur*, pour fortifier l'épine du dos & les muſcles des reins, qui s'étoient relâchés. Elle fut guérie.

Le Sr. *de Heſden*, Conſeiller du Comte de *Salm*, prit les Bains pour guérir des

des Fluxions auxquelles il étoit ſujet, & pour diſſiper une enflure au pied. Il en fut délivré.

Deux *Jéſuites* Miſſionnaires en Amérique, en revinrent pour prendre les Bains d'Aix. Le prémier nommé le P. *Brion*, natif de Verdun, étoit devenu Paralytique par l'imprudence qu'il avoit eue de ſe baigner dans une Fontaine froide, pour ſe rafraichir dans un tems où il étoit couvert de ſueur, & accablé de la chaleur de ces climats brulans. L'autre nommé le P. *Le Clercq*, natif de Lille en Flandre, avoit éprouvé un pareil accident. On les renvoya en Europe, & on les apporta à Aix. Ils y furent tous deux guéris. Le prémier repartit l'année ſuivante pour continuer ſa Miſſion dans le Nouveau Monde ; & le ſecond l'y auroit ſuivi, s'il n'étoit mort en 1668 d'un échauffement qu'il prit dans les fonctions des Fêtes de Pâques.

Le Sr. *Vander Wreken*, Fils du Maître des Poſtes de Maſtricht, étant devenu Paralytique de tout un côté du corps pendant qu'il faiſoit ſes Etudes à Louvain, perdit encore l'uſage de la langue. Tous les remèdes lui furent inutiles ; il n'y eut que les Bains d'Aix qui purent le ſoulager. Il s'y baigna à diverſes repriſes, & en ſortit diſpos & gaillard comme auparavant.

Le

Le Sr. *de Battines*, Gouverneur d'Orchies près de Douay, s'étant laiſſé leurrer par un Charlatan qui lui avoit promis de le guérir de la Goute, penſa périr par des purgations trop violentes. Ce prétendu Spécifique lui cauſa des Coliques affreuſes, & le rendit Paralytique. Les Bains qu'il réitéra diverſes fois, le rétablirent.

Le Sr. *Chaſſe*, Grand-Prieur de *S. Waaſt* d'Arras, étoit tombé dans le même accident, pour avoir trop bu de vin à la glace. Il ne pouvoit même porter la main à la bouche. Il prit les Bains d'Aix, & fut guéri. L'Abbé de *S. Bertin* à S. Omer les prit en pareil cas, avec un égal ſuccès.

Un Jeune-homme d'Huy, qui étoit ſi ſourd qu'il ne pouvoit entendre le ſon des cloches ni le bruit d'un mouſquet, recouvra l'ouïe après s'être baigné quelquefois & avoir pris la *Douche* ſur les oreilles, dans les Bains de *S. Corneille*.

Les *Bains des Pauvres* ne founiroient pas un moindre nombre d'exemples, ſi l'on avoit eu ſoin de recueillir toutes les Cures qui ſe ſont faites ſur toutes les eſpèces de Maladies que ces miſérables y apportent. On peut regarder ce lieu comme le Théatre des infirmités humaines, & tout à la fois comme celui des prodiges de la Nature.

A R-

ARTICLE SECOND,

Contenant le Recueil de quantité de Cures ſingulières, opérées par les Eaux d'Aix priſes en boiſſon.

LE Marquis *de Perſan*, le Comte *de Colligny*, le Colonel *La Beaume*, les Sr. *de Loſane* & de *la Savetat*, tous Officiers François, ſont les prémiers qui oſèrent prendre en boiſſon les Eaux *Thermales* d'Aix-la-Chapelle en 1658, à l'imitation de la pratique des Médecins de *Bourbon*; & ils eurent tout lieu de s'en louer. Leur exemple, & le bon effet qu'ils en reſſentirent, mirent cette boiſſon à la mode; & depuis ce tems, le concours des Malades eſt augmenté conſidèrablement.

Une Comteſſe de *Flodorff*, Sœur de celle qui étoit venue prendre les Bains en 1656, étoit attaquée d'Obſtructions, de foibleſſe d'Eſtomac, de la Jauniſſe, & de diverſes autres infirmités. Elle prit courageuſement les Eaux, avec les précautions accoutumées; & quoiqu'elle ne les rendît ordinairement que la nuit ſuivante, elle fut guérie de toutes ſes infirmités à la fin du Régime, & recouvra une ſanté parfaite.

Dom

Dom *Jaques* Abbé de *Cambrone*, avoit pris ſans ſuccès les Eaux de Spa, deux fois pendant le même Eté, pour ſe délivrer d'une Fièvre lente qui le minoit, & qui lui cauſoit une maigreur extrême, des inquiétudes, des inſomnies, un dégoût de tout aliment, & une foibleſſe générale. Il vint à Aix pour eſſayer l'uſage de l'Eau *Thermale*. Il la prit pendant dix-huit jours, & ſe trouva ſi parfaitement quitte de ſa Fièvre, & de ſes autres incommodités, qu'il s'en retourna totalement guéri, mangeant, dormant, ſe promenant, comme un homme qui n'auroit jamais été malade.

Le Sr. *de Wagnies*, Officier de Cavalerie, vint auſſi boire les Eaux d'Aix. Il s'en trouva ſi ſenſiblement ſoulagé dès le prémier jour, que dès le lendemain il pouvoit tenir ſon gobelet d'une ſeule main. Sa maladie étoit une langueur continuelle, accompagnée de douleurs de Rhumatiſme qui lui permettoient à peine de porter les mains à ſa bouche. Il avoit un dégoût général, & ſon viſage étoit d'une couleur de plomb: l'uſage de l'Eau d'Aix en boiſſon lui rendit la ſanté, l'appétit, la couleur vermeille. Il paroiſſoit renaitre tous les jours.

Une Dame attaquée des Pâles couleurs

leurs, éprouva l'effet des Eaux dès le quatrième jour.

Le R. P. *Iſembeeck*, Prédicateur fameux de Bruxelles, fut attaqué d'une Jauniſſe ſi univerſelle, que toutes les parties de ſon corps depuis la tête juſqu'aux pieds paroiſſoient peintes de Saffran. On lui fit prendre les Eaux d'Aix; mais par le défaut des préparations convenables, il les but la prémière fois ſans ſuccès. Il ſuivit un meilleur Régime, reprit la boiſſon des Eaux, & s'en retourna guéri. Trois ans après, cette maladie le reprit; il revint à Aix, & s'y guérit encore par la boiſſon des Eaux.

La Cure la plus célèbre eſt celle de la Comteſſe de *Manderſcheyd-Blanckenheym*, Abbeſſe & Princeſſe de *Thoor*. Cette Dame, âgée de 36 ans, portoit depuis longtems une Fièvre lente qui l'avoit tellement épuiſée, & ſi cruellement amaigrie, que ſa peau paroiſſoit collée ſur les os. Elle étoit ſujette à de fréquens vomiſſemens, à des douleurs d'entrailles, à des palpitations de cœur, à des défaillances, à des Paſſions Hyſtériques & à l'Aſthme. On avoit employé tous les remèdes, & conſulté inutilement tous les Médecins. Elle prit le parti de venir boire les Eaux d'Aix, malgré ſon propre Médecin. Elle les

prit

prit régulièrement ſelon la méthode du Sr. *Blondel*, & les continua juſqu'à ce qu'elle fut guérie. En moins de ſix mois, elle reprit de l'embonpoint, oublia juſqu'au ſouvenir de ſes maux, & a vécu longtems depuis, ſans en avoir le moindre reſſentiment.

Le R. P. *Abel Hubreck*, Cordelier Flamand, eſt encore un exemple notable de la vertu des Eaux. Il vint les boire en 1684, pour ſe guérir d'une langueur inſupportable, d'une Jauniſſe preſque univerſelle, & d'un commencement d'Hydropiſie. Dès qu'il eut commencé de boire les Eaux, il eut des atteintes de Colique Néphrétique, qu'il n'avoit jamais ſenties: il s'apperçut même qu'une petite Pierre ou *Calcul* échappée des reins, s'étoit placée dans le conduit de l'urine. Cet accident, dont il n'avoit pas le moindre ſoupçon, lui cauſa de grandes douleurs, qu'aucun remède ne put calmer. On lui conſeilla de continuer la boiſſon des Eaux; il s'y ſoumit, & la vertu des Eaux fit fendre cette petite Pierre en deux parties, qu'il rendit enſuite par la voie des urines; & il fut auſſi-tôt délivré de toutes ſes infirmités.

Le Sr. *Jacquet*, fameux Chirurgien de Mons en Hainaut, étant venu à Aix en 1687 avec le Baron *de Quincy*, prit les Eaux

Eaux par compagnie, ſans ſavoir qu'il en eût beſoin. Après les avoir bues pendant quelques jours, il fut ſaiſi dans une nuit d'une Colique Néphrétique très douloureuſe. Il tâcha de la calmer par les remèdes ordinaires, & le lendemain il rendit avec ſes urines une petite Pierre. Cet heureux accident l'étonna d'autant plus, qu'il ignoroit parfaitement qu'il fût attaqué de ce mal.

Au Printems de la même année, le R. P. *Alket*, Cordelier de Cologne, vint boire les Eaux d'Aix, pour eſſayer ſi elles ne ſeroient pas plus efficaces que tous les remèdes qu'il avoit pris juſques-là. Sa maladie étoit une complication de preſque tous les maux. Il avoit la Jauniſſe, une Fièvre lente, des nauſées continuelles, des vomiſſemens fréquens, une altèration inſupportable, & des indigeſtions preſque journalières. Ces maux l'avoient jetté dans une langueur & une maigreur extrèmes; & avec tout cela, il étoit menacé d'Hydropiſie. Il but les Eaux, & à l'aide d'un bon Régime, il ſe vit délivré de cette multitude de maux. Ceux qui l'avoient connu malade, croyoient voir un autre homme pendant ſa convaleſcence. Il fut ſi bien guéri, qu'il reprit toutes ſes fonctions, & prêcha le Carême ſuivant à Andernach.

La

La boiſſon des Eaux d'Aix fit encore un Proſélyte fameux, en la perſonne du Sr. *de Covetz*, Avocat & Echevin de Limbourg, entêté au poſſible du mérite des Eaux de Spa, dont il s'étoit fait le Chevalier, ou le *Bobelin*, comme on parle en ce pays-là. Il alloit tous les ans à Spa pour ſe délivrer des obſtructions auxquelles il étoit ſujet, & particulièrement pour remédier au dérangement de ſon eſtomac, aux enflures du bas-ventre, à une ſoif inſupportable, à un dégoût général, & à quelques atteintes de Gravelle. Il ne s'en trouvoit pourtant que médiocrement ſoulagé. Il but les Eaux d'Aix, ſous la direction du Médecin *Blondel*; & il s'en trouva ſi bien, qu'il vint s'établir à Aix-la-Chapelle, pour être toujours à portée d'un remède qui lui étoit ſi ſalutaire.

Un Garçon Imprimeur de la Ville de Gand, nommé *Charles le Fèvre*, étoit attaqué d'une Hydropiſie totale. Il vint à Aix ſur la réputation des prodiges, que la boiſſon des Eaux y faiſoit. Il les but au mois d'Août, & retourna à Gand plein de vie & de ſanté, chez ſon Maitre qui l'avoit cru mort.

Thomas Collart, âgé d'environ 40 ans, avoit demeuré quatre mois dans l'Hôpital de Liège, où les Médecins, rebutés par l'opiniâtreté de ſes maux, l'avoient aban-

abandonné. Il avoit le ventre & les jambes enflées, une extrême difficulté de reſpirer, l'eſtomac dérangé; & il étoit dans une foibleſſe qui ne permettoit preſque plus de lui donner de remèdes. On l'apporta à Aix, & il en but les Eaux pour dernière reſſource. Elles lui firent rendre de longs & gros Vers tout rouges. Auſſi-tôt les fâcheux ſymptomes de ſa maladie ceſſèrent, ſa ſanté ſe rétablit par la continuation des Eaux priſes en boiſſon; & il fut ſi bien guéri, qu'il s'en retourna chez lui à pied.

Claude Schaneau de Limbourg les vint boire auſſi, & fut guéri d'une enflure de ventre & d'une eſpèce d'Hydropiſie venteuſe. Il avoit inutilement cherché ſa guériſon pendant deux ans dans les Eaux de Spa : elle étoit réſervée à la vertu de celles d'Aix.

Le R. P. *Engelbert*, Capucin de Bruxelles, attaqué d'une ſorte d'Hydropiſie qui lui rendoit le ventre, les jambes, les pieds, les mains & les bras extrêmement gonflés, & la peau preſque transparente, fut envoyé à Aix pour boire les Eaux. Quoique ſon état ne lui permît que de les prendre au lit, elles lui furent ſi ſalutaires, qu'il les rendoit ſouvent au double par les urines. Cette évacuation qui dura trente jours, vuida peu à peu les humeurs âcres qui cauſoient

ſon mal. Ses enflures diminuèrent inſenſiblement, & il s'en retourna guéri.

La même choſe arriva au Sr. *Lucq*, Chirurgien de Nieuport en Flandre, qui fut délivré de ſon Hydropiſie contre ſon eſpèrance, en buvant les Eaux d'Aix.

Le Prieur de l'Abbaye de *S. Hubert*, homme ſexagénaire & ſujet à diverſes maladies, fut délivré d'un Aſthme par la boiſſon de l'Eau *Thermale*. Le Sr. *Daubles* qui l'acccompagnoit, y fut auſſi guéri d'une eſpèce d'Hydropiſie cauſée par une humeur bilieuſe. Sa cure fut d'autant plus honorante aux Eaux d'Aix, qu'il avoit inutilement épuiſé auparavant toute la ſcience des Médecins de Philippeville, de Namur, & de Liège.

Une Dame de Louvain, nommée Mad. *d'Eutighem*, en fit une épreuve auſſi heureuſe : elle étoit épuiſée par des vomiſſemens continuels, elle avoit les Pâles-couleurs, & une grande difficulté de reſpirer. Les Eaux d'Aix la ſoulagèrent. Elle prit celles de Spa l'année ſuivante, & s'en trouva mal : elle revint à Aix, & y trouva une parfaite guériſon.

La boiſſon des Eaux d'Aix eſt un Spécifique ſouverain contre les maladies du Poûmon & de la Poitrine, & preſque l'unique reſſource des *Aſthmatiques*. Un Cor-

Cordelier de Tongres ſe guérit de ſon Aſthme en les buvant, auſſi-bien que le Sr. *Fabri* Conſeiller Privé de l'Electeur de Cologne, le Sr. *Fromont* Doyen de Tournay, & un *Carme* de Cologne.

La Cure la plus célèbre en ce genre, eſt celle du Sr. *Pillegrum*, ancien Chanoine de *S. Géréon* de Cologne. Cet Eccléſiaſtique étoit tourmenté d'un Aſthme ſi violent, que tous les jours en ſe levant, il en étoit cruellement oppreſſé, & réduit à demeurer ſur ſon fauteuil ſans oſer remuer. La boiſſon des Eaux d'Aix lui fut ſi ſalutaire, que pendant le tems même qu'il les prenoit, il ſe vit en état d'aller ſe promener à *Borſet*, & aux Villages voiſins, & de monter même ſur la Montagne de S. Sauveur.

Un Jeune-homme d'Orchies, âgé de 23 ans, etoit ſi incommodé de ſon Aſthme, qu'il ne pouvoit preſque parler ni faire un pas. Il vint boire les Eaux d'Aix, & les reprit l'année ſuivante, avec un ſuccès ſi merveilleux, qu'il ſe trouva parfaitement guéri, & ſe maria peu après.

Le R. P. *de Lauw*, Religieux Minime, s'y guérit d'un enrouement; & un *Cordelier*, fatigué d'une toux qu'il avoit conſervée longtems, s'en défit en bu-

vant les Eaux d'Aix, & s'en trouva ſi bien qu'il s'en retourna à pied.

Un Religieux *Héronimite*, du Couvent de Liège, vint boire les Eaux d'Aix, pour remédier à une groſſe tumeur qu'il avoit dans la région de l'eſtomac; & il en fut conſidérablement ſoulagé.

Par le même moyen, le Provincial des *Dominicains* de *Bohème* & de *Moravie* diſſipa une tumeur plus groſſe que le poing, qu'il portoit au-deſſous de l'eſtomac. Les Eaux d'Aix, qu'il but pour ce ſujet, le délivrèrent encore des Coliques auxquelles il avoit été ſujet auparavant.

Le Sr. *Kolff* étoit ſujet à des Coliques ſi douloureuſes, que quand il en étoit pris il ſe jettoit par terre, & ſe rouloit miſérablement, ſans qu'aucun remède eût pu le ſoulager pendant des années entières. Les Eaux d'Aix qu'il vint boire l'en délivrèrent abſolument. Dans le même tems un Seigneur Friſon, ſujet aux mêmes maux, s'en guérit auſſi, par la boiſſon des Eaux *Thermales* d'Aix.

Le Sr. *de Staindt*, demeurant à Maſtricht, fut ſaiſi d'une Colique Néphrétibue, dont les douleurs étoient accompagnées de vomiſſemens. Il accourut à

Aix.

Aix. La prémière fois qu'il en but les Eaux, elles lui cauſèrent un vomiſſement abondant: il continua cependant de les boire, & le cinquième jour il rendit une Pierre par les urines, & s'en retourna totalement guéri.

La même choſe arriva à un Avocat d'Aix-la-Chapelle, âgé de 80 ans. Il fut pris d'une effroyable difficulté d'uriner. Il but les Eaux; elles le délivrèrent de neuf petites Pierres, & il recouvra la ſanté.

Le Fils d'un Chirurgien de Maſtricht vint boire les Eaux d'Aix, & le neuvième jour, il rendit une Pierre auſſi groſſe qu'un noyau de ceriſe, & s'en retourna gaiement chez ſon Père.

Un autre, dans le tems même qu'il buvoit les Eaux à la Fontaine, rendit publiquement par les urines une Pierre qui ſe briſa contre le mur, & il en montra les parcelles à tous les aſſiſtans.

Une Religieuſe de l'Hôpital d'Aix éprouva le même effet, en buvant les Eaux.

La Femme d'un Boulanger qui les prenoit aſſez cavalièrement, fut priſe d'une atteinte de Colique Néphrétique,

qui ne ſe termina qu'après qu'elle eut rendu la nuit ſuivante deux petites Pierres.

Jacques Buret, Bourgeois d'Aix & Marchand dans cette même Vilie, aiant bu les Eaux Thermales pour la même raiſon, rendit onze petites Pierres en un même jour, par la voie des urines; il en jetta encore pluſieurs deux jours après. Ces Pierres s'étoient détachées avec tant de violence & de précipitation, qu'elles avoient déchiré ſes reins: on en jugea ainſi par la grande quantité de ſang qu'il rendit avec ſes urines. Cependant il fut guéri, & ſe porta bien enſuite.

Le P. *Joſeph*, Carme Déchauſſé d'Anvers, vint boire les Eaux pour la même maladie. Pendant le cours de la Cure, il rendit une quarantaine de petites Pierres rondes comme des grains de plomb. Il les conſervoit dans une boîte, & les montroit à tout le monde comme des Pierres précieuſes.

Le Sr. *Katzen*, Chapelain de l'Egliſe de N. D. avoit porté pendant près d'un an avec des douleurs extrêmes une aſſez groſſe Pierre, qui s'étoit gliſſée dans le Conduit de l'urine: il en fut délivré par la boiſſon de l'Eau *Thermale*. Cette Pierre étoit groſſe comme un noyau de Datte.

Une jeune Demoiſelle de 12 ans, Fille d'un Officier de la Garniſon de Maſtricht, fut

fût amenée à Aix pour la même maladie. Le corps de cette pauvre Enfant étoit comme une Carrière. Elle avoit pluſieurs fois pris les Eaux de Spa, ſans en tirer un gand ſoulagement. Les Eaux d'Aix, que ſon Père & ſa Mère lui firent boire, furent plus puiſſantes. Elle rendoit quelquefois en un ſeul jour, des poignées de gravier ſemblable à des éclats de briques écraſées. On joignit le Bain à la boiſſon des Eaux : on ſuspendit enſuite l'uſage du Bain, ſans discontinuer la boiſſon, quoiqu'elle fût quelques jours ſans rendre les Eaux qu'elle avoit bues. Elle reprit encore le Bain, & un jour qu'elle étoit dans celui de *S. Quirin*, elle rendit une Pierre de la figure & de la groſſeur d'une Olive. Pendant tout ce jour, elle évacua par les urines une quantité d'eaux ſi prodigieuſe, qu'elle ſurpaſſoit la meſure de celle qu'elle auroit pu boire en pluſieurs jours. Depuis cette Criſe, elle n'eut plus aucun reſſentiment de la Gravelle ; & elle ſe rétablit ſi parfaitement, qu'elle ſe maria quelques années après.

Un Gentilhomme Italien, nommé le Signor *Cilly*, étoit incommodé d'une petite Pierre qui après s'être détachée des reins, s'étoit coulée dans la Veſſie. Cet accident lui cauſoit de cruelles douleurs, parce que cette Pierre qui rouloit continuellement dans la Veſſie, empê-

choit le paſſage de l'eau, & le jettoit ſouvent dans d'étranges difficultés d'uriner. Les Médecins de Bruxelles où il demeuroit, l'avoient condamné à la cruelle opération, & il étoit prêt de partir pour ſe faire tailler, parce qu'il avoit pris pluſieurs fois ſans ſuccès les Eaux de Spa, & même celles d'Aix, qu'il s'étoit fait apporter en bouteilles. Un Médecin lui conſeilla dans cette extrémité, d'eſſayer encore auparavant d'aller boire l'Eau *Thermale* à la Fontaine même. Il vint à Aix, & après en avoir bu les Eaux pendant dix ou douze jours, la Pierre qui l'incommodoit ſe briſa d'elle-même, & il la rendit en ſix ou ſept morceaux par la vertu de l'Eau *Thermale*. Il ſe mit dans l'habitude de faire venir tous les ans des bouteilles de cette Eau bienfaiſante, qu'il buvoit chez lui, où il s'en retourna guéri; & par ce moyen, il prévint le retour d'un accident ſi douloureux.

Ces Eaux priſes en boiſſon ſont ſouveraines dans toutes les maladies du Sexe, ſans en excepter aucune. La petite Fille d'un célèbre Médecin de Liège en fit l'épreuve. Elle n'avoit que huit ans, & cependant elle étoit affligée d'une incommodité d'autant plus fâcheuſe, que ſuivant le cours ordinaire de la Nature elle n'étoit point encore en âge d'éprouver une ſi triſte maladie. Cette infirmité, d'ail-

d'ailleurs très douloureuſe, étoit à l'épreuve des remèdes de ſon Père, qui rebuté de l'avoir infructueuſement *médicamentée* pendant ſix mois, l'envoya boire les Eaux d'Aix. Mr. *Blondel*, à qui elle fut adreſſée, les lui fit prendre ſelon ſa méthode, & eut l'honneur de guérir en peu de ſemaines une maladie ſi extraordinaire, au grand étonnement, & presque contre l'eſpérance même du Père de la Malade.

Il n'y a point d'années qui ne fourniſſent quelques preuves de l'efficace de ces Eaux, bues avec les précautions ordinaires, pour remédier à la ſtérilité des Femmes. L'Auteur dit qu'il a connu des Dames qui n'ont jamais manqué d'éprouver ce bon effet: elles ſont devenus Mères, toutes les fois qu'elles ſont venu boire les Eaux d'Aix. Des Femmes même hors d'âge d'eſpérer des Enfans, ont été ſurpriſes de ſe trouver enceintes. Mr. *Blondel* craindroit, dit-il, d'ennuyer le Lecteur par la Liſte qu'il en pourroit faire. NB. Il y a pourtant lieu de croire que la diſcrétion ſeule l'a empêché de nommer les perſonnes qu'il a connues dans ce cas. Comme la matière eſt délicate, un Auteur auſſi grave que lui, dépoſitaire d'ailleurs du ſecret de quantité de Malades illuſtres, n'a point voulu expoſer des Dames vertueuſes, aux railleries que l'on a coutume de faire ſur ces ſortes d'évènemens. Le monde eſt plein de

gens malins, qui attribuent la vertu des Eaux pour rendre la fécondité aux Dames, à la ſeule galanterie qui règne dans ces Lieux d'Aſſemblées Il peut en être quelque choſe, on ne ſait même que trop d'avantures en ce genre; mais la dépravation du cœur humain n'ôte rien aux bienfaits de la Nature: il ſera toujours vrai de dire que les Eaux d'Aix ont ſouvent opéré des prodiges de cette eſpèce. On en pourroit citer des exemples récens; mais en imitant la diſcrétion du Sr. *Blondel*, on en appelle au Public ſur ce point.

La boiſſon de l'Eau *Thermale* d'Aix eſt encore très propre pour arrêter toutes ſortes d'Hémorragies & de Pertes de ſang, dans les deux Sexes.

Le Baron de *Licques*, Gentilhomme près de Gand, étoit ſi ſujet aux ſaignemens de nez, qu'il rempliſſoit quelquefois un baſſin entier de ſon ſang, ſans qu'aucun remède pût l'arrêter. Il vint boire les Eaux d'Aix pendant une quinzaine, & fut délivré pour toujours de cette incommodité.

Le nommé *Jean Prévôt*, Habitant du Bourg de Spa, attaqué de la même infirmité, ne s'en guérit que par l'uſage des Eaux d'Aix.

La

La Fille du Médecin *Hanſoul*, incommodée d'un flux extraordinaire d'Hémorrhoides, fut pareillement délivrée par la boiſſon de l'Eau *Thermale*.

La Femme d'un Marchand, épuiſée par une Perte de ſang qui avoit duré pendant ſept années, étoit dans un état pitoyable, languiſſante, ſans appétit, & d'une foibleſſe extrême. Elle but les Eaux d'Aix en petite quantité, & elle ſe rétablit peu à peu dans un état naturel.

Une Religieuſe d'Anvers, dans le même état, fut pareillement guérie.

L'Epouſe d'un Bourguemeſtre d'Aix-la-Chapelle, qui étoit préciſément dans le cas de la Femme *Hémorrhoïſſe* de l'Evangile, & hors d'état par conſéquent de pouvoir eſpérer d'avoir des Enfans, ſe rétablit auſſi peu à peu par la boiſſon de l'Eau *Thermale*. Sa ſanté ſe trouva ſi bien affermie, qu'elle eut trois Enfans conſécutivement, & qu'elle a paſſé le reſte de ſa vie ſans aucun retour de cette fâcheuſe incommodité.

Un Jeune-homme de Breda, âgé de 30 ans, fut encore un exemple mémorable de la vertu des Eaux. Il avoit une tumeur fort douloureuſe au côté gauche du bas-ventre. Il vint à Aix,

& ſe logea exprès tout contre la Fontaine, pour pouvoir plus commodément en boire les Eaux, qu'il prenoit dans ſon lit, à cauſe de ſa maladie. La tumeur qu'il portoit depuis longtems ſuppura tout d'un coup, & ſe perça d'elle-même dès le treizième jour de ſon régime. La ſuppuration fut ſi abondante, que ſe croyant prêt à mourir, il fit écrire à Breda, & manda à ſa Sœur de ſe rendre en toute diligence auprès de lui. Cette Dame fut fort étonnée en arrivant, de le trouver plein de vie, & preſque rétabli.

La même choſe arriva à une Dame Friſonne, Sœur d'un Seigneur de cette Province, qui fut guérie de ſes Coliques en prenant les Bains d'Aix. Cette Dame vint boire les Eaux pour appaiſer de cruelles douleurs dans les inteſtins; & au milieu de la cure, elle vuida pluſieurs abſcès qui s'étoient percés intérieurement dans le *Méſentère*, & qui firent ſa guériſon.

La Comteſſe de *N.* . . ſujette à des vomiſſemens continuels d'une bile noire & âcre, s'en guérit auſſi par la boiſſon de l'Eau *Thermale*.

Jean Mol, Enfant de ſept ans, Fils d'un riche Négociant de la Ville d'Ath, fut amené à Aix par un de ſes Oncles, ſous

ſous la direction du Docteur *Muret* Médecin habile. Cet Enfant, qui avoit toujours été fort valétudinaire, & ſujet à de fâcheuſes maladies, étoit actuellement dans une langueur & une foibleſſe extrême. Il pouvoit à peine ſe ſoutenir, & il avoit les jambes ſi foibles, qu'on étoit obligé de le porter. Il avoit auſſi les bras, les jambes, les genoux & les pieds chargés d'ulcères, de tumeurs & de duretés *calleuſes* & groſſes comme des œufs de pigeon. On le fit baigner en même tems qu'il buvoit les Eaux, & à la fin de la Saiſon il ſe trouva ſi bien guéri, qu'il jouoit & couroit avec les autres jeunes-gens de ſon âge.

Le Sr. *de Groſſelier*, de Valencienes, avoit un *Acide* ſi violent dans l'eſtomac, qu'il tomboit ſouvent en défaillance, même pendant la nuit. Il étoit d'ailleurs tourmenté d'une faim canine, ſi cruelle, que rien ne pouvoit le raſſaſier. Il étoit obligé de manger à toute heure, & de faire porter des alimens partout où il alloit. La boiſſon des Eaux d'Aix détrempa peu à peu cet *Acide* corroſif, & rétablit ſon eſtomac, en purgeant les humeurs qui en avoient irrité les fibres. En un mot, il fut radicalement guéri. Pluſieurs perſonnes qui étoient dans le même cas, & tourmentées d'humeurs âcres, bilieuſes, ou

ſalines, ou fatiguées par des amertumes continuelles, s'en ſont délivrés par le même remède.

Un Gentilhomme du même pays, nommé le Sr. *de l'Epine de S. Remy*, âgé de 22 ans, étoit tourmenté de Coliques venteuſes très incommodes, qui lui cauſoient un dégoût général, & le jettoient dans une fâcheuſe mélancolie. Toutes les fois qu'il touchoit à ſon ventre, ou qu'il ſe remuoit, il étoit comme étouffé par des vents & des flatuoſités, qui après avoir longtems grondé dans ſes inteſtins comme un tonnerre intérieur, lui ſortoient par la bouche avec tant de furie, qu'elles pouvoient éteindre une chandelle. Ces vents qui partoient de l'eſtomac, étoient d'ailleurs infectés d'une odeur de corruption qui lui cauſoit un dégoût continuel. Il but les Eaux d'Aix avec ſuccès, quoiqu'il les prît fort cavalièrement. Elles lui cauſèrent des évacuations ſi abondantes & ſi longues, qu'il en abrègea beaucoup l'uſage, dans la crainte de trop s'affoiblir, & partit ſans avoir achevé la cure ordinaire. La vertu des Eaux ſe fit ſentir à ſon retour, & il s'eſt trouvé dans la ſuite parfaitement guéri.

Un Père de *l'Oratoire* d'Anvers, incommodé des mêmes accidens, quoique

que moins violens, s'en délivra auſſi par le même moyen.

Les Eaux d'Aix priſes en boiſſon, ſont également utiles dans la guériſon de toutes les eſpèces de Fièvres intermittentes. Rien de plus ordinaire ni de plus certain, que les cures qui s'en ſont faites. Fièvres-tierces invétérées ou récentes, Fièvres-quartes, doubles-quartes, & même triples-quartes, ne ſauroient tenir contre la vertu de l'Eau *Thermale* bue avec les précautions accoûtumées. Un célèbre Médecin d'Utrecht ſe guérit, en les buvant, d'une Fièvre-quarte qui avoit duré un an entier.

Mr. *Dalencourt*, Gentilhomme Lorrain, qui étoit tourmenté depuis longtems d'une Fièvre triple-quarte, qui l'avoit ſi prodigieuſement amaigri qu'il reſſembloit à un ſquélette, s'en délivra pareillement en buvant les Eaux. Elles changèrent d'abord l'ordre des accès, la Fièvre ſe dénatura diverſes fois, & diſparut enfin abſolument, en perſévérant dans l'uſage de la boiſſon *Thermale*. Il y a nombre d'exemples de pareilles cures.

L'uſage des Eaux priſes intérieurement, eſt encore fort ſalutaire dans tou-

toutes les eſpèces de Goute, dans les Rhumatiſmes, & le Scorbut.

Le Prince *N*... Fils du Duc de *Courlande*, Colonel d'Infanterie au Service des Etats-Généraux, en fit l'épreuve. Ce Prince étoit attaqué d'un Rhumatiſme ſi violent & ſi douloureux, qu'il ne pouvoit ni marcher, ni ſe tenir debout, incapable même de toutes fonctions. Les Médecins Hollandois l'envoyèrent aux Eaux de Spa, & on l'y porta dans une litière. Il n'en reçut que peu de ſoulagement, & il revint par Aix. Son Médecin ordinaire qui l'accompagnoit dans ce voyage s'adreſſa à Mr. *Blondel*, & le conſulta. *Blondel* fut d'avis que le Malade eſſayât la boiſſon des Eaux *Thermales*. Le Prince s'y ſoumit, de l'avis de ſon Médecin, & s'en trouva admirablement bien dès les prémiers jours; il perſévéra, & ne tarda point à recouvrer le ſommeil, l'appétit, & ſes forces. Sa ſanté fut ſi bien raffermie, qu'il s'amuſa à faire des Recrues à Aix, & reprit à cheval le chemin de la Hollande, à la tête de tout ſon monde. Il retourna peu après dans ſes Etats, qu'il a gouvernés longtems après la mort du Duc ſon Père.

Le Sr. *le Trucq*, Capitaine François, éprouva un ſuccès auſſi heureux. Cet Officier ayant eſſuyé du froid, fut pris d'un

d'un Rhumatiſme univerſel qui lui ôta l'uſage de tous ſes membres. On l'apporta à Aix couché dans un brancard. Le moindre mouvement lui cauſoit des douleurs inſupportables: elles étoient ſi vives, que lorſqu'on le deſcendit du brancard pour le porter dans la chambre où il devoit loger, il conjuroit ceux qui le portoient de le laiſſer plutôt mourir en paix, que de lui faire ſouffrir un martyre auſſi douloureux. Les Médecins d'Aix s'empreſſèrent à le ſecourir, à la recommandation de Mr. *Colbert* qui étoit alors Plénipotentiaire de la part de la France au Congrès pour la Paix avec l'Eſpagne. On lui fit boire les Eaux, avec un régime très exact, & il s'en retourna à Paris en parfaite ſanté. Cet Officier repaſſant quelques années après dans le voiſinage d'Aix, voulut y entrer pour faire encore, diſoit-il, ſes actions de graces à la Nymphe du Lieu, qu'il appelloit ſa Bienfaitrice.

Le Sr. *Robe*, Echevin d'Aix-la-Chapelle, étant pareillement attaqué d'un violent Rhumatiſme, but les Eaux du Puits de *l'Empereur*, par le conſeil de Mr. *Blondel*, & il fut guéri. Cependant, il a de tems en tems quelque reſſentiment d'une Goute héréditaire dans ſa famille; mais à cela près, il eſt en parfaite ſanté.

Le

Le Sr. *Egbert Paaw*, d'Amſterdam, vint boire les Eaux d'Aix pour ſe guérir du Scorbut dont il étoit attaqué, & s'en retourna parfaitement rétabli.

Le Sr. *Bernarts*, auſſi Hollandois, vint à Aix pour la même maladie. Le Scorbut avoit tellement gâté ſon tempérament, qu'il étoit maigre, pâle, mélancolique, ſans appétit, dans des inquiétudes continuelles, ſoupirant à tous momens, aiant les yeux gonflés, rouges & enflâmés. Il avoit dépenſé des ſommes conſidèrables à ſe faire traiter chez lui par je ne ſai quel Chymiſte, qui lui avoit fait avaler bon nombre de bouteilles d'un prétendu Elixir, dont chaque phiole contenant moins d'une once de liqueur lui coutoit 25 écus. On le guérit à moins de fraix à Aix: on lui en fit boire ſucceſſivement les Eaux, & on lui en donna de toutes les Sources. Il buvoit tièdes celles du Puits de *S. Corneille*: on lui fit avaler celles de la Source de *l'Empereur*, tantôt froides, tantôt chaudes: & il ſe rétablit totalement en très peu de tems, au grand étonnement & ſous les yeux du Docteur *Lignowius*, Médecin d'Amſterdam, qui ſe trouvoit alors à Aix-la-Chapelle.

Un pauvre *Cordelier* étoit affligé d'une maladie de la peau nommée *Eſſeræ*, qui ref-

reſſemble beaucoup à la Galle, excepté que les puſtules ſont plus chargées d'écailles, qui renaiſſent continuellement les unes ſous les autres. Cette maladie, qui eſt extrèmement incommode, eſt fort commune aux Ouvriers qui travaillent aux Mines, & preſque à l'épreuve des remèdes. Le Cordelier eſſaya la boiſſon de l'Eau *Thermale:* elle corrigea l'âcreté de ſon ſang, diſſipa les humeurs vicieuſes, & rétablit ſa peau dans ſon état naturel.

Un riche Marchand vint boire les Eaux, pour ſe délivrer des boutons & des puſtules invétérées dont il avoit le viſage couvert. Cette incommodité étoit jointe à une langueur continuelle, un défaut d'appétit, & une grande foibleſſe. La boiſſon de l'Eau *Thermale* rectifia pareillement les qualités de ſon ſang, & il s'en trouva ſi bien, qu'il ne connoiſſoit rien de plus précieux que les Eaux d'Aix.

Un Seigneur Friſon très qualifié, & bien connu, dit Mr. *Blondel*, dans toutes les Cours d'Europe, même à celle du Grand-Seigneur, vint prendre les Eaux pour une Maladie bien ſingulière. Il étoit tout couvert d'une eſpèce de vilaine Vermine, que l'on oſe à peine nommer. Il en étoit comme enveloppé depuis la tête juſqu'aux pieds; & ces animaux

maux qui sembloient renaitre sur sa peau, le rongeoient tout vif. L'Auteur assure qu'il ne dit rien qu'il n'ait vu de près, & cite encore pour témoin de ce fait, le Chirurgien *Henry*. Cette infame Vermine étoit si bien naturalisée chez ce Seigneur, qu'aucun remède n'avoit pu l'en délivrer. Pour tout secours, il étoit réduit à mener par-tout avec lui un homme qu'il avoit loué pour en faire la chasse presque tout le long du jour. Ce Chasseur en prenoit par millions chaque jour, sans pouvoir en exterminer la race. Aussi ce Seigneur avoit la foiblesse de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans cette infirmité : il l'attribuoit à des Juifs avec qui il avoit repassé la Mer, & soupçonnoit que ces malheureux l'avoient infecté de cette maladie *pédiculaire*, devenue si fameuse dans l'Histoire par la mort d'*Hérode*, & de *Philippe II.* Roi d'Espagne. Il vint à Aix, pour éprouver si les Bains ne pourroient pas le délivrer de cette insupportable compagnie. Il les prit alternativement pendant deux mois, buvant les Eaux par intervalle. Elles furent mortelles à cette fourmiliere d'animaux. Non-seulement elles les firent crever extérieurement, mais elles purifièrent son sang, & chassèrent les humeurs qui entretenoient leur multiplication en leur servant d'aliment. Au bout de deux mois il alla parfaitement guéri passer quelque tems à

Franc-

Francfort, & revint encore à Aix boire les Eaux pour aſſurer ſa convaleſcence. Il en partit enfin libre, ſain, & ſans la compagnie qu'il avoit amenée.

La vertu des Eaux d'Aix ne ſe borne point aux guériſons des infirmités humaines, elles étendent leur pouvoir juſques ſur les maladies des Brutes. Nous en rapporterons ſeulement deux exemples.

Un Meûnier des environs d'Aix-la-Chapelle avoit un Cheval *pouſſif*, & même *pouſſif-outré*. Le Maitre s'aviſa de lui faire avaler de l'Eau *Thermale*, il en fit même la boiſſon ordinaire de cet animal. Toutes les fois qu'il venoit en Ville, il le faiſoit abbreuver aux Egoûts des Bains; & quelquefois même chez lui, il lui en faiſoit avaler de froide. Au moyen de ce régime, il conſerva ſon Cheval pendant pluſieurs années.

Ces Eaux ſont encore très efficaces pour guérir les *Gourmes*, auxquelles les jeunes Chevaux ſont ſujets; parce que, lorſqu'ils ſont attaqués de cette maladie, toute boiſſon froide leur eſt pernicieuſe. Le Sr. *Bogart* demeurant à Aix-la-Chapelle, & ancien Capitaine, en riſqua l'épreuve. Il avoit un Poulain attaqué de cette maladie, & cet animal étoit en danger. Mr. *Bogard* le fit conduire à la

Fon-

Fontaine, & voulut l'abbreuver de l'Eau *Thermale* : mais l'animal ne voulut pas en goûter. On le laiſſa trois jours ſans le mener à l'Abbreuvoir, afin de l'obliger par la ſoif à prendre l'eau qu'on lui donneroit. Le troiſième jour on lui préſenta de nouveau l'Eau *Thermale*, & le Cheval en avala un ſeau entier. Les effets que ce remède produiſit furent auſſi promts qu'heureux. Il procura des évacuations ſubites, qui mirent le Cheval hors de danger; & comme ſi cet animal eût ſenti l'utilité qu'il retiroit de cette boiſſon, ſon inſtinct le portoit à retourner de lui-même à la Fontaine chaude.

Mr. *Blondel* termine ici le Recueil des Cures opérées par la vertu des Eaux d'Aix, qu'il a tant illuſtrées par la ſageſſe de ſa pratique, & par la juſteſſe de ſes lumières à pénétrer leurs qualités les plus obſcures. Cette Liſte de Cures admirables, & publiquement avérées, fait la matière du XIV. & dernier Chapitre de ſon ſavant Traité. Ce Chapitre eſt intitulé *Thaumaturgiæ*, ou *Miracles des Eaux d'Aix & de Borſet.* Ce nombre presque infini de Guériſons de toute eſpèce, opérées ſur des perſonnes de tout pays, de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, *depuis le Sceptre pour ainſi dire juſqu'à la Houlette*, ne renferme cependant qu'un très court eſpace de

de tems. L'Auteur a commencé cette Collection à l'an 1650, & la termine au plus tard en l'année 1688, en laquelle on fit une troiſième Edition de ſon Ouvrage. C'eſt celle que l'on a ſuivie. Quand il plaira aux Médecins qui lui ont ſuccèdé, de rendre publiques les Obſervations qu'ils ont faites depuis, il eſt à préſumer qu'il y aura dequoi remplir des Volumes. En attendant que quelqu'un d'eux rende ce ſervice à l'Europe, & à leur Patrie, je croi qu'il me ſera permis d'ajouter à ces Guériſons celle d'une perſonne qui vint à Aix en 1710, avec une infirmité qui paſſoit pour incurable. C'étoit la jeune Marquiſe *de Lille-du-Guaſt*, Sœur de l'Evêque de *Limoges* actuellement vivant, retirée en Hollande avec Mad. ſa Mère pour cauſe de Religion. Cette jeune perſonne avoit eu dès ſon enfance une ſorte de Paralyſie ſur un bras, qu'elle ne pouvoit étendre. Ce bras même paroiſſoit mort, & ne tiroit presque point de nourriture: il étoit beaucoup plus maigre que l'autre. On amena la Demoiſelle à Aix: elle y prit les Bains, en but les Eaux, & repartit parfaitement guérie. La Hollande fourmille d'exemples récens, & auſſi avérés, dont on abandonne ſans crainte la recherche & les preuves aux ſoins du Lecteur le moins crédule. Il n'eſt point étonnant que les Hollandois aient une ſi grande confiance dans les

Eaux

Eaux d'Aix, après les preuves annuelles qu'ils ont de leurs vertus. Auſſi, il n'eſt point de Pays où l'on envoye une plus grande quantité de bouteilles d'Eau *Thermale*, pour le ſoulagement de ceux qui ne peuvent commodément faire le voyage. Il n'y a point auſſi de Nation dans l'Europe, qui puiſſe garantir par une pratique plus ſoutenue, l'antique réputation des Eaux d'Aix. Les Médecins Hollandois, dont les lumières ſont ſi connues, n'ont presque point d'autre remède pour achever la cure du *Scorbut*.

Une preuve de la conſtante efficace de ces Eaux, ſe tire du concours annuel des Malades qui y accourent de tous côtés, & qui s'en retournent ſatisfaits, lorsqu'ils ont la patience de ſe ſoumettre au régime que les Médecins du Lieu (que l'on doit conſulter préférablement aux autres) leur preſcrivent. Le voyage que *Frédéric IV* Roi de Dannemarc fit à Aix en 1724, dans la vue d'y trouver quelque ſoulagement à ſes maux, eſt pour le moins auſſi honorant aux Fontaines d'Aix, que celui du *Czar* en 1717 le fut aux Eaux de Spa. Il y a même quelque choſe de plus: on ſait que le Roi de Dannemarc quitta ſon Trône & le ſéjour de ſes Etats, dans l'unique motif d'y recouvrer la ſanté; au-lieu que le Czar ne vint à Spa que dans le cours de ſes Voyages. On ne pré-

prétend pourtant point par ce parallèle diminuer le mérite & la réputation des Eaux de Spa: elles ſont ſouveraines en certaines maladies, auxquelles celles d'Aix ſeroient peut-être contraires. Mais celles d'Aix ont une vertu plus univerſelle, à cauſe du double uſage que l'on en fait par les Bains, & la boiſſon. Les Habitans de Spa ne peuvent s'offenſer d'une comparaiſon avouée de toute l'Europe. Ils conviendront du moins, que les Malades trouvent plus de commodités & de reſſources dans une grande Ville, que dans un petit Bourg, tant pour la ſanté, que pour le plaiſir. Il eſt vrai que cette différence eſt encore un de ces ménagemens de la ſage Providence en faveur des Malades: ceux que l'on amène à Aix, ſont pour l'ordinaire dans un état beaucoup plus triſte que ceux qui vont à Spa, & ont par conſéquent un plus grand beſoin de ſecours.

C'eſt un point qu'on ne touche cependant qu'en paſſant; l'Auteur des *Amuſemens* ne laiſſe rien d'équivoque ſur cet article. On a cru ſeulement, que ſans s'écarter beaucoup de ſon plan, on pourroit ajouter ce Supplément à ſon Ouvrage. Il ſervira de preuve naturelle au concours des Malades, qu'il dépeint ſi agréablement. Ceux qui n'ont point été à Aix, & qui ne liront cet Ouvrage que pour s'amuſer, trouveront dans cette Liſte

de Guériſons, l'explication des motifs qui raſſemblent tous les Etés dans cette Ville un ſi grand nombre de perſonnes de toutes Nations. Ceux qui malheureuſement ſeroient attaqués des Maladies que l'on y a décrites, trouveront dans les Guériſons que Mr. *Blondel* rapporte, un motif de conſolation. Il eſt doux, lorsque l'on ſouffre, de ſavoir qu'il y a des remèdes; & comme les infirmités humaines ſe multiplient tous les jours, & que d'une autre part, on voit évidemment que la vertu des Eaux d'Aix n'a ſouffert aucune altération depuis pluſieurs ſiècles, on a lieu d'eſpèrer quelque part à leurs bienfaits. C'eſt dans cette vue que l'on offre au Lecteur François cette partie de l'Ouvrage de Mr. *Blondel*, qui n'a jamais paru dans cette Langue. On ne pouvoit la placer dans un Ouvrage plus propre à ſe faire lire, des perſonnes même qui ont le plus d'averſion pour les Livres qui traitent de Médecine. On a lieu de préſumer que le Public, & l'Auteur des *Amuſemens*, ne desapprouveront point la facilité avec laquelle l'obligeant Libraire a conſenti à l'impreſſion de ce Supplément.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE

Des principales Matieres contenues dans cet Ouvrage.

Le chiffre marque la page, & les lettres *a*, *b*, *c*, le volume.

A.

ABbé Paralytique. *a* 8.
Causes de sa maladie. *a* 258.
Histoire de son empoisonnement. *a* 263. & *suiv.*
Réflexions sur son Histoire. *a* 300.
Son avanture dans le Bain de vapeurs. *a* 373. & *suiv.*
Son rétablissement. *a* 397. *c* 105.
Acide & *Alkali*, ce que c'est. *b* 366. & *suiv.*
Adrien (Pape) envoye des marbres à Charlemagne pour bâtir l'Eglise d'Aix. *b* 125.
Lui demande des chevaux en échange. *ibid.*
Sa Lettre à ce sujet. *b* 126.
Aiguilles, leur Fabrique à Aix. *b* 403. & *suiv.*
Aix-la-Chapelle, sa situation. *a* 14.
Idée de ses plaisirs dans la Saison des Bains. *a* 2. & *suiv.*
Pureté de son air. *a* 14.
Caractère honnête de ses Habitans. *a* 121.
Sa Régence. *a* 346.
Ses Armoiries. *a* 343.
Ses Titres. *a* 17.
Ses Privilèges magnifiques. *a* 349. & *suiv.*
Ses Intérêts. *a* 120. & *suiv.*

Son étendue. *a* 17.
Ses remparts. *a* 118. *& suiv.*
Sa fondation. *a.* 18 & 20.
Si on doit l'attribuer à Apollon. *a* 25.
Divers sentimens sur sa fondation. *a* 19. *& suiv.* 27 &c.
Opinion la plus probable sur sa fondation. *a* 40.
Origine de son nom Latin. *a* 25. *& suiv.*
de son nom François. *a* 41.
Ses malheurs. *a* 126. *& suiv.*
Ses incendies. *a* 132.
Ses ressources. *a* 130.
Mise au Ban de l'Empire. *a* 419.
Arcueil, ses Eaux pétrifiantes. *c* 21.
Autel d'or massif à Aix. *b* 134.

B.

Bains chauds interdits aux Chrétiens par Clément Alexandrin. *a* 385.
Bains d'Aix, précaution pour les prendre. *b* 82.
Leur saison. *b* 83.
Manière d'y entrer &c. *b* 97.
Sévérité des Hôtes des Bains. *b* 95.
Cérémonie badine que l'on y observe. *b* 99.
Plaisirs du Bain. *b* 101.
Réflexions philosophiques & morales sur leur vertu. *b* 103. *& suiv.*
Précautions avant de les quitter. *c* 157.
Bain des Seigneurs, ou *Heeren-Badt*, sa situation. *a* 142.
Sa magnificence. *a* 186.
Sa description. *a* 187.
Différence de ses Bains. *a* 188.
Sa Source. *ibid.*

Bain neuf, ſa deſcription. *b* 208.
Bain de S. Corneille, ſa ſituation. *a* 142.
Bain de l'Empereur. *b* 1.
D'où vient ſon nom. *b* 2.
Sa deſcription. *ibid.*
Métamorphoſe de ſes Eaux. *b* 6.
Abondance & qualités des ſels qu'elles charrient. *ibid.*
Abondance de ſa Source. *b* 81.
Bain (le petit). *b* 80.
Bain de S. Quirin. *a* 308.
D'où vient ſon nom. *a* 310.
D'ou il prend ſes eaux. *ibid.*
Le nombre de ſes Bains. *a* 312.
Bain de la Roſe. *a* 143.
Sa deſcription. *b* 262.
Bains de Borſet. *c* 3. Voy. *Borſet*.
Bain des Pauvres à Aix, ou *Comphuys-Badt*. *c* 286.
Sa deſcription. *ibid.*
Bain des Pauvres à Borſet. *c* 266.
Sa deſcription. *c* 267.
Pourquoi abandonné. *c* 285.
Bal public, chez qui. *a* 46. 154.
Ordre de ce Bal. *a* 154.
A quelle heure il commence. *a* 110.
Egalité de ceux qui s'y trouvent. *a* 161.
Baronne muette, ſon portrait. *a* 8 48.
Cauſe de ſa maladie. *a* 9.
Ses amours avec Mr. d'Art... *b* 220.
Avanture de ſon Galant. *a* 315.
Sa querelle avec les Pariſiens. *a* 304.
Sa guériſon. *a* 321. 327.
Réflexions à ce ſujet. *a* 328. Voy. *Pariſiens*.
Bath, ſes Bains par qui découverts. *a* 369.
Inſcription qui y eſt. *a* 371.

Si la Chaux que l'on y trouve eſt cauſe de leur chaleur. *b* 387.
Réfutation de ce ſentiment. *b* 388.
Il y a un Bain pour les Chevaux. *c* 267.
Blondel (Mr.) Médecin fameux. *a* 177.
Il inſtitue l'uſage de boire les Eaux d'Aix. *a* 177. *& ſuiv.*
Sa querelle à ce ſujet avec ſes Confrères. *a* 178.
Inſcription qui lui fait honneur. *a* 179.
Bois contraire aux Araignées. *b* 144.
Borſet, ſa ſituation. *c* 3.
Origine de ſon nom. *ibid.*
Sa Prairie. *a* 238.
Ses Bains. *c* 3.
Ses Bains plus doux & plus agréables que ceux d'Aix. *c* 12. 166.
Egoût de ſes Bains. *a* 239.
Ils forment un Etang d'eau tiède. *ibid.*
Son Etang renferme des Truites monſtrueuſes. *a* 239.
Réflexions curieuſes à ce ſujet. *a* 240. *& ſuiv.*
Ses Eaux & leurs qualités. *a* 251. *c* 11.
Ses Eaux guériſſent de la Lèpre. *c* 15.
Si elles ſont pétrifiantes. *c* 20.
Ruiſſeaux voiſins d'eau chaude & d'eau froide. *a* 246.
Obſervations curieuſes à ce ſujet. *ibid.*
Sa Fontaine bouillante. *c* 5 & 7.
On y cuit des œufs. *c* 6.
Abondance des ſels qui ſont dans ſes Eaux. *c* 18.
Ses Bains ſujets à la galanterie. *c* 165.
Ses Bains de vapeurs. *c* 13.
Son Abbaye. *c* 9.
Son Hermitage. *c* 266.
Briſavo (Le Comte de), ſon Hiſtoire. *b* 271.

Suite de ſon Hiſtoire. *c* 182.
Bulle d'Or de Charlemagne. *a* 353.
Si elle eſt authentique. *a* 347.
Doutes à ce ſujet. *a* 348. 366.
Opinion nouvelle ſur ce point. *b* 335.

C.

Calamine ou *Cadmie*, ce que c'eſt. *b* 244.
Ses qualités. *b* 245.
Son uſage. *b*. 250.
Manière de l'employer. Voy. *Mines*.
Carlsbadt, Ses Bains. *a* 368.
Par qui découverts. *ibid.*
Pétrifications curieuſes qui s'y forment. *c* 24.
Chaleur naturelle des Eaux, ſa cauſe. *b* 347.
Attribuée aux feux ſouterrains. *b* 348.
Attribuée aux vapeurs chaudes de la terre. *ibid.*
A la fermentation des divers Minéraux. *ibid.*
Aux larmes des mauvais Anges. *b* 350.
Aux Carrières de Chaux vive. *b* 386.
Raiſons pour & contre. *b* 352. *& ſuiv.*
Cauſe la plus probable de cette chaleur. *b* 226. *& ſuiv.*
Chanoines d'Aix, leur nombre. *b* 145.
S'ils ont été Moines. *b* 143. 146.
Charlemagne étoit Chanoine d'Aix. *b*. 139.
A ſon exemple, tous les Empereurs le ſont. *b* 140.
Cérémonie pour recevoir l'Empereur Chanoine de cette Egliſe. *b* 140.
Serment qu'ils lui font faire. *ibid.*
Chanſon ſur les Bains d'Aix. *b* 345.
Charlemagne, s'il eſt Fondateur d'Aix. *a* 16.
Ou ſeulement ſon Reſtaurateur. *a* 35. 39. *&c.*

Fable à ce ſujet. *a* 32.
Son Portrait. *b* 231.
Sa Statue gigantesque. *b* 117. 152.
Meſure de ſa taille. *a* 33. *b* 237.
S'il avoit une longue barbe. *b* 234.
Sa force extrême. *b* 233.
Sa paſſion pour le Bain. *a* 343. *b* 5.
Sa Galanterie. *b* 230. 237.
Son Trône. *b* 136.
Son Tombeau. *a* 42. *b* 129.
Richeſſes enfermées dans ſon Sépulcre. *b* 131.
Charles-Quint étant à Aix réduit le nombre des Grands d'Eſpagne. *a* 51. *& ſuiv.*
Chartreux attaqué d'une mélancolie ſingulière. *c* 273.
Manière dont on le guérit. *c* 279.
Chauſſes de S. Joſeph, conſervées à Aix. *c* 118. 127.
Cheval fourbu, guéri dans les Bains de Borſet. *c* 266.
Chevalier de Malthe, ſon caractere. *a* 11. 152.
Fête qu'il donne. *b* 312.
Déclaré Poëte & Lecteur des Dames *c* 181.
Chien perdu, occaſionne une connoiſſance. *a* 141.
Chien qui parle. *b* 217.
Vomi par un Payſan. *b* 325.
Choix des Auberges. *a* 5.
Chrouet, Médecin, ſon Syſtème. *b* 382.
Civitella (Marquis de). *c* 182. Voy. *Briſavo.*
Comphuys-Badt. Voy. *Bain des Pauvres.*
Comte d'Ericeyra, mort à Aix. *b* 328.
Comte de Wol... ſon Caractère. *a* 13.
Son Hiſtoire. *a* 60. *& ſuiv.*
Congrès tenu à Aix. *a* 337. *b* 189.
Couronne fameuſe dans l'Egliſe d'Aix. *b* 128.

D.

D*Agly* fait le meilleur Vernis d'Aix. *b* 241.
Dames-Blanches. *c* 143.
Douche (La), ce que c'eſt. *b* 263.
Précautions en la prenant. *b* 264. 265.
Dragées de Tivoli, ce que c'eſt. *c* 23.
De Carlsbadt. *ibid.*
Droits de la Ville d'Aix au Couronnement des Empereurs. *b* 140.
Des Chanoines à la même cérémonie. *ibid.*

E.

E*Au* d'Aix, méthode pour la boire. *a* 166. *& ſuiv.*
Danger de la prendre ſans précaution. *a* 172.
A qui dangereuſe. *a* 174.
A qui utile. *a* 175.
Quand on a commencé de la boire. *a* 177.
Elle dore les vaſes où on la met. *a* 407.
Elle ne brule pas la langue. *ibid.*
Raiſons de cette expérience. *ibid.*
Elle ne traine point de boues. *c* 167.
Manière de la conſerver en bouteilles. *c* 216.
Manière de la réchauffer. *c* 220.
Formalités pour obtenir la permiſſion de la tranſporter. *c* 218.
Eau chaude faiſoit les délices des Romains. *a* 180.
Leur goût pour cette boiſſon. *a* 182.
Abus qu'ils en firent. *ibid.*
Egliſe de N. D. d'Aix. *a* 13.
Sa deſcription. *b* 122. *& ſuiv.*
Fable ſur ſa dédicace. *b* 148.
Son prémier nom. *a* 37.

En quel tems fondée. *b* 123.
Son Chapitre. *b* 143.
Figures myſtérieuſes ſur ſon Portail. *b* 150.
Emma. Voy. *Imma.*
Ericeyra. Voy. *Comte.*
Etuves d'Aix. *a* 375. 380. 401.
Par qui introduites à Aix. *a* 399.
En uſage chez les Anciens. *a* 381. 384.
Par qui inventées. *a* 385. 402.
Leurs bons effets. *a* 400.
Leur danger. *a* 377.
Etuves des Sauvages. *a* 402.
Des Moſcovites. *a* 403.
D'Italie. *a* 381.
De S. Germano. *a* 243.
Un Pape y fait ſon Purgatoire. *ibid.*
Expériences & Obſervations curieuſes. *a* 246. 405. 406. *b* 4. 6. 361. 363. 364. 368. *& ſuiv.* 380. 387. *c* 6. 7. 13. 21. 24. 141. 223. 229. 237 &c.

F.

Fermentation de l'Acide & de l'Alkali, cauſe prétendue de la chaleur des Fontaines. *b* 366.
Raiſons pour & contre. *b* 367. 384.
Expériences curieuſes en faveur de ce Syſtème. *b* 368. *& ſuiv.*
Feu Central eſt une chimère. *b* 354. *& ſuiv.*
Figure qui explique ce Syſtème. *b* 356.
C'eſt là que l'Enfer eſt placé. *b* 360.
Fille enſorcelée, guérie dans les Bains d'Aix. *c* 281.
Réflexions à ce ſujet. *c* 282. 283.
Fontaine chaude d'Aix, ſon bâtiment. *a* 143.
Rendez vous général. *a* 136.

Concours de ceux qui s'y rendent. *a* 137. *& ſuiv.*
Goût de ſes Eaux. *a* 141.
Ses effets. *a* 142. 149.
Sa Source. *a* 144.
Quand rebâtie. *ibid.*
Complimens que l'on s'y fait. *a* 149.
Ce que doivent obſerver ceux qui boivent ſes Eaux. *a* 166. *& ſuiv.*
Découverte par Charlemagne. *a* 32. 365.
Fontaine de bronze magnifique à Aix. *a* 338.
Minérale froide d'Aix. *c* 138.
Sa ſituation. *c* 139.
Ses qualités. *c* 140.
Fontaine bouillante du Mont Hécla. *a* 242.
On croit que les Ames des Damnés y font leur Enfer. *a* 243.
Fontaine ardente de Vif. *a* 253.
Ce qu'il en faut croire. *a* 255.
Fontaines Médicinales chaudes ou froides, reſpectées par les Anciens. *b* 111.
Raiſons de leur conſécration à divers Saints. *b* 112.
Leur nombre prodigieux en Allemagne. *b* 108.
Fontaines Minérales, d'où vient leur diverſité. *b* 372.
Figure à ce ſujet. *b* 373.
Autre Figure. *b* 377.
Friſons (les) entroient gratuitement dans les Bains d'Aix. *c* 288.
Raiſons de ce privilège. *ibid.*

G.

Gallerie à l'uſage des Malades d'Aix. *a* 144.
Ses commodités. *a* 145.

Géans, pourquoi choſiſſent de petites femmes. *a* 159.
Général de. . . . ſon Caractère. *a* 379.
Avanture de ſon More. *a* 387.
Générale de . . . . (Mad. la) *b* 400.
Son Caractère. *b* 401.
Sa maladie ſingulière. *ibid.*
Son Hiſtoire. *b* 411.
Sa Guériſon. *ibid.*
Gimmenich, Village où il y a une Mine de Plomb. *b.* 266.
Golſtein (Mad. de), Aſſemblée chez elle. *a* 46.
Ses bonnes manières. *a* 111. *b* 399.
Grands d'Eſpagne, leur nombre diminué à Aix par l'Emp. Charles-Quint. *a* 51.
Grandt, fameux Lutin en Angleterre. *a* 38.
Granius, ou *Granus*, s'il eſt le Fondateur d'Aix. Voy. *Bulle d'Or.*
Fable à ſon ſujet. *a* 20. 362.
S'il étoit frère de Néron. *a* 21. *b* 336.
Opinion nouvelle ſur ce point. *b* 335.
Tour qui porte ſon nom. *a* 20. 342.
Grannus, ſurnom d'Apollon. *a* 25. *& ſuiv.*
Inſcriptions qui le prouvent. *a* 27. 28.
Application de ces Inſcriptions au nom Latin d'Aix. *a* 30. *& ſuiv.*
Grottes d'Italie. Voy. *Etuves* & *Sudatoires.*
Guériſons diverſes. Voy. *la Liſte des Cures, à la fin de l'Ouvrage.*
Guettin, voit Charlemagne en Purgatoire. *b* 238.

H

Habitans d'Aix, lavés par l'Auteur, de l'injure que leur fait l'Hiſtorien Guicciardin. *a* 121.
Hermite & *Hermitage* de Borſet. *c* 269.

Hiſtoire du Comte de Wol. . . *a* 60. *& ſuiv.*
De Don Nugnez. *a* 190. *& ſuiv.*
Suite de la même Hiſtoire. *b* 12. *& ſuiv.*
De la Baronne. *a* 9. 48. 304. 315. 321. 327. *b* 220.
De l'Abbé de S. P. . . *a* 258. 263.
Du Bourguemeſtre Kalckberner. *a* 339. 411.
Du Joueur Saxon. *b* 65.
Du Baron qui trichoit au Jeu. *b* 70.
De Lopez. *b* 73.
De la Comteſſe d'Oxenſtiern & de ſa Parente. *b* 154.
De la Princeſſe Imma ou Emma. *b* 239. *c* 299.
Du Comte de Briſavo. *b* 271.
Suite de la même Hiſtoire. *c* 182.
De Mylord M. . . . *b* 332. *c* 36.
Du Saint à deux têtes & à trois bras. *c* 131. *& ſuiv.*
Du Pariſien tué & reſſuſcité. *a* 316. *& ſuiv.*
Du Pariſien qui ſe croit emporté en Enfer. *c* 147.
Du Laquais More qui accouche. *a* 387.
Du Sr. Steinfleiſch le Fils. *c* 248.
Du Sr. Steinfleiſch le Père. *c* 258.
Du Pariſien moqué. *c* 305-311. 314. 315.
De Mr. de Sérigny. *c* 319.

I.

Jambes étincelantes. *b* 401. 428. Voy. *Générale.*
Jean-Baptiſte (Saint) ſon Suaire. *c* 118.
Ses Cheveux. *c* 121.
Ses trois Têtes. *c* 133.
Jéſuites chaſſés de la Ville d'Aix. *a* 429. 432.
Rappellés à Aix. Voy. *Kalckberner.*
Jeu, danger de cette paſſion. *b* 69.
Avanture au Jeu. *b* 65.

Autre Avanture sur le même sujet. *b* 70.
Autre Avanture au Jeu. *b* 73.
Réflexions sur cette dernière Avanture. *b* 76.
Imma, ou *Emma*, Fille de Charlemagne, sa galanterie. *b* 240. *c* 299.
C'est une fable. *ibid.*
Incendies fréquens à Aix. *a* 132.
Incendie des Bains de Bourbonne. *a* 133. *b* 56.
De Pfeffers en Suisse. *a* 133.
Inscription de Kalckberner. *a* 340.
D'Apollon Grannus. *a* 28.
Touchant la hauteur de Charlemagne. *b* 236. 237.
Des Fontaines. *b* 319.
Insecte rendu par les Urines. *b* 321.
Sa figure. *b* 324.
Jumelles si ressemblantes qu'on ne pouvoit les distinguer. *c* 64. Voy. *Mylord.*
Jumeaux, aussi ressemblans. Historiette à ce sujet. *c* 107.

K.

Kalckberner Bourguemestre d'Aix. *a* 338.
Son effigie infamante. *a* 339.
Sa Sentence. *a* 340.
Son Histoire. *a* 411. *& suiv.*
Kalkhoven, Château près d'Aix. *b* 110.
Keysers-Badt. Voy. *Bain de l'Empereur.*
Klyne - Badt. Voy. *Bain* (le petit).

L.

Louis, bâtard d'une Fille de Charlemagne. *b* 239.
Lutin dans les Fontaines d'Aix. *a* 38.
Lutin nommé Grandt, fameux en Angleterre. *a* 39.

M.

Maiſon de Ville d'Aix, ſa façade. *a* 338.
Sa magnificence. *a* 344.
Malades d'Aix, leurs plaiſirs. *a* 2 *& ſuiv.*
Réflexion à leur ſujet. *a* 163.
Manne du Deſert, conſervée à Aix. *c* 120.
Fable à ce ſujet. *c* 125.
Médecin qui fait parler les Muets. *b* 214.
Médecine, chacun s'en mêle. *a* 137. *c* 20.
Raillée. *a* 73. *b* 90.
Mines diverſes près d'Aix. *a* 131.
De Calamine. *b* 244. *& ſuiv.*
De Charbon de terre. *b* 259.
De Plomb. *b* 266.
More (Garçon) qui accouche. *a* 387. Voy. *Général.*
Réflexions ſur cet évènement. *ibid.*
Moſcovite attaqué de Mélancolie. *b* 393.
Sa guériſon. *b* 397.
Muets qui parlent. *a* 322.
Muet d'Amiens qui apprend à lire & à écrire. *b* 213.
Muette Portugaiſe qui parle. *a* 324.
Jolie Epigramme à ſon ſujet. *a* 325. 326.
Muette de Harlem, qui apprend à parler. *b* 214.
Muette d'Anvers guérie à Aix. *b* 225.
Muets divers qui recouvrent la parole aux Eaux de Hornhauſen. *b* 223.
Mylord M... Son averſion pour les remèdes. *b* 330. *c* 161.
Son Hiſtoire. *b* 332. *c* 36.

N.

Nugnez (Don) ſon caractère. *a* 8. 50. 152.
Sa ſympathie avec le Comte. *a* 110. 135.
Son Hiſtoire. *a* 190. *& ſuiv.*
Suite de ſon Hiſtoire. *b* 12. *& ſuiv.*
Il fait une Loterie. *b* 115.
Incommodé des Eaux. *b* 228.

O.

Ocre, ce que c'eſt. *c* 228.
Fille des Pyrites. *c* 235.
Othon III Empereur, ſon Tombeau. *b* 134.
Oxenſtiern (la Comteſſe d') ſon Hiſtoire. *b* 154.

P.

Pains pétrifiés par S. Willebrord. *c* 137.
Pariſiens (deux jeunes) étourdis. *a* 46.
Leur ridicule. *a* 114. *& ſuiv. c.* 146. 163.
Leur brutalité. *c* 112.
Leurs avantures burleſques. *a* 304. Voy. *Baronne.*
L'un d'eux tué & reſſuſcité *a* 316. 317. 329.
L'autre ſe croit emporté par le Diable. *c* 147.
L'un d'eux moqué dans le Bain. Voy. *Ventouſes.*
Pierre de la Veſſie amollie par les Eaux d'Aix, *b* 326.
Prince de .... ſon arrivée à Aix. *a* 302.
Son Caractère. *a* 313. *c* 34.
Badinage ſur ſa Généalogie. *b* 119. 151. 153.

Repas comique qu'il donne. *b* 248. 254.
Fête galante chez lui. *b* 343.
Fête qu'il donne sur la Prairie. *c* 26.
Son départ. *c* 32.
Princesse des Ursins disgraciée. *b* 40.
Réflexions sur ce sujet. *b* 62.
Procession fameuse à Aix. *b* 151.
Des Pélerins de Bohème. *c* 295.
Promenade. Il y en a peu à Aix. *a* 237.
De Borset. *a* 238.
Près la Fontaine. *a* 262.
Au Château de Kalkhoven. *b* 210. *c* 245.
Aux Mines. *b* 243. *c* 245.
Au Village de Galop. *c* 242.
Proserpine, sa figure sur le Tombeau de Charlemagne *b.* 129.
Protestans exclus de la Régence d'Aix. *a* 129.
Voy. *Kalckberner.*
Maltraités à Aix. Voy. *Kalckberner.*
Pupitre précieux dans l'Eglise d'Aix. *b* 133.
Purgatoire, où il est placé. *b* 360.
Pyrite, véritable cause de la chaleur des Fontaines. *c* 227.
Ce que c'est. *ibid.*
Ses qualités. *ibid.*
Où il se trouve. *c* 228. 230. 234. 237.
Sa chaleur dans les Mines. *c* 229.
Comment il échauffe les Eaux. *c* 231.
Objections. *c* 233.
Auteurs de ce sentiment. *c* 238.

R.

R*Asta* (Donna) son Histoire. Voy. *Brisavo.*
Régime pour prendre les Eaux d'Aix. *a* 166. *& suiv.*
Pour prendre les Bains. *b* 82.
Plainte en Vers sur ce Régime. *b* 91.

Rai-

Raiſons de ce Régime. *b* 318. 328.
Reliques d'Aix. *a* 42. 131.
Les grandes ne ſe montrent que tous les ſept ans. *c* 116.
Ce que c'eſt. *c* 117. & 118.
Les petites. *c* 120. *& ſuiv.*
Miracles qu'elles ont opérés. *b* 147.
Si elles ſont cauſe de la vertu médicinale des Eaux d'Aix. *c* 129.
Cérémonie lorſqu'on les montre. *c* 316.
Religion Réformée établie à Aix. *a* 411. *& ſuiv.*
Bannie de cette Ville. Voy. *Kalckberner.*
Rottrude, Fille de Charlemagne, Princeſſe galante. *b* 239.

S.

Serenus Grannus, s'il eſt Fondateur d'Aix. *a* 23.
Souphre, combien l'on en tire du Puits de l'Empereur. *b* 3
Sérigny (Mr. de), ſon Caractère. *c* 168.
Son Hiſtoire. *c* 319.
Ses qualités. *ibid.*
Sourde (Fille née) apprend à parler. *b* 213.
Stalberg, Fonderie de Cuivre près d'Aix. *b* 249.
Repas comique que le Prince y donne. *b* 248. 254.
Steinfleiſch (le Sr. de) grand étourdi. *c* 248.
Son Caractère. *c* 249.
Son Avanture burleſque. *c* 250.
Son Duel. *c* 254.
Fortune de ſon Père. *c* 260. *& ſuiv.*
Sudatoire de Tirtoli, ſes qualités. *b* 109.
De San Germano. Voy. *Etuves.*
Suédoiſes, Dames aimables. *a* 151.
Savoient le Latin. *a* 152.

Suiſſes, leur innocence dans le Bain. *c* 287.

T.

Tonnerre, frayeur qu'il cauſe. *c* 147.
Avanture du Bouc & du Pariſien. *c* 149.
Tour de Granus. *a* 20. 342.
Truites monſtrueuſes dans l'Etang de Borſet. *a* 239.

V.

Vaels, Egliſe à l'uſage des Proteſtans. *a* 408.
Violence qui s'y commet. *b* 198. Voy. *Oxenſtiern.*
Vapeurs (Bains de). *a* 374. *& ſuiv.* 384. 399. *b* 401. 407. & *c* 12.
Vapeurs ſouterraines, ne ſont point les ſeules cauſes de la chaleur des Eaux. *b* 362. *& ſuiv.*
Raiſons pour & contre. *ibid.*
Variété des Fontaines. *b* 372. 373. 377.
Ventouſes, leur uſage dans les Bains d'Aix. *c* 309.
Badinerie à ce ſujet. *ibid. & ſuiv.*
Vernis, jolis Ouvrages d'Aix. *b.* 116. 241.
Vers ſur une Muette qui parloit. *a* 325. 326.
Sur le Régime des Eaux. *b* 91.
Sur la cauſe de la Chaleur des Eaux d'Aix-la-Chapelle. *c* 312
Véſuve, obſervation ſur ce Volcan. *c* 230.
Vierge Marie, ſon Image miraculeuſe. *b* 132.
Sa Pantoufle. *c* 127.
Sa Robe blanche. *c* 117.
Ses Cheveux. *c* 123.
Sa Ceinture. *c* 124.
Volcans, réflexions ſur leurs incendies. *b* 106. *& ſuiv.*

Von Munſter (Albert) Prédicateur Luthérien, décapité à Aix. *a* 411.
Urſins Voy. *Princeſſe.*

W.

Walborn, Village où ſont les Mines de Cadmie. *b* 245.
Willebrord, Saint à deux têtes. *c* 131. 133.
à trois bras. *c* 135.
Terrible dans ſes miracles. *c* 137.
Wol... (le Comte de) ſon Caractère. *a* 13.
Son Hiſtoire. *a* 60. *& ſuiv.*

ORDRE DES PLANCHES.

TOME I.

Le Titre-Planche, *vis à vis le Titre.*

No. 1. Profil de la Ville Impériale d'Aix. *Page* 1
2. Charlemagne découvrant les Fontaines. 33
3. Plan intérieur de la Ville d'Aix. 118
4. Vue de la Place. 137
5. Bain des Seigneurs. 186
6. Vue du Fauxbourg de Borſet. 238
7. Quarré d'Arbres. 262
8. Bain de S. Quirin. 310
9. Façade de la Maiſon de Ville. 338
10. Bains ſecs ou Bains de Vapeurs. 370
11. Demi-bain de Vapeurs. 407

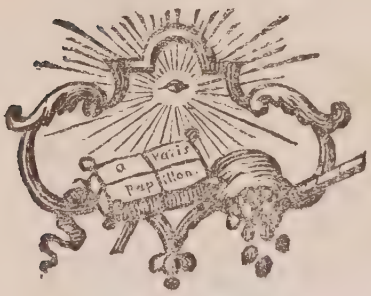
TOME II.

No. 12. Bain de l'Empereur. *Page* 1
13. Le petit Bain. 80
14. Manière de prendre le Bain. 96
15. Vue de la Baſilique &c. 121
16. Le Bain neuf ou des trois Rois. 208
17. Manière de prendre la Douche. 263

TOME III.

No. 18. Fontaine bouillante de Borſet. *Page* 1
19. Bain ſec au moyen duquel &c. 12

20. Les

20. Les fameuſes Reliques. Page 120
21. Manière de réchauffer les bouteilles. 220
22. Manière d'appliquer les Ventouſes dans le Bain. 310
23. Explication galante de la chaleur des Eaux. 312

FIN DU TOME III.